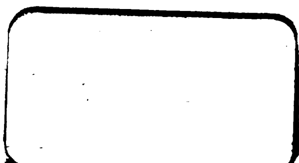




LE
CABINET
DES FÉES.

TOME VINGTIEME.

CE VOLUME CONTIENT

LE BÉLIER, FLEUR D'EPINE, LES QUATRE FACARDINS;

Par M. le Comte HAMILTON.



Couche-toi là, Scélérat, si tu veux que je te touche.

LE CABINET DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX.

Ornés de figures.

TOME VINGTIÈME.



A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVII.

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

LA profonde érudition du comte Antoine Hamilton, la délicatesse de son génie & la douceur de ses mœurs, l'ont rendu également cher aux savans & aux gens du monde. Un grand seigneur François ayant pris alliance dans sa maison, occasionna ses premiers voyages à la Cour de France. Les révolutions d'Angleterre, sous Jacques II, y fixèrent presque son séjour. Les traductions des Contes persans, arabes & turcs étoient entre les mains de toutes les dames de la cour & de la ville; il railloit les premières sur l'attachement qu'elles avoient pour une lecture qui lui paroissoit frivole; mais avec les ménagemens convenables pour ne pas blesser leur amour propre. Un jour, on le défia de faire quelque chose dans le goût de ces ouvrages : le comte Hamilton, dont le génie pouvoit tout ce qu'il vouloit, fit voir en peu de jours qu'il savoit badiner avec les Muses.

Madame la comtesse de G....., sa sœur, avoit acquis, depuis quelque temps, une mâsure avec un assez petit terrein dans le parc de cette maison royale qui fait l'admiration de tout l'univers : cette mâsure qu'on nommoit Moulineau, devint un lieu charmant par les soins vigilans, la magnificence & le goût de la comtesse de G.....; on changea le nom de Moulineau en celui de Pontalie. C'est à l'occasion de l'étymologie de Pontalie, que le comte Antoine a fait le Bélier; il y a mille petits faits déguisés dans cet ouvrage, qu'il faut laisser démasquer à qui le pourra; quand on ne dévineroit rien, le conte n'en sera pas moins bon : l'auteur sait badiner légérement, louer avec délicatesse, & critiquer finement.



LE BÉLIER,

CONTE.

A MADEMOISELLE ******,

MOI, qui n'appris rien de ma vie;
Ni des neuf Sœurs, ni d'Apollon,
Qui ne suis point de l'Hélicon,
Ni de la docte Académie,
Pourrois-je vous rendre raison
Du nouveau nom de Pontalie;
Et satisfaire votre envie
Sur le sort de son autre nom?
De l'antique étymologie
Je ne connois point le jargon;
Cependant, vous serez servie,
Et voici ce que Mabillon
En a recueilli, d'un mémoire
Que Scaliger & Casaubon
Auroient traité de fausse histoire;
Mais qu'importe de ces savans,
Qui, sans choix & sans indulgence;
Jugent les morts & les vivans;

Et qui, critiquant l'ignorance,
Par d'envieux raisonnemens,
Donnent aux lecteurs de bon sens
Un grand mépris pour leur science.
Après tout, pour ne point mentir,
Si ce mémoire est véritable,
Il porte tout l'air d'une fable,
Que j'aurois, pour vous divertir,
Essayé de rendre agréable.
Le tout n'en est point emprunté
Des récits des Schéhérazade,
Et s'il ne paroît pas conté
Avec cette vivacité
Dont la sultane fait parade,
Au moins, dans sa naïveté,
La respectable vérité
N'y sera point en mascarade
Sous l'arabesque antiquité.
Avant cette histoire finie,
Vous verrez de l'enchantement;
D'une maîtresse & d'un amant,
Vous verrez la peine infinie.
Une sirène, un renard blanc,
Parens d'un roi de Lombardie,
Y paroîtront par accident:
Vous y verrez même un géant.
Mais voilà tout; car, sûrement,
Vous n'y verrez aucun génie.



DÉESSES, qui, des tourbillons,
Quand leur ſecours eſt néceſſaire,
Savez faire vos poſtillons,
Qui régnez ſur les cupidons
Et qui brillez plus que leur mère :
Vous qui, d'une courſe légère,
Plus prompte que les aquilons.
Voyez en un inſtant l'un & l'autre hémiſphère;
Qui danſez la nuit aux chanſons,
Sans fouler la tendre fougère,
Dans la retraite ſolitaire
De vos bois & de vos vallons;
Pour célébrer quelque myſtère;
Qui, pour tirer de leurs priſons
Un pauvre amant & ſa bergère,
Ou pour diſſiper les ſoupçons
Nés d'une jalouſe colère,
Dépêchez quelque meſſagère
Sur les aîles des papillons;
Vous qui préſidez aux trophées
Que, dans les terres enchantées,
La chimère érige aux amours;
Vous, que le beau ſexe a chantées;
Douces & gracieuſes fées,
Accordez-nous votre ſecours,
Et favoriſez un diſcours
Où vous êtes intéreſſées.

Au temps jadis, certain héros,
Tout des plus fiers & des plus hauts,

Géant, plus craint que le tonnerre,
Parmi ſes malheureux vaſſaux,
Dans ces lieux avoit une terre,
Quelques moulins, quelques ruiſſeaux,
Dont avoient pris le nom de guerre
Ses devanciers les Moulineaux.
Il vouloit de cet héritage,
(Vieux patrimoine des géans)
Faire part à ſes deſcendans:
Se flattant, par un mariage
Qu'il méditoit, en peu de temps,
De laiſſer la vivante image
De ſa taille & de ſon viſage,
Dans un nombreux recueil d'enfans.
De ce projet épouvantable
On vit pâlir mainte beauté;
Le parti n'étoit pas ſortable:
Et comment l'auroit-il été?
Son viſage étoit effroyable,
Il aimoit à coucher botté,
Soit en hiver, ſoit en été;
Et ſa grandeur inſoutenable
Cédoit à ſa brutalité.
La voix des taureaux en furie
Etoit plus tendre que ſa voix,
Avoit plus d'agrément cent fois,
Et cent fois plus de mélodie.
Il avoit pris dans ſon harras
Une machine faite en roſſe,

Ou, pour mieux dire, un vrai colosse
Qui le servoit en tout état,
Pour la charette ou pour le bat,
Pour la selle ou pour le carosse.
Il avoit, de plus, un bélier,
Dont l'esprit étoit si capable,
Que cet animal singulier
Etoit son premier conseiller;
Régloit ses moulins & sa table,
Lui servoit souvent d'écuyer,
Et lui contoit toujours quelque petite fable,
Dont il savoit un millier.
Dans leur voisinage, un Druïde
Avoit un palais de roman,
Et des jardins, où, l'œil avide,
Sans rechercher l'éloignement,
Trouvoit partout contentement,
Soit à voir le crystal liquide
S'élever jusqu'au firmament;
Soit à le voir, comme un torrent,
Précipiter son cours rapide,
Ou bien se perdre en murmurant.



Deux cerbères à poil d'argent,
Chacun aux pieds d'une Euménide,
Sembloit écumer en grondant.
On voyoit là du grand Alcide
La figure en jaspe luisant;
Et Cléopâtre, en expirant,

Dans la ſuperbe pyramide
Qui lui ſervit de monument,
Regarder d'un œil intrépide
La morſure de ſon ſerpent.
La ſource, enfin, du Nil, qu'on voyoit au Levant,
Formoit dans une grotte humide
Les ondes du fleuve naiſſant.
Mais de ces lieux tout l'ornement
Etoit certaine jeune Armide,
Faite par tel enchantement,
Que ſes regards portoient, ſans guide,
Au fond des cœurs l'embraſement.
L'aimer pourtant étoit folie;
Car l'inſenſible nymphe Alie,
Bien loin de vouloir ſécourir,
Ne cherchoit qu'à faire mourir.
Tout l'art du Druïde ſon père,
Et ſes enchantemens divers,
S'étoient épuiſés pour en faire
La merveille de l'univers.
Depuis ce temps-là, chaque belle
A ſuivi ce brillant modèle:
Mais nos modernes déités,
Héritieres de ſes beautés,
Et de ſa fraîcheur immortelle,
Par malheur ont emprunté d'elle
Les rigueurs & les cruautés.



MILLE amans (ciel ! quelle foibleſſe !)
Sûrs de mourir, vouloient la voir ;
La ſage & prudente vieilleſſe
Y venoit languir ſans eſpoir ;
Et la floriſſante jeuneſſe
N'en avoit pas pour juſqu'au ſoir.
Rien n'échappoit à la tigreſſe,
Tous les lieux d'alentour étoient tendus de noir ;
Et l'on voyoit périr ſans ceſſe
Quelque amant ſec, que la tendreſſe
Avoit réduit au déſeſpoir.



LE Moulineau, fier de ſa taille,
Traitoit de chétive canaille,
Ceux qui, par cette illuſtre fin,
Avoient terminé leur deſtin,
Et mettant ſa cotte de maille,
Offroit à cet objet divin
Son cœur, ſes moulins & ſa main ;
Et ſon grand cheval de bataille,
Pour prendre l'air ſoir & matin.
En cas de refus, l'inhumain
Montroit un grand amas de paille,
Dont, brûlant palais & jardin,
Il juroit de faire ripaille
Des lys, des roſes, du jaſmin,
Qui formoient l'éclat de ſon teint ;
Malgré ſes remparts de rocaille,
Et ſon château de parchemin.

Mais la belle, d'un air ferein,
S'appuyant deffus fa muraille,
Pour l'irriter, l'appela nain.



Les flots d'une mer émue,
La foudre, pendant la nuit,
Qui d'une chûte imprévue,
Fracaffe, abat & détruit
Quelque tour mal foutenue;
L'ours au défefpoir réduit,
Cent chiens feffés dans la rue;
Et cent cochons que l'on tue,
Ne font rien auprès du bruit
Dont fa voix frappa la nue.



Vous l'entendîtes tout à plein,
Meudon, Ruel & Saint-Germain:
Le cri troubla l'air & l'onde,
Quand le dieu du fleuve prochain
Se retrancha dans fa grotte profonde:
Et vous, magnanime Pepin,
Qui de la France alors gouverniez le deftin;
Cette alarme fut la feconde
Qui d'angoiffe brouilla le teint
De votre mère à treffe blonde;
Vous en fonnâtes le tocfin;
Le fceptre, de frayeur, vous tomba de la main;
Et mille devins, à la ronde,
Soutinrent que ce bruit foudain

Pronoſtiquoit la fin du monde.
Pour vous, ſéjour affreux du ténébreux Marly,
Que le ſeigneur de la nature,
Malgré votre gloire future,
Tenoit encore enſeveli
Dans l'horreur d'une nuit obſcure;
Frappé du terrible hurlement,
Vous crûtes que le changement,
Dont le fameux Merlin vous tenoit dans l'attente;
S'alloit faire dans le moment;
Et que cette main triomphante,
Qui, par vos agrémens aujourd'hui nous enchante;
Alloit dès-lors chez vous loger ſuperbement
Une cour auguſte & brillante,
Dont ſa préſence eſt l'ornement.
Mais combien fûtes-vous ſurpriſe,
Nymphe, qui l'écoutiez de près,
Plus pâle que votre chemiſe!
Que devinrent vos fiers attraits;
Oui, malgré ſon premier courage;
Malgré ſon extrême fierté,
La belle en changea de viſage,
Quand, de colère tranſporté,
Le Géant lui tint ce langage.



SERPENT formé par le dépit,
De qui la langue envenimée
Va, de ſon aiguillon maudit,
Obſcurciſſant ma renommée;

Je vous parois donç trop petit
Pour avoir part à votre lit!
Mais, c'eſt trop épargner l'ingrate :
C'eſt trop, au mépris de mes vœux,
Encenſer l'orgueil qui la flatte :
Que mon reſſentiment éclate,
Et me venge par d'autres feux.
Il dit, & la paille allumée
Couvroit le château de fumée.
D'un côté fagots & cotrets,
Ramaſſés des lieux les plus proches,
Faiſoient devers le toît un funeſte progrès.
Tandis que du glacis on faiſoit les approches,
A la faveur des mantelets,
Les aſſiégés, deſſus leurs parapets,
Armés de fourches & de broches,
Bravoient les flammes & les traits ;
Et, de frayeur, tous les petits valets
Se mirent à ſonner les cloches.
Le palais, attaqué de front,
Etoit inveſti par derrière ;
Et la nymphe, à genoux, s'étoit mis en prière.
Mais ſon père, en charmes fécond,
Entoura le château d'une vaſte rivière ;
Gouffre impétueux & profond,
Plus large que le Négrepont.
Juſques aux confins de Bavière,
Le géant, d'un ſaut en arrière,
Se ſauva ſur le haut d'un mont,

Jurant d'une horrible manière
Contre les flots de cette onde ſorcière.
Mais ſon bélier fit un grand pont
Qui la traverſoit toute entière.



Dès qu'il l'eut fait, il y ſauta ;
Son maître ſe mit à le ſuivre ;
Et le Druïde ouvrit un livre
Que vainement il feuilleta.
Il en feuilleta plus de mille,
Qu'il parcourut du haut en bas.
Le livre ſeul pour lors utile,
Par malheur ne s'y trouva pas.
Son étonnement fut extrême ;
Il en parut tout éperdu ;
Et, d'effroi, le viſage blême,
Il s'écria : tout eſt perdu.
L'ennemi, cependant, triomphant par avance,
Marchoit en toute diligence.
Le géant allongeoit le cou,
Et menaçant déjà de corde & de potence,
Crioit au Druïde : vieux fou,
Qui vous mêlez de négromance,
Nous vous prendrons dans votre trou ;
Et cette fille d'importance,
Dont le cœur eſt ſi loup-garou,
Sera bientôt en ma puiſſance.
Bientôt, ou je me trompe fort,
Nous verrons ſa beauté divine,

Qui, par un orgueilleux transport,
Méprisoit ma taille & ma mine,
Avec plaisir soumise au sort
Qu'un reste d'amour lui destine.
Pour toi, disoit-il au Bélier,
Je te donnerai son collier;
Et, pour la choquer davantage,
(Car il faut bien l'humilier,)
Le Druïde sera ton page:



Mais laissons-là, pour un moment,
Les vains projets que le géant
Se mettoit dans la fantaisie,
Au profit de son confident.
Nous ferions même sagement,
Si nous quittions la poésie;
Mais le moyen d'abandonner Alie
Au fort de son accablement!
De noirs chagrins environnée,
Tantôt du temps passé l'aimable souvenir;
Et tantôt l'affreux avenir
Qui menaçoit sa destinée,
Pour l'accabler, sembloient s'unir.
De tous les maux, la plus cruelle espèce
Est celle que ressent un cœur
Eloigné par quelque malheur
Du seul objet de sa tendresse,
Pour se voir obsédé sans cesse
Du seul objet de son horreur.



La nymphe étoit dans cette peine ;
Car ſon cœur, qui, de jour en jour,
Sembloit ne reſpirer que haîne,
En ſecret ſoupiroit d'amour.
De là, ſes fiertés implacables ;
De là, tant de cris pitoyables
Des victimes de ſa rigueur ;
Tandis que l'unique vainqueur,
Qui faiſoit tant de miſérables,
Triomphoit au fond de ſon cœur.
Mais cette ardeur, jadis ſi chère,
Cauſoit alors tout ſon tourment :
Car tandis que l'art de ſon père
Sembloit vaincu par le géant,
Le ſort lui cachoit un amant,
Qui, dans un temps ſi néceſſaire,
Loin de marquer l'empreſſement
D'une flamme vive & ſincère,
Ne ſe montroit, pas ſeulement ;
Et ce lâche abandonnement
Mettoit le comble à ſa misère.
Elle n'avoit aucun repos ;
Du triſte récit de ſes peines
Elle entretenoit les échos.
Elle fatiguoit les fontaines ;
Déſeſpéroit tous les ruiſſeaux
Dont les rives étoient prochaines ;
Et demandoit ſans-ceſſe aux plaines
Des nouvelles de ſon héros.

Laſſe de parcourir les ſalles
Et chaque ſallon du palais,
Elle fut ſous un vieux cyprès,
Dans le cabinet des veſtales,
S'abandonner à ſes regrets.
Comme on ſavoit, au temps antique,
Soupirer au bruit des tambours,
Et ſe tourmenter en muſique,
Comme on fait encore de nos jours,
Quand on a beſoin de ſecours;
La belle ne put s'en défendre,
Et du fond du cœur ſoupira
Ce tendre rondeau d'opéra,
Sans croire qu'on la dût entendre.
Volage prince de Noiſy,
Vous! que mon cœur a mal choiſi
Pour une conſtance éternelle,
Eſt-ce le temps d'être infidelle,
Quand un géant affreux, de ſang tout cramoiſi,
Me fait une guerre cruelle?
Volage prince de Noiſy,
Ingrat! que vainement j'appelle;
Que mon cœur vous a mal choiſi!
A ces mots, d'un torrent de larmes,
(Reſſource des vœux opprimés)
La douleur inonda ſes charmes;
Et ſes yeux furent abîmés.
Trois fois, l'éclat de ſon viſage
En parut réduit aux abois,

Et son pouls s'arrêta trois fois ;
Quand, du fond d'un autre bocage,
Tout à coup sortit une voix.



Son ame entière revenue
De ses premiers saisissemens,
Fut attentive aux chers accens
De cette voix jadis connue.



Cette voix disoit : Belle Alie,
Dont mon cœur asservi porte en tout lieu les traits ;
Cessez, par d'injustes regrets,
De m'accuser de perfidie.
Pouvez-vous croire que j'oublie
Tant de tendresse & tant d'attraits ?
Adorable & constante Alie,
Que mon cœur a si bien choisie,
Faites pour moi d'autres regrets ;
Du destin, malgré les arrêts,
Ce cœur partout vous a suivie,
Je vous aime plus que ma vie,
Et mille fois plus que jamais ?



A ces mots, surprise, alarmée,
Mais d'un nouvel espoir charmée,

Elle parcourut à grands pas
Le lieu d'où cette voix, aimée,
Venoit de lui marquer, d'une ardeur animée,
Des mouvemens si pleins d'appas.
Que fais-tu ? montre-toi, cher objet de ma flamme ;
Dit-elle; montre-toi, viens consoler mon ame.
Quoi ! d'un amant si cher & si tendre autrefois,
Ne resteroit-il que la voix ?
Pourquoi d'une recherche vaine
Me fatiguer dans ce bosquet ?
Pourquoi, te refuser au penchant qui m'entraîne ?
Pourquoi me fuir ? Pourquoi redoubles-tu ma peine ?
N'es-tu donc plus qu'un perroquet ?



ALORS, d'une inutile quête,
Le désespoir & le chagrin
Menèrent sa raison bon train,
Et l'amour lui tourna la tête.
Pleine de vapeurs & d'ennuis,
Elle se crut, avec son aventure,
Au beau milieu de mille nuits;
Car c'étoit alors sa lecture.
Elle se crut soumise aux cruautés
D'un époux bisarre & sauvage,
Qui, par un détestable usage,
Epousoit chaque jour de nouvelles beautés,
Pour les immoler à sa rage;

Et, se couchant sous un épais feuillage,
Elle se crut à ses côtés.



Comme elle avoit dans la mémoire
Tout le récit de ces fatras,
Elle crut, malgré ses appas,
Qu'il falloit conter quelque histoire,
Pour se garantir du trépas.
Elle prit donc en fantaisie
De faire un détail des malheurs
Qui lui faisoient verser des pleurs,
En commençant ainsi l'histoire de sa vie.



Je suis fille de Pharabert,
Issu d'un petit-fils de France,
De qui le père Dagobert,
En art magique très-expert,
Et politique à toute outrance,
Ordonna que, dès mon enfance,
On me mît dans un berceau vert:
Car il prévit, que, dans ce beau désert,
Heureux séjour de l'innocence,
Un certain Comte Philibert
Feroit un jour sa résidence,
Autre enchanteur, digne héros,
De qui, l'ame en projets féconde,

Venant, après de longs travaux,
Fixer dans ces heureux hameaux
Sa courſe errante & vagabonde,
Renonceroit à tous ſes maux:
Qu'une machine moins profonde
Que n'étoient les anciens tombeaux,
Mettroit ſon eſprit en repos
Par ſa figure ſans ſeconde,
Sur tous les dangers des cachots;
Et que l'été, lorſque ſur l'onde
Chacun prend le frais en bateaux,
De ſes jardins, de ſes canaux,
Il feroit doucement la ronde,
Dans un petit char ſans chevaux
Qui fut jadis à Roſemonde.
Ce fut pour lui que Dagobert,
Monſieur mon honoré grand-père,
D'un impénétrable myſtère,
Dans ces beaux lieux mit à couvert
Un charme heureux & ſalutaire,
Et qui doit par lui ſeul être un jour découvert.
De mon enfance, enfin, le temps fuit & s'écoule,
Et le bruit de quelques appas,
Que je n'avois peut-être pas,
M'attira des amans en foule,
Et mille chagrins ſur leurs pas.



A tous leurs vœux, inacceſſible,
Mon cœur, dans un repos paiſible,

Méprisoit tous ces vains efforts ;
Tandis qu'ils m'appeloient dans leurs mourans transports,
Ingrate, inhumaine, inflexible.
Mais ce cœur, si farouche alors,
N'est devenu que trop sensible !
Sur mes attraits & sur mes cruautés
On ne pouvoit, alors, se taire ;
On offroit à mes yeux partout des libertés
Dont mes yeux ne savoient que faire.
Mais hélas ! le cruel amour,
Choqué de tant d'indifférence,
Voulut signaler sa puissance,
Et de ma liberté triompher à son tour.
Dans un endroit obscur de la forêt prochaine
Coule un agréable ruisseau,
Qui, dans un beau vallon, va former de son eau
Cette merveilleuse fontaine,
Où mon père, flatté d'une espérance vaine,
Avoit enfoncé mon berceau.



JAMAIS, dans ce lieu solitaire,
A notre sexe consacré,
Aucun mortel n'étoit entré,
Et je m'y baignois d'ordinaire.
Or, dans cette fontaine, un jour,
Comme j'entrois à demi-nue,
Un homme s'offrit à ma vue
Mille fois plus beau que le jour.

Mais je vois ouvrir la barrière,
D'où le ſoleil vers l'Orient
Sort pour commencer ſa carrière ;
Et ſa brillante avant-courière
Annonce ſon éclat naiſſant.
Adieu, ma chère Dinarzade,
Bientôt le ſultan, mon ſeigneur,
Va ſauter du lit ſur l'eſtrade,
Pour commencer ſa promenade.
Dès qu'il eſt jour, je lui fais peur :
Ce qui me reſte eſt pourtant le meilleur
D'une hiſtoire qui n'eſt pas fade :
Mais victime de ſa rigueur,
Demain ſur un lit de parade,
Pour la dernière fois vous verrez votre ſœur.
A cette dernière parole,
Un doux ſommeil, par ſes pavots,
Interrompant les vains propos
D'une illuſion ſi frivole,
La mit dans les bras du repos ;
Quand ſon père, accablé de maux,
Cherchant en tous lieux ſon idole,
Arriva là, tout à propos,
Pour entendre ces derniers mots,
Et pour juger qu'elle étoit folle.



Esprit, qui de liriques ſons,
Par une habitude facile,

Exercez les accords féconds;
Vous, pour qui la rime, docile;
Se marie avec tous les tons
Du plus bisarre vaudeville;
Qui, sur l'air le plus difficile,
Sans gêner vos expressions,
D'une veine heureuse & fertile
Célébrez la cour & la ville,
Et savez tout mettre en chansons,
Venez sauver la belle Alie;
Venez décrire sa folie,
Venez, au défaut de Phébus,
Soutenir mon foible génie;
Car il languit & n'en peut plus.
Entrez tout frais dans la carrière
Qui me reste encore à fournir,
Et disposez de la matière
Que je vous offre pour finir.
Elle a besoin de votre lime;
Vous m'imposez la dure loi
D'un trop long conte que je rime:
N'aurez-vous point pitié de moi?
Non, je connois votre injustice;
Votre cœur est un vrai rocher
Qui ne se laisse point toucher,
Ni du plus assidu service,
Ni du plus violent supplice;
Il ne faut rien pour vous fâcher;
Et vous voulez que je finisse.
Mais changeons de style: il est temps

Que votre oreille se repose,
Et que les vulgaires accens,
Qui chantoient les événemens,
Fassent place à la simple prose.
Le cheval aîlé court les champs,
Se cabre & prend le frein aux dents.
Lors, d'une main trop incertaine,
Un auteur, par de vains élans,
Au milieu des airs se promène ;
Mais quand, sous quelqu'espèce vaine,
Réduit au trot, il bat des flancs,
Et bronche au milieu de la plaine ;
Il est tout des plus fatiguans.
Un lecteur, qui le souffre à peine,
S'endort sur ses pas chancelans,
Et quels que soient leurs ornemens,
Dans un récit de longue haleine,
Les vers sont toujours ennuyans.
Chez l'importune poésie,
D'un conte on ne voit point la fin;
Car, quoiqu'elle marche à grand train,
A chaque moment elle oublie
Ou ses lecteurs, ou son dessein ;
Et, sans se douter qu'elle ennuie,
Elle va, l'hyperbole en main,
Orner un palais, un jardin,
Ou relever en broderie
Tout ce qu'elle trouve en chemin.

Cela étant, comme j'ai l'honneur de vous le dire, je vais, mademoiselle, en langage de véritable conte, tâcher de vous endormir par la fin de celui-ci. Vous vous souviendrez donc, s'il vous plaît, de l'étonnement du Druïde, lorsqu'il vit le pont extraordinaire qu'on avoit bâti sur la rivière : mais avant de passer outre, il est bon de vous avertir, qu'à l'égard de la largeur de cette rivière & de la longueur du pont, l'on vous a menti de sept ou huit cent lieues, tant pour la rareté du fait, que pour la commodité des rimes, & que le seigneur Moulineau, loin d'être aussi géant que vous pourriez vous l'imaginer, n'étoit tout au plus qu'une fois aussi grand, & une fois aussi sot que notre ami B....

Le Druïde qui, pour mettre son château & sa fille hors d'insulte, les avoit environnés d'un large fossé plein d'eau, ne fut que surpris, quand il vit l'effet d'un enchantement contraire au sien ; car il croyoit avoir de quoi se moquer de tous les ponts & de tous les géans du monde ; il étoit seulement embarrassé à deviner qui pouvoit être l'auteur de ce pont. N'estimant pas assez son voisin Moulineau pour le croire enchanteur, il court à la hâte feuilleter ses

livres pour s'éclaircir du fait, & pour renverser le pont en moins de temps qu'il n'avoit été élevé : mais lorsque tous les livres qu'il ouvrit ne lui apprirent rien, il fut dans un grand embarras, qui se convertit en une affliction étrange, quand il vit qu'il cherchoit inutilement celui qui contenoit tous les secrets de son art. Il en avoit défendu la lecture à sa fille, à qui il n'avoit jamais rien défendu que cela, &, quelque soumise qu'elle eût toujours été à ses volontés, il eut peur que la curiosité, pour une chose expressément défendue, ne l'eût emporté sur son obéïssance. Ce fut dans ces alarmes qu'il la trouva en l'état où nous l'avons laissée. Il l'éveilla promptement pour lui demander des nouvelles de ce livre si nécessaire à ses desseins : mais ce fut pour lui en apprendre bien d'autres qu'Alie prit la parole. De la manière dont elle venoit de s'endormir, j'aurois juré qu'à son réveil elle alloit s'adresser au Druïde, en lui disant : grand commandeur des croyans.... Mais son égarement changea d'objet, & se jetant à ses pieds : mon père, dit-elle, je l'ai perdu, & si vous ne me le rendez, vous me verrez mourir de désespoir ; car il n'est plus temps de cacher ma foiblesse, ni

de dissimuler mon crime. Oui, je l'ai perdu... Quoi! s'écria le Druïde, non-seulement, Alie, vous m'avez désobéi : mais vous avez perdu ce qui m'étoit le plus cher au monde après vous! De quelle manière, ajouta-t-il, avez-vous perdu ce livre, dont dépend le bonheur ou le malheur de nos destinées? Alie, surprise, après avoir gardé un moment le silence : mon cher père, lui dit-elle, puisque vous savez cette perte, vous savez aussi de quelle manière elle est arrivée. Hélas! il est vrai, s'écria-t-elle, en perdant ce livre fatal, j'ai perdu un autre trésor qui me devoit être mille fois plus précieux que la vie. En disant ces mots, elle quitta son père, & courut s'enfermer dans son appartement.

Le Druïde n'étoit pas en état de suivre sa fille, il étoit si surpris & si confondu des deux aveux qu'elle venoit de lui faire, qu'il ne savoit où il en étoit. Tout lui faisoit croire que sa fille avoit eu plus d'une curiosité. Pour s'éclaircir de ce qu'il craignoit, il résolut de consulter son favori Poinçon. Or, ce Poinçon étoit un petit gnôme, fils d'une fée, ou si vous voulez, d'une sylphide; car le Druïde étoit le plus grand, le plus habile, ou plutôt le maître de tous

les cabaliſtes. Il fut donc droit à la ſtatue de Cléopâtre, & l'ayant touchée d'un taliſman, qu'il portoit en bague; elle s'entr'ouvrit, & le favori Poinçon en ſortit. C'étoit la plus charmante petite créature du monde, il étoit habillé de plumes de perroquet de différentes couleurs, il portoit un chapeau pointu, retrouſſé d'un gros diamant, & un eſclavage de perles & de rubis au lieu de carcan. Quoiqu'il n'eût qu'une coudée de haut, jamais il n'y eut de taille ſi fine ni ſi noble, & ſon viſage étoit du moins auſſi beau & auſſi aimable que celui de la belle Alie: mais tous ces avantages cédoient encore à la bonté de ſon cœur. Il fut effrayé de voir pour la première fois l'air ſévère dont le reçut le Druïde. Il ſe douta pourtant bien de ce qui pouvoit en être la cauſe. Il l'aborda en tremblant, & verſant des larmes: viens, lui dit le Druïde, viens me rendre compte de ta conduite. T'avois-je chargé du ſoin de veiller à la conſervation de ma fille, pour l'abandonner aux caprices qui l'ont perdue & qui me déshonorent? Le pauvre Poinçon fut ſi pénétré de ce reproche, qu'il n'y a point de cœur qui ne ſe fendît, à voir l'excès de ſon affliction. Il ſe proſterna la face contre

terre, & de ses petites mains, embrassant autant qu'il le put les jambes de son maître vers la cheville du pied, il fut longtemps à les arroser de ses larmes avant que de pouvoir parler. Il se releva, enfin, par ordre du Druïde, & ayant tiré de sa poche un petit mouchoir brodé, que sa mere lui avoit fait, il en essuya ses yeux, & se mit à dire : Mon seigneur & mon maître, je vai vous faire un aveu sincère de ma faute, dont j'ai un repentir aussi sensible que le méritent vos bontés. Après cet aveu, si vous ne me trouvez pas digne de grâce, tuez-moi tout-d'un-coup, plutôt que de me donner mille morts, comme vous faites par ces marques d'indignation. Je n'ai rien oublié des obligations que je vous ai. Vous m'avez dispensé de vivre sous la terre, vous m'avez revêtu d'une figure qui plaît, & me laissant toutes les connoissances qui sont données aux esprits de mon espèce, vous y en avez ajouté d'autres, qui me mettent de beaucoup au-dessus de mes camarades; vous avez établi ma demeure dans ces lieux agréables, qui s'étendent bien loin, sous la statue dont je viens de sortir : mais vous savez, mon souverain seigneur, que tous les bienfaits ne sont point

exempts de leurs mortifications; car je ne suis visible que quand vous le voulez. L'usage de la parole m'est interdit sans votre permission, & dans ces beaux appartemens que j'habite, je suis condamné à veiller jour & nuit pour la garde d'un trésor qu'il ne m'est pas permis de voir : de plus, je ne puis sortir de la statue que lorsqu'il vous plaît d'ouvrir cette demeure charmante, il est vrai, mais qui m'est insuportable, puisqu'elle me sert de prison. Vous m'avez ordonné de suivre partout la belle Alie, dans les temps de ma liberté, pour en éloigner tous les dangers, & pour la garantir de tous les accidens imprévus qui pourroient troubler son repos; vous savez avec quelle attention je l'ai fait, dans les commencemens; j'ai obéi ponctuellement à un ordre qui m'a bien coûté des larmes. Ce fut lorsque, suivant ce ruisseau, qui, sortant des cataractes du Nil, après avoir coulé bien longtemps dans des prairies couvertes de fleurs, forme la fontaine du berceau : j'y jetai avec empressement cette petite boule d'ivoire que vous m'aviez donnée, parce que je crus que la belle Alie s'y baigneroit : c'étoit pour augmenter ses attraits, quoique cela me parut impossible : mais je vis bientôt

que vous aviez eu tout un autre dessein. La fête du gui sacré, où tous les habitans de la campagne ont accoutumé d'assister, ne fut pas plutôt arrivée, que votre fille y parut en habit de bergère; & dès qu'elle y parut, tous les bergers distingués en devinrent amoureux, la suivirent ici, la virent souvent, & après avoir déclaré leur passion, & éprouvé ses rigueurs, par mille marques de ses mépris & de son aversion, ils lui firent leurs adieux par les plus tendres chansons; se mirent au lit, & moururent.

Peu de temps après, il se fit un tournois magnifique aux barrières de Saint-Denis, où la fleur des chevaliers de notre bon roi Pepin devoit soutenir, contre tous venans, que la princesse Hermenegesilde, sa nièce, étoit la plus belle princesse de l'univers. Vous y envoyâtes la divine Alie, accompagnée de quatre sylphides, qui l'avoient parée, & qui lui servoient de dames d'honneur: quand le roi vit Alie, il fut ébloui de sa beauté: mais la princesse sa nièce, qui étoit assise à ses pieds, rougit de dépit & de honte, en voyant Alie: ce n'étoit pas sans raison, car il n'y eut qu'un petit nombre d'anciens courtisans qui soutinrent pour sa beauté; les héros se déclarèrent pour

Alie : le baron d'Argenteuil, le vidame de Goneſſe, le châtelain de Vaugirard, & le ſénéchal de Poiſſy, ſe mirent ſur les rangs en ſa faveur, & ayant remporté l'honneur du tournois, l'accompagnèrent juſqu'ici ; vous les traitâtes auſſi bien qu'elle les traita mal : pour moi, qui les aimois à cauſe qu'ils étoient jeunes, vaillans & bien faits, je ne doutai point qu'Alie ne ſe déclarât en faveur d'un d'entr'eux, & que nous ne viſſions bientôt un de ces ſeigneurs poſſeſſeur de tant de charmes. Mais que je me trompois ! Tandis que, pleins d'amour ils éprouvoient la haine d'Alie, & qu'ils ſe conſumoient en regrets, le roi les avoit fait crier à ſon de trompe pour comparoître devant lui, & rendre raiſon de l'inſulte qu'ils avoient faite à la première princeſſe du ſang ; & comme ils n'avoient point paru, il les avoit tous quatre condamnés à être pendus : mais la cruelle Alie leur en épargna la honte, & les fit mourir de déſeſpoir. J'en pleurai de douleur, ſur-tout pour le vicomte de Goneſſe, qui étoit un Seigneur de grande eſpérance, & auquel il m'a paru que vous ayiez quelque regret. Ce fut alors que je me repentis d'avoir jeté cette boule dans la fontaine du berceau, ne doutant point que ce ne fût ce

qui causoit cette haine universelle qu'Alie avoit pour tous ses amans. Cependant, je m'apperçus que vous n'étiez pas content de ses effets, quoiqu'elle eût produit tant de morts si tragiques, & qu'il vous manquoit encore quelqu'autre victime, qui ne se présentoit point : je n'en doutai plus, quand vous m'ordonnâtes un jour de prendre la forme d'un chevreuil, & de rôder autour de la forêt de Noisy : j'obéis à regret, craignant que ce ne fût pour attirer quelque malheureux dans le piège fatal des beautés d'Alie. D'abord que je fus au milieu de la forêt, j'entendis un grand bruit de cors & de chiens ; c'étoit un loup qu'on couroit : il me parut fort gros & fort insolent ; car quoiqu'on le pressât de près, dès qu'il me vit, il voulut me saisir en chemin faisant : mais je fis un petit saut en l'air, & il passa par-dessous moi : dès que les premiers chiens m'apperçûrent, ils quittèrent la piste du loup pour suivre la mienne. Je m'étois fait fort joli pour un chevreuil, & j'allois comme le vent ; je laissai approcher les chiens, comme j'avois fait le loup, & lorsqu'ils croyoient me tenir, je fis trois bonds, & je les perdis de vue. Ils me suivirent à grand bruit : je les attendis encore ; le maître étoit à leur

queue, qui les fit rompre, d'abord qu'il me vit arrêté; je le laissai approcher, je vis bien qu'il ne me vouloit point de mal, je marchois seulement à petit pas pour l'éloigner de sa troupe: je crois qu'il connut mon dessein; car il renvoya tout son équipage. Quand je le vis seul, je me couchai sur l'herbe: alors, il se mit à me considérer avec une grande attention, &, à ce qui me parut, avec quelque sorte de plaisir: pour moi, charmé de sa beauté, de sa taille, & de son air plein de grâce, j'aurois passé toute ma vie à l'admirer. Après m'avoir longtemps regardé, il s'écria: Le joli petit animal! Que ne donnerois-je point pour l'avoir dans ma ménagerie? Mon pauvre petit chevreuil, continua-t-il, tu y serois en repos & hors de tous les dangers qui te menacent dans les bois: si je n'avois peur de t'effaroucher, je mettrois pied à terre pour.... Il n'avoit pas achevé, que nous entendîmes le bruit d'une autre meute; à mesure qu'elle approchoit, on eût dit que c'étoit quelque taureau qui l'animoit: il ne s'en falloit guères, puisque c'étoit le géant Moulineau, qui, monté sur son grand cheval, faisoit trembler la terre sous lui, & remplissoit l'air de mugissemens. Dès qu'il m'eut apperçu, il

anima tous ſes vilains chiens contre moi, il me lança même un dard qui penſa fendre un arbre en deux derrière moi : le beau chaſſeur en fut indigné, & lui ayant fait des reproches d'une action qu'il trouvoit barbare, le cruel Moulineau en fut ſi tranſporté de colère, qu'après l'avoir regardé avec fureur, il lui jeta un autre javelot, gros comme une lance, mais qui lui paſſa par-deſſus la tête; car par bonheur le géant eſt auſſi mal-adroit qu'il eſt fort & brutal : le beau chaſſeur mit l'épée à la main, & s'élançant vers lui, pendant qu'il étoit panché ſur le cou de ſon énorme cheval, par l'effort qu'il venoit de faire, il lui donna un ſi furieux revers ſur le haut de la tête, qu'on entendit raiſonner le coup, comme s'il fût tombé ſur une enclume. Ce coup le renverſa par terre & ſans connoiſſance, quoiqu'il ne fût pas bleſſé, & mit fin à un combat qui m'avoit ſaiſi de frayeur. Pour mon généreux défenſeur, touché d'amitié & de reconnoiſſance, j'avoue que je ne pus me réſoudre à le conduire à une mort certaine, en le menant à la fontaine du berceau. Ainſi, voyant qu'il me ſuivoit, je me mis à courir : mais ce fut pour m'éloigner de cette fatale fontaine; cependant, après avoir bien

couru, je m'apperçus tout d'un coup que nous étions déjà sous les premiers de ces grands arbres, dont l'épais feuillage défend les rayons du soleil. La belle Alie se baignoit dans ce moment ; ce fut alors que, me souvenant de la mort de tant d'amans qui n'avoient vu que son visage, je crus que mon cher défenseur n'en avoit que pour un moment, & je me mis à pleurer.

D'abord que votre fille vit un homme si près de la fontaine, elle fit un grand cri. Les sylphides, qui venoient de la déshabiller, se sauvèrent dans l'épaisseur du bois. Pour moi, désespéré de ma triste aventure, j'allai me cacher derrière un buisson, pour voir la fin tragique où je venois d'amener le plus aimable & le plus honnête homme du monde. Mais je ne fus pas longtemps dans cette cruelle peine. Après avoir regardé Alie quelque temps, je le vis approcher de la fontaine. Alie avoit toujours eu les yeux attachés sur lui, depuis qu'elle étoit revenue de sa première surprise : mais ce n'étoit plus de ces regards mêlés d'aversion & de mépris, dont elle avoit tué tous ses autres amans. Cependant, il étoit aisé de juger que le beau chasseur la trouvoit aussi charmante, & je ne me sentois pas de joie de voir qu'il

ne s'en portoit pas plus mal. Il eſt vrai que j'avois un autre exemple dans le géant Moulineau, qui en étoit auſſi amoureux qu'un brutal peut l'être : mais je m'étois toujours bien douté qu'il n'avoit pas l'eſprit de mourir d'amour. Enfin, le beau chaſſeur parla reſpectueuſement à Alie, & lui dit des choſes très-paſſionnées pour une première fois. Les réponſes qu'elle lui fit n'avoient rien de ſauvage; & jamais je n'ai été ſi aiſe de voir deux perſonnes ſi charmantes faire ſitôt connoiſſance. Si vous n'êtes pas la reine des dieux ou la mère des amours, lui dit-il, apprenez-moi, je vous prie, qui eſt la mortelle qui a tant d'éclat & tant de majeſté, pour n'adorer plus qu'elle ſur la terre. Et vous, lui répliqua Alie, ſi vous n'êtes point un de ces amours, dont vous venez de parler, qui pouvez-vous être ? Mais qui que vous ſoyez, non-ſeulement je reçois vos hommages, mais je vous promets de n'en recevoir jamais d'autres, pourvu que vous ne ſoyez pas le prince de Noiſy.

Malheureux ! s'écria le Druïde, en interrompant Poinçon, quel nom viens-tu de me faire entendre ? Le prince de Noiſy ! cet homme que je déteſte à l'égal du Bélier ! Mais pourſuis, & m'apprends tout ce qui

a suivi cette fatale conversation. Elle fut suivie, reprit le fidèle Poinçon, de l'aveu que fit mon beau chasseur à Alie, qu'il étoit le prince de Noisy. Cet aveu embarrassa Alie, & la fit rêver quelques momens: mais il ne la fit point changer de volonté. Et le moyen qu'elle en eût changé, quand le prince de Noisy lui juroit qu'il l'adoroit, & qu'il ne pouvoit plus vivre sans la voir? Elle lui dit qu'il vînt, la troisième nuit d'après ce jour, au bord de cette fontaine; qu'il cueillît une de ces fleurs jaunes qu'il voyoit, & que, suivant le bord du ruisseau, il se rendît aux eaux du Nil, où elle l'attendroit, & lui ordonna ensuite de se retirer. Il obéit, après lui avoir juré de l'adorer jusqu'au tombeau. Et toi, que faisois-tu, lui dit le Druide, pendant que tout cela se passoit? Je m'applaudissois, répliqua Poinçon, d'avoir si heureusement exécuté vos volontés, en attirant auprès de votre fille celui que vous sembliez souhaiter. Non, mon bon maître, je n'étois point coupable alors: mais je vous ai offensé depuis, je vais vous dire comment.

Après avoir quitté ma figure de chevreuil, je venois avec empressement vous rendre compte de ce qui étoit arrivé. Lorsque je

fus auprès de vous, je fus prévenu par les reproches que vous me fites de ma négligence, & de n'avoir pas livré votre mortel ennemi à toute votre colère, en l'exposant à la vue d'Alie. Il n'en fallut pas davantage pour me faire comprendre, que, si vous saviez comment les choses s'étoient passées, vous nous tueriez tous trois, & ce fut cette crainte mortelle qui m'obligea à vous dire que je n'avois trouvé que le géant Moulineau, qui m'avoit voulu tuer. Je vous promis que je ferois mieux une autre fois, & vous assurai que je n'aurois point de repos que je ne vous eusse amené celui que vous vouliez si maltraiter. Vous pouvez vous souvenir avec quel empressement vous me l'ordonnâtes tout de nouveau. Comme je savois bien qu'il viendroit assez, sans que je l'allasse chercher, deux jours après je me fis cerf; mais au lieu d'aller agacer le prince de Noisy, qui ne songeoit à rien moins qu'à la chasse, je fus me présenter au géant, qui s'étoit mis en campagne avec son équipage. Je lui parus le cerf le plus grand & le plus superbe de toute la forêt; il me poursuivit à toute outrance, je résolus de le mener bon-train : ma première station fut à Montmartre, au haut duquel je l'attendis, & dès

qu'il eut gagné l'endroit où j'étois, au grand regret de son éléphant de cheval, il prit haleine : j'étois arrêté, ses chiens me crurent aux abois, il les poussa contre moi, & je lui en tuai quatre en un moment. Je me lançai ensuite au bas de la montagne, il me suivit avec ardeur; je sautai par-dessus une carrière à moitié couverte de ronces, il s'y précipita avec sa bête, qui pensa se rompre le cou : il en fut tiré à grand'peine, & voyant que je ne faisois que trotter devant lui, il voulut avoir sa revanche. Je le ramenai à Poissy, où je passai la rivière, il s'y jeta du bord le plus escarpé, que j'avois choisi exprès; de sorte que, s'il y avoit une rivière au monde capable de noyer un animal de cette taille, il n'en fût jamais revenu.

Enfin, après l'avoir mis au désespoir, je me perdis dans la forêt, & revins vous dire que je m'étois fait chasser par un jeune homme, le plus beau qui fût dans la nature : mais que toutes les fois que je l'avois voulu conduire vers la fontaine du berceau, il s'étoit arrêté pour prendre une autre route. Vous n'êutes pas de peine à me croire, & s'il vous en souvient, vous me dites qu'il ne falloit plus y songer, & que vous voyiez

bien que l'enchanteur Merlin le protégeoit. Vous ne me renfermâtes pas ce jour-là, parce que vous me commîtes la garde des jardins & du château, pendant la nuit, ayant quelqu'autre commiſſion à donner aux gardes ordinaires.

Je fus charmé de cette commiſſion, par la curioſité que j'avois d'être témoin d'une entrevue qui devoit être bien agréable & bien tendre. Auſſi-tôt que la nuit fut entièrement fermée, la belle Alie traverſa le parterre, trouva le Prince où elle croyoit l'attendre encore longtemps, & le ramena dans le jardin. Je les ſuivis pas à pas, dans les lieux où ils ſe promenèrent, & mon inviſibilité leur ôtant la contrainte que leur auroit donné ma préſence, j'entendis dire au prince de Noiſy tout ce que l'amour le plus reſpectueux & le plus tendre inſpire dans ces occaſions; & à la belle Alie, tout ce que l'innocence, dans un cœur extrêmement attendri, permet de répondre. Après avoir donné les premiers momens à s'exprimer mutuellement ſur la tendreſſe, Alie ſoupira, le Prince ſe ſentit troublé à ce ſoupir, il en demanda le ſujet; Alie lui dit, qu'elle craignoit de ne pouvoir vaincre, en ſa faveur, les obſtacles & les difficultés qui tra-

verſeroient infailliblement ſes deſſeins. Elle lui parla des pourſuites du géant, & de ſes menaces : mais elle lui dit qu'elle n'en faiſoit aucun compte, que c'étoit un monſtre pour qui elle n'avoit que de l'horreur & du mépris, ſans lui faire ſeulement l'honneur de le haïr. Elle ajouta que, quoique vous l'aimaſſiez plus que votre vie, vous ne conſentiriez jamais à ſon mariage, parce que vous aviez découvert par ſon horoſcope qu'il lui ſeroit funeſte, tant que le prince de Noiſy reſteroit parmi les hommes; que c'étoit pour cette raiſon, que vous aviez armé ſon cœur d'une averſion qui avoit été fatale à tous ceux qui l'avoient aimée, pour ſervir d'exemple aux autres, & pour ſe délivrer de l'importunité des prétendans; qu'il étoit le ſeul objet de vos craintes & de vos perſécutions, & qu'elle ſavoit que vous mettriez tout en uſage pour le faire périr.

En achevant ces mots, les beaux yeux d'Alie furent baignés de larmes; le prince de Noiſy ſe jeta à ſes pieds, & lui dit : qu'il n'étoit pas digne de la moindre de ſes larmes, qu'il ſe tiendroit plus heureux de mourir en l'adorant, que de vivre pour toute autre. Ces tendres propos ne firent que redoubler ſes pleurs & ſon affliction. Ils ſe ſéparèrent en-

fin ; après s'être juré de s'aimer toujours. Quoiqu'ils se soient souvent revus depuis, je vous proteste, par votre tête sacrée, que tous leurs rendez-vous se sont passés avec autant d'innocence que si vous y aviez été présent vous-même. Pour moi, qui sais qu'il n'y a rien de caché pour vous, quand il vous plaît, je vous croyois informé de tout ce qui se passoit, & je pensois que vous le souffriez pour quelque raison. Enfin, le dernier jour qu'ils se virent, Alie parut mille fois plus belle qu'à son ordinaire, parce qu'elle avoit la joie dans le cœur ; ce fut dans les transports de cette joie, qu'elle dit au prince de Noisy, qu'elle avoit trouvé ce qui devoit les rendre heureux ; mais qu'il falloit, quelque danger qu'il y eût pour l'un & pour l'autre, qu'il la suivit dans le château, pour être instruit de ce qu'il avoit à faire. Elle y entra, & lui ordonna de n'y entrer qu'une demi-heure après elle : mais cette demi-heure fut tellement raccourcie par l'impatience du prince de Noisy, qu'au bout de quelques minutes, il courut avec empressement vers la porte, qui paroissoit ouverte. Cependant, il ne put jamais entrer, tantôt elle se haussoit, tantôt elle se baissoit, tantôt elle se mettoit à sa droite,

& tantôt à sa gauche; si bien qu'une demi-heure de plus que celle qu'on lui avoit prescrite, s'étoit passée dans cette vaine poursuite. Alie, impatiente, parut à une fenêtre, & voyant le Prince, lui demanda pourquoi il n'entroit point. Quand elle eut appris l'obstacle qu'il trouvoit, elle voulut aller lui aider à le vaincre: mais la même chose lui arriva en-dedans de la porte. Elle revint à la fenêtre, & après lui avoir dit qu'il s'étoit trop pressé, elle lui ordonna de se tenir exactement sous la fenêtre jusqu'à son retour. Elle revint un moment après avec un livre. Elle dit à la hâte au prince de Noisy, de ne l'ouvrir qu'à l'endroit où le feuillet étoit replié, & sur-tout de prendre garde qu'il ne touchât rien avant que de tomber entre ses mains; alors elle le laissa doucement tomber, tandis qu'il haussoit les mains pour le recevoir: mais une bouffée de vent s'éleva soudainement, qui l'emporta à côté, & le fit tomber sur la tête d'un des chiens d'argent. Dès qu'il l'eut touché, on entendit un long mugissement, & la terre trembla: le Prince ne laissa pas de ramasser son livre, & de se sauver: mais depuis ce jour, il n'a paru ni à mes yeux, ni à ceux d'Alie. Elle a pensé s'en désespérer, & vous auriez

été

été touché vous-même, comme je l'ai été toutes les fois qu'elle s'est promenée ſeule dans les endroits où ils s'étoient vus ; car, après l'avoir ſouvent demandé à ces lieux, elle l'accuſoit de perfidie, d'inconſtance & de trahiſon, ou ſe mettoit à pleurer ſa mort d'une manière à percer l'âme de douleur à tous ceux qui auroient pu l'entendre. Ce fut environ ce temps-là que vous conçûtes tant de haine pour le bélier du géant, dont on vous a appris des choſes ſi extraordinaires, & dont le miniſtère vous a donné tant de peines, & vous met dans l'embarras où vous êtes aujourd'hui.

Je vous ai déjà appris, continua le petit Poinçon, que quelques formes que j'aie priſes, & quelqu'induſtrie que j'y aie employée, jamais je n'ai pu pénétrer juſqu'à la demeure du géant pour exécuter vos ordres, ni pour vous informer de ce que ce peut-être que ce bélier ſi ſingulier ; une Puiſſance ſecrette me rendoit immobile, dès que j'en étois à une certaine diſtance, & il ne m'étoit plus permis que de revenir ſur mes pas. Voilà, mon cher maître, & ſouverain ſeigneur, l'aveu ſincère des fautes que j'ai commiſes contre vous ; je me ſoumets à toutes les peines qu'il vous plaira de me

faire souffrir pour les expier, pourvu que ce ne soit pas celle de votre disgrace. Cependant, comme je vous ai offensé en vous cachant des choses que j'aurois dû vous dire, je vais vous en apprendre une, qui vous sera peut-être de quelque utilité. Sachez donc que le prince de Noisy doit être quelque part ici autour : car quoiqu'il n'ait point paru, il a aujourd'hui même parlé à Alie ; quand je ne l'aurois pas reconnu à sa voix, les choses qu'il lui a dites ne me permettent pas d'en douter, & je m'imagine que c'est ce qui l'a mise dans l'état où vous l'avez trouvée.

Le pauvre petit Poinçoin se tut après son récit ; il se jeta encore tout plat à terre pour attendrir son maître, & pour en obtenir le pardon de sa faute. Le Druïde, qui l'aimoit, lui ayant fait une réprimande sévère, mais d'un ton assez doux, lui pardonna. Il lui dit ensuite qu'il voyoit bien qu'il avoit plus d'un ennemi à craindre, qu'il ne connoissoit que trop qu'on en vouloit au trésor souterrain, & le renferma dans la statue pour y veiller avec plus d'application & de soin que jamais.

Tandis que ces choses se passoient au-dedans du château, il faut un peu voir ce que les assiégeans faisoient au-dehors. On

vous a bien fait du bruit de l'appareil de leur attaque, & des alarmes d'Alie, quand elle les vit venir à l'aſſaut : mais il ne faut pas, s'il vous plaît, vous arrêter à tout cela; ce ſont des voiſins de la poëſie, qui ne ſavent point parler autrement. Il eſt bien vrai que l'amoureux Moulineau avoit allumé quelques pailles au pied du mur d'où ſa maîtreſſe l'avoit tant offenſé, & cela, dans l'eſpoir de s'en venger en l'étouffant : mais il eſt plus vrai encore qu'il avoit tourné le dos pour fuir, dès qu'il eut apperçu cette eſpèce d'inondation ſubite que le Druïde répandit autour de ſon château ; il eſt vrai, cependant, qu'il avoit repris courage à la vue du pont que ſon bélier jeta ſur ce petit torrent, & ſi je ne me trompe, nous les avons laiſſés l'un & l'autre ſur ce pont, dans le temps que le géant faiſoit tant de menaces. Il crut la place à lui, lorſqu'il vit que le Druïde avoit abandonné ſon poſte pour aller à ſa bibliothèque : mais ſon bélier l'arrêta ſur le pont, comme il demandoit des échelles pour monter à l'aſſaut ; il lui dit que le Druïde ne s'étoit point retiré par crainte ; qu'il falloit qu'il y eût quelque ruſe de guerre cachée ſous cette retraite ; que, quand même il ſeroit au milieu de la place,

il n'en feroit pas plus avancé ; que tout y étoit plein de ftatues guerrières qu'il animoit à fon gré, & qu'il y avoit fur-tout deux chiens d'argent à fa porte, dont le moindre étoit capable d'étrangler une armée, quand on le lâchoit ; que fon avis étoit donc de fe retirer, & que, dès qu'ils feroient dans leurs quartiers, il faudroit tenir confeil fur ce qu'on auroit à faire.

Le géant, qui fe laiffoit volontiers gouverner, quand il étoit queftion de quelque péril, fe rendit à fa demeure le plus promptement qu'il lui fut poffible. On foupa avant de tenir confeil, & après le fouper, Moulineau ne voulut plus entendre parler d'affaires ; car il avoit mangé comme trois loups & bû comme trois forts ivrognes ; il fe jeta donc dans un grand fauteuil, en s'adreffant au bélier.

A propos, lui dit-il, apprends-moi un peu comment toi, qui n'es qu'une bête, tu peux parler auffi bien & mieux que moi ? Volontiers, lui répondit le bélier. Vous favez que les ames de tous les hommes paffent après leur mort dans le corps de quelque animal, & retournent, après un certain temps, dans le corps de quelqu'autre homme. Vraiment, dit le Géant, je n'avois

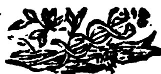
garde de m'imaginer cela. Moi, par exemple, ajouta-t-il, quelle bête ai-je autrefois été ? Vous avez été fourmi, dit le bélier. Il n'eut pas plutôt lâché cette parole, que le géant, qui ne haïssoit rien tant que d'être comparé aux petites choses, se leva, & mettant la main sur la garde de son cimeterre : misérable roquet, s'écria-t-il, je ne sais qui me tient que je ne te fasse voler la tête à dix lieues de moi. Le bélier, qui ne le craignoit pas, ne laissa pas de faire semblant d'avoir peur, &, se mettant à deux genoux, baisa trois fois la terre en signe d'humiliation ; puis, voyant le géant un peu radouci par cette action, il se releva, en continuant ainsi :

Si votre grandeur savoit lire, elle verroit bientôt que je ne lui ai rien dit que de véritable : mais si le sort lui a fait autrefois l'affront de renfermer une si belle ame, & un esprit si vaste dans une si petite créature, il réparera quelque jour cette injure en vous faisant, aussitôt que vous serez mort, dromadaire, ensuite éléphant, & après quelques années baleine.

Le géant, charmé de l'éclat de ses destinées futures, donna sa main à baiser à son confident, se remit dans son fauteuil ; &,

pour éloigner tous les inconvéniens de la métempsicose, lui ordonna de lui remettre l'esprit par le récit de quelque conte agréable. Le bélier après avoir un peu rêvé, commença de cette manière.

Depuis les blessures du renard blanc, la Reine n'avoit pas manqué de lui rendre visite. Bélier, mon ami, lui dit le géant, en l'interrompant, je ne comprends rien à tout cela. Si tu voulois commencer par le commencement, tu me ferois plaisir; car tous ces récits qui commencent par le milieu, ne font qu'embrouiller l'imagination. Eh bien! dit le bélier, je consens, contre la coutume, à mettre chaque chose à leur place: ainsi, le commencement de mon histoire sera à la tête de mon récit.



HISTOIRE

De Pertharite & de Ferandine.

IL y avoit un roi de Lombardie, qui étoit l'homme le plus laid de ſon royaume, & dont la femme étoit la plus belle de l'univers : mais en récompenſe, c'étoit le meilleur de tous les maris ; & elle, la plus méchante de toutes les femmes. Bien loin de ſouffrir qu'il approchât d'elle, il n'oſoit la regarder ; cependant, elle le grondoit ſans ceſſe de ce qu'elle n'en avoit point d'enfans. Il avoit un fils & une fille d'un autre mariage, qui étoient l'objet de l'adoration de tout le royaume, & celui de la haine & des tyrannies de leur cruelle belle-mère : quoiqu'elle n'eût pas le cœur tendre, elle étoit ſi jalouſe de ſa beauté, que, ſi par haſard elle entendoit parler de quelque jeune perſonne qui eût des appas, & qui osât les montrer avec applaudiſſement, auſſi-tôt elle la faiſoit enlever ; auſſi étoit-ce une choſe à voir que ſes dames du palais, pour l'ex-

cellence de leur laideur. Le roi, tout au contraire, qui étoit le plus disgracié par sa figure que la nature eût jamais formé, ne se plaisoit qu'à voir dans sa cour les hommes les plus beaux & les mieux faits qu'il pût trouver : mais il avoit toutes les peines du monde à les y retenir, tant ils étoient ennuyés de voir les vilaines bêtes qui composoient celle de la reine.

Le roi, malgré les marques de mépris & de haine qu'il en recevoit tous les jours, en étoit si éperdûment amoureux, qu'il lui laissoit faire tout ce qu'elle vouloit : elle étoit maîtresse absolue de son royaume & de ses sujets : & ce pouvoir injuste s'étendoit même jusques sur ses enfans. La princesse portoit cruellement la peine d'être aussi belle que sa jalouse marâtre; elle étoit reléguée dans une mansarde au haut du palais, où personne n'osoit lui aller faire sa cour. La reine avoit mis une furie auprès d'elle pour gouvernante; c'étoit une vieille bossue qui, après l'avoir grondée tout le jour, la réveilloit la nuit pour lui dire des injures; elle mettoit toute son industrie à lui gâter la taille par des habits faits exprès, & à lui perdre le teint. C'étoit la douceur même que cette adorable princesse; ainsi, les lar-

mes étoient ſa ſeule reſſource au milieu de tant de ſouffrances. Le prince étoit preſque auſſi maltraité par les officiers deſtinés à le ſervir, étant tous choiſis par la reine, à qui ils étoient dévoués entièrement : mais il s'en falloit bien qu'il fût auſſi endurant que la Princeſſe ſa ſœur, comme vous allez l'apprendre.

Le roi avoit un couſin qui étoit archiduc de Plaiſance; ce prince étoit devenu fou pour avoir couché une nuit dans un château, au milieu d'un bois où il s'étoit égaré en chaſſant. Dans ce château revenoient des eſprits : il prétendoit en avoir vu de ſi extraordinaires, que la frayeur qu'il en avoit eue lui avoit tourné la tête. Il avoit un fils & une fille qu'il aimoit paſſionnément, c'étoit avec raiſon; jamais il n'a été deux créatures ſi parfaites. Le prince s'appeloit Pertharite; & la princeſſe, Férandine; ils ſe déſeſpéroient de l'état où ils voyoient le meilleur père qui fut jamais. Ils envoyèrent conſulter une fameuſe magicienne qu'on prenoit pour une des Sybilles; elle demeuroit auprès du lac d'Averne, & s'appeloit la mère aux gaînes, parce que l'entrée où elle demeuroit étoit toute tapiſſée de gaînes, où tous ceux qui venoient la conſulter, étoient

obligés de porter un couteau, qu'elle fourroit dans une de ces gaînes, avant que de rendre sa réponse. Tout ce qu'elle dit à ceux qui l'avoient consultée sur la maladie de leur prince, fut que ses enfans n'avoient qu'à aller chercher l'esprit de leur père au même endroit où il l'avoit perdu. Les ministres avec tout le conseil s'y opposèrent; ils dirent que c'étoit bien assez que leur prince fût fou, sans que le reste de sa famille se mît en état de le devenir : mais ils n'en furent pas les maîtres, & Pertharite s'obstina dans la résolution d'y aller seul pour tous les deux : sa sœur n'y voulut jamais consentir; & après beaucoup d'efforts inutiles pour les retenir, le beau Pertharite & la charmante Férandine partirent. Toute la cour les accompagna jusqu'au château enchanté, ils y entrèrent seuls : mais on eut beau les attendre pendant quinze jours dans la forêt, ils ne revinrent point. Le désespoir que causa leur perte fut universel dans tous les états de Plaisance. On dit d'abord qu'il falloit aller brûler la mère aux gaînes toute vive. La tentative eût été inutile, les sorcières de ce temps-là ne se laissoient pas brûler comme en ce temps-ci. Le président du conseil, homme sage & fort avisé, dit

qu'il falloit plutôt lui envoyer toutes les personnes considérables, avec chacun un couteau d'or, garni de pierreries, pour implorer son assistance. La beauté du présent parut la rendre favorable : les couteaux furent mis dans leurs gaînes, car elle en auroit eu encore de vides, quand on lui auroit apporté tous les couteaux de l'univers.

Bélier, mon ami, dit alors le géant, qu'est-ce que tous ces couteaux & ces gaînes font à ces gens de Lombardie dont tu me parlois tantôt ? Si votre grandeur veut se donner un moment de patience, reprit le bélier, elle va le savoir. La magicienne, après avoir serré son présent, ouvrit une vieille armoire, d'où elle tira un peigne & un carcan. Le peigne étoit dans un étui ; & le carcan, d'acier fort luisant, étoit fermé d'un petit cadenat d'or. Tenez, leur dit-elle, portez ces deux choses par toutes les cours du monde, jusqu'à ce que vous trouviez une dame assez belle pour ouvrir ce carcan, & un homme assez parfait pour tirer ce peigne de son étui ; lorsque cela vous arrivera, vous n'aurez qu'à vous en retourner chez vous. Voilà, ajouta-t-elle, tout ce que je puis faire pour le salut de vos maîtres.

Toutes les personnes nommées pour par-

courir toute la terre, du moins, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé ce qu'ils cherchoient, avoient déjà parcouru toute l'Italie, lorsqu'ils envoyèrent annoncer leur arrivée & le sujet de leur voyage au roi de Lombardie, qui tenoit alors sa cour dans la Mirandole, capitale de ses états. Il étoit déjà instruit du du malheur prince de Plaisance, & de la perte de Pertharite & de la belle Férandine. Il ne douta point que sa femme n'eût toute la beauté qu'il falloit pour ouvrir le carcan, & que parmi cette florissante jeunesse qu'il avoit rassemblée dans sa Cour, il ne se trouvât quelqu'un qui eût assez de mérite pour tirer le peigne de son étui : mais il ne comprenoit pas quel remède cela pourroit apporter aux calamités de son parent. Il fit tout préparer pour la réception de ces ambassadeurs qui devoient arriver dans peu de jours. La reine ne s'occupa plus qu'à se baigner, se friser, & peut-être à se farder; car les femmes, occupées seulement de leur beauté, croient qu'elles ne sauroient trop faire pour la relever. La confiance qu'elle avoit en la sienne ne l'empêchoit pas de sentir une vive inquiétude de l'effet que pouvoit produire celle de la princesse, quoiqu'on eût mis tout en usage pour la gâter.

Sa gouvernante même, zélée miniſtre des mauvais deſſeins de la jalouſe reine, courut toute la ville pour chercher quelque honnête médecin qui pût lui faire venir la petite vérole. Ne trouvant pas ce ſecours, elle fut tentée de lui crever un œil, & de ſoutenir que cela lui étoit arrivé par accident. Le prince, ayant réſolu d'aller au-devant des ambaſſadeurs à quelque diſtance de la ville, fit avertir tous les jeunes Seigneurs de ſe tenir prêts; il en étoit adoré, mais ils n'oſoient lui faire leur cour, parce que la reine, qui gouvernoit avec un pouvoir proportionné à ſes charmes & à la foibleſſe que le roi avoit pour elle, le trouvoit mauvais. Le prince dont l'eſprit étoit déjà aſſez formé pour être politique, diſſimuloit ſon reſſentiment par reſpect pour un père qu'il aimoit tendrement.

Comme il alloit monter à cheval, un jeune ſeigneur s'approcha de lui, & ayant les larmes aux yeux, lui dit de ne point monter le cheval qu'on lui préſentoit, parce qu'il étoit le plus furieux & le plus vicieux de tous les chevaux; que ſon père, qui étoit un des premiers écuyers de la reine, l'avoit choiſi exprès pour qu'il lui arrivât quelque malheur. Le prince lui dit à l'oreille

de ne faire semblant de rien, & monta fièrement sur le cheval: mais il en pensa coûter cher au donneur d'avis, qu'il salua d'un horrible ruade, avant que le prince fût bien affermi dans les arçons. Il étoit le meilleur homme de cheval, & le plus accompli en toutes choses qu'on pût voir, excepté le beau Pertharite: & bien lui en prit; car le maudit animal se mit en fureur, dès qu'il sentit l'air de la campagne: c'étoient des hennissemens, des haut-le-corps, des écarts & des ruades continuelles; le prince qui l'avoit mis tout en sang, étoit lui-même tout en eau, à force de le vouloir dompter: il croyoit en être venu à bout, lorsque, revenant assez tranquilement au milieu des ambassadeurs, & passant sur un pont de la ville, le cheval se cabra, & franchissant tout d'un coup le parapet, se précipita dans la rivière où il se noya: mais le prince eut bientôt regagné le rivage, &, sans témoigner le moindre ressentiment, se retira dans son appartement pour y changer d'habit.

Le roi, la reine, & toute la cour étoient dans une grande place, sur des échaffauds où ils attendoient les ambassadeurs pour faire l'épreuve dont il étoit question. Le prince qui s'étoit remis de son accident, y parut

plus beau que le jour, & y fut reçu avec de grandes acclamations de tout le peuple.

Les ambaſſadeurs arrivèrent un moment après le prince; la reine, dès qu'ils approchèrent, au lieu d'écouter leur compliment, dit au prince qu'il ſe moquoit de prendre ſi mal ſon temps pour ſe baigner, & lui demanda d'un ton railleur, s'il avoit trouvé l'eau bonne. Toutes les guenons de ſa cour applaudiſſant à cette raillerie, ouvrirent de vilaines bouches, & firent de grands éclats de rire. La mauvaiſe plaiſanterie de la reine continuoit, lorſqu'on vit arriver la princeſſe; dès qu'elle parut, tout le peuple ſe mit à murmurer & à verſer des larmes; les courtiſans frémirent d'indignation, ſans oſer le marquer, & les ambaſſadeurs, étonnés, ne ſavoient que penſer en voyant cette princeſſe qu'ils avoient entendu ſouvent comparer à l'admirable Férandine. Elle étoit mal vêtue, encore plus mal coëffée: car on lui avoit coupé tout un côté de cheveux, & pour la rendre plus ridicule, on lui avoit barbouillé le viſage de jaune. Dans cet état, elle s'arrêtoit à tout moment, & ne pouvoit s'empêcher de pleurer de honte: mais ſa gouvernante, pour la faire avancer, la pouſſoit très-rudement par derrière, & la

força de se placer auprès de la reine, qui étoit dans le suprême éclat de sa beauté, & toute brillante de pierreries. On auroit cru que c'étoit assez du triomphe dont elle jouïssoit : mais les dames du palais, pour le rendre plus complet, firent de grandes huées, quand la triste princesse fut obligée de se placer auprès d'elle.

Le roi, qui tenoit ses yeux baissés, mouroit de honte & de compassion ; & n'ayant ni la force de marquer à la reine son juste ressentiment, ni celle de rester, dit, en s'adressant aux ambassadeurs, qu'il n'y avoit pas d'apparence que lui, qui étoit le plus laid de tous les hommes, dût prétendre à la gloire d'une aventure qui étoit destinée au plus charmant, & ayant ordonné au prince son fils de tenir sa place, il se retira.

Le prince, sans perdre de temps, fit commencer les épreuves ; on présenta, par son ordre, le peigne à l'écuyer de la reine, & ne l'ayant pu tirer de son étui, il lui fit donner la question, dans laquelle il avoua les mauvais desseins qu'il avoit de faire périr le prince. Le peuple, frappé d'horreur de ce crime, s'en rendit le maître, & le lapida, malgré le désir que le prince avoit de le sauver en faveur de son fils, & malgré la pré-

ſence de la reine. Le carcan fut enſuite préſenté à la gouvernante de la princeſſe, qui ſe mit en vain à genoux pour demander miſéricorde ; elle n'avoit garde de l'ouvrir, étant encore plus laide qu'elle n'étoit méchante. Le prince, ſans écouter ſa belle-mère, qui s'humilia devant lui pour obtenir ſa grâce, ordonna qu'on la brulât toute vive à l'autre bout de la ville, pour ne pas empuantir l'aſſemblée. Cette prompte juſtice fut ſuivie des acclamations de tout le peuple, excepté des dames de la reine, qui tenoient une miſérable & chétive contenance.

Le prince ayant impoſé ſilence, dit qu'il falloit continuer les épreuves. Il ajouta que perſonne ne devoit craindre aucun châtiment pour n'y pas réuſſir, qu'il les avoit fait ſeulement commencer par ces deux miſérables, pour avoir une occaſion de leur faire avouer leurs crimes, & les en punir après.

Les ambaſſadeurs trouvèrent ce diſcours plein de ſageſſe & de prudence. La reine, qui n'avoit jamais entendu parler ſur ce ton en ſa préſence, étoit toute éperdue. Le prince commanda à ſes dames d'atour d'aller parer & habiller ſa ſœur, comme il convenoit à ſon âge & à ſon rang, & d'y em-

ployer tous leurs ſoins au péril de leur vie. On lui obéit; la princeſſe revint ſi belle & ſi brillante, qu'il ne paroiſſoit plus qu'on lui eût coupé la moitié des cheveux. Tous les hommes eſſayèrent inutilement de tirer le peigne de ſon étui, & c'étoit un plaiſir de voir les huées continuelles du peuple, quand on préſentoit le carcan aux dames de la reine. Elle le prit enfin elle-même, & l'ouvrit après quelques efforts : mais il ſe referma dans l'inſtant, avec un bruit ſi épouvantable, qu'elle tomba à la renverſe, & fut emportée comme morte.

Il ne reſtoit plus que le prince & ſa charmante ſœur, & déjà les triſtes ambaſſadeurs comptoient de remporter leur peigne & leur carcan : mais le prince n'eut pas plutôt touché l'étui, que le peigne en ſortit de lui-même, & le carcan s'ouvrit pour la princeſſe, ſans ſe refermer. Mille cris de joie s'élevèrent en même temps, qui auroient continué longtemps, ſans un tremblement de terre qui ébranla toute la ville, auquel ſuccéda un tourbillon mêlé de grêle & d'éclairs qui diſperſa toute l'aſſemblée. Mais ce fut en vain qu'on chercha le prince & la princeſſe; ils avoient diſparu au moment de cette aventure. Ce fut une déſolation univerſelle

par tout le royaume, quand cette nouvelle s'y répandit. Le roi ne pouvoit s'en consoler, & les courtisans, après s'être mis en grand deuil, se dispersèrent pour aller les chercher par toute la terre. Mais ce qui surprendra bien plus votre grandeur, c'est que le désespoir de la reine effaça toutes ses autres afflictions. La haîne qu'elle avoit eue pour le prince & pour la princesse s'étoit changée en tendresse, & en tendresse si violente, qu'elle s'arrachoit les cheveux quand elle apprit qu'ils étoient perdus. Elle envoya prier le roi de la venir voir pour lui demander pardon : car, au lieu du mépris & de l'aversion qu'elle avoit toujours eus pour lui, son cœur l'adoroit, & son imagination le lui représentoit comme le plus aimable & le plus digne de tous les hommes d'être aimé. Mais le roi, qui ne doutoit point qu'elle n'eût fait périr ses enfans par quelque trahison, quoiqu'il eût la foiblesse de l'aimer toujours, bien loin de la punir, vouloit se punir lui-même de cette foiblesse, & fit vœu de ne la voir jamais.

Tandis que tout cela se passoit à la cour, voyons un peu ce qu'étoient devenus le prince & la princesse. C'est bien fait, dit le géant ; car tu commençois à me lanterner

l'esprit par toutes ces tracasseries & ces changemens d'humeur ; & puis, pourquoi faire tant de bruit pour la perte de ces deux marmousets? Car je m'imagine que ce prince étoit quelque petit impertinent comme ce freluquet de Noisy. Oh! que j'aurois de plaisir à lui fendre l'estomac, & à lui arracher le cœur, si je le trouvois. Mais le crapaud, sans doute, est allé si loin depuis l'affront qu'il me fit, & sa trahison, qu'on ne sait ce qu'il est devenu. Ce qui me console est que tu me promets de me le faire voir quelque jour; oui, je vous le promets, dit le bélier, qui reprit ainsi son histoire.

Cet orage qui avoit dispersé tout le monde le jour des épreuves, s'étant séparé en deux différens tourbillons, avoit enlevé le prince & sa sœur pour les aller mettre bien loin de chez eux; car ces sortes de voitures vont fort vîte. La princesse se trouva donc au milieu d'une forêt fort sauvage; dès qu'elle eut repris ses esprits, elle s'apperçut du triste état où elle étoit; & tous les malheurs qui pouvoient lui arriver dans ce désert s'offrirent à son imagination. Elle eut beau promener ses yeux de tous côtés, elle ne vit que des arbres & des rochers, & les seuls échos lui répondoient, quand elle appeloit

ſon frère à ſon ſecours. Elle alloit donc errante à l'aventure, par des ſentiers difficiles, quand deux gros loups, qui cherchoient fortune, l'apperçurent, & vinrent à elle la gueule ouverte: elle ſe crut dévorée, & après un grand cri, mettant la main devant ſes yeux pour ne pas voir l'horreur d'une telle mort, elle y porta le carcan ſans y ſonger; dès que les loups le virent, ils firent un ſaut en arrière, & ſe mirent à fuir, comme s'ils avoient eu une meute de cent chiens à leurs trouſſes. Autant en firent certains ours qui crurent la tenir à quelques pas de-là, & plus loin, de nouveaux loups qui ſe ſauvèrent encore plus promptement que les premiers, à l'aſpect du carcan. Cela l'avoit menée à une grande route qui traverſoit la forêt. Au milieu de cette route étoit une douzaine de bergers qui gardoient leurs troupeaux de moutons. Quand elle ſe vit dans des lieux moins affreux, elle doubla le pas pour joindre les bergers, & pour implorer leur ſecours: mais comme elle ouvroit la bouche pour leur parler, les moutons, voyant le carcan, ſe mirent à fuir par la forêt, & les bergers à courir après. Ce fut ſeulement alors qu'elle s'apperçut de la vertu de ſon carcan. Elle

fut fâchée de ne l'avoir pas connue avant la déroute des moutons : cependant, elle se sentit extrêmement rassurée à cette connoissance. Elle se remit dans le plus épais du bois, pour tâcher de rejoindre quelqu'un des bergers : mais elle avoit beau courir & les appeler, ils fuyoient toujours devant elle. Fatiguée de cette poursuite, & de tout le chemin qu'elle avoit fait à travers les ronces & les rochers, elle suivit doucement une route moins ouverte que la première, & qui lui laissa voir de loin un vieux château; cette vue la soutint, & lui donna de nouvelles forces, dans le temps même qu'elle succomboit de lassitude. Elle étoit assez près de ce château, lorsqu'un renard, plus blanc que la neige, traversa la route où elle étoit, & revint sur ses pas, se mettre sur son passage. Il s'arrêta à sept ou huit pas d'elle, & se mit à la regarder avec une attention extrême : elle n'en eut pas moins à l'examiner; car il étoit impossible de le voir sans en être charmé.

Oh! s'écria le géant, le voilà donc arrivé, ce renard blanc : j'en suis vraiment bien-aise; car je le croyois perdu depuis le temps que tu m'embarrasses l'esprit de toute autre chose, peut-être assez inutile. Eh bien! que

firent-ils, après s'être bien regardés ? La princeſſe, répondit le bélier, cacha vîte ſon carcan de peur d'effrayer le renard ; elle n'auroit pas voulu pour toute choſe le perdre de vue, car avec cet air fin & ſpirituel que les renards ont dans la phyſionomie, il avoit une grâce ſinguliere, & je ne ſais quoi de noble dans les regards. Elle s'approcha de lui pour voir s'il ſe laiſſeroit prendre, ou du moins s'il voudroit la ſuivre à ce château ; mais il ne voulut ni l'un ni l'autre, & ſe mit à courir tout d'un autre côté ; cependant, il n'alloit pas aſſez vîte pour qu'elle le perdît de vue : enfin, après avoir paſſé le reſte du jour à le ſuivre, d'une conſtance bien au-deſſus de ſes forces, la pauvre princeſſe alloit tomber de laſſitude, lorſqu'elle découvrît une eſpèce de petit palais, ſitué ſur le bord d'un ruiſſeau, dans le lieu du monde le plus agréable. Le renard y étoit entré ; la crainte & l'incertitude retinrent un moment la princeſſe : mais l'envie de ſuivre ſon aimable renard l'emporta ſur tous les autres égards. Elle entra donc, & le renard blanc, qui étoit la politeſſe même, l'ayant reçue à la porte, prit le bas de ſa jupe entre ſes dents, & malgré tout ce qu'elle put faire pour s'en défendre, la porta pendant

qu'elle traverſoit la cour pour ſe rendre au premier appartement du palais. Elle ſe jeta d'abord ſur un canapé : car rien n'y manquoit ; & voyant ſon cher renard à ſes pieds, qui la regardoit tendrement, elle oublia non-ſeulement ſes dangers & ſes fatigues paſſées, mais elle ſe ſeroit paſſée du reſte de l'univers, pour ne bouger de-là. Nous l'y laiſſerons, s'il vous plaît, pour retourner au prince ſon frère. Si cela eſt, dit le ſeigneur Moulineau, je compte que je ne la reverrai plus, ni ſon renard blanc : car tu ne fais que tarabuſter mon attention d'un endroit à un autre. N'y auroit-il pas moyen de finir ce qui les regarde avant que d'aller courir après une autre aventure ? Cela ne ſe peut, répondit le bélier : mais il n'y a rien de ſi aiſé que de finir ici le conte, pour peu qu'il vous ennuie. Le géant, qui n'avoit pas encore envie de dormir, ne le voulut pas, & le bélier continua en ces termes :

Votre excellence aura la bonté de ſe ſouvenir, que tandis qu'un des tourbillons enlevoit la princeſſe de Lombardie, pour la mettre au milieu d'un bois, l'autre avoit mis le prince ſon frère ſur le bord de la mer. Il s'y promenoit à grands pas, l'eſprit tout rempli de la nouveauté de ſon aventure, & du

ſouvenir

souvenir de ce qui s'étoit paſſé le même jour à la cour du roi ſon père. Comme il n'y avoit vu que des objets dignes de ſa haîne & de ſon oubli, il ne ſe ſouvint que d'une ſœur abandonnée par la foibleſſe d'un père, à toutes les cruautés d'une belle-mère, plus animée que jamais contr'elle par l'avantage qu'elle venoit de remporter. Ses triſtes penſées amenèrent ſon imagination aſſez loin, & conduiſirent ſes pas au pied d'un rocher qui, s'élevant inſenſiblement du rivage, s'avançoit juſques dans la mer. Il monta juſqu'au haut, ſans ſavoir ce qu'il faiſoit. Comme il étoit aſſez élevé, la vue s'étendoit fort bien de tous côtés: derrière lui s'offrit un payſage qui paroiſſoit inculte & déſert: mais du côté de la mer, il vit en éloignement une iſle, qui lui parut le plus délicieux ſéjour de l'univers. Il ne ſe laſſoit point de regarder; il lui vint d'abord dans l'eſprit que la princeſſe ſa ſœur pourroit bien y être. Un moment après, il traita cette penſée de pure viſion; cependant, elle lui revenoit toujours. Le ſommet du rocher étoit couvert de mouſſe & d'une herbe épaiſſe & touffue; il ſe coucha ſur l'herbe, appuya ſa tête ſur la mouſſe, & la ſoutenant d'une de ſes mains, il tournoit ſes re-

gards languiſſans du côté de l'iſle, & tomba dans une profonde rêverie. Enfin, excepté que ſon viſage n'étoit pas baigné de larmes, il étoit à-peu-près dans la poſture où l'amoureux prince de Noiſy ſe mettoit tous les jours pour regarder le château du Druïde, depuis la première rencontre qu'il fit de ſa fille. Le géant, qui commençoit à s'endormir, s'éveillant à cet endroit; quoi! s'écria-t-il, cette maudite marionnette, après avoir eu l'inſolence de m'offenſer, aime encore Alie! Tiens, bélier mon ami, ſi jamais il revient, je le veux écorcher tout vif, remplir ſa peau de paille, & l'envoyer à ſa maîtreſſe. Ce ſera bientôt, répliqua le bélier; car je vous avertis qu'il n'a point d'averſion pour vous. Mais laiſſons-là ce ſujet, que nous reprendrons une autrefois, & retournons au prince de Lombardie.

Il regardoit donc attentivement cette île, dont le terrein lui paroiſſoit tapiſſé d'une charmante verdure, & enrichi de mille arbres fleuris. Il ne quitta cet objet que lorſque les ténèbres de la nuit commencèrent à lui en dérober la vue. Il quitta ce rivage, & s'avança le plus qu'il put dans les terres, ſans y trouver d'habitations. Il s'arrêta dans un bois, où il fit mauvaiſe

chère, & paſſa la nuit comme il put. Dès que le jour parut, ſon premier deſſein fut de chercher quelque chemin qui le ramenât à la cour de ſon père, ne doutant point que la princeſſe ſa ſœur n'eût beſoin de ſa préſence : mais il ne put s'ôter de l'eſprit qu'elle ne fût dans cette île. Cette imagination lui parut auſſi ridicule que la première fois qu'elle s'étoit préſentée à lui ; cependant, il revint au bord de la mer, s'y promena quelque temps, & comme il avoit remonté ſur ſon rocher, pour mieux voir cette île agréable, il ne trouva plus le ſentier qui l'y avoit conduit le jour précédent. Il tournoit au pied du rocher, pour en trouver quelqu'autre, quand il entendit de l'autre côté la plus belle voix du monde : il jugea d'abord que c'étoit la voix d'une femme ; il paſſa par des endroits dangereux & difficiles, pour parvenir où il entendoit toujours chanter, car ce rocher s'avançoit dans la mer ; enfin, après en avoir fait preſque le tour, il deſcendit dans un terrein plus uni, & jugea qu'il n'étoit qu'à huit ou dix pas de la perſonne qui chantoit ; cependant, il ne la voyoit point ; il lui parut qu'elle étoit cachée derrière un autre recoin du rocher ; il s'y avançoit avec

beaucoup d'empreſſement, & avec le moins de bruit qu'il lui étoit poſſible, lorſqu'il vit auprès de l'endroit où il vouloit aller, la peau de quelque grand poiſſon fraîchement étendue ſur le ſable. Cet objet lui donna de l'horreur; il fit quelque bruit en ſe tournant, pour éviter cette vue déſagréable; & dans le moment, il entendit ſauter quelque choſe dans la mer. Cela le fit retourner : mais il ne vit plus cette peau. Alors, il s'avança vers le lieu où il avoit entendu chanter; il n'y trouva perſonne, & ſa ſurpriſe redoubla bien plus encore, quand il vit les plus beaux bains du monde : ils étoient pratiqués dans une grotte au pied du roc, que la nature ſeule n'avoit pas faite, car elle étoit revêtue partout de marbre, & les cuves où l'on ſe baignoit étoient d'ébène, doublées d'or. Il ne ſavoit que penſer de toutes ces choſes, quoiqu'il y rêvât juſqu'à la nuit. Il la paſſa comme la précédente, ainſi que deux ou trois encore, au milieu d'un bois, couchant à l'air, & ſe nourriſſant de fruits ſauvages. Ce n'étoit pas là une vie fort délicieuſe pour un jeune prince : mais c'étoit le moindre de ſes chagrins. Il étoit revenu chaque jour au bord de la mer, ſans y rien voir & ſans y rien

entendre. Le ſentier qui l'avoit d'abord conduit au haut du rocher parut à la fin ; il y monta avec ardeur, & revit avec plaiſir la belle île. A peine y fut-il, qu'il entendit chanter cette même voix qui l'avoit charmé ; auſſitôt il deſcendit ; & comme il étoit à trois pas de la grotte, il vit encore cette peau ſanglante ; il en eut encore plus de peur que la première fois ; il fit le même bruit & auſſitôt il vit ſauter un poiſſon monſtrueux dans la mer, & ne revit plus la vilaine peau. Il trouva la grotte dans le même état que la première fois, hors que la cuve étoit encore pleine d'eau ; il y mit la main, & l'ayant trouvée tiède, il ne douta point qu'on ne vînt de s'y baigner : mais il ne pouvoit comprendre que ce fût ce poiſſon qui vînt ſe faire écorcher pour ſe mettre au bain, & qui chantoit ſi mélodieuſement. Il revint à l'endroit d'où ce poiſſon avoit ſauté dans la mer, & remarqua que la ſurface de l'eau en étoit encore marquée par un grand ſillon qui s'étendoit devers l'île. Le lendemain il ſe mit en embuſcade derrière quelques rochers, qui formoient l'entrée de la grotte, pour tâcher de découvrir ce que c'étoit que ce poiſſon. Il avoit les yeux attachés

ſur l'île, s'imaginant que c'étoit de cet endroit que cet animal devoit venir, lorſqu'il en vit ſortir quelque choſe de blanc, qu'il prit d'abord pour un petit bateau avec une voile : à meſure que cela s'avançoit vers le rivage, ſa curioſité augmentoit, & l'objet ſembloit diminuer ; cela le fit ſortir de ſon embuſcade pour ne pas le perdre de vue. Quand cet objet flottant fut aſſez près du rivage, au lieu de venir droit à l'entrée de la grotte, il ſe détourna pour aborder plus loin. Il ſe mit tout au bord de la mer, & vit qu'au lieu de prendre terre, cette merveille ne fit que ranger la côte en s'avançant vers lui.

Dès que cela fut aſſez près du prince pour démêler ce que c'étoit, il vit la plus belle créature de l'univers, dans une conque marine qui, tenant d'une main le bout d'une grande voile blanche, qui étoit attachée par l'autre bout à ce merveilleux chariot, le faiſoit aller à ſon gré, par le ſecours des zéphirs. Le prince ſe mit à genoux, ne doutant pas que ce ne fut la déeſſe Thétis qui ſe promenoit ſur l'eau ; rien ne reſſembloit tant à tous les portraits qu'on fait d'elle & de ſon équipage ; excepté que cette Thétis qu'il voyoit, n'étoit ni ſi

blonde ni si nue qu'on représente d'ordinaire la déesse.

Le vent, tout-à-coup ralenti,
Lui fit voir dans cette figure
L'éclat dont brillera, dans la race future,
Une princesse de Conti.
De la princesse toute entière
Chaque attrait s'offrit à ses yeux;
Son air, sa grâce singulière,
La majesté de ses ayeux;
D'agrémens immortels la foule vagabonde
Qui se répand sur tous ses traits:
La plus belle taille du monde,
Et le reste fait à peu près
Comme on peint au sortir de l'onde,
Vénus dans les plus beaux portraits.

Le prince de Lombardie, toujours à genoux devant cette divinité, l'auroit regardée de cent mille yeux, s'il les avoit eus: elle étoit arrêtée vis-à-vis de lui, on ne sait pas bien pourquoi, si ce n'est que l'attention du prince & sa figure ne lui déplaisoient pas. A son égard, il sentit bientôt que c'étoit fait de sa liberté, car l'admiration & l'amour l'avoient saisi en même temps, & cela, d'une si grande force, qu'il en étoit tout éperdu, & qu'il en suoit à grosses gouttes. Il tira son mouchoir pour

s'essuyer le visage, & en le tirant, il fit tomber le peigne & son étui. Cette beauté ne l'eût pas plutôt apperçu, qu'elle fit un grand cri, & s'approcha comme pour mettre pied-à-terre : mais le prince, tout confus qu'une chose si peu convenable aux héros, fut sortie de sa poche, se jeta promptement dessus, & le serra, tout indigné de l'affront qu'il en recevoit. Elle en fit un cri plus aigu & plus sensible que le premier, & lui tournant brusquement le dos, vogua vers son île, & disparut à ses yeux. Il en fut sensiblement touché, tous ses désirs se tournèrent vers cette île, & ne voyant aucun bateau pour l'y conduire, il résolut de tenter l'aventure de Léandre : trop heureux d'en éprouver la fin, pourvu que les commencemens lui en pussent être aussi agréables. Il commençoit donc à se déshabiller pour cette épreuve, lorsqu'il entendit au haut du rocher des cris & des gémissemens, tels que font les chiens quand ils sont en affliction ; il leva les yeux, & vit le renard blanc qui, s'étant dressé sur les pattes de derrière, continuoit ses cris, & faisoit plusieurs gestes de ses pattes de devant, vers l'île. Le prince le regardoit attentivement, pendant qu'un petit bateau,

qui s'étoit détaché de l'île, aux cris & aux signes du renard blanc, venoit à pleine voile vers le rivage; le renard descendit, & dès qu'il vit le prince, il fit deux ou trois sauts de joie, & se mit en devoir de lui baiser es mains, & de lui lécher les pieds: mais le prince qui, dès cette première vûe, l'aimoit & l'estimoit, ne le voulut jamais permettre.

Pendant ces honnêtetés de part & d'autre, le bateau étoit abordé; le renard blanc fit signe au prince de remettre ce qu'il avoit ôté de ses habits, & d'entrer avec lui dans le bâteau; c'est ce qu'il souhaitoit ardemment; mais avant que de passer dans un lieu où il espéroit de revoir sa divinité, il se souvint de l'affront que son peigne lui avoit fait, il le tira de sa poche, de colère, & alloit le jeter dans la mer, quand le renard blanc fit un cri douloureux, & sautant à sa manche, lui retint le bras de toute sa force, & ne voulant point lâcher prise que le prince n'eût remis le peigne & l'étui dans sa poche. Le bateau se mit à voguer dès qu'ils y furent, & il alloit de lui-même: mais il n'étoit encore qu'à vingt pas du rivage, quand on entendit un bruit de chevaux sur le même rivage. Un homme

à cheval, que plusieurs autres sembloient poursuivre, s'avança jusqu'au bord de la mer, banda son arc, & d'une flêche qu'il y mit, perça le renard blanc de part en part. Il fit un grand soupir, & tournant tristement les yeux sur le prince, il les ferma comme pour ne jamais plus les ouvrir. Le prince ne fut guères moins rempli d'affliction que si la flêche l'eût percé lui-même; & sans rien consulter que sa douleur & son ressentiment, il se jeta à la mer pour aller venger la mort du pauvre renard. Il fut bientôt à bord: mais il ne trouva plus personne, & il perdit avec chagrin l'espoir de la vengeance, en perdant les traces du meurtrier, que des rochers, dont toute cette côte étoit bordée, dérobèrent à sa poursuite. Il revint au bord de la mer, pour tâcher de regagner le bateau, & pour voir si le renard étoit encore en état d'être secouru: mais ce fut inutilement. Tout étoit disparu de dessus la mer, comme de dessus la terre. Les espérances du prince, avec toutes les flatteuses idées qu'il s'étoit formées d'un bonheur prochain, s'évanouïent en même temps, & il se trouva sur le bord de la mer sans autre compagnie que celle de la douleur & du désespoir.

A cet endroit du récit que faisoit le bé-

lier, le géant Moulineau se mit à bailler, & se sentant plus d'envie de dormir que d'apprendre le reste de cette histoire, il se déshabilla, se fit donner ses bottes, & se mit au lit.

Le bélier ne manqua pas de se trouver au lever de son maître, & après lui avoir fait sa cour par quelques louanges sur sa bonne mine & ses agrémens, il lui dit qu'il avoit fait le tour de la place ennemie pendant la nuit; que l'ayant examinée de fort près, à la faveur des ténèbres, elle lui paroissoit imprenable par la force, & qu'elle l'étoit encore plus par famine, parce que le Druïde, qui commandoit aux élémens, trouveroit bien le moyen de subsister, malgré tous leurs efforts, & qu'il voyoit bien qu'il se moquoit de tout ce qu'ils avoient fait jusques-là, que son avis étoit donc de tâcher de le surprendre avec sa fille. Par quel stratagême? dit le géant. Le voici, répondit le bélier: que votre grandeur lui fasse savoir que vous êtes fâché de tout ce que le ressentiment vous a fait faire jusqu'à présent, que vous avez trop de tendresse pour sa fille, & trop de respect pour lui, pour vous obstiner à vouloir les vaincre par la voie des armes; que ne voulant plus

devoir qu'à votre amour & à vos services une paix que vous désirez, vous allez retirer vos troupes, & le laisser en pleine liberté, à condition toutefois que, pour les fraix de la guerre, & pour récompenser mes services, la belle Alie, de ses mains blanches, voudra bien me dorer les deux cornes & les quatre pieds, du même or que le Druïde son père garde sous la statue de Cléopâtre. Eh ! qu'est-ce que cela me fera, dit le géant, que tu sois doré ? Votre grandeur, qui a tant d'esprit, reprit le bélier, ne voit-elle pas que, dès qu'on m'aura envoyé un passeport, je me rendrai auprès du Druïde, & que, comme la force de ses enchantemens dépend de sa vie, je prendrai mon temps pour lui donner de mes deux cornes dans le ventre, & que l'ayant tué, rien ne me sera plus facile que de vous ouvrir une porte du château pour vous rendre maître de sa fille & de tous ses trésors ? Le généreux Moulineau n'eut garde de s'opposer à un projet si plein de noirceur & d'infamie; il y voulut seulement faire quelque petit changement, pour que le bélier n'en eût pas seul l'honneur. Il imagina donc que, pour mieux tromper le Druïde, il falloit envoyer un hérault d'ar-

mes au lieu d'un trompette. Le bélier parut en extase d'admiration, à ce trait de prudence & de vivacité. La chose étant résolue, suivant ce dernier avis, tandis que le hérault se préparoit, & qu'on lui faisoit ses dépêches, le géant pria son favori de reprendre l'histoire du renard blanc : ce qu'il fit de cette manière.

Le prince, resté seul au bord de la mer, comme je vous l'ai dit, n'avoit jamais eu la tête si remplie de différentes agitations, ni le cœur si pénétré de tendresse & d'affliction. Il ne pouvoit se résoudre à quitter un rivage sur lequel il avoit été témoin de tant d'événemens extraordinaires ; le renard, la nymphe & le poisson occupoient ses pensées tour-à-tour, sans pouvoir comprendre ce qu'ils étoient. Il savoit seulement qu'on n'avoit jamais senti tant d'amour qu'il en sentoit pour cette Nymphe, tant d'horreur qu'il en avoit du poisson, ni tant d'amitié que celle qu'il portoit à la mémoire de l'infortuné renard. L'approche de la nuit & quelques éclairs qui menaçoient d'un prochain orage, interrompirent ses rêveries, & l'obligèrent de chercher un endroit qui pût le mettre à couvert. Il n'en connoissoit point de plus commode que la grotte des bains ;

elle lui parut éclairée d'un grand nombre de lumières ; & quand il en fut près, il entendit la même voix qu'il y avoit déjà entendu deux fois ; il se coula le plus doucement qu'il put, jusqu'à l'entrée de la grotte : il s'arrêta tout court, tant il eut peur d'interrompre les accens de la plus belle voix qu'il eût jamais entendue ; il étoit si près de celle qui chantoit, & tellement attentif aux paroles de son chant, qu'il n'en perdit pas un mot. Les voici.

Prince, pour qui je sens les traits d'un feu nouveau,
Si vous ne voulez pas qu'un mauvais sort l'éteigne,
Donnez-moi quelques coups de peigne,
Quand vous me trouverez dans l'eau ;
Et quoique rien ne soit plus beau
Que mon éclat, quand je me baigne,
Si vous m'aimez, brûlez ma peau.

Des paroles si flatteuses pour son espoir, & cependant si obscures & si mystérieuses, augmentèrent tellement sa curiosité, qu'il entra brusquement dans la grotte, bien résolu pourtant, s'il y trouvoit la chanteuse, de n'exécuter que la moitié de ses volontés, & de ne faire que la peigner bien délicatement, & non pas de lui brûler la peau, qui devoit être la plus belle du monde,

puiſqu'elle le diſoit. De plus, il avoit un preſſentiment que ſa divinité de l'autre jour pourroit bien être cette même chanteuſe.

On ne chanta plus, d'abord qu'il fut dans la grotte; elle étoit éclairée d'une infinité de lumières placées dans des gaînes d'ébène garnies d'or, comme étoit la cuve, & toutes les bougies avoient chacune la forme d'un couteau ſortant à moitié de la gaîne. Cette ſorte d'illumination le ſurprit: mais il le fut bien plus, quand il vit la cuve enveloppée d'un pavillon de ſatin blanc tout chamarré de gaînes en broderie d'or; il examinoit tout ce qu'il voyoit avec attention & étonnement, lorſqu'il entendit ſoupirer quelqu'un ſous ce pavillon, & un moment après, il entendit ces mots:

« Prince, je ſuis celle que vous aimez » & qui vous aime, faites tout ce que je » vous dirai, quelque difficiles que les cho» ſes vous paroiſſent, & ne vous effrayez » pas dans une aventure où vous me per» drez pour jamais, ſi, lorſque ce pavil» lon s'ouvrira, vous témoignez la moin» dre peur ». Moi, peur! s'écria-t-il.... Dans le moment le pavillon s'ouvrit, & ce qui ſe préſenta à ſes regards penſa le faire évanouir; une tête de crocodile, la gueule

ouverte, paroiſſoit hors du bain, & ſembloit s'avancer vers lui. Il ne recula point: mais il ſuoit à groſſes gouttes, & le cœur lui battoit. Cependant, il regarda fixement cette affreuſe hure, qui, s'étant fermée, ſe retrouſſa pour faire voir ſous elle le plus beau viſage qui fut jamais, & qu'il reconnut pour être celui de la nymphe qu'il adoroit. Cette tête, pourtant, qui s'élevoit au-deſſus de celle de la Nymphe comme une eſpèce de rayon, compoſoit une aſſez vilaine coëffure, & lui ſerroit le front & les joues avec tant de juſteſſe, qu'on ne voyoit pas un ſeul de ſes cheveux. Il n'importe, toute l'horreur du prince ſe diſſipa dès que ſes beaux yeux ſe tournèrent vers lui, & ſe mettant à genoux pour l'adorer plus reſpectueuſement, il alloit parler, lorſque la nymphe lui dit: Que faites-vous, prince? les momens ſont précieux, que ne me peignez-vous? La peigner, diſoit-il en lui-même! eh! comment? La nymphe lui parut irritée de ce retardement; il prit donc ſon peigne, & croyant le tirer d'abord de ſon étui, il ſentit avec ſurpriſe qu'il n'en ſortoit que petit à petit, & non ſans beaucoup d'effort. Mais à meſure qu'il ſortoit, la tête du crocodile ſe renverſoit en arrière, &

découvrit, enfin, les plus beaux cheveux de l'univers. Quand le peigne fut à moitié sorti, la tête disparut, & le prince vit alors la nymphe dans tous ses charmes : les transports de joie qu'il sentoit, lui donnèrent un nouvel empressement pour tirer son peigne, croyant bien qu'elle avoit besoin d'être peignée, après avoir porté cette vilaine tête. Il vit qu'à mesure que le peigne sortoit de l'étui, le reste de la nymphe sortoit de l'eau, les lys, la neige & l'albâtre auroient paru jaunes auprès de ce qui s'offroit à ses yeux ; mais cette blancheur éblouïssante n'étoit rien en comparaison des grâces qui accompagnoient toutes ces beautés : elle avoit les épaules & la moitié des bras hors de l'eau ; & c'étoit une chose à voir que les efforts que le prince faisoit contre son peigne en faveur du reste. Mais la nymphe prenant la parole : c'est assez, dit-elle, laissez-là votre peigne & son étui pour brûler vîte ma peau. Moi ! s'écria-t-il, moi, brûler votre peau ! Que la mienne, avec tout mon corps & avec tout l'univers, soit réduite en cendres, plutôt que cette divine peau soit seulement égratignée par celui qui vous adore. Je ne doute point de votre amour, répondit la nymphe : mais

ce n'eſt pas ici le temps d'en étaler la délicateſſe, il n'eſt queſtion que de m'obéïr; ſi l'on vous prévient, vous me perdrez pour jamais; car apprenez que je ne puis être qu'à celui qui aura brûlé ma peau. Le prince ne pouvoit ſe réſoudre à cette exécution, & tandis que la pitié, l'amour & l'obéïſſance ſe diſputoient dans ſon cœur, la nymphe lui dit adieu, le pavillon ſe referma ſur elle, & toutes les lumières s'éteignirent.

Ce fut alors que le prince ſe repentit de n'avoir pas brûlé quelque petit endroit de cette belle peau, à laquelle il auroit fait un peu de mal, il eſt vrai; mais dont il auroit retiré un ſi grand bien. Il étoit réſolu de réparer ſa faute à la première occaſion, & pour empêcher qu'on ne le prévînt, il fut ſe camper à l'entrée de la grotte pour y attendre le jour. Un moment après qu'il y fut, une nouvelle lumière le frappa, il crut que c'étoit la grotte qui s'éclairoit de nouveau: mais c'étoit un feu qu'on avoit allumé ſous les derniers arbres de la forêt qui s'étendoit vers le rivage; il couroit pour en prendre quelque tiſon, quand, au premier pas qu'il fit, il vit la peau du poiſſon: la même horreur le ſaiſit, à cette vue, & indigné de rencontrer en-

core cet objet affreux, il le prit, transporté de colère, en s'écriant : pour toi, détestable peau, qui ressembles si peu à celle de la nymphe que j'adore, tu seras brûlée ; & courant de toutes ses forces vers l'endroit où il voyoit le feu, il vit une femme assise, qui ne l'eut pas plutôt apperçu, chargé de cet objet effrayant, qu'elle fit un grand cri, & se sauva toute éperdue dans le plus épais de la forêt.

Le prince jeta cette peau dans le feu : dès qu'elle y fut, il crut avoir fait sauter une mine chargée de cent milliers de poudre, tant le fracas fut épouvantable. Après cet exploit, il se saisit d'un tison, & revint en toute diligence vers son poste ; son tison fut inutile ; il trouva toutes les bougies rallumées, vit la cuve encore pleine d'eau ; mais il ne vit plus ni le pavillon, ni la nymphe ; il pensa s'en désespérer, ne doutant pas que quelque amant moins tendre, après l'avoir bien peignée & bien brûlée, ne l'eût emmenée pour sa récompense.

Il sortit comme un fou pour courir après, sans savoir de quel côté il alloit ; il parcourut toute la forêt, sans que nul objet s'offrît à sa vue. Le jour commençoit à paroître, lorsqu'il se trouva à l'endroit où

le feu avoit été allumé; il voulut voir s'il ne restoit rien de cette affreuse peau qui avoit fait tant de bruit, il n'en vit que la cendre. Mais quelle fut sa surprise, de retrouver le carcan à deux pas de là! Cette vue lui donna de la joie, ne doutant point que la princesse sa sœur ne fût cette personne qui s'étoit sauvée dans le bois: il courut avec empressement du côté où il l'avoit vu fuir, sans se mettre en peine du carcan; & il la rencontra qui revenoit sur ses pas avec vivacité. Ce récit seroit trop long, si je vous disois la joie qu'ils eurent en se voyant, les caresses qu'ils se firent, & les tendres expressions qui marquoient leur amitié; ils ne se lassoient point de se raconter toutes les inquiétudes qu'ils avoient eues l'un pour l'autre. Ils s'assirent au pied d'un grand arbre, pour se conter tout ce qui leur étoit arrivé. Le prince, ayant fait le récit de ses aventures au sujet de la nymphe & de la grotte, oublia par bonheur ce qui lui étoit arrivé avec le renard blanc, & fit bien; car la princesse, ayant conté ses infortunes jusqu'à l'endroit où nous l'avons laissée, poursuivit ainsi.

O mon cher frère! si vous aviez connu les charmes de ce renard, il eût été impos-

ible que vous ne l'euſſiez aimé : ſes ſoins & ſes aſſiduités auprès de moi avoient quelque choſe de ſurnaturel : il ſembloit deviner mes penſées, tant il alloit à propos au-devant de tous mes ſouhaits : je n'en faiſois point, à la vérité, que celui de n'en être jamais ſéparée, j'en avois ſi peur, que mon premier ſoin avoit été de lui cacher mon carcan, qui faiſoit fuir toutes les bêtes. Le petit palais où nous étions étoit embelli de jardins, de grottes & de fontaines : le renard m'y conduiſoit, quand il s'imaginoit que j'avois envie de me promener ; & dans ces promenades, quoiqu'il ne pût me parler, il entendoit tout ce que je lui diſois, & trouvoit le moyen de me faire comprendre qu'il étoit tranſporté de la bonne volonté que j'avois pour lui ; cependant, il ſembloit me demander quelque choſe par ſes regards & par des geſtes ſupplians ; j'étois au déſeſpoir de ne pouvoir comprendre ce qu'il vouloit me dire, car je lui aurois donné ma vie ; à la fin, je fus éclaircie pour mon malheur. J'avois caché le carcan au milieu de quelque buiſſon, à l'extrémité du jardin : le renard blanc l'apperçut dans une de nos promenades, & loin d'en avoir peur comme les autres bêtes,

il me quitta pour sauter à corps perdu dessus : mais dès qu'il l'eut touché, le carcan se referma avec le même bruit qu'il avoit fait entre les mains de la reine : à ce bruit, le pauvre renard fit un saut en arrière, & d'un autre, franchit la muraille du jardin, sans que je l'aie jamais revu depuis. Je fus reprendre ce maudit carcan que je détestois, & que j'aurois abandonné, si je ne m'étois souvenu qu'il m'étoit nécessaire dans le bois pour me garantir des autres bêtes. Je ne l'eus pas plutôt dans les mains, qu'il s'ouvrit; & depuis ce jour fatal, quoique j'aie erré sans-cesse par les bois, les rochers & les précipices avec des peines infinies, le plus grand de mes maux a toujours été de ne pouvoir retrouver mon fidèle & bien-aimé renard. La nuit me surprit hier à l'endroit où j'avois allumé ce feu, auprès duquel vous me vîntes effrayer avec cette horrible peau; & dès que j'ai été remise de l'étonnement que me causa le fracas que j'entendis en m'éloignant du feu, je suis revenue sur mes pas pour reprendre ce carcan, que j'avois oublié dans ma frayeur.

En finissant ce récit, la princesse pria son frère de la ramener à cet endroit : mais ils eurent beau l'y chercher, il ne se trouva

plus : elle n'en fut pas si affligée qu'elle l'auroit été avant la rencontre de son frère, sa présence la rassuroit contre les périls dont la vertu du carcan l'avoit garantie jusqu'alors ; & comptant sur la complaisance & l'amitié du prince pour elle : mon cher frère, lui dit-elle, en lui serrant les mains & en pleurant, je vous avoue l'excès de ma folie ; je ne puis plus vivre sans le renard blanc, & si vous n'avez la bonté de m'accompagner pour le chercher par toute la terre, vous me verrez mourir de douleur.

Le prince de Lombardie avoit les larmes aux yeux en songeant au désespoir où tomberoit sa sœur, quand elle sauroit la triste destinée de ce pauvre renard, & ne voulant pas lui donner ce chagrin, il lui tut ce qu'il savoit, & lui promit tout, pourvu qu'elle voulût lui accorder le reste de ce jour pour parcourir le rivage de la mer. La princesse y consentit à peine, tant elle étoit pressée de courir après le renard blanc. La grotte des bains fut le lieu qu'ils se marquèrent pour se retrouver, après qu'ils auroient visité tous les environs. En y entrant, la princesse fut étonnée des merveilles qu'elle y vit, quoique son frère l'en eût prévenue ; & pendant qu'elle étoit oc-

cupée à les confidérer, le prince grimpoit jufqu'au fommet du rocher, d'où portant, après y être arrivé, fes regards le plus loin que fa vue pût s'étendre fur la terre & fur la mer, la terre ni la mer ne lui offrirent rien de ce qu'il cherchoit. Cet endroit fembloit fait exprès pour la rêverie; ce fut donc là que la tête du crocodile lui revenant dans l'efprit, & l'idée de la nymphe y fuccédant, il ne put s'empêcher de parler feul.

Qu'eft elle devenue, difoit-il, cette adorable figure que j'ai vue fous des formes fi différentes? & que font devenus fes fentimens fi favorables, qu'elle a bien voulu ne pas me cacher? Quoi! pour ne l'avoir pas voulu brûler, elle difparoît! Mais, s'écria-t-il tout-d'un-coup, ne feroit-ce point cette horrible peau que j'ai brûlée, qu'elle a voulu dire? Cette penfée le fit revenir comme d'un fonge, & convaincu de fa première erreur: oui, continua-t-il, c'eft cette peau dont elle vouloit fe défaire. Ma foi, dit le géant, je m'y ferois mépris tout comme lui; d'où vient auffi que cette fotte grenouille ne lui difoit pas que c'étoit fon autre peau? Mais achève ton conte; car franchement je commence à le trouver un peu long.

Le prince, dit le bélier, persuadé entiérement par de nouvelles réflexions, qu'il avoit, sans y songer, fait une partie de ce que la nymphe lui avoit ordonné, ne pouvoit comprendre par quelle raison elle ne lui donnoit pas lieu de faire le reste. Par exemple, disoit-il, en prenant son peigne, & le tirant aussi facilement que le jour des épreuves, si cette reine de mon cœur étoit ici, je la peignerois mieux qu'elle ne l'a jamais été de ses jours. Il crut entendre quelques cris dans le bois, comme il achevoit ces mots, & s'étant retourné vers l'endroit d'où partoient ces cris, il vit une femme qui couroit de toute sa force à travers les arbres, pour se sauver d'un homme à cheval qui la poursuivoit : malgré la distance des lieux, il remarqua que cet homme avoit un arc à la main; & ne doutant pas que ce ne fût le meurtrier du renard blanc, & que celle qu'il poursuivoit n'eût besoin d'un prompt secours, il courut dans le bois. Les cris de cette femme le guidoient, car il en avoit perdu la vue en descendant du rocher : le désir de la sécourir & de venger le renard blanc, sembloit lui donner des aîles : mais sans aller si vîte, il les eut

bientôt joints. La difficulté des chemins avoit fait tomber la femme, & cet homme avoit mis pied à terre, & la tenoit entre ses bras : il alloit la mettre sur son cheval, quand le prince arriva. La beauté de cette personne l'éblouït d'abord : mais sa surprise fut extrême, lorsqu'il la reconnut pour être la reine sa belle-mère ; il ne savoit point son heureux changement ; & le souvenir de ses cruautés & de sa haine pour sa sœur & pour lui, pensèrent le faire repentir d'être arrivé sitôt. Cependant, comme il étoit généreux, il la dégagea de son ravisseur, & mettant l'épée à la main, il alloit venger son injure, & la mort de son ami le renard blanc, lorsque la reine le retint, en lui disant que c'étoit l'archiduc de Plaisance : il n'en douta pas, après l'avoir examiné, car c'étoit l'archiduc le plus sauvage qui fut au monde. Il avoit la barbe épaisse, les cheveux hérissés, les regards farouches, & ses habits tout en lambeaux. La reine se mit à genoux, embrassa ceux du prince, en lui demandant pardon de ses injustices, & le conjura de venir avec elle au secours du roi son mari, que ce maudit archiduc venoit de blesser d'une flèche qu'il lui avoit tirée. Le prince, transporté de colère, à

cette fâcheuse nouvelle, se retourna pour le tuer malgré sa folie : mais il avoit repris son cheval pendant le discours de la reine, & vraisemblablement il étoit allé chercher à faire quelque nouvel exploit.

Tandis que la reine & le prince alloient à grands pas vers l'endroit où le roi étoit, elle contoit au prince comment son cœur avoit été soudainement changé pour toute la famille royale; que le roi son époux, ne la voulant plus voir, avoit quitté sa cour pour chercher ses enfans; que désespérée du départ de son mari, elle l'avoit suivi sans équipage & sans train : mais que, ne pouvant les trouver tous trois, elle avoit consulté la mère aux gaînes, qui l'avoit faite conduire à l'isle des gaînes, où elle avoit vu la plus belle princesse de l'univers, & la plus malheureuse, puisqu'elle étoit obligée par enchantement de prendre d'un jour à l'autre la figure d'un monstre marin; que, quand ce jour arrivoit, il se présentoit une grande peau devant elle, contre laquelle il lui étoit impossible de résister; que l'horreur qu'elle en avoit lui donnoit mille morts, & que cependant elle étoit forcée de s'en envelopper, ou de se jeter dans la mer.

Le prince, transporté d'admiration & de

joie, ne put s'empêcher d'embrasser la reine à cet endroit de son récit, & de l'assurer que celle dont elle parloit ne seroit plus importunée de cette affreuse peau; & se mettant à genoux à son tour, il conjura la reine de le conduire à l'isle où étoit cette adorable princesse. C'est pour vous y mener que je vous cherchois, répliqua-t-elle: mais vous ayant si heureusement trouvé, nous n'avons pourtant rien fait encore, si nous ne trouvons la princesse votre sœur; car de sa présence, aussi bien que de la vôtre, dépend le salut de la plus précieuse vie qui soit au monde. Et de quelle vie, dit le prince alarmé? Celle du renard blanc, reprit la reine, que nous ne trouverons peut-être plus en vie. A cette idée de la mort du renard blanc, la belle reine ne put retenir ses larmes. Hélas! poursuivit-elle, ce pauvre renard venoit nous voir de temps en temps, & nous charmoit par ses manières. Hier il fit signe qu'on lui envoyât la chaloupe de l'isle, j'étois au rivage pour l'attendre, la belle enchantée s'y promenoit avec moi: mais elle ne put rester jusqu'à son arrivée; car s'étant éloignée comme pour rêver, elle fit un grand cri, & sur le champ s'élança dans la mer, sous la figure la plus

hideuſe qu'on puiſſe voir. Je la plaignis : mais j'eus bien d'autres ſujets de m'affliger quand la chaloupe aborda, & que je vis le pauvre renard blanc baigné dans ſon ſang, & aux derniers abois. A cette vue je fis mille cris douloureux, & l'ayant pris dans mes bras, je le portai doucement au palais des gaînes, où il eſt ſervi comme dans celui du roi votre père. Les chirurgiens jugèrent ſa bleſſure mortelle ; mais la gouvernante de l'iſle, qui s'intéreſſe pour lui, ſe mit à genoux devant la reine des oracles ; j'y portai l'oreille, & j'entendis que, ſi je pouvois amener le prince & la princeſſe de Lombardie dans vingt-quatre heures dans l'iſle, le renard blanc étoit ſauvé ; que je n'avois qu'à me mettre dans la chaloupe, qui me conduiroit à ce rivage où j'aurois de leurs nouvelles. J'abordai hier à l'entrée de la nuit ; je parcourus la forêt pour vous trouver : mais quelle fut ma ſurpriſe d'y trouver le roi ! J'en fus tranſportée de joie ; il voulut d'abord me fuir. Voyant ſon deſſein, je me jetai à ſes pieds, & lui dis tant de choſes pour l'aſſurer de mon repentir & de mon changement, qu'il céda à la tendreſſe qu'il a toujours eue pour moi ; cependant il me dit qu'il ne pouvoit reſter où j'étois, qu'il n'eût

trouvé ses enfans. Alors je lui dis que je vous cherchois tous deux, & qu'un Oracle avoit dit que je vous trouverois; il me crut: ensuite, je lui appris ce que je viens de vous conter. Il m'apprit à son tour, que l'archiduc son parent s'étant échappé depuis deux ou trois jours de ceux qui l'avoient en garde, couroit les champs, & tuoit à coups de flêches tout ce qu'il rencontroit. Ce matin, comme nous commencions à parcourir la forêt pour vous chercher, l'archiduc, qui par malheur nous suivoit, perça le roi d'un coup de flêche à l'épaule, & d'une autre qu'il avoit mise à son arc m'alloit donner la mort: mais il se retint après m'avoir quelque temps considérée, & je jugeai qu'il vouloit me faire tout un autre traitement; car il vint droit à moi pour me saisir & me mettre sur son cheval. Cette frayeur me donna tant de force & de légéreté, qu'il me perdit bientôt de vue. Comme il avoit mis pied à terre, le temps qu'il perdoit à remonter à cheval m'avoit donné beaucoup d'avance sur lui: cependant, sans votre secours j'étois en sa puissance.

Ce récit finit justement à l'endroit où le roi avoit été blessé: mais ils ne l'y trouvèrent plus; ce furent de nouvelles allarmes. La

pitié d'une part, & le devoir de l'autre, vouloient que, laiſſant là toute autre inquiétude, ils ſe remiſſent à le chercher : mais l'amour, beaucoup plus preſſant que tous les autres égards, s'y oppoſa. Ils ſouhaitèrent donc toutes ſortes de proſpérités au roi en quelque lieu qu'il fût, & s'acheminèrent en toute diligence vers la grotte des bains, pour y prendre la princeſſe, & voguèrent enſuite vers l'iſle des gaînes. En entrant dans la grotte, ils trouvèrent la princeſſe aſſiſe, qui ſe déſeſpéroit, elle tenoit la tête du roi ſon père ſur ſes genoux, & l'arroſoit de ſes larmes ; elle le croyoit mort ; mais il n'étoit qu'évanoui. L'ardeur de courir après celui qui venoit de le bleſſer, & qui vouloit encore lui ravir ſa femme, & de plus, la perte de ſon ſang, l'avoient tellement affoibli, que tout ce qu'il avoit pu faire, avoit été de ſe traîner juſqu'à cette grotte pour y chercher du ſecours ; ſa foibleſſe & ſa ſurpriſe lui firent perdre le ſentiment.

Votre grandeur aura la bonté de s'imaginer les douleurs, les cris & les plaintes du fils & de la femme, quand ils virent le roi dans cet état, pour que je ne vous en importune point. Ils le firent revenir de la manière qu'on fait ordinairement revenir dans les

romans les héros & les divinités interdites ; c'eſt-à-dire, avec force eau fraîche. On arrêta ſon ſang avec des compreſſes de gaze, &, enſuite le ſoulevant de tous côtés, on le mena jusqu'à la chaloupe de l'iſle, qui eut la bonté de ſe venir ranger à l'endroit du rivage le plus prochain de la grotte. Dès qu'ils y furent placés, la princeſſe apprit de la bouche de ſa belle-mère la triſte avanture de ſon cher renard. En apprenant ce malheur, ſon déſeſpoir éclata de mille manières différentes, elle vouloit ſe jeter dans la mer, ou du moins s'évanouir d'affliction : mais on ne lui permit ni l'un ni l'autre, & l'on trouva moyen de tranquilliſer un peu ſon eſprit, en lui diſant que, dès qu'elle arriveroit auprès du renard mourant, il ſe porteroit à merveille. Il n'y a rien de ſi doux pour un cœur amoureux, que de pouvoir rendre la vie à l'objet de ſa tendreſſe. Quoique le bateau allât comme un trait, il lui ſembloit immobile : ſon impatience fut enfin ſatisfaite, ils abordèrent, mirent pied à terre, & bientôt ſe rendirent au palais. Nous les y laiſſerons, s'il vous plaît, pour nous tranſporter où l'archiduc.... Oh ! va te promener avec ton archiduc, dit le géant : je te défends abſolument de quitter ton iſle que

tout ceci ne soit fini. Comme il vous plaira, reprit le bélier, il poursuivit ainsi.

Le renard blanc, couché sur un petit lit, auprès d'un bon feu, tendoit à sa fin, ses yeux étoient fermés, & tout son corps sans mouvement : mais au premier cri que fit la princesse, il ouvrit les yeux, & rappelant, dès qu'il la vit, le peu qui lui restoit de force, il la regarda d'une manière assez tendre pour un renard à l'agonie, & remua foiblement sa queue. Elle se jeta toute plate à terre auprès de lui : mais la gouvernante de l'isle, qui ne l'avoit pas envoyée chercher pour se lamenter, la prit par les bras, & l'ayant relevée : que faites-vous ? lui dit-elle ; il est question de guérir le renard, & non pas de le plaindre. Le roi de Lombardie, tout languissant qu'il étoit, avoit pris la même folie que tout le monde prenoit à la première vue de cette aimable bête ; & pendant le discours de la gouvernante, il ne cessoit de pleurer, & de tâter le pouls du malade. La gouvernante le fit emmener dans un appartement ; & tandis qu'il étoit entre les mains des chirurgiens, s'adressant encore à la princesse : que tardez-vous, lui dit-elle, à secourir votre cher renard ? Sa vie est entre vos mains, & dès que vous

lui aurez mis le carcan que vous avez, il se portera mieux que jamais: mais je vous avertis qu'il ne reste plus que quelques momens pour le sauver. Ce fut le comble du désespoir pour la princesse, de savoir que le salut de son cher renard dépendoit d'un carcan qu'elle avoit perdu: dès qu'on le sut, ce fut une lamentation universelle; tous les assistans se mirent à crier, le carcan est perdu; & mille voix, sortant tout à la fois de mille gaînes dont la chambre étoit ornée, se joignirent à ce concert, & sur des tons différens, crièrent; le carcan est perdu!

Le roi de Lombardie, que les chirurgiens sondoient alors, leur demanda ce que c'étoit que cet horrible bruit qu'il entendoit; celui qui avoit pansé le renard de ses blessures en revenoit, & dit au roi ce que c'étoit. Voilà bien du bruit, lui dit le roi, pour un carcan. Tenez, ajouta-t-il brusquement, en voilà un que j'ai trouvé ce matin dans la forêt, je souhaite qu'il soit celui qu'on regrette; car, sans doute, il fera cesser ce bruit insupportable que je ne puis souffrir. On peut juger du mal que la sonde faisoit au roi, par la manière chagrine dont il envoyoit le carcan au secours de ce même renard qu'il avoit trouvé si aimable. Quand

le chirurgien parut avec le carcan, le pauvre malade avoit le hoquet de la mort, & la princesse, qui vouloit se tuer, enrageoit de voir tant de gaînes, sans trouver un seul couteau. Elle prit le carcan avec une vivacité qui ressembloit assez à la folie, le mit promptement au cou de son cher renard. Aussitôt il s'étendit, & s'étendit tellement, que ce ne fut plus un renard, mais bien le plus charmant de tous les hommes. Ce changement ne diminua rien de la tendresse de la princesse; aussi n'y perdoit-elle pas, & ravie de joie & d'admiration, elle étoit embarrassée de la contenance qu'elle devoit tenir devant celui qui, un moment avant, étoit ce cher renard qu'elle favorisoit de ses caresses innocentes, sans contrainte & sans scrupule. Confuse, & les yeux baissés, elle sortit de la chambre dans le moment qu'on portoit des habits au beau Pertharite; car sans doute que votre grandeur sait depuis long-temps qu'il étoit ce renard blanc.

A peine le beau Pertharite fut-il habillé, qu'il courut chercher sa belle princesse. Quels furent leurs transports en se parlant, & sur-tout quels furent ceux de cette tendre princesse, en apprenant qui il étoit, & qu'elle en étoit adorée. Après avoir reçu le

complimens de ceux qui s'étoient intéressés à son malheur, il fut rendre ses devoirs au roi de Lombardie.

Le prince, qui n'étoit pas resté au palais, n'y voyant point sa belle nymphe, en étoit sorti d'abord & ignoroit ce qui venoit de s'y passer; il y rentroit triste & abattu d'avoir parcouru inutilement toute l'île, lorsque le beau Pertharite en sortoit pour aller le chercher. Ils se virent, s'embrassèrent, & se dirent en peu de mots tout ce qui les regardoit l'un & l'autre. Pertharite se tournant vers la gouvernante de l'île, qui étoit présente au moment de sa rencontre avec le prince de Lombardie, la pria d'avoir pitié de l'inquiétude de ce prince, & des souffrances de Férandine. Hélas! reprit le prince, suspendez pour un moment la pitié qui vous intéresse pour Férandine; c'est la belle nymphe enchantée qu'il faut chercher pour la délivrer des maux effroyables qu'elle souffre. Ils sont encore plus grands que vous ne pensez, répartit la gouvernante; cependant, son soulagement dépend de vous, si vous êtes encore en possession de votre peigne. Sur le champ il le tira de sa poche, & la gouvernante l'ayant reconnu, lui dit: eh bien! il faut peigner la nymphe dont vous

désirez si ardemment le repos. Jurez-vous de le faire? Si je le jure! reprit-il, oui, je le jure, qu'on me mène promptement à l'endroit où est cette malheureuse nymphe enchantée. Doucement, dit la gouvernante; &, si, après l'avoir rétablie dans tout l'éclat de ses attraits & dans la douceur de son premier repos, elle veut vous contraindre elle-même à épouser la charmante Férandine, sœur de Pertharite, y consentirez-vous? Non, s'écria le passionné prince, & je mourrai plutôt. Mais, lui répliqua la gouvernante, si son repos est à ce prix, que ferez-vous? Courons, répondit-il; la délivrer de ses malheurs, qu'elle me doive sa tranquilité, je la paierai sans regret de ma vie. Venez, donc, lui dit la gouvernante, venez la peigner si vous osez! A ces mots elle le mena, suivi de tout le monde, jusqu'à la porte d'un sallon, qui s'ouvrit au moment qu'il en approcha. Mais quelle fut sa surprise, quand il vit au milieu de ce sallon cette malheureuse nymphe assise dans un fauteuil, & paroissant toute embrâsée. Sa gorge & ses bras étoient à demi découverts, & ce ne fut qu'à ces beautés qu'il la reconnut, car sa tête étoit enveloppée de flam-

mes épaisses, qui lui tenoient lieu de cheveux; son visage étoit tout enflé, & ses yeux étoient prêts à sortir de sa tête. Regardez, dit la gouvernante au prince, voilà l'état où vous avez mis cette nymphe que vous adorez, en la débarrassant de la tête du crocodile & de sa peau; allez la peigner. Il ne se le fit pas dire deux fois, quoique l'aventure fût difficile à tenter. Il tira son peigne, & se jeta d'abord dans le sallon. A peine eut-il porté la main, dont il tenoit son peigne, au milieu des flammes, qu'elles s'éteignirent, & que la nymphe, plus fraîche que l'aurore, & plus brillante que l'astre du jour, lui tendit la main; il se mit à genoux pour la baiser. Alors le beau Pertharite entrant dans le sallon, qui avoit repris sa fraîcheur naturelle, se jeta au cou de la nymphe, qui, de son côté, l'embrassoit tendrement. Le prince fut arrêté, dans les mouvemens de jalousie qui vouloient naître dans son cœur, par les doux noms de frère & de sœur, qui frappèrent son oreille, & qui lui apprirent avec des transports de joie inconcevables, que la divine nymphe étoit la charmante Férandine, dont il venoit de refuser la main; & qu'il se

flattoit dans ce moment de posséder bientôt. Il ne pouvoit se persuader que son bonheur fût réel : son étonnement aussi ne pouvoit cesser, quand il pensoit que cette beauté céleste, qu'il avoit adorée sous tant de formes différentes, étoit la célèbre Férandine, & que le beau Pertharite, sous la figure d'un renard, avoit été si passionnément aimé de sa sœur.

Ces quatre amans, les plus parfaits & les plus heureux de l'univers, furent à l'appartement du roi de Lombardie. La reine étoit auprès de lui, qui, par ses empressemens & par ses soins, lui donnoit tous les témoignages d'une véritable tendresse : comme sa blessure étoit peu de chose, il fut bientôt guéri. Le beau Pertharite, pour le divertir, lui conta l'histoire de sa métamorphose, & de celle de Férandine.

Le jour que nous entrâmes dans le château de la forêt, lui dit-il, pour y chercher l'esprit de l'archiduc mon père, nous fûmes éblouis d'un nombre infini de spectres & de phantômes effroyables ; après en avoir été tourmentés toute la nuit, au jour naissant, une femme d'une mine assez respectable, quoiqu'elle fût fort vieille & toute

couverte de gaînes, parut à nos yeux, tenant un carcan d'une main, & un peigne de l'autre : Tenez, Pertharite, me dit-elle, mettez ce carçan : & vous, Férandine, ajouta-t-elle, en s'adressant à ma sœur, peignez-vous de ce peigne, si vous voulez que votre père rentre dans son bon sens ; & pour vous consoler des malheurs qui pourront vous arriver à l'un & à l'autre, sachez que, quand on vous mettra ce carcan, tous vos malheurs finiront, & que vous aurez ce que votre cœur souhaitera ; & vous, belle Férandine ; la même chose vous arrivera, lorsqu'on aura brûlé votre peau, & qu'on vous aura peignée avec ce même peigne que je vous donne. La mère aux gaînes disparut à ces mots.

Cependant, pour sortir de ce château, & pour guérir l'archiduc mon père, je me pressai de mettre ce carcan fatal. Je ne l'eus pas mis, que je me sentis transformé comme vous m'avez vu. Ma sœur fit un grand cri, dès qu'elle vit ce malheur. Comme la raison ne m'avoit pas abandonné dans ce funeste changement, je le sentis dans toute son horreur. Malgré ma douleur, je songeai d'abord à garantir Férandine du piege

que la mère aux gaînes nous avoit tendu, L'usage de la voix m'étant interdit, je lui fis signe de ne pas se peigner, en portant mes pattes à ma tête; ce geste la trompa, elle crut que je la priois de se peigner, & espérant que le peigne seroit peut-être le contre-poison du carcan, elle s'en voulut peigner : mais il n'eut pas touché ses cheveux, que je les vis tout en feu, comme on vient de les voir. Elle courut aussitôt vers la porte du château, en jetant son peigne comme j'avois fait mon carcan, gagna ensuite la forêt, & ne cessa de courir, qu'elle n'eût gagné le rivage opposé à cette île; je la suivis par-tout, & je vis que s'étant arrêtée dans la grotte aux bains, près la cuve pleine d'eau, elle se déshabilloit pour s'y jeter : mais elle jeta par malheur sa vue sur cette vilaine peau, & quoiqu'elle fît mille cris pour s'en éloigner, elle se sentit forcée par une puissance invincible de s'en envelopper, & de se précipiter dans la mer. Je revenois tous les jours au même endroit pour la pleurer, & pour tâcher de la revoir. J'étois un jour grimpé sur le rocher, où je faisois des cris & des lamentations vers le château de cette île,

croyant bien que Férandine s'y étoit réfugiée, lorsque j'en vis venir une chaloupe; je me mis dedans, & elle me débarqua dans l'île; je vis ma sœur dans un de ses bons jours: elle me conta comment la gouvernante l'avoit bien reçue, & la traitoit le plus humainement du monde; mais elle m'arracha des larmes quand elle me dit, que les jours où la peau se présentoit à ses yeux, elle étoit forcée de subir sa destinée; de sauter ensuite dans la mer, & de venir à la grotte des bains où la peau la quittoit pendant qu'elle se rafraîchissoit dans cette magnifique cuve. La gouvernante, qui sembla s'intéresser à notre malheur, me permit de venir de temps en temps voir Férandine; nous convînmes des signes que je ferois au haut du rocher. Je revins dans la fôret pour y chercher le remède à nos maux, c'est-à-dire, le peigne & le carcan; la fortune, ou plutôt les enchantemens de la mère aux gaînes, me conduisirent au petit palais que j'ai toujours habité depuis.

La belle princesse de Lombardie vous a dit de quelle manière j'eus le bonheur de la rencontrer, comme je me sentis forcé

de la quitter, lorſque le carcan ſe referma; & elle vous a inſtruit de tout ce qui nous eſt arrivé depuis ce moment.

Ce récit jeta tout le monde dans un merveilleux étonnement. Dès qu'il fut achevé, la gouvernante de l'île prenant la parole: c'eſt maintenant à moi, dit-elle, à vous dire ce que c'eſt que la mère aux gaînes, par quelle raiſon elle a exercé cette cruelle vengeance ſur l'archiduc & ſur ſa charmante famille, & ce que veulent dire enfin toutes ces gaînes, &... Non, non, s'écria le géant, je n'en veux pas entendre parler, je ſuis ſi ſaoul de gaînes que je n'en puis plus. Je n'ai donc plus rien à vous apprendre, lui dit le bélier; car vous ſavez comme tous les contes finiſſent. Eh! que ſais-je comme celui-ci finira, reprit le géant, achève-le donc, & achève-le promptement.

Le roi de Lombardie guérit de ſon extrême laideur, continua le bélier, en guériſſant de ſa bleſſure. L'archiduc obtint la paix de la mère aux gaînes, avec le retour de ſa raiſon: elle donna l'île enchantée, la grotte aux bains, & tout le pays à la ronde au beau Pertharite. Il y établit ſa réſidence avec la princeſſe de Lombardie qu'il épouſa.

Et tous les charmes de l'incomparable Férandine furent le partage du prince de Lombardie.

Le bélier, ayant heureusement pour les lecteurs, aussi bien que pour le géant, mis fin à son récit, il fut question de dépêcher le hérault d'armes vers le druide & sa fille.

Fin de la premiere Partie.

SECONDE PARTIE.

PENDANT que le bélier amusoit le géant, son seigneur, le druide s'occupoit à remettre l'esprit de sa fille, en calmant les mouvemens de son cœur. Il n'avoit qu'elle d'enfant, & quand il en auroit eu cinquante, les cinquante ensemble n'auroient pas eu la moitié du mérite & des charmes d'Alie.

L'aveu sincère du petit Poinçon ne l'assuroit que trop que sa fille avoit quitté toutes ses rigueurs en faveur du prince de Noisy. Il aimoit donc Alie, comme un père opulent & spéculatif aime d'ordinaire une fille unique; il y avoit bien une heure qu'il perdoit son temps à vouloir lui prouver par les raisonnemens les plus subtils, & par les démonstrations les plus convaincantes, qu'elle devoit haïr le prince de Noisy, au lieu de l'aimer. Tout cela ne la persuadoit point, & son cœur auroit combattu dix ans contre sa raison, avant que de se rendre. Le druide, qui s'en apperçut, vit bien qu'il falloit s'y prendre d'une autre manière, & prenant un air plus

sérieux : Alie, lui dit-il, je voulois vous aider à vous guérir doucement, pour épargner à votre cœur le coup sensible que je vais lui porter ; mais enfin vous me forcez à vous apprendre que celui que vous aimez n'est plus. Et moi, dit-elle, je vous assure que vous vous trompez : car il n'y a pas deux jours que le prince de Noisy m'a parlé dans ce jardin même. Alie, reprit le druïde, ne vous arrêtez pas aux visions qu'une douleur immodérée vous a fait croire réelles. Ecoutez ce que je vais vous dire, & vous verrez que mon dessein n'est pas de vous tromper.

Je vous ai déjà dit de quelle manière la race des Pépins est en possession d'un trône que mon grand-père, votre bisaïeul, croyoit lui appartenir ; qu'après d'inutiles efforts pour rentrer dans ses droits, il trouva dans l'étude de la philosophie de quoi se consoler de l'injustice de la fortune : mais le progrès qu'il y fit ne fut rien auprès des connoissances que j'ai acquises dans les secrets les plus impénétrables de la nature ; une application continuelle & des soins infatigables m'ont rendu maître des esprits dans les quatre élémens ; & leurs intelligences, jointes à mes lumières, m'ont rendu

ſavant dans l'avenir, & ne me laiſſent rien ignorer du paſſé. Cependant, comme il n'eſt point de puiſſance mortelle qui puiſſe être au-deſſus des ſecours étrangers pour agir, je vois mon pouvoir tellement borné par la perte de ce livre que je vous avois défendu de lire, que je ſuis réduit au malheureux état de céder à mes ennemis, & d'être inutilement inſtruit de leur deſſein contre moi, ſans pouvoir prévenir leurs complots ni le malheur qui nous menace. Le plus grand de mes ennemis eſt l'enchanteur Merlin, & la mortelle ennemie de l'enchanteur eſt une femme immortelle, qu'on appelle vulgairement la mère aux gaînes; elle habitoit autrefois les environs du mont Apennin; je vous conterai dans quelqu'autre temps tout ce qu'elle fit en Italie pour y attirer ſon ennemi Merlin, moins ſavant qu'elle, à la vérité, mais beaucoup plus ſubtil & plus artificieux; ce fut par ſes artifices qu'il ſut ſe rendre maître du plus précieux de ſes tréſors: c'étoit un couteau, dont les merveilleuſes vertus le faiſoient le principal appui de tous ſes enchantemens. Enfin, ce couteau étoit pour elle, ce que mon livre étoit pour moi; les regrets qu'elle en eut l'obligèrent,

contre la douceur de son naturel, de faire beaucoup de mal à des innocens, pour retrouver le coupable. Elle établissoit partout des espèces de bureaux tout farcis de gaînes, elle exigeoit de tous ceux qui venoient implorer son secours, une offrande de couteaux, dans l'espérance que celui qu'elle avoit perdu seroit à la fin remis dans quelqu'une de ses gaînes. La magicienne, depuis quelques années quittant l'Italie, qu'elle avoit épuisée de couteaux, vint s'établir en France pour être plus près de Merlin, qu'elle soupçonnoit du vol, & qui triomphe depuis longtemps à la cour de Pepin. Elle a choisi Moulins pour sa résidence; c'est-là où les couteaux se rendent en foule de toutes parts, & si mon art ne me trompe, ce lieu, dans les siècles à venir, fournira des couteaux à toute l'Europe. Cependant, le perfide Merlin ne jouit pas longtemps de sa proie, le fameux Dagobert, mon père, trouva le moyen de s'en emparer, & cette merveille, qu'il m'a laissée, est encore en ma puissance. Merlin le sait, & depuis qu'il en est certain, il n'y a sortes d'enchantemens, de stratagêmes & d'artifices qu'il n'ait mis en usage pour m'arracher ce précieux couteau. Ma

puissance,

puissance, beaucoup plus grande que la sienne, avant la perte de mon livre, m'a garanti jusqu'à présent de toutes ses entreprises; & ces lieux que nous habitons, étoient inaccessibles à tous ses attentats: mais je tremble que mon livre ne soit entre ses mains; & ne le rende maître de nos destinées.

Je commence à croire que ce bélier implacable, dont la haine se déclare si hautement contre nous, est l'enchanteur Merlin, qui cherche à s'introduire dans cette demeure par toutes sortes de voies. Le grand Dagobert mon père, qui prévit votre naissance & les dangers qui vous menaçoient, fit préparer un berceau pour vous y mettre dès que vous seriez au monde; c'est ce berceau qui vous a garantie de mille malheurs, & qui doit vous en garantir tant qu'il ne tombera point en la puissance d'aucun homme; c'est pour cette raison qu'il est au fond de la fontaine, appelée la fontaine du berceau, & dont on n'approche pas impunément: car si celui qui l'aura conquis, doit vous posséder, celui qui osera l'entreprendre sans y réussir en fera son tombeau. Le téméraire prince de Noisy, dont la destinée étoit de rendre la vôtre malheureuse, étoit bien capable de tenter

une pareille aventure, au risque d'y succomber : mais il a péri d'une autre manière. Oui, ma fille, poursuivit le druïde, ce phantôme qui vous avoit troublé la raison, doit s'effacer de votre cœur ; &, s'il est vrai que vous ayez entendu sa voix depuis peu, soyez sûre que ce n'est qu'une illusion produite par l'enchanteur Merlin, pour vous tendre quelque piége.

Il n'en fallut pas davantage pour interrompre l'attention que la belle Alie prêtoit au discours de son père : elle pâlit, pleura, s'arracha les cheveux, & après tout ce qui accompagne un vrai désespoir, elle s'évanouït entre les bras de son père. Revenue de cet évanouïssement, elle voulut savoir de quelle mort son cher amant avoit fini ses jours, pour mourir de la même manière. Le druïde eut beau lui dire qu'il n'étoit pas question de mourir pour un homme dont la vie avoit été le seul obstacle à son bonheur ; que son projet étoit de restituer à la mère aux gaînes, le larcin de leur ennemi, pour joindre ensuite toutes leurs forces contre lui ; qu'après cette union, le sort lui préparoit un établissement plein de gloire & de félicité : tout cela ne servit de rien, & le druïde fut contraint de

céder aux empressemens d'une curiosité si bisarre. Il conduisit sa fille aux pieds de la statue de Cléopâtre, fit ouvrir la statue, & permit à l'aimable Poinçon d'en sortir & de se rendre visible : mais quoiqu'il n'y eût rien qui méritât plus l'attention d'Alie que cette charmante petite figure, elle ne le regarda seulement pas ; il fut au désespoir de ce mépris, car il aimoit la nymphe de tout son cœur, & ne cherchoit qu'à lui rendre quelque service : le druïde confia à Poinçon le talisman qu'il portoit au doigt, & le chargea de rapporter en toute diligence ce qu'il trouveroit au milieu de l'or liquide, & des pierreries qu'il avoit si longtemps gardées sans les voir ; il ne fut qu'un moment à revenir, & rapporta un couteau d'une médiocre grandeur. Il étoit éblouïssant par l'éclat dont sa lame brilloit ; il étoit à deux tranchans, & la pointe en paroissoit fort aiguisée. Le druïde le prit des mains du petit Poinçon avec quelque sorte de respect, & le mettant entre celles de sa fille : voilà, lui dit-il, l'oracle qui vous instruira de la destinée de celui que vous regrettez ; je veux que vous soyez convaincue par vous-même qu'il n'y a point de supercherie dans cette épreuve : appuyez doucement la

pointe de ce couteau sur l'endroit le plus uni du piédestal de la statue; les caractères qu'il y tracera, conduiront votre main, & satisferont votre curiosité. Dès que la pointe du couteau toucha à la pierre, elle se mit à écrire avec rapidité, & puis tout à coup s'arrêta. Alors, Alie lut ce qui étoit écrit; elle le relut trois ou quatre fois pour être plus certaine de son malheur, & pour s'affermir dans la résolution de n'y pas survivre. Les oracles parlent d'ordinaire en vers. Voici ceux du couteau.

La Seine vit près de Poissy,
Par une funeste aventure,
La fin, sans voir la sépulture
Du pauvre Prince de Noisy.
Vous qui déplorez une perte
Que vous feriez bien d'oublier,
Puisqu'elle est enfin découverte,
Ne vous en prenez qu'au Bélier.

Le premier mouvement de la belle Alie fut de se percer de ce même couteau qui venoit de lui apprendre la perte de ce qu'elle adoroit : mais son père la retint, & lui arracha le couteau. Après de vains efforts, pour calmer son désespoir, il obtint enfin qu'elle traîneroit sa misérable vie jusqu'à ce

qu'elle dût attraper le maudit bélier Merlin, pour le faire périr dans des tourmens aussi longs que violens. Car je vous laisse à penser combien on trouve horrible & détestable le meurtrier de ce qu'on aime, & si la grandeur des supplices ne fait pas toute la douceur qu'on goûte dans une juste vengeance. Mais l'affaire étoit de se saisir du coupable. Le druïde dit à sa fille qu'il falloit des artifices bien imperceptibles pour le pouvoir séduire. Les difficultés qu'Alie voyoit à exécuter son dessein redoubloient son impatience & son désespoir. Elle embrassoit les genoux de son père, & le conjuroit par toute sa tendresse, de mettre tous ses secrets en usage pour hâter l'heureux moment de sa vengeance, lorsqu'ils entendirent des fanfares & des trompettes vers la porte du château. Le petit Poinçon fut détaché pour aller reconnoître ce que c'étoit. Un moment après, il vint annoncer au druïde le hérault d'armes du géant. Il fut résolu qu'on lui donneroit audience. On l'introduisit dans le sallon du palais où le druïde le reçut, tandis que sa fille, suivie du petit Poinçon, se mit en devoir d'attendrir les bosquets, les fontaines, & tout le marbre du jardin, par ses plaintes doulou-

reuſes : mais tout fut inſenſible à ſa douleur ; il n'y eut que le tendre petit Poinçon qui lui tint compagnie, & qui mêla ſes larmes à celles qu'elle donnoit au ſouvenir du prince de Noiſy. Cette triſte occupation fut enfin interrompue par le retour du druïde.

La joie, l'étonnement & l'inquiétude étoient peintes à la fois ſur le viſage du druïde, quoiqu'il ſoit aſſez difficile de les peindre tous enſemble ſur un même viſage. Ma fille, s'écria-t-il, la fortune fait plus pour vous que je n'aurois eſpéré de mon art : l'ennemi prévient tous les piéges que j'aurois pu lui préparer ; il vient enfin ſe livrer entre mes mains. Mais je ne reconnois que trop l'enchanteur Merlin dans les propoſitions du géant : il n'y a que lui ſeul qui puiſſe avoir la connoiſſance du tréſor que nous gardons : Il ne faut plus douter qu'il n'ait fait périr le prince de Noiſy, pour s'emparer du livre dont cet infortuné n'a pu ſe prévaloir contre lui. Cet avantage ſuffiroit, non-ſeulement pour le mettre à couvert de la vangeance que nous méditons, mais le mettroit en état de nous accabler, s'il n'étoit aveuglé par la grandeur de ſes projets. Il ne vient ici, ſous prétexte

de ſe faire dorer les cornes & les pieds, que pour ſe rendre maître d'un tréſor dont dépendent nos deſtinées, & qui depuis la perte du livre qu'il poſsède, eſt mon unique reſſource : il ſe croit ſi bien caché ſous cette figure de bélier, qu'il s'imagine nous ſurprendre dans une vaine confiance. Il doit ſe rendre ici demain, pour la cérémonie dont vous le devez honorer ; car j'ai conſenti ſur le champ à toutes ſes propoſitions, & demain vous ſerez inſtruite de la manière dont je prétends qu'il ſoit reçu.

Cette nouvelle ſuſpendit la douleur d'Alie ; pour faire place au flatteur eſpoir d'une vengeance prochaine, & quoique le nom ſeul du bélier la fît frémir d'horreur, elle ne ſouhaitoit rien tant que de le voir. Dès que le jour parut, elle fut trouver ſon père, qui, après avoir pris toutes les précautions qu'il crut néceſſaires contre les deſſeins de l'enchanteur, mena ſa fille à la ſtatue de Cléopâtre. Le déſeſpoir & la douleur l'avoient extrêmement abattue, pas un ſeul ornement ne ſoutenoit ſes attraits, & cependant, pour vous montrer ce que c'étoit que ſa beauté :

Ni la reine de Lombardie,
Ni l'amante du Renard blanc,
Qui toutes deux de l'Italie
Furent autrefois l'ornement,
N'eurent jamais rien d'approchant,
Ni d'égal aux charmes d'Alie.
Malgré tout son abattement,
Elle eût même de Férandine
Effacé la beauté divine;
Non, quand, soumise à tant de maux,
Elle habitoit sa peau marine;
Mais quand, brillante sur les eaux,
Dans cette superbe machine,
On la prit pour Vénus sortant du sein des flots.
Tout cela n'est que bagatelle;
Mais pour moi, qui, de tous les goûts,
Ai, comme vous savez, le goût le plus fidèle,
Je me serois mis à genoux,
Pour rendre hommage à cette belle;
Car je l'aurois prise pour vous.

Cette belle se rendit donc avec son père au pied de la statue: tout y étoit préparé pour la scène qu'on avoit méditée. Un vase, enrichi de gros diamans, contenoit une liqueur encore plus précieuse, puisque c'étoit cet or liquide dont on avoit promis au bélier de lui dorer les cornes & les pieds. Ce fut

alors que le Druïde donna les dernières instructions à sa fille : mais ce ne fut qu'après lui avoir mis sa bague à la main gauche, & dans la droite, ce couteau redoutable de la magicienne. Alie, lui dit-il, après l'avoir armée, je vous quitte ; car je ne suis plus à l'épreuve des enchantemens, depuis que je n'ai plus le talisman que je vous laisse ; vous n'avez rien à craindre de Merlin, quelques efforts qu'il fasse pour vous nuire, souvenez-vous seulement de ce que je vais vous dire. Dès que le bélier paroîtra, cachez le couteau, & ne lui montrez que le vase que vous tiendrez : il ne l'aura pas plutôt vu, qu'il s'en approchera sans aucune défiance ; mais comme il sait qu'il n'en peut être possesseur avant que d'en être touché, faites semblant de vouloir commencer par lui dorer les pieds avant que d'en venir aux cornes, faites-le coucher à vos pieds comme pour y travailler, & quand vous le verrez à terre, de votre couteau coupez-lui vîte ce que vous pourrez de la laine qu'il a sur la tête : s'il quitte alors sa forme de bélier pour paroître sous celle de Merlin, comme il ne manquera pas de faire, si c'est lui, tuez l'enchanteur avant qu'il puisse vous échapper, & s'il ne quitte point sa forme de bé-

lier, tuez-le de même, & vengez les maux qu'il vous a faits : cette exécution faite, venez me trouver dans le palais, le plus diligemment qu'il vous sera possible. Poinçon, que je rends invisible, restera auprès de vous. Le druide embrassa sa fille, & se retira dans le sallon après ces instructions.

A peine y étoit-il, qu'on entendoit les fanfares des trompettes, & quelques momens après, le bélier ayant montré son passeport, parut au milieu du jardin. Tout le sang d'Alie s'émut dans ses veines à l'aspect du meurtrier de son amant ; l'impatience qu'elle sentoit de l'avoir à sa discrétion étoit si violente, qu'il falloit toute la confiance que le bélier avoit, pour ne pas découvrir ses intentions.

Dès qu'il fut auprès d'Alie, il baissa la tête pour la saluer ; elle crut qu'il lui présentoit les cornes pour être dorées de ses belles mains ; cela la mit tout-à-fait hors d'elle-même, & lui donnant un coup de pied au milieu du front, elle lui dit : couche-toi là, scélérat ! si tu veux que je te touche. Le bélier, qui ne s'attendoit peut-être pas à cette réception, ne laissa pas d'obéir, & se mit tout de son long à ses pieds. Ce fut alors qu'oubliant l'ordre que le Druide avoit mis

dans ſes inſtructions, elle voulut commencer par le plus sûr ; & lui ayant enfoncé le couteau juſtement à l'endroit du cœur, elle coupa enſuite le toupet de laine qu'elle devoit couper d'abord. Cette expédition faite, elle courut au palais pour apprendre à ſon père la mort du bélier, & lui porter ſa glorieuſe dépouille. Mais quelles furent ſes alarmes quand elle vit la ſurpriſe & l'horreur du Druïde ! Malheureuſe ! s'écria-t-il en reculant, quel ſang viens-tu de répandre, puiſque ce n'eſt ni celui du bélier, ni celui de l'enchanteur ? Regarde les dépouilles que tu m'apportes. Alors elle jeta les yeux ſur la main dont elle croyoit tenir la laine du bélier Merlin, & la trouva pleine de cheveux, les plus beaux & les plus blonds qu'on eut jamais vus. En les regardant, une horreur ſecrette s'empara de ſon ame, & laiſſant tomber les cheveux & le couteau, elle courut toute éperdue pour s'éclaircir de ce que cette aventure avoit de funeſte. Son père eut beau l'appeler & courir après elle, jamais elle ne ſe fut arrêtée, ſans le concert nouveau qui frappa tout à coup ſes oreilles. Les ſtatues du jardin, animées par quelqu'enchantement, ſembloient unir leurs voix lugubres pour chanter :

Ah ! c'est Alie elle-même
Qui fait périr ce qu'elle aime.

Tous les oiseaux des bosquets les plus éloignés se rassemblèrent autour des statues pour leur répondre, & les échos des environs répétoient l'un après l'autre :

Ah ! c'est Alie elle-même
Qui fait périr ce qu'elle aime.

Et, par malheur, les statues, les oiseaux & les échos, qui disoient tous la même chose, ne disoient rien qui ne fût vrai.

La misérable Alie se débarrassant des bras de son père, qui l'avoit jointe, tandis qu'elle donnoit toute son attention à ce qu'elle entendoit, courut toute éperdue à la statue de Cléopâtre. Quel spectacle pour un cœur rempli de la tendresse la plus vive & la plus sincère qui fut jamais ! Il n'étoit plus question de ce bélier, objet de sa vengeance & de toute son horreur. Le beau prince de Noisy, tel & plus charmant encore que lorsqu'elle le vit à la fontaine du berceau, versoit son sang à gros bouillons, par l'affreuse plaie qu'elle venoit de lui faire ; elle se précipita sur lui, & l'embrassa pour la

première & dernière fois de ſa vie. Son amant ouvrit foiblement les yeux, les tourna languiſſamment vers elle, & les referma pour jamais.

Je ne ſais, Mademoiſelle, comment vous vous ſentirez en liſant cet endroit : mais je ſais bien que le ſavant M..... n'a jamais pu s'empêcher de pleurer en traduiſant ces mémoires ; la ſcène étoit attendriſſante : car la belle Alie, appuyée contre le piédeſtal de la ſtatue, tenoit entre ſes bras le corps ſanglant du plus charmant de tous les hommes & du plus fidèle de tous les amans, & verſoit ſur ſon viſage & ſur la bleſſure qu'elle venoit de lui faire un torrent de larmes. Le Druïde, le petit Poinçon, les Sylphides & tous les oiſeaux des environs, aſſiſtoient, en pleurant, à ce triſte & funeſte ſpectacle.

C'eſt ainſi que l'on peint la reine de Cythère
Arroſant de ſes pleurs le mourant Adonis,
Lorſqu'une Chaſſe téméraire
Les eut pour jamais déſunis.
C'eſt ainſi que l'on peint une troupe légère ;
D'amours autour d'eux réunis,
Briſant leurs armes de colère,
Pouſſant des regrets infinis,
Et pleurant autour de leur mère.

Si l'illustre & savant traducteur de ces antiquités avoit bien fait, il en seroit demeuré-là; car le héros de la pièce, égorgé sous la figure du bélier, & reconnu sous la sienne, le reste ne doit pas mériter une grande attention; cependant, pour satisfaire votre curiosité sur l'établissement du nom de Pont-Alie, il faut aller jusqu'à la fin de l'histoire.

Quoique le Druïde fût pénétré de douleur, & confondu par l'étonnement que lui causoient tant d'événemens imprévus, il n'étoient pas homme à rester dans l'état où nous l'avons laissé. Son premier soin fut de retourner au palais; il y avoit laissé l'unique ressource qui lui restoit pour courir après sa fille. Il ordonna aux Sylphides d'enlever le corps du prince de Noisy, & de le porter auprès de la fontaine du berceau, où il viendroit les retrouver; ensuite il emmena Alie dans un cabinet des vestales, & ordonna au petit Poinçon de ne pas la quitter, de crainte que le désespoir ne la portât à quelque violence. Les ordres du druïde furent mal exécutés, car les Sylphides timides & effrayées de se trouver seules avec ce corps pâle & défiguré, furent trouver le petit Poinçon auprès d'Alie, & le prièrent,

tandis qu'elles restoient avec elle, de porter le prince de Noisy à la fontaine du berceau. Il semble que le changement, dans l'exécution des ordres du druide, ne dût être d'aucune conséquence : cependant, il pensa tout gâter, comme on le verra dans la suite.

L'empressement du druide n'étoit pas frivole : il avoit pour objet le couteau enchanté que sa fille avoit laissé tomber dans le sallon du palais; il n'avoit plus rien à craindre que la perte de ce trésor, & plus rien à espérer sans le secours qu'il en attendoit. Alie l'avoit par hasard laissé tomber sur la pointe, & dès que cette pointe étoit appuyée sur quelque chose de solide, elle écrivoit; il trouva donc une infinité de caractères, tracés sur les carreaux du sallon. Le couteau, teint du sang de l'infortuné prince de Noisy, marquoit distinctement tous les traits de l'écriture sur le marbre, & continuoit toujours à les marquer. Le druide le saisit & l'arrêta : mais quoique toutes les langues de l'univers lui fussent connues, jamais il ne put rien comprendre à ce que le couteau venoit d'écrire. Il n'y avoit que ces mots toujours répétés : CASIA, TUXIL, GRIMORION, GRINA, VAXUN, GRADEL,

Il les relut mille fois, les retourna de toutes les façons, remit vingt fois la pointe du couteau ſur les carreaux du marbre, ſans en pouvoir tirer autre choſe que ce maudit CASIA, TUXIL, & qu'il recommençoit toujours. Il crut que le ſang, dont il étoit ſouillé, pouvoit bien être cauſe de cette langue diabolique contre laquelle toute ſa ſcience venoit d'échouer. Pour s'en éclaircir, il fut le laver dans la fontaine la plus prochaine : mais l'eau ne faiſoit que rendre ce ſang plus vif, & ſembloit l'incorporer à cette lame brillante. Il ſe rendit à la ſtatue de Cléopâtre pour le remettre à ſa place ordinaire : mais dès qu'il fut au milieu de cet or liquide, il reprit tout ſon éclat, & tout le ſang diſparut. Ce fut alors que le druïde crut qu'il s'expliqueroit plus clairement : mais l'ayant appuyé près du même endroit de la ſtatue où il avoit écrit la première fois, il y répéta encore les mêmes caractères que dans le ſallon. Le druïde en eut tant de dépit, qu'il fut tenté de le briſer contre la ſtatue, ou de s'en frapper pour ſe punir de ſon ignorance. Cependant, comme il étoit vraiment philoſophe, il prit un parti plus raiſonnable : après l'avoir renfermé dans la ſtatue, il fut confronter du grec ;

de l'hébreu, du syriaque, du chaldéen & du chinois, avec les mots inconcevables qui lui donnoient tant d'inquiétude. Cette occupation dura jusques bien avant dans la nuit, & lui fit entièrement oublier nos amans infortunés. Nous ne ferions pas mal de le laisser où il est, pour nous rendre auprès de sa malheureuse fille.

Le cabinet des vestales où les Sylphides la gardoient, représentoit par-tout ce qui pouvoit avoir du rapport aux vierges de l'antiquité. On voyoit de leurs statues qui révéroient le feu sacré dont elles étoient dépositaires; d'autres qui par une mort glorieuse se délivroient des poursuites & de la violence des mauvais empereurs; & d'autres enfin, qui, ayant succombé à des tentations de moindre éclat, étoient sur le point d'en subir le châtiment rigoureux.

A peine le druide avoit-il quitté sa fille dans le cabinet des vestales, que cette tendre & désespérée amante s'étoit évanouïe. En reprenant ses esprits, elle reprit aussi toute sa douleur: ce furent des cris & un redoublement de désespoir qu'il n'est pas possible d'exprimer: elle demandoit au ciel, à la terre & aux Sylphides, cet objet adoré, dont elle avoit tranché les jours elle-même.

Mais que devint-elle, lorſqu'en jetant les yeux ſur ſes mains & ſur ſes habits, elle les vit enſanglantés du martyre de l'infortuné bélier? A cette vue, ſon déſeſpoir étant parvenu au dernier excès, l'égarement vint à ſon ſecours, comme il avoit fait quelques jours auparavant. Elle ſe mit tout d'un coup à ouvrir de grands yeux, & ſe mettant dans l'eſprit qu'elle étoit une veſtale fauſſement accuſée, qu'on alloit brûler toute vive, elle demanda des tablettes pour y faire le teſtament de ſon cœur dont elle vouloit charger les Sylphides pour le rendre à ſon cher amant. Les Sylphides furent effrayées de ſon égarement, elles reculèrent quelques pas. Alors Alie s'écria: non, vierges dénaturées, vous n'êtes pas dignes du précieux dépôt que vous refuſez. Mais je le vois lui-même, ajouta-t-elle, en ſe levant avec précipitation; je vois cette ombre bien-aimée qui vient recevoir mes derniers adieux. Il n'en fallut pas davantage pour ſe trouver en pleine liberté; ce qui me feroit croire que c'étoient plutôt des villageoiſes traveſties en nymphes, qui gardoient Alie, que de vraies Sylphides; car elles ſe ſauvèrent dès que leur maîtreſſe eut dit qu'elle voyoit l'ombre de ſon amant, & la belle Alie, tou-

jours remplie de cette idée, couroit comme une insensée, croyant poursuivre le prince de Noisy, qu'elle appeloit à haute voix. Elle étoit parvenue jusqu'à la porte du jardin, & quoique cette porte fût fermée, elle crut que son amant lui venoit d'échapper par-là. Cet obstacle auroit terminé sa course, puisque tout l'art & toutes les forces du monde ne pouvoient faire ouvrir une porte que l'enchantement tenoit fermée, sans la bague qu'Alie avoit au doigt, & que son père lui avoit mise pour la garantir des supercheries de l'enchanteur Merlin. Elle porta par hasard la main sur la porte du jardin, dès que le talisman l'eut touchée, elle s'ouvrit, & la charmante Alie se mit à courir les champs.

Elle traversa ce pont qui lui avoit donné tant d'alarmes peu de temps auparavant, & le traversa sans savoir qu'il fût de la façon du pauvre bélier : si elle l'avoit su, je ne sais ce qu'elle seroit devenue ; car elle n'auroit pas manqué de s'y arrêter pour faire quelque'xclamation : & si par hasard elle l'eût touché de son talisman, adieu le pont & la nymphe : tout enchantement se détruisant dès qu'on y portoit la bague : mais quand le malheur en veut, on n'évite un

péril que pour tomber dans un plus grand.

Le géant Moulineau n'avoit pas manqué de se rendre auprès de la porte du jardin, pour y être introduit après la mort du druïde, suivant ce qu'ils avoient concerté son premier ministre & lui; & tandis que la triste scène dont nous venons de parler se passoit au-dedans du jardin, il n'avoit cessé de roder au-dehors; il ne comprenoit rien au long retardement d'une révolution qui le devoit mettre en possession de sa maîtresse, & des trésors du druïde, & qui ne devoit coûter que quelques coups de cornes. Tantôt il s'imaginoit que le bélier l'avoit trahi, & tantôt qu'il avoit été trahi lui-même. Mais enfin, la nuit étant venue pendant qu'il étoit agité de son impatience & de ses réflexions, il venoit de passer le pont pour regagner son quartier, lorsque la malheureuse Alie l'ayant apperçu parmi les ténèbres, le prit d'abord pour cette chère ombre qu'elle poursuivoit, & cette idée lui faisant redoubler sa course; cher prince, dit-elle, arrête, & reçois les derniers soupirs de ta cruelle & de ton innocente meurtrière. L'amoureux Moulineau reconnut la voix qui frappoit son oreille; & quoique ce fût cette même voix qui l'avoit appelé Nain,

il ſe détourna vîte vers ce viſage, dont l'éclat diſſipoit les ombres de la nuit. Quelles furent ſes penſées en voyant la belle Alie qui venoit, les bras ouverts, ſe précipiter dans les ſiens! Il imagina que le fidèle bélier avoit égorgé le druïde; & que ſa fille, libre déſormais, s'abandonnoit, dès cette première occaſion, au penchant qu'elle avoit toujours eu pour lui.

L'auteur de ces mémoires a eu tort d'interrompre cette aventure juſtement où nous en ſommes, pour rentrer chez le druïde: l'heure étoit indue, les illuſions mènent loin, & les géans ſont avantageux. Tandis que celui-ci ſe ſentoit tout tranſporté d'une fortune ſi peu eſpérée, le druïde ayant inutilement feuilleté ſes antiques manuſcrits, ſe ſouvient enfin de ſa fille: mais comme il la croyoit en ſûreté ſous la protection du vigilant Poinçon, il s'avançoit vers la fontaine du berceau, pour diſpoſer du corps de l'infortuné prince de Noiſy ſelon qu'il avoit réſolu: mais il ne fut pas plutôt au milieu du jardin, qu'il y vit les ſylphides dont les unes ſe cachoient dans les paliſſades, & les autres fuyoient à ſon approche: il les appeloit à haute voix, en leur demandant ce qu'elles avoient fait du prince

de Noiſy : mais cette queſtion n'avoit garde de les faire revenir. Voyant qu'il n'en pouvoit rien tirer, il ſe rendit en toute diligence au bord de la fontaine, où il fut bien ſurpris d'y trouver le petit Poinçon qui ſe déſeſpéroit.

Que fais-tu dans ces lieux, lui dit le druïde, & qu'eſt devenue ma fille? Votre fille, répondit le déſolé Poinçon, eſt en toute sûreté, entre les mains des ſylphides : mais pour le corps du prince de Noiſy, dont je m'étois chargé, il eſt perdu, malgré tous mes ſoins; je pleurois auprès de lui, je déplorois ſa cruelle deſtinée, & je compatiſſois au déſeſpoir de la belle Alie, lorſque j'ai vu tout-à-coup auprès de moi l'homme de l'aſpect le plus grand & le plus reſpectable, après vous, qui ſoit dans tout l'univers. Cet homme, après avoir donné des larmes à l'aventure dont je lui ai fait le récit en peu de mots, m'a dit, qu'au lieu de donner des larmes inutiles au malheur de celui que je regrettois, il falloit lui rendre le ſeul devoir qui lui convenoit, qui étoit de plonger ſon corps dans la fontaine, pour le purger du ſang dont il étoit ſouillé, avant que vous vinſſiez le brûler. Je l'ai cru : mais le corps du prince

de Noiſy n'a pas eu plutôt touché l'eau, qu'il s'eſt abîmé juſques au fond de la fontaine, malgré tous mes efforts; & dans le même inſtant le berceau s'étant élevé juſques au-deſſus de l'eau, cet homme l'a ſaiſi, & a diſparu à mes yeux. C'en eſt donc fait, cruel Merlin, s'écria le druïde, tu as vaincu! mais pour toi, ſcélérat! dit-il à Poinçon, qui mets le comble à mes malheurs, tremble de la punition que je te prépare. Le miſérable Poinçon étoit plus mort que vif; cependant, le druïde ne ſavoit pas encore tous ſes malheurs. Il mena le coupable Poinçon à la ſtatue de Cléopâtre, pour l'y renfermer: mais cette même ſtatue qui s'étoit ouverte ſans le ſecours du taliſman, pour y renfermer le couteau, refuſa de s'ouvrir pour y faire entrer Poinçon. Ce fut dans ce moment que le druïde s'apperçut qu'il avoit laiſſé ſa bague au doigt de ſa fille: il courut la chercher au cabinet des veſtales (& vous jugez bien que ce fut inutilement). Nouvelles alarmes, nouveaux reproches & nouvelles menaces à l'infortuné Poinçon. Le druïde regagna ſon palais pour y chercher Alie: après de vaines recherches, il parcourut tout le jardin. Il commençoit à être aux abois, lorſque levant

les yeux au ciel, comme on fait d'ordinaire dans les désastres imprévus, il crut y voir quelque nouvelle étoile. Il n'y a point d'astronôme qui ne suspende la plus vive inquiétude pour une nouvelle découverte de ces régions. Il connut bientôt que c'étoit ou une comète ou quelqu'autre phénomène, & bientôt après il n'y connut plus rien. C'étoit une chose lumineuse, qui sembloit suspendue en l'air, & qui grossissoit à mesure que cela s'approchoit de la terre : il découvrit enfin que c'étoit un chariot tout environné de lumière, qui fit un grand circuit autour du jardin. Lorsqu'il ne fut plus qu'à la hauteur des palissades, il lui parut attelé de deux licornes, qui portoient des flambeaux à l'extrémité de leurs cornes. Ce chariot, qui lui causoit un étonnement merveilleux, vint enfin se poser au milieu du jardin. Comme il n'avoit pas un esprit à s'effrayer pour des prodiges, il s'approcha de ce chariot : tous ces flambeaux, qu'il avoit vus en l'air, étoient autant de bougies placées dans des gaînes autour du chariot, & les cornes des animaux qui l'avoient traîné, n'étoient autre chose que deux grandes gaînes, portant chacune un flambeau allumé. Pendant que le druïde donnoit toute

son

son attention à ce nouveau spectacle ; le chariot s'ouvrit, & la mère aux gaînes en sortit, en lui présentant la main. C'étoit une femme de bonne mine, & qui portoit si bien son âge, qu'elle ne paroissoit pas avoir quarante ans, quoiqu'elle en eût bien quatre cent ; elle avoit une adrienne de velours cràmoisi, semée partout de gaînes en broderie d'or. Donnez, dit-elle au druïde, le soin de cette voiture à quelqu'un qui vous en réponde, elle pourroit vous être de quelque secours dans l'embarras où je sais que vous êtes. Je ne l'ai connu que par hasard aujourd'hui, & j'ai vu, en examinant mes livres, que ce que je cherche n'est pas loin d'ici. Il n'y a que sept minutes que je suis partie de Moulins : peut-être aurois-je prévenu le funeste accident qui vous est arrivé, si j'avois découvert plutôt ce que j'ai ignoré si longtemps : mais allons nous reposer dans votre palais. Le druïde ayant appelé Poinçon, qui par respect se tenoit à l'écart, lui commanda d'un air sévère de conduire le chariot au cabinet des vestales, & de le garder. En entrant dans le sallon du Palais, la mère aux gaînes fut frappée des caractères que le couteau avoit tracés ; elle en tressaillit ;

& s'arrêtant tout court : que vois-je ! dit-elle, & par quelle aventure mon précieux couteau s'eſt-il échappé des mains du perfide Merlin, pour vous conſoler de votre malheur dans un langage inconnu au reſte des mortels ? Le druïde émerveillé, ſans pourtant lui révéler l'aventure de ſon couteau, la ſupplia de lui expliquer ces paroles, puiſqu'elles ſembloient le regarder. Voici, dit la mère aux gaînes, leur explication :

Ne craignez rien pour votre Alie,
Tant que vous aurez ſon berceau ;
Gardez votre bélier de l'eau,
Et je vous réponds de ſa vie.

Le docte M... nous aſſure qu'à cette explication le druïde devint plus pâle que la fraiſe de la mère aux gaînes, cependant, qu'il ne voulut pas lui avouer ce qu'il en étoit. La magicienne ayant remarqué le trouble du druïde, lui dit : paſſons dans un autre lieu, où je pourrai plus commodément vous inſtruire de certaines choſes qui ſont ſans doute échappées à cette connoiſſance univerſelle dont l'art & la nature vous ont comblé. A ces mots, le druïde la conduiſit dans la ſalle des peintures.

C'étoit un lieu véritablement enchanté; il y avoit fait peindre la repréſentation d'un ameublement où l'or brilloit partout au milieu des couleurs les plus vives, & tout cela ſi bien imité, qu'il n'y avoit perſonne qui ne l'eût priſe pour une véritable tapiſſerie : des figures groteſques, des muſiques barbares, des oiſeaux de la Chine & mille fleurs indiennes en faiſoient les ſujets. Les tableaux qu'on y voyoit ne repréſentoient ni le paſſé ni le préſent; cela n'étoit pas digne de l'art, ni de la ſcience du druïde. Le plus bel ouvrage dont cette ſuperbe ſalle paroiſſoit enrichie, étoit un jeune Auguſte majeſtueux, qui dans les ſiècles futurs devoit réunir le vaſte empire des Gaules ſous ſa domination, & dont la gloire devoit s'étendre juſques à de nouveaux climats. La mère aux gaînes le reconnut, quoiqu'il ne dût naître que deux cent ans après; & dès qu'elle eut donné quelques momens d'attention aux autres ornemens, elle s'aſſit ſur un magnifique canapé, fit mettre le druïde auprès d'elle, & lui parla de cette manière.



HISTOIRE

De la mère aux gaînes.

QUOIQUE je ſache que vous êtes inſtruit d'une partie des choſes qui me regardent, je ſuis très-certaine que les plus eſſentielles & les plus particulières vous ſont inconnues; c'eſt dequoi je vais vous entretenir le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible.

Le druide n'étoit guère en état de donner ſon attention au diſcours de la mère aux gaînes; car l'explication qu'elle lui avoit donnée des caractères du ſallon, & le déſir de retrouver Alie, lui cauſoient une agitation intérieure que toute ſa raiſon pouvoit à peine diſſimuler; cependant, il écouta la magicienne avec une tranquillité apparente.

Je ſuis fille du premier ſouverain de la Gaule Armorique, continua-t-elle; en naiſſant on m'appela Philoclée, nom bien différent de celui qu'une tradition populaire me fait porter depuis un ſiècle. Je naquis auſſi belle qu'on peut l'être en naiſſant: mais cette beauté devint ſi merveilleuſe dans

la ſuite, que j'ai paſſé pour un miracle de beauté, & mon étoile, qui m'avoit favoriſée de cet avantage, voulut encore me donner un eſprit qui ſurpaſſoit l'éclat de tant de grâces : ce fut ce qui m'empêcha d'en être moi-même éblouie. Les adorateurs de mes appas ne me touchoient qu'autant que l'eſprit & la ſcience les diſtinguoient. Je fus long-temps ſans en voir qui fuſſent dignes de mon choix ; tout mon plaiſir étoit la ſolitude, & tous mes amuſemens la lecture. Mon père, le prince le plus magnifique de ſon ſiècle, étoit auſſi le plus ignorant : cependant il avoit raſſemblé à grands frais les livres les plus rares & les plus curieux de l'univers : mais il n'en avoit jamais lu un ſeul. Cette bibliothèque étoit mon ſéjour ordinaire : de ma lecture & du choix que j'en faiſois, je tirai les premiers élémens de ces connoiſſances qui m'ont rendue ſi fameuſe. Une application continuelle, jointe à la pénétration de mon génie, m'eurent bientôt rendue maîtreſſe des caractères les plus inconnus, & du ſens le plus obſcur des livres dont cette bibliothèque étoit remplie. Cependant, le plus précieux de tous ſes volumes me parut long-temps impénétrable : il contenoit un nombre infini

de plantes & de fleurs, tantôt entremêlées, rangées séparément, & quelquefois interrompues dans leurs arrangemens par les planetes & les constellations, sous les différentes figures dont les astronômes nous les représentent. Je ne doutai pas que ce ne fussent autant d'hiéroglyphes, employés au lieu des différens caractères dont les autres livres étoient écrits. Je vins à bout d'un langage si difficile & inconnu à tout autre, malgré le mystère & les énigmes qui l'enveloppoient. Je ne fus que trop récompensée de mon travail & de mes veilles, par les secrets que le livre me révéla.

Mon père, qui ne me trouvoit de défaut que celui d'être trop attachée à la lecture, m'avoit souvent menaçée de faire brûler tous ces livres. Un jour il vint m'arracher de sa bibliothèque, pour me mener à une chasse à l'oiseau. On me mit en habit de chasse; je montai à cheval, & dans cet état, au milieu d'une suite brillante de l'un & de l'autre sexe, j'effaçois toutes les femmes & je charmois tous les hommes sans y faire la moindre attention.

Nous étions dans le milieu d'une vaste plaine qui bordoit une rivière assez profonde. Dès que la chasse commença, mille cris

s'élevèrent, & mon cheval, effrayé, m'emporta d'une courſe rapide droit à cette rivière. Il s'y précipita, & l'ayant paſſée, il ne s'arrêta que dans le milieu d'un bois. Je mis pied à terre, j'attachai mon cheval au premier arbre, & charmée que cet accident m'eût éloignée d'une foule importune, je me promenai quelque temps, & trouvant un lieu propre à me repoſer, je m'aſſis ſur un gazon naiſſant, au pied d'un vieux chêne. Là, je m'abandonnai à la rêverie; elle me mena ſi loin, que le jour commençoit à baiſſer lorſque j'en fus tirée par un aſſez grand cri au haut de l'arbre contre lequel j'étois appuyée; un gros hibou cauſoit ce bruit, il tomboit de branches en branches, & s'étant embarraſſé ſur la dernière par une infinité de guenillons qui lui pendoient aux pieds, je crus que c'étoit de lui dont on s'étoit ſervi pour la chaſſe. Les oiſeaux de cette eſpèce ſont d'ordinaire le jouet & la fable des autres oiſeaux. Comme j'en faiſois tout un autre cas, je le mis en liberté; mais au lieu de s'envoler, lorſque je l'eus débarraſſé, il ſe mit à terre, à deux pas de moi, & me regardant fixement. L'obſcurité naiſſante commençoit à lui rendre l'uſage de la vue que le grand jour lui avoit

ôtée. Au lieu de me parler, comme je crus qu'il alloit faire après m'avoir tant lorgnée, il fit un petit cri, battit des aîles, & s'envola; son vol ne fut pas rapide, il se posa sur un autre chêne, à dix pas de là, & fit un second cri; je m'en approchai, mais le hibou disparut, & de l'endroit où je l'avois vu, il sortit un rayon de lumière. Plusieurs flambeaux parurent un moment après dans le bois, & une partie de ceux qui s'étoient répandus pour me chercher dans tous les environs, m'ayant trouvée, je regagnai la cour de mon père, bien avant dans la nuit.

Depuis ce jour, la bibliothèque me fut interdite: tout ce que je pus obtenir fut d'en tirer un seul livre. Ce fut celui des hiéroglyphes; & comme mon père crut que ce n'étoit que pour en regarder les images, il me fut permis de le faire porter aux promenades solitaires que j'allois chercher. Elles étoient d'ordinaire vers le bois où j'avois vu ce hibou; je m'y engageai un jour bien avant, après avoir laissé ceux qui m'accompagnoient à l'entrée du bois, pour m'y promener avec plus de liberté; j'y voulus attendre le coucher du soleil, dans l'espérance de voir mon hibou. J'examinois avec

foin tous les arbres, sans avoir pu reconnoître celui d'où j'avois vu sortir ce rayon de lumière; & m'étant fatiguée dans cette recherche inutile, je me couchai sur l'herbe, & m'endormis d'un profond sommeil : il ne dura guères, & ce qui causa mon réveil fut de me sentir presque dans les bras d'un homme, ou, pour mieux dire, d'une de ces figures humaines sous lesquelles on peint les satyres : il en avoit le visage, & quoiqu'il n'en eût ni les cornes, ni les pieds, son corps étoit hérissé d'un poil affreux. Mes efforts & mes cris auroient peut-être été inutiles pour m'en garantir, si le hibou le plus effroyable que jamais hibou puisse être n'eût alarmé ce monstre; il s'éloigna de quelques pas, & leva les yeux pour voir d'où venoit ce cri; il vit comme moi quelque chose de lumineux entre les griffes du hibou, qui, descendant à plomb sur lui, l'étendit à mes pieds. Je le crus frappé de la foudre; la terre étoit arrosée de son sang, & quoique j'en eusse horreur, je ne laissai pas de m'en approcher; je ne pus résister à la curiosité de m'éclaircir de ce qui lui avoit porté le coup mortel; il étoit tombé à la renverse, & je vis le manche d'un couteau dont toute la lame paroissoit enfoncée dans

son cœur. Je ne l'eus pas plutôt retiré que les endroits de cette lame, qui n'étoient point souillés de sang, m'éblouirent par leur éclat. Dès que ce couteau fut en ma possession, je crus avoir le plus précieux de tous les trésors, & je ne me trompois pas; je voulus en laver la lame dans l'eau claire qui sortoit d'un rocher, à deux pas d'où j'étois; mais ce fut inutilement, l'eau ne faisoit que rendre la couleur du sang plus vive: ce prodige m'étonna, & mon étonnement redoubla encore par un nouveau prodige; j'en appuyai la pointe sur le rocher, pour essayer si le sang ne s'effaceroit point: mais dès que cette pointe toucha le rocher, le couteau sembla s'animer d'un mouvement auquel je cédai; & suivant le mouvement de la main dont je le tenois, il forma des caractères communs; mais ce qu'il écrivit étoit dans le même langage que ce qui est écrit dans votre sallon, & c'est ce langage que j'avois appris dans le livre dont je viens de vous parler. Voici ce qui étoit écrit sur le rocher.

Jeune beauté qui n'aimez rien
De tout ce qu'à votre âge on aime;
Jeune beauté, gardez-moi bien,
Et je vous garderai de même.

Je me ſuis un peu étendue ſur ces premières circonſtances de ma vie, parce qu'elles ne vous étoient pas connues; je vais vous parler plus ſuccinctement du reſte.

J'avois deux tréſors ineſtimables qui, m'élevant au-deſſus des connoiſſances ordinaires, ne me laiſſoient de goût que pour les ſpéculations ſublimes. Tout ce que j'avois eſſayé pour ôter le ſang qui ſouilloit mon couteau, n'avoit pu le faire diſparoître; je m'aviſai un jour de le gratter avec la pointe d'un poinçon d'or: l'or ſe fondit, & le ſang s'effaçant juſques à la moindre tache, le couteau devint plus brillant que les aſtres du ciel. Je le conſultois dans toutes mes difficultés, & je ſortois toujours d'embarras par ce qu'il écrivoit. Je reconnois à préſent que ce n'eſt que dans le temps qu'il eſt ſanglant, qu'il s'explique dans cette langue inconnue. J'ai ſouvent cru que c'étoit le couteau dont Apollon s'étoit ſervi pour écorcher Marſias, puiſqu'il rendoit des oracles, & qu'il les rendoit toujours en vers; mais finiſſons.

Je reſtai auprès de mon père, ſans jamais vouloir conſentir aux engagemens pour leſquels on ne ceſſoit de me tourmenter, & j'y reſtois dans tout l'éclat de ma première

fraîcheur, tandis que toutes les personnes de mon âge voyoient disparoître leurs charmes par le nombre des années. Je m'apperçus qu'on s'ennuyoit d'une beauté que l'on voyoit depuis si long-temps, & m'en trouvant ennuyée moi-même, je quittai mon climat natal, pour faire de nouvelles découvertes dans les terres étrangères. Je visitai l'Egypte, l'Afrique, la Perse & les Indes; plusieurs siècles s'étant écoulés pendant ces différens voyages, & les longs séjours que j'ai faits dans ces régions reculées, je me déterminai enfin à revenir en Europe, pour l'enrichir de tant de veilles & de tant de pénibles travaux. J'y trouvai la réputation du fameux Merlin partout répandue; le désir de savoir si les merveilles qu'on publioit de sa science étoient dignes de cette réputation, me fit passer en Angleterre : je pris la figure que vous me voyez, pour ce voyage, & j'y trouvai Merlin égal à tout ce qu'on publioit à son avantage. Son extraction est illustre, puisqu'il descend, comme moi, d'un des premiers souverains de l'Armorique, dont la postérité s'est établie dans la province de Cornouaille, dont il avoit le duché.

La faveur du roi d'Angleterre donnoit un

grand relief à Merlin ; je l'en trouvai digne, je fus charmée de son esprit, mais je ne fus pas si contente de son caractère, quoiqu'il le cachât autant qu'il lui étoit possible, par une grande apparence de sincérité, qui couvroit un artifice qui alloit jusques à la supercherie. Je connus bientôt que les soins qu'il prenoit pour me paroître agréable, & pour s'insinuer auprès de moi, avoient pour but son intérêt. Il me parloit souvent de cette merveilleuse Philoclée, dont quelque chronique de Bretagne faisoit mention, & qu'on croyoit encore, disoit-il, parmi les vivans. Il me parloit encore d'un glaive enchanté, qui avoit rendu cette beauté fameuse immortelle; en me disant toutes ces choses, il me regardoit avec une extrême attention. Il n'en fallut pas davantage pour m'alarmer : j'eus recours à mon couteau, & mon couteau m'avertit que Merlin en vouloit au plus précieux de mes trésors. Toute ma science ne pouvant me rassurer contre les artifices d'un homme qui sembloit m'avoir découverte, je quittai l'Angleterre pour me réfugier au pied du mont Apennin ; & pour m'y cacher à sa poursuite & à tous ses projets, j'y pris cette forme d'extrême décrépitude

où l'on m'a vue : mais toutes mes précautions furent inutiles ; le perfide fit tant, qu'il m'enleva mon couteau.

Vous savez une partie de ce qui m'est arrivé depuis : vous savez le sujet de ces gaînes universelles, qui m'ont fait donner le nom de la mère aux gaînes ; vous savez aussi ce qui m'attira en France. Je suis instruite de ce qui vous est arrivé depuis deux jours, & c'est pour vous offrir tout le secours de mon art, joint au vôtre, que je viens ici. Le perfide Merlin, chassé de l'Angleterre, a non-seulement trouvé asyle à la cour de Pepin ; mais sa nouvelle faveur l'a mis en possession de la principauté de Noisy : c'est là qu'il a élevé son fils, dans la même crainte de votre voisinage que vous avez toujours eue du sien. Vous voyez que les astres se sont moqués de toutes les précautions que vous avez prises l'un & l'autre pour éloigner deux cœurs dont la tendresse devoit être si fatale à leur union : le livre dont je vous ai parlé m'a instruite de toutes ces choses, & me promet la possession du trésor que Merlin m'a volé. Je sais le moyen de rappeler son fils des portes du trépas à la vie ; & ce n'est qu'en lui rendant ce fils, que l'enchanteur se ré-

foudra à me rendre mon couteau. C'est maintenant à vous à m'apprendre par quel hasard il a pu échapper de ses mains pour égorger son fils, & pour tracer ensuite les caractères que j'ai lus sur le marbre de votre sallon.

Le druïde, pénétré de son affliction, ne pouvant plus se contraindre, & sentant de plus le besoin qu'il pouvoit avoir de la magicienne, se jeta alors à ses genoux, & en les arrosant de ses larmes, il lui conta naturellement l'état présent des choses.

Quoi! s'écria la mère aux gaînes, le prince de Noisy a disparu dans la fontaine? Le berceau d'Alie, en paroissant au-dessus de l'eau, a été enlevé par Merlin? car n'en doutez point, c'est lui-même qui vous a fait le vol, & de plus, votre fille est perdue. Que de malheurs! ajouta-t-elle: la perte d'Alie qui vous est le plus sensible de tous, me fait trembler pour vous, puisque vous ne la trouverez qu'en retrouvant son berceau; & comment l'espérer, votre plus cruel ennemi en étant possesseur; & cet ennemi est Merlin, qui, malgré mes soins & mes précautions, m'enleva mon couteau. En disant ces mots, quelques larmes échappèrent à la magicienne, & d'un

ton pénétré de douleur, elle répéta ces vers que le couteau lui avoit tracés dans la forêt.

Jeune beauté, gardez-moi bien,
Et je vous garderai de même.

C'est ce que tu me recommandois, continua-t-elle, précieux trésor que j'ai tant appréhendé de perdre, & dont j'ai regretté la perte avec des remords si cuisans, & qui ne finiront jamais. Hélas! que pouvois-je faire de plus pour te conserver? Que ne me gardois-tu de même selon ta promesse, quand le chariot enchanté vint se présenter à mes yeux, dans les déserts de l'Apennin!

Le druïde, à ce redoublement de douleur que témoigna la mère aux gaînes, crut ne pouvoir mieux prendre son temps pour lui apprendre que ce couteau, si précieux & si regretté, étoit en sa puissance, en lui offrant de le lui remettre entre les mains. Elle fut si transportée de ravissement à cette nouvelle, qu'elle pensa s'en évanouir. Le druïde la conduisit à la statue de Cléopâtre, oubliant qu'il n'avoit plus cette bague qui pouvoit seule la faire ouvrir. Il resta donc

tout court vis-à-vis de la ſtatue & de la magicienne, à qui il avoua, qu'en perdant ſa fille, il avoit auſſi perdu ſon taliſman qu'elle avoit au doigt; il lui apprit que cette bague étoit la ſeule clef qui pouvoit ouvrir la ſtatue qui renfermoit ſon couteau. La magicienne déſeſpérée, réſolut de mettre toute ſa ſcience en uſage pour triompher des obſtacles qui s'oppoſoient à ſon bonheur. Elle dit au druïde d'ordonner à Poinçon d'aller ſous toutes ſortes de formes chercher Alie, tandis qu'elle s'occuperoit du ſoin de faire retrouver le berceau.

Revenons donc à la belle Alie, que nous avons laiſſée ſe jetant à corps perdu entre les bras du géant; cette ſituation m'auroit donné de l'inquiétude pour toute autre qu'Alie: mais grande étoit la vertu des taliſmans antiques, & plus grande encore la foi de ceux qui croient. La charmante Alie, qui penſoit courir après l'ombre de ſon cher amant, s'étoit attendue à n'embraſſer que l'air: mais quelle fut ſa ſurpriſe de ſe trouver entre les bras d'un corps ſolide & raiſonnablement épais! ſa frayeur lui rendit d'abord toute ſa raiſon. Alors, voyant avec horreur le danger où elle venoit de ſe jeter elle-même, elle fit mille cris & mille efforts,

pour se débarrasser du géant qui, loin de lâcher sa proie, la porta dans son quartier, sans qu'elle eût seulement touché du pied à terre. Quel effroi s'empara de son ame, quand elle se vit renfermée, & qu'elle vint à songer que dans un même jour elle avoit poignardé l'objet de toute sa tendresse, & qu'elle se trouvoit au pouvoir d'un monstre qu'elle détestoit. Le géant lui demanda pourquoi elle avoit tant fait de cris en nommant le prince de Noisy; elle lui dit que c'étoit pour l'avoir tué de sa propre main: le géant voulut l'embrasser pour la remercier: mais s'étant défendue de cette marque de sa reconnoissance, il lui demanda ce qu'étoit devenu son bélier. Il est mort, lui répliqua-t-elle; c'est moi qui l'ai assassiné. Malheureux prince de Noisy! s'écria-t-elle, c'est moi qui sous la.... Le Moulineau, transporté de fureur, sans donner à Alie le temps d'achever, & sans consulter son amour pour elle, lui donna un soufflet qui la renversa à ses pieds, & fut tenté de lui couper la tête, pour venger le meurtre qu'elle venoit d'avouer. Elle fut ravie d'être battue, tant elle craignoit un meilleur traitement. Malheureuse, lui dit le géant, en la relevant rudement, vois ce que te coûte

ta perfidie ! Sans l'aveu que tu viens de me faire, je t'aurois, dès cette nuit, reçue tout botté dans mon lit : mais ne crois pas échapper à ma vengeance, s'il est vrai que tu aies tué mon bélier ; je vais t'enfermer dans sa chambre, & ensuite je m'informerai de la vérité. Tremble si mon favori n'est plus : ton père sera ma première victime, & quand je serai las de t'avoir fait servir à mes amusemens, je t'enterrerai toute vive.

Après avoir prononcé cette effroyable sentence, le géant renferma Alie dans la petite cabane de défunt le bélier, où il lui donna le temps de faire des réflexions, tandis qu'il ronfla jusqu'au jour. Dès qu'il parut, le cruel Moulineau se mit en campagne, & la malheureuse Alie, qui ne craignoit rien tant que l'exécution de l'arrêt prononcé contr'elle, songeoit par quel genre de mort elle pourroit prévenir ce malheur. Comme elle regardoit de tous côtés, elle vit le nom d'Alie gravé par-tout sur les murailles ; elle ne douta point que ce ne fût de la façon du fidèle & délicat bélier, & ce fut pour elle un nouvel accroissement à sa douleur, qui fut interrompue à la vue de ce livre qu'elle avoit jeté de la fenêtre du druide

au prince de Noisy pour le ramasser. Elle s'appuya de la main contre la porte de la cabane; dès que la bague l'eut touchée, cette porte s'ouvrit : vous croyez bien que l'étonnement d'Alie fit place à l'empressement qu'elle eut de saisir une si heureuse occasion de se sauver tenant son livre : mais elle se garda bien de tourner ses pas vers le jardin de son père, où elle savoit que le géant étoit allé : ce fut donc pour éviter sa rencontre, qu'elle prit un assez grand détour; & après avoir marché assez longtemps, elle apperçut un bois où elle se jeta pour y attendre la nuit. Ce bois faisoit une partie de la forêt de Noisy. Dès qu'elle y fut assez avancée pour s'y croire en sûreté, elle se laissa tomber au pied du premier arbre, accablée de douleur, d'épouvante & de lassitude : elle se seroit donné moins de tourment, si elle avoit pu s'imaginer ce qui se passoit ailleurs.

Le petit Poinçon, ayant pris exactement la forme du bélier, étoit sorti de chez le druïde environ en même temps que le géant sortoit de sa demeure : ils ne manquèrent pas de se rencontrer, & d'aussi loin que le seigneur Moulineau apperçut son cher favori, il se repentit du mauvais traitement

qu'il avoit fait à la belle Alie : il courut à lui plein de joie, ne doutant pas qu'il ne le vînt chercher pour le mettre en possession du reste des trésors de son ennemi : mais il fut fort surpris de voir que son favori le bélier, au lieu de l'attendre, fuyoit d'un autre côté : il eut beau l'appeler & le menacer en courant après ; le bélier fuyoit toujours. Cette fuite de l'un & cette poursuite de l'autre, par le terrein le plus difficile que le petit Poinçon pouvoit trouver, dura si longtemps, que le géant se rendit ; & après un vaste détour, se voyant assez près de son quartier, il résolut d'aller prendre son grand cheval, pour avoir raison du déserteur qu'il avoit si longtemps & si inutilement poursuivi.

Dès que le géant eut lâché prise, le bélier partit à toutes jambes ; & après avoir parcouru tous les lieux à la ronde sans rien trouver, il parvint, avant le coucher du soleil, à cet endroit de la forêt de Noisy, que la pauvre Alie avoit pris pour sa retraite : il la trouva dans le moment que, défaisant de la plus belle jambe du monde, la plus belle jarretière de l'univers, elle alloit étrangler au premier arbre la créature la plus charmante & la plus désolée qui

fut jamais. La présence du bélier prévint le funeste effet de son désespoir. Rien ne peut exprimer son étonnement & sa joie à cette vue. Est-ce toi? s'écria-t-elle, en l'embrassant, est-ce-toi, mon cher prince? Est-ce toi que je revois sous cette figure odieuse qui m'a si cruellement abusée? Le petit Poinçon pleuroit, tandis qu'elle lui tâtoit le côté, pour chercher la blessure qu'elle lui avoit faite; il balançoit à se découvrir, s'affligeant de lui ôter la joie que lui causoit cette illusion: mais il fallut pourtant reprendre sa véritable forme, & voyant l'affliction que la tendre Alie en eut, il la conjura de se calmer, en lui disant qu'elle devoit beaucoup espérer du secours que lui promettoit la mère aux gaînes, dont il lui apprit l'arrivée. Alie se laissant aller aux discours flatteurs de Poinçon, prit le parti de le suivre pour se rendre chez son père.

Pendant qu'ils marchoient, l'aimable Poinçon, qui s'étoit chargé du livre pour en débarrasser Alie, lui dit: ma belle maîtresse, si vous saviez la joie que vous allez causer au druïde, mon seigneur, en lui rapportant ce livre, vous en sentiriez moins de douleur: il est rempli des plus beaux secrets de la nature, & des plus jolies histoires du

monde; je vais, pour vous faire trouver le chemin moins ennuyeux, & pour distraire votre affliction, vous en conter une; car mon maître me laissoit lire quelquefois pour lui : il ne s'est jamais amusé à lire les contes dont il est rempli.

Il y avoit autrefois un Druïde en basse Bretagne, qui s'appeloit Gaspard le savant : il l'étoit à tel point, qu'il avoit fait un gros livre, où toute la science du monde étoit renfermée : il avoit aussi inventé un langage nouveau, composé de fleurs, de plantes, de planètes, & de je ne sais combien d'autres choses. Or, ce Gaspard le savant avoit un fils si beau, qu'il devint amoureux de lui-même : il n'avoit point de plus grand plaisir que celui de passer les journées entières à se mirer dans l'eau; ce fut pour cela que son père l'appela Narcisse : cependant il étoit si affligé de la folie de son fils, qu'il le fit venir un jour dans son laboratoire, & après l'avoir bien grondé de son impertinente coquetterie : mon fils, lui dit-il, tu ne serois jamais bon à rien, si je te gardois auprès de moi : c'est pourquoi je vais te donner une commission qui te fera voir le monde : mais c'est à cette condition que tu ne te verras jamais toi-même;

car si jamais tu te regardes dans l'eau, tu deviendras si effroyable, que tu auras horreur de ta figure; & si ce malheur arrive, il n'y aura que celle qui pourra lire & entendre ce qui est écrit dans mon livre, qui pourra te rendre cette beauté qui t'a tourné la tête, & que tu mépriseras alors pour en aimer une autre. De plus, en reprenant ta première beauté, toute ma science te sera communiquée, ainsi qu'à celle entre les mains de qui doit tomber mon livre, si elle peut comprendre un langage inventé par moi seul. Ecoute ce que je vais te dire. Il y a dans le monde une forêt, & dans cette forêt, il y a un arbre difficile à trouver, & dans cet arbre, il y a une gaîne d'or, & d'un or qui ne se fondra point, comme fera tout autre or, en touchant le couteau que je vais te donner : c'est cette gaîne qu'il faut que tu cherches, que tu trouves, & que tu me rapportes. A ces mots, il lui donna le couteau, l'embrassa tendrement, & le fit partir : mais il ne l'eut pas plutôt perdu de vue, qu'il se répentit de l'avoir éloigné de lui, & agité des craintes que lui donnoient les périls qui menaçoient un fils chéri, il mourut peu de temps après le départ de Narcisse.

Narciſſe, pour obéir aux ordres de ſon père, parcouroit tous les bois, & viſitoit, mais inutilement, tous les arbres de ces bois, pour trouver une gaîne à ſon couteau. L'hiſtoire dit, qu'il fut bien trois ans à faire vingt lieues, tant il s'amuſoit à parcourir toutes les forêts qui ſe trouvoient ſur ſon chemin. Au bout de ces trois années, il parvint à la cour du prince Koraliofmadée, qui régnoit pour lors en Bretagne : mais comme ce n'étoit pas dans les cours des princes qu'il devoit trouver cette gaîne qu'il cherchoit, il n'en approcha qu'autant qu'il le falloit pour viſiter les bois qui en étoient les plus proches ; il en vit un fort agréable, preſqu'entouré d'une riviere, dont l'onde étoit plus claire que le cryſtal ; il falloit la paſſer pour aller dans la forêt ; mais en la traverſant, la curioſité de voir ſi les fatigues de ſes voyages n'avoient rien diminué de ſa beauté, l'emporta ſur toutes les menaces de ſon père, & il ſe pencha vers la ſurface de l'eau. Quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'au lieu d'y voir le viſage du beau Narciſſe, il y vit celui d'un gros hibou : le cri d'horreur qu'il en fit l'effraya bien plus, puiſque ce fut celui d'un vrai hibou, & avant qu'il en pût faire un ſecond, il le devint depuis les

pieds jusqu'à la tête. Son jugement lui resta cependant: mais il en avoit si peu, que ce n'étoit pas la peine de le lui ôter. Il perdit la vue dans ce moment, & pensa s'en désespérer, il la recouvra dès que la nuit fut venue, & se réfugia dans le bois. Le malheureux Narcisse y menoit une triste vie, se cachant tout le jour dans le creux d'un arbre, & passant les nuits à se nourrir de quelques souris; & à chercher la gaîne du couteau qu'il avoit toujours soigneusement gardé; il chercha tant, qu'il trouva l'arbre par l'éclat dont brilloit au milieu des ténèbres cette merveilleuse gaîne: mais il ne put jamais parvenir à la tirer de l'arbre, ni à y mettre son couteau; il passoit une partie des nuits à se tourmenter pour venir à bout de l'un ou de l'autre: mais tout ce qu'il put faire, fut de cacher son couteau dans le même arbre tout auprès de la gaîne. Enfin, je ne me souviens plus par quel hasard une certaine princesse le tira d'un grand embarras: cette princesse étoit si belle, qu'il en devint amoureux; elle se promenoit souvent dans ce bois: mais il avoit le malheur de ne la voir que lorsqu'elle y restoit jusqu'à la nuit. Ce fut pendant une de ces nuits, que s'étant endormie auprès de l'arbre où étoit le hi-

bou, qui contemploit sa beauté, un sauvage la réveilla par quelqu'insulte : l'amoureux hibou eut recours à son couteau, & la sauva, je ne sais plus comment : mais en la sauvant, il perdit son couteau, & cette beauté l'emporta. La perte de ce trésor auroit désespéré le hibou, s'il n'étoit resté entre les plus belles mains de l'univers. Cette charmante princesse en eut bien-tôt connu toutes les vertus; étant un jour restée jusqu'à la nuit dans ce bois, elle mit la pointe de son couteau sur une pierre unie, le fidèle hibou s'étoit mis auprès d'elle, sans qu'elle s'en fut apperçue : le couteau écrivit tout seul, comme il avoit coutume de faire; & voici ce qu'il écrivit :

Belle princesse au beau couteau;
Plumez, plumez-en l'oiseau.

A peine cette charmante princesse avoit-elle été en possession du couteau, qu'elle avoit juré de suivre en tout ce qu'il lui traceroit de faire; voulant obéïr aux ordres qu'elle en recevoit dans ce moment, elle tourna la tête pour chercher le hibou : sa joie fut extrême de le voir à ses côtés, elle le saisit d'abord, & se mit à le plumer avec

son couteau, non sans quelque remords de lui faire un si mauvais traitement, après le service qu'elle en avoit reçu. A mesure qu'elle le plumoit, le beau Narcisse reprenoit sa première figure. La princesse ne fut point effrayée de ce prodige, & l'histoire dit, que, quoiqu'il restât nud en lui ôtant ses plumes, elle ne lui en laissa pas une seule: il se sentit tout d'un coup rempli de toute la science du feu Gaspard le savant, son père; c'est pourquoi, demandant permission à la princesse de se rendre invisible, il lui promit de se rendre le lendemain sous un berceau, dans un des jardins du prince son père. Ce fut là qu'elle fut enchantée de cette beauté dont il ne faisoit plus de cas; ce fut sous ce berceau heureux, secret témoin de leur bonheur, qu'ils se marièrent, & qu'ils se communiquèrent leurs sciences & tous leurs secrets. Il lui donna celui de ne jamais paroître vieille, & de ne jamais mourir; il la fit jurer ensuite de ne jamais se défaire de son couteau, à la possession duquel leur bonheur commun étoit attaché, & de ne jamais parler ni de son aventure, ni de leur union. Ils menèrent long-temps la vie la plus heureuse du monde, sans qu'on s'en apperçût, par le secret que l'heureux Narcisse avoit

de ſe rendre inviſible. Il l'avertit qu'il étoit inutile de ſe tourmenter pour tirer la gaîne d'or de l'arbre où elle étoit, puiſque ce miracle étoit réſervé à un autre; que cependant, la poſſeſſion de ce couteau ne pouvoit être aſſurée que par celle de la gaîne. Je ne ſais plus pour quelle raiſon ils quittèrent leur pays : mais après avoir voyagé par tout le monde, Narciſſe toujours inviſible, & la princeſſe toujours auſſi belle qu'il lui plaiſoit de l'être, ils s'établirent quelque part auprès d'une montagne. Se promenant un jour, la princeſſe vit deſcendre du haut de cette montagne un chariot lumineux; de ce chariot ſortit un enchanteur qui lui fit voir la gaîne de ſon couteau, & qui, ſe mettant à genoux devant elle, lui dit qu'il l'avoit long-temps cherchée pour lui donner ce tréſor, inutile dans toutes autres mains que dans les ſiennes. Il ajouta qu'il n'y avoit que lui qui pût ſy mettre le couteau; la princeſſe fut ſi charmée en recevant la gaîne d'or, que, ſans ſonger au riſque qu'elle pouvoit courir, elle donna ſon cher couteau pour l'y placer : mais l'enchanteur ne l'eut pas plutôt entre les mains qu'il diſparut.

Je vous ennuyerois, ma belle maîtreſſe, ſi je vous diſois le déſeſpoir où tomba l'é-

tonnée princesse, de se voir dans les mains l'inutile gaîne du couteau qu'elle venoit de perdre. Mais que devint-elle, & quelle fut sa douleur, lorsque, revenant pour conter son aventure à son cher Narcisse, elle ne le trouva plus ? Elle passa des temps infinis à le chercher par toute la terre, sans en avoir des nouvelles, non plus que de son couteau : car ce n'est qu'en le retrouvant qu'elle doit revoir son cher époux : elle revint au même pays où elle avoit perdu tout ce qu'elle avoit de plus précieux ; c'est dans ces lieux que le désespoir ayant aigri la bonté de son naturel, elle se mit à faire tous les maux les plus affreux à deux amans, dont je vous conterai l'histoire, quand la fin de vos malheurs vous aura rendu l'esprit plus disposé à l'écouter.

Le petit Poinçon, en finissant son récit, s'apperçut qu'il s'étoit égaré dans la forêt : mais, quelque chemin qu'il pût prendre pour retrouver celui des jardins du druïde, jamais il n'en put venir à bout : il fallut céder à la puissance invisible qui le conduisit, avec la belle Alie, jusqu'au milieu du palais de Noisy.

Ils y arrivèrent dans le temps que l'enchanteur Merlin ordonnoit l'appareil des

derniers devoirs qu'il vouloit rendre à ce fils bien aimé ; tout y étoit rempli de gémissemens : le corps du beau prince par une communication souterraine, étoit passé de la fontaine du berceau, dans celle qui faisoit le principal ornement des jardins du palais de Noisy ; ce beau corps étoit étendu sur un amas de fleurs, auprès du bûcher qu'on avoit élevé pour le brûler ; & le berceau verd, orné de guirlandes de ces mêmes fleurs, étoit à ses pieds. Ce spectacle mit la tendre Alie hors d'elle-même, elle cacha pourtant son désespoir au petit Poinçon, pour qu'il ne l'empêchât pas de se jeter, comme elle le méditoit, au milieu des flammes qui devoient dévorer le corps de son amant. Poinçon, qui s'étoit vu entraîner malgré lui dans un autre lieu que celui qu'il cherchoit, s'étoit caché derrière une palissade avec Alie, ne pouvant obtenir d'elle de fuir ce triste & cruel spectacle. Tout étant prêt pour la cérémonie, l'inconsolable Merlin fit placer le corps du prince au haut du bûcher, environné de gommes & de parfums les plus délicieux de l'Arabie ; il fit mettre le berceau verd à ses pieds, & haussant un flambeau qu'il tenoit, il leva les yeux au ciel, en disant : inhumaine Alie,

beauté funeste à mon repos, & encore plus funeste au plus fidèle des amans, viens assouvir ta cruauté, par le plaisir de voir consumer la victime que tu as immolée à ta rage! Mais tremble, frémis des horreurs qui t'environneront par-tout, lorsque ton berceau sera réduit en cendres. En achevant ces mots, il alloit mettre le feu au bûcher, & la malheureuse Alie partoit déjà pour s'y précipiter, quand des cris qu'on entendit en l'air firent lever les yeux à tout le monde. Merlin s'arrêta, & quelques momens après il vit descendre la mère aux gaînes dans son char avec le druïde. Ah! ma belle maîtresse, s'écria Poinçon, courons au devant de la mère aux gaînes; la voilà qui vient sans doute à votre secours avec monseigneur le druïde votre père. Dès que la magicienne fut descendue de son char, elle ôta la bague du doigt d'Alie pour la donner au petit Poinçon, avec ordre d'aller chercher en toute diligence le couteau enchanté, sans oublier cet or précieux qui lui servoit de gaîne. Merlin, en voyant la mère aux gaînes, sentit de la joie & de la crainte; il savoit les justes reproches qu'il méritoit d'elle, & il savoit ce qu'elle pouvoit en sa faveur. Tandis que la magi-

cienne faisoit quelques plaintes à Merlin, & que Merlin lui faisoit beaucoup d'excuses, en la suppliant de faire céder la vengeance à la générosité, on vit arriver le petit Poinçon tout rayonnant de lumière par l'éclat de l'or & du couteau qu'il portoit. La mère aux gaînes tressaillit, & pensa s'évanouir de joie à cette vue. Elle le reçut des mains du druïde; alors élevant sa voix : que l'on descende le prince du bûcher, dit-elle : il n'a point encore vu les sombres bords de l'Achéron : ce couteau ne fut jamais fatal qu'aux criminels & aux scélérats. Mais pourquoi allonger ce récit par des circonstances ennuyeuses au dénouement de l'histoire? toutes les personnes intéressées à cette aventure avoient leur compte; la mère aux gaînes son couteau, le druïde son livre, & Alie son berceau. Notre héros, qui n'étoit que dangereusement blessé, se trouvoit entre les mains de trois personnes dont l'art étoit capable de ressusciter tous les héros morts depuis le grand Cyrus; & ces trois personnes, unissant leur pouvoir en faveur du beau prince de Noisy, il est aisé de penser qu'il fut rendu à la belle Alie avec plus de charmes, plus d'agrémens & plus de tendresse que jamais.

La naiſſante aurore éclaira cette eſpèce de réſurrection, & le ſoleil, qui s'étoit couché la nuit précédente ſur des lieux remplis de deuil & d'affliction, les vit à ſon retour remplis de la joie la plus vive.

Ce fut au milieu de cette joie, que le géant Moulineau, monté ſur ſon cheval énorme, ſonna trois fois du cor à la porte du château, pour demander ſa priſonnière & ſon bélier, ou pour défier au combat tous les habitans du château, au cas qu'on le refuſât. L'amant d'Alie, qui vouloit ſe ſignaler à ſes yeux, accepta le défi, & lui fit dire que le prince de Noiſy nouvellement arrivé d'un long voyage, lui donnoit un rendez-vous à trois jours de là, ſur le pont élevé par ſon bélier, pour y vider leur querelle, & s'y diſputer la gloire d'être à la charmante Alie.

Cette charmante Alie, dans les tranſports que lui cauſoit ce changement inopiné dans ſa fortune, ſentoit mille fois plus d'amour pour le prince de Noiſy, ſous ſa figure naturelle, qu'elle n'avoit ſenti de haine pour lui ſous celle de bélier. Ce fut à lui, comme le prince le plus ſpirituel & le plus galant de ſon temps, à trouver des expreſſions dignes de lui en marquer ſa reconnoiſſance,

& capables de lui faire oublier ses malheurs passés. Alie, aussi curieuse que tendre, voulut savoir de son amant comment il étoit devenu bélier : le prince lui dit que s'étant laissé aller à ses rêveries la nuit qu'elle lui avoit jeté le livre, elles l'avoient insensiblement conduit jusqu'au bord de la Seine; que, le jour commençant à paroître, il avoit eu la curiosité de l'ouvrir; qu'il n'y avoit trouvé que les signes du ziodiaque; que s'étant appliqué à considérer celui du bélier, il n'avoit pû s'empêcher de lire ce qui étoit dessous; qu'à la troisième lecture de ces paroles mystérieuses, il s'étoit vu tout d'un coup transformé en bélier : il est inutile, poursuivit-il, de vous parler de mon étonnement & de mon désespoir : j'étois encore dans le premier mouvement de l'un & de l'autre, quand le géant arriva, dont la meute m'auroit étranglé, s'il n'eût par hazard trouvé quelque chose à ma figure qui lui plût. Je n'ai point quitté son service depuis ma métamorphose. Cependant, ce livre, dont je déchiffrois tous les jours quelque chose malgré son obscurité, me faisoit espérer que je pourrois, par son secours, reprendre ma première figure : c'est par son moyen que j'ai su en un instant

élever le pont; par son secours j'avois repris l'usage de la parole; par son secours encore je me rendis invisible le jour que je répondis aux regrets de la belle Alie, & c'est enfin par lui que j'avois su que l'or liquide dont le druïde étoit en possession me délivreroit de mon enchantement, aussitôt qu'on m'en auroit touché. Voilà, belle Alie, continua le prince, ce qui me détermina à aller chez le druïde votre père, où je ne comptois pas vous présenter une victime : aussi fus-je si consterné des marques d'indignation que vous me donnâtes avant de me frapper du couteau, que j'en reçus le coup avec assez d'indifférence.

La fin de ce récit renouvella les regrets & les douleurs d'Alie : mais la présence de son cher prince l'eut bien-tôt consolée, sur-tout quand elle entendit Merlin & le druïde convenir ensemble, qu'elle seroit unie au prince de Noisy dans trois jours.

Ce jour heureux étoit aussi celui qu'on avoit marqué pour le combat, & malgré les alarmes de la belle Alie, qui ne comprenoit pas trop comment un homme bien amoureux pouvoit se battre le jour même qu'il devoit posséder ce qu'il aimoit, mal-

gré, dis-je, toutes ses inquiétudes, le beau prince de Noisy tint sa parole.

Vous ne doutez pas, mademoiselle, que ce combat ne finit, comme finissent toujours les combats des géants avec les héros. Le seigneur Moulineau fut renversé à la première course, & culbutant de l'endroit le plus haut du pont, jusqu'au fond du fossé, il se cassa le cou, sans être regretté des spectateurs. Jamais nôces ne furent célébrées avec tant de magnificence, & jamais mariés ne furent si contens.

Voilà ce que le savant M.... a pu découvrir de ces aventures; & voici ce qu'il ajoute sur le jugement du nom dont vous avez souhaité d'être informée.

Ce lieu, qui s'appeloit autrefois Pont d'Alie;
Dans l'antique tradition,
De Moulineau prenant le nom,
Voyoit sa gloire ensevelie
Avec le géant son patron;
Et, quoiqu'elle soit rétablie
Dans l'agrément du premier son;
Un reste de corruption
Le fait appeler Pontalie.



HISTOIRE



HISTOIRE DE FLEUR D'ÉPINE, CONTE.



LA DERNIERE NUIT.

LA belle & malheureuse Schéhérazade, par ce récit, avoit fini la neuf cent quatre-vingt-dix-neuvième nuit depuis son mariage; & le sultan, fidèle à sa prudente habitude, étoit sorti du lit avant le jour, pour se rendre au conseil avant ses ministres.

Dès qu'il fut sorti, Dinarzade, qui, quoiqu'un peu prompte, étoit la meilleure fille du monde, se mit à dire à la sultane: vous avez beau dire, ma sœur, il faut que vous soyez la plus sotte bête de l'univers, sauf le respect de votre rang, de votre érudition,

& de votre belle mémoire, pour vous être avisée de rechercher en mariage un animal d'empereur, qui, depuis deux ans que vous lui contez des fables, ne s'est avisé d'autre chose que de les écouter; & des fables qui ne seroient rien, sans la manière vive & légère dont vous les contez; cependant, je vous vois à la fin de votre recueil, & par conséquent, bientôt à la fin de vos jours. L'histoire que vous venez de lui conter est si misérable, qu'il n'a fait que bâiller, & moi aussi, pendant ce long récit. Ma patience, à vous tenir compagnie depuis si longtemps, est une preuve suffisante de ma tendresse; mais je n'en puis plus, & vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je m'absente cette nuit, pour donner audience au prince de Trébizonde; s'il s'ennuie auprès de moi, du moins ne me coupera-t-il pas la tête, pour avoir passé la nuit sans lui faire un conte; je vous conseille donc d'amuser votre benet de mari, par celui de la pyramide & du cheval d'or, qui vaut tous ceux que vous lui avez faits. Je ne manquerai pas de me rendre ici le lendemain, & dès que le sultan se sera mis au lit, avant que de vous y mettre, jetez-vous à deux genoux; feignez quelque subite indisposi-

tion, & conjurez bien humblement ce vilain bourreau de trouver bon que je l'entretienne pour la dernière fois au lieu de vous; dites-lui bien, que c'eſt pour la dernière fois, puiſque vous ne demandez grâce qu'à condition que, ſi l'hiſtoire que je lui conterai n'eſt plus extraordinaire que toutes celles que vous lui avez faites, il n'aura qu'à vous étrangler dès le lendemain: mais auſſi, qu'il vous donnera la vie, en cas qu'il m'interrompe avant la fin de mon récit; je crois qu'il ne refuſera pas ces conditions: car vous ſavez qu'il eſt tellement attentif, quelques pauvretés qu'on lui diſe, qu'il ne vous a jamais interrompue dans aucun de vos contes.

Ces conventions auroient allarmé tout autre: mais la merveilleuſe Schéhérazade, à qui l'étude de la philoſophie avoit appris à ne point craindre la mort, y conſentit.

Elle amuſa donc ſon ſeigneur pendant la dernière des mille nuits, par le conte du cheval d'or & de la pyramide; & dès que la ſuivante fut venue, que le ſultan ſe fut mis au lit, & qu'elle eut obtenu que ſa ſœur parleroit pour elle, aux conditions que nous venons de dire, la prudente Di-

narzade les fit figner au prince, & commença fon récit de cette manière.

Très-illuftre, très-religieux & très-clément empereur qui, n'écoutant que les loix de la juftice, & la bonté de votre naturel, étranglez toutes vos femmes en haine de la première, & qui noblement irrité de ce que tant de nègres & de muletiers étoient au fervice de cette impératrice, d'heureufe mémoire, facrifiez tant de beautés innocentes, à la mémoire d'une beauté coupable; que diriez-vous, feigneur, vous qui paffez pour le plus fecret de tous les princes, & dont les miniftres font les plus impénétrables de tous les miniftres, que diriez-vous, de votre efclave, fi elle vous informoit de ce qui s'eft aujourd'hui paffé dans votre confeil? Tarare, dit le fultan! c'eft juftement cela, pourfuivit Dinarzade, & vous l'allez voir par ce récit: écoutez-moi bien, & fur-tout fouvenez-vous de votre promeffe.



HISTOIRE

HISTOIRE

De Fleur d'Epine.

A DEUX mille quatre-cent cinquante-trois lieues d'ici, eſt un certain pays qui s'appelle Cachemire, beau par excellence. Dans ce pays régnoit un calife; ce calife avoit une fille, & cette fille un viſage; mais on ſouhaita, plus d'une fois qu'elle n'en eût jamais eu; ſa beauté fut ſupportable juſqu'à quinze ans, mais à cet âge, on ne pouvoit plus y durer: c'étoit la plus belle bouche du monde; ſon nez étoit un chef-d'œuvre; les lys de Cachemire, mille fois plus blancs que les nôtres, paroiſſoient ſâles auprès de ſon teint, & la roſe nouvelle paroiſſoit impertinente, lorſqu'elle paroiſſoit auprès de l'incarnat de ſes joues.

Son front étoit unique en ſon eſpèce à l'égard de la forme & de l'éclat, ſa blancheur étoit relevée par une pointe que formoient des cheveux plus noirs & plus brillans que du jais, ce qui lui avoit fait donner le nom de Luiſante; le tour de ſon viſage

sembloit fait pour l'assemblage de tant de merveilles : mais ses yeux gâtoient tout.

Personne n'avoit pu les regarder assez longtemps pour en démêler la couleur ; car dès qu'on rencontroit ses regards, on croyoit être frappé d'un éclair.

A l'âge de huit ans, le calife, son père, avoit coutume de la faire venir, pour se mirer dans son ouvrage, & pour faire dire mille pauvretés à ses courtisans sur ses jeunes attraits ; car dès-lors on éteignoit les bougies au milieu de la nuit, & il ne falloit point d'autre lumiere que celle de ses petits yeux : mais tout cela n'étoit, comme on dit, que jeux d'enfans. Ce fut quand ses yeux eurent pris toute leur force, qu'il n'y eut plus de raillerie auprès d'elle.

La florissante jeunesse de la cour y périssoit, & l'on portoit chaque jour en terre deux ou trois de ces petits maîtres qui s'imaginent qu'il n'y a qu'à lorgner quand on trouve de beaux yeux ; ainsi quand c'étoient des hommes qui la regardoient, le feu passoit subitement des yeux jusqu'au fond du cœur, & en moins de vingt-quatre heures on mouroit, prononçant tendrement son nom, & remerciant humblement ses beaux yeux de l'honneur qu'on avoit de mourir de leurs coups.

A l'égard du beau ſexe, il en alloit autrement ; celles qui ne rencontroient ſes regards que de loin, en étoient quittes pour un éblouïſſement qui duroit toute la vie: mais celles qui ſervoient auprès de ſa perſonne, payoient cet honneur un peu plus cher; ſa dame d'atours, quatre filles d'honneur, & leur vieille gouvernante, en étoient tout-à-fait aveugles.

Les grands du royaume, qui voyoient éteindre l'eſpoir de leurs familles par le feu que cet éclat fatal allumoit, ſupplièrent le calife de vouloir remédier à un déſordre qui privoit leurs fils du jour, & leurs filles de la lumiere.

Le calife fit aſſembler ſon conſeil pour voir ce qu'il y avoit à faire; ſon ſénéchal y préſidoit, & ce ſénéchal étoit le plus ſot homme qui eût jamais préſidé. Le calife n'avoit eu garde de manquer à faire ſon premier miniſtre d'une tête comme celle-la.

Dès que l'affaire fut propoſée, le conſeil fut partagé ſur les expédiens.

Les uns furent d'avis de mettre Luiſante dans un couvent, ſoutenant qu'il n'y auroit pas grand mal, quand trois ou quatre douzaines de vieilles religieuſes, avec leur abbeſſe, perdroient la vue pour le bien de

l'état; d'autres dirent qu'il falloit, par lettre de cachet, lui fermer les yeux jusqu'à nouvel ordre; quelques-uns proposèrent de les lui faire crever si adroitement, qu'elle n'en sentiroit aucun mal; & s'offrirent d'en donner le secret.

Le calife, qui aimoit tendrement sa fille, ne goûta aucun de ces conseils; son sénéchal s'en apperçut, il y avoit une heure que le bon homme pleuroit, & commençant sa harangue avant que d'essuyer ses yeux: je pleurois, Sire, dit-il, la mort de mon fils le comte, gentil-homme d'épée, à qui elle n'a de rien servi contre les regards de la princesse; on le mit hier en terre: n'en parlons plus, il est aujourd'hui question du service de votre majesté, il faut oublier que je suis père, pour me souvenir que je suis sénéchal.

Ma douleur ne m'a pas empêché d'écouter les conseils qu'on vient de vous donner, & n'en déplaise à la compagnie, je les trouve tous impertinens: voici le mien.

J'ai depuis quelque temps un écuyer chez moi, je ne sais ni d'où il vient, ni ce qu'il est: mais je sais bien que, depuis qu'il est avec moi, je ne me mêle plus des affaires de la maison; c'est un démon qui fait tout,

& quoique j'aie l'honneur d'être votre sénéchal, je ne suis qu'une bête auprès de lui; ma femme me le dit tous les jours.

Or, si votre majesté trouvoit bon de le consulter sur une affaire aussi difficile que celle-ci, je me persuade qu'elle en auroit contentement; volontiers, mon sénéchal, dit le calife, d'autant que je serois bien aise de voir un homme qui eût plus d'esprit que vous.

On l'envoya chercher: mais il refusa de venir, qu'on n'eût renfermé la princesse & ses beaux yeux. Eh bien! Sire, dit le sénéchal, que vous avois-je dit? Ho! ho! dit le calife, il en fait beaucoup; qu'on le fasse venir, il ne verra point ma fille; il ne fut pas longtemps à venir; il n'étoit ni bien ni mal fait, cependant, il avoit quelque chose d'agréable dans l'air, & d'assez fin dans la physionomie.

Parlez-lui hardiment, Sire, dit le sénéchal, il entend toutes sortes de langues; le calife, qui ne savoit que la sienne, & même assez vulgairement, après avoir quelque temps rêvé, pour trouver un tour spirituel: mon ami, lui dit-il, comment vous appelez-vous? Tarare, répondit-il: Tarare, dit le Calife! Tarare, dirent tous les conseil-

lers ! Tarare, dit le chancelier ! Je vous demande, dit le Calife, comment vous vous appelez ? Je le ſais bien, Sire, répliqua-t-il. Eh ! bien, dit le Calife ? Tarare, dit l'autre, en faiſant la révérence... Et pourquoi vous appelez-vous Tarare...? Parce que ce n'eſt pas mon nom. Et comment cela, dit le Calife ? C'eſt que j'ai quitté mon nom pour prendre celui-là, dit-il : ainſi je m'appelle Tarare, quoique ce ne ſoit pas mon nom. Il n'y a rien de ſi clair, dit le Calife, & cependant, j'aurois été plus d'un mois à le trouver. Eh bien ! Tarare, que ferons-nous à ma fille? Ce qu'il vous plaira, répondit-il.

Mais encore, pourſuivit le Calife ? Tout ce qu'il vous plaira, diſoit toujours Tarare.

Bref, dit le Calife, mon ſénéchal m'a dit qu'il falloit vous conſulter ſur le malheur qu'elle a de tuer ou de rendre aveugles tous ceux qui la regardent. Sire, dit Tarare :

La faute en eſt aux Dieux qui la firent ſi belle,
Et non pas à ſes yeux.

Mais ſi c'eſt un malheur que d'avoir de beaux yeux; voici, ſelon mon petit jugement, ce qu'il faudroit faire pour y remé-

dier. La magicienne Serène ſait tous les ſecrets de la nature, envoyez-lui quelque bagatelle d'un million ou deux, & ſi elle ne vous enſeigne un remède pour les yeux de la princeſſe, vous pouvez compter qu'il n'y en a point. En attendant, je ſerois d'avis qu'on imaginât quelque coëffure d'un beau verd, pour y enfermer les cheveux de Luiſante; car je me trompe fort, ſi leur éclat, joint à celui de ſes yeux, n'eſt en partie cauſe que ſes regards ſont ſi dangereux; & pour lever tous les obſtacles, ce ſera moi, ſi votre majeſté le trouve bon, qui conſulterai la magicienne de votre part, puiſque je ſais ſa demeure.

Le Calife le trouva fort bon; il fut chargé d'une bourſe de diamans brillans, & d'un demi-boiſſeau de groſſes perles pour Serène, & ſe mit en chemin, malgré les regrets de madame la Sénéchale.

Son voyage fut d'un mois, pendant lequel les yeux de Luiſante firent plus de mal que jamais: elle ne s'étoit pas accommodée de la coëffure verte; ce n'eſt pas qu'elle n'eût un peu amorti l'éclat de ſes yeux: mais en même temps ſon teint en avoit pris une légère teinture, qui la mit dans une telle colère, qu'elle la jeta au

nez

nez de sa dame d'atours, après l'avoir arrachée; & ses yeux en étoient devenus plus méchans que jamais.

Le Calife faisoit faire & processions & prières publiques, pour qu'il plût au ciel de regarder en pitié son pauvre peuple, ou d'empêcher que sa fille ne le regardât, quand Tarare revint : & voici ce qu'il dit au Calife, séant en son conseil.

Sire, la magicienne Serène vous fait ses complimens : mais elle vous remercie de votre présent, dont elle ne veut point; elle dit qu'elle a le secret de rendre les yeux de la princesse aussi traitables que ceux de votre majesté, sans leur rien ôter de leur éclat, pourvu que vous lui fournissiez quatre choses. Quatre, dit le Calife! Quatre cent, si elle veut; &.... Doucement, s'il vous plaît, Sire, dit Tarare. La première de ces choses, est le portrait de Luisante; la seconde, Fleur-d'Epine; l'autre, le Chapeau lumineux; & la dernière, la Jument sonnante. Que diable est-ce que tout cela, dit le Calife? Je vais vous l'apprendre, Sire.

Serène a une sœur qui s'appelle Dentue, presqu'aussi savante qu'elle : mais comme son art ne lui sert qu'à nuire, elle n'est que sorcière; au lieu que l'autre est une

honnête magicienne : or, la forcière enleva la fille de Serène, quand elle n'étoit qu'un enfant : mais à préfent qu'elle eft grande, elle la tourmente nuit & jour pour lui faire époufer un petit monftre de fils qu'elle a. C'eft cette fille qui s'appelle Fleur-d'Epine, & qui eft au pouvoir de la forcière; elle a de plus un chapeau fi chargé de diamans, & ces diamans font fi brillans, qu'ils jettent autant de rayons que le foleil. Outre tout cela, elle a une jument qui, à chaque crin, a une fonnette d'or, dont le fon eft fi harmonieux, qu'on entend une mufique raviffante dès qu'elle remue.

Voilà, Sire, les quatre chofes que vous demande Serène, vous avertiffant que quiconque fe mettroit en devoir de les enlever à Dentue, il feroit comme impoffible qu'il ne tombât entre fes mains, & que toutes les puiffances de la terre ne le fauveroient pas, s'il y étoit une fois.

Le Calife & fon confeil fe mirent à pleurer, voyant par la dureté de ces conditions, qu'il n'y avoit point de remède à leurs maux. Tarare en fut attendri, & s'adreffant au Calife : Sire, dit-il, je connois un homme qui feroit capable de fournir la première demande, s'il l'entreprenoit.

Quoi ! dit le Calife, peindre ma fille ! Et qui eſt le fou qui oſeroit entreprendre une choſe impoſſible ?

Tarare, répondit l'autre. Tarare, dit le Calife ! Tarare, dit le ſénéchal avec tout le conſeil ! & Tarare, enfin s'écrièrent tous les galopins, qui jouoient dans la cour du palais !

Sire, dit le ſénéchal, s'il l'entreprend, il en viendra à bout ; & quand cela ſeroit, dit le Calife, qui entreprendra le reſte ? Moi, dit le téméraire Tarare : mais à condition que, lorſqu'on me nommera par haſard, on me laiſſera en repos, ſans ſe renvoyer mon nom les uns aux autres, comme autant d'échos, & que, quand la princeſſe ſera dans l'état que vous la ſouhaitez, il lui ſera permis de choiſir tel époux qu'il lui plaira.

Le Calife lui en donna ſa parole, & le ſénéchal, qui aimoit à travailler, lui en expédia des lettres-patentes.

On étoit en peine de la manière dont il s'y prendroit pour peindre un viſage qu'on ne pouvoit regarder ſans en mourir ; on en fut bientôt éclairci.

C'étoit un homme qui avoit beaucoup voyagé, & qui trouva dans les curieuſes re-

marques qu'il avoit faites ſur chaque pays, que dans celui des éclipſes les gens du pays ne faiſoient que teindre un morceau de verre de quelque couleur ſombre, pour regarder impunément le ſoleil.

Il ſe fit ſur cette idée des lunettes d'un verre fort obſcur, & les ayant eſſayées contre le ſoleil en plein midi, il ſe rendit chez Luiſante avec ce qu'il falloit pour la peindre.

Cette témérité la ſurprit, & pour l'en punir, elle ouvrit tant qu'elle put ſes beaux yeux : mais ce fut en vain; car après avoir examiné toutes les merveilles de ſa beauté, à l'abri de ſes lunettes, il ſe mit à la peindre.

Perſonne, dans cet art, ne le ſurpaſſoit, quoiqu'il n'en fît pas profeſſion. Son goût étoit de la dernière délicateſſe pour tout : mais perſonne ne ſe connoiſſoit ſi bien en beauté : cependant, celle de Luiſante ne fit point dans ſon cœur le progrès qu'il avoit cru. Sa taille étoit moins parfaite que ſon viſage, cela le garantit quelque temps : mais il fallut céder à la fin. Ce fut alors qu'il mit en uſage tout l'agrément de ſon eſprit pour lui plaire; elle ne fut pas inſenſible aux louanges qu'il donnoit à ſa beauté, tandis que, ſous prétexte de l'égayer pen-

dant une occupation où la vivacité s'assoupit d'ordinaire, il lui faisoit des recits si agréables de ses voyages, qu'elle l'auroit écouté toute sa vie. Le peu de brillant de sa figure n'empêcha pas celui de son esprit de faire le même effet que s'il eût été le mieux fait de tous les hommes.

Elle l'aima donc, & fut fâchée que son portrait fût sitôt fini : mais elle le fut bien plus, quand il lui fallut partir pour une aventure aussi périlleuse que celle qu'il entreprenoit.

Elle lui dit en partant, qu'il alloit travailler pour lui-même, en s'exposant pour elle; puisque, s'il réussissoit, il lui seroit libre de se choisir un époux; &, s'il ne réussissoit pas, qu'elle n'en choisiroit jamais.

En ce temps-là, dès qu'une beauté se sentoit de la tendresse, elle se hâtoit de le dire, & les princesses en étoient tout aussi pressées que les autres. Tarare se jeta dix ou douze fois à ses pieds, pour lui marquer un transport qu'il ne sentoit pas : il s'étonna de trouver son cœur si peu rempli de son bonheur; car il sentoit bien qu'il n'aimoit pas tant qu'il le disoit.

Le portrait de Luisante fit l'admiration de toute la cour; il étoit si vivement peint,

qu'on avoit peine à soutenir ses regards; quoique ce ne fut qu'en peinture. Tarare découvrit au Calife le secret dont il s'étoit servi pour peindre sa fille, & lui laissa ses lunettes pour la voir de temps en temps, lui recommandant que ce fut rarement, de peur d'accidens, mais le Calife ne profita pas de cet avis, & s'en trouva mal.

On lui offrit, pour faciliter son entreprise, de l'argent, & même des troupes; mais il refusa l'un & l'autre, se recommanda seulement à la fortune, & se mit en chemin, sans autre secours que celui de son courage & de son industrie.

Tant qu'il fut sur les terres de Cachemire, ce ne furent que plaisirs; les fleurs naissoient sous ses pas : les pêches & les figues lui tomboient dans la bouche dès qu'il levoit la tête; les melons les plus rares s'offroient à lui de tous côtés : un printemps continuel rendoit l'air doux, & le ciel serein. Avoit-il besoin de repos: un vaste oranger lui présentoit, le long d'un coulant ruisseau, son ombre fraîche & délicieuse, tandis que les oiseaux l'endormoient par les airs du monde les plus tendres; car il n'y avoit pas un rossignol dans tout le royaume qui ne fut la musique, ni une fau-

vette qui ne chantât à livre ouvert ; mais dès qu'il eut passé les montagnes qui enferment de tous côtés ce charmant pays, il ne trouva que des déserts, ou des bois pleins de bêtes si sauvages, que les tigres & les léopards ne sont que des moutons auprès d'elles.

Il falloit, cependant, traverser ces forêts pour arriver à la demeure de Dentue.

On eût dit que ces maudites bêtes savoient son dessein ; car au lieu de prendre la peine de venir à lui, elles ne firent que s'étendre à droite & à gauche : trois hydres, dix rhinoceros, & quelques demi-douzaines de griffons, se mirent sur son passage.

Il savoit assez bien la guerre ; ainsi, après avoir examiné leur contenance, il jugea de leur dessein, & comme la partie n'étoit pas égale, il eut recours au stratagême.

Il attendit que la nuit fût venue, faisant bon guet autour de son camp ; & environ vers la seconde veille, ayant fait un fagot des branches les plus sèches qu'il put trouver, il y mit le feu avec un fusil, le mit au bout d'une longue perche, & marcha droit aux ennemis. Il sentoit bien qu'il n'aimoit pas assez pour oser invoquer la belle

Luisante ; ainsi, sans se recommander à sa divinité, le fier Tarare donna tête baissée dans une des plus rudes aventures qu'on pût tenter.

Il n'y a point de bêtes sauvages qui soient à l'épreuve du feu : dès que celles-ci virent la lueur du fagot ardent, elles commencèrent à s'ébranler ; il s'en apperçut, poussa de grands cris, & les ayant écartées, il se trouva hors du bois à la pointe du jour.

Il n'osa se reposer près d'un lieu si dangereux, quoiqu'il en eût grand besoin ; le soleil se levoit, & ses premiers rayons lui firent découvrir quelque chose de brillant au milieu d'un petit sentier ; il suivit ce sentier ; mais, après avoir longtemps marché pour arriver à ce qu'il voyoit, cela lui parut toujours à la même distance : il fut contraint de s'asseoir de chagrin & de lassitude, & dès qu'il fut sur l'herbe, ce qu'il avoit vu s'éleva dans l'air, & le plus bel oiseau du monde vint se poser sur un buisson, à quatre pas de lui. Les plumes de ses aîles étoient or & azur, le reste couleur de feu & blanc, son bec & ses ongles étoient d'or ; il avoit la figure d'un perroquet, hors qu'il paroissoit un peu plus gros.

Tarare, qui le considéroit attentivement,

fut charmé de sa beauté; quelque chose de plus que la curiosité le pressoit d'en approcher, mais il eut peur qu'il ne s'envolât.

Le perroquet n'y songeoit pas; car après avoir cherché quelque temps dans le buisson, il en tira un petit sac qu'il mit à terre; & l'ayant délié fort adroitement, il en sortit une pincée ou deux de sel, qu'il se mit à becqueter, après l'avoir éparpillé de ses pieds.

Perroquet, mon cœur, (dit Tarare) n'en mangez pas, cela vous sera mal. Le perroquet fit un éclat de rire, en le regardant pourtant fort sérieusement: mon dieu! poursuivit l'autre, que voilà un aimable perroquet; c'est un phénix...., Tarare, dit le perroquet, & il s'envola.

Tarare l'ayant perdu de vue, ramassa le sac de sel, & se mit en chemin le long du sentier où il étoit; il espéra que l'oiseau reviendroit à lui, puisqu'il emportoit sa nourriture. Je ne comprends pas, disoit-il, ce qui peut l'avoir effarouché: mais d'où vient que, jusqu'aux oiseaux, tout répète Tarare, dès qu'on l'entend prononcer? Celui-ci l'a pourtant dit de lui-même: mais pourquoi me suis-je avisé de prendre ce nom en quittant le mien? est-ce pour l'aventure

des pieds ? Mais personne ne m'en croira, quand je la conterois toute ma vie, & je ne sais si je dois la croire moi-même, qui l'ai vue.

Il marcha la plus grande partie du jour par des lieux stériles & inhabités, s'entretenant de mille différentes pensées, auxquelles Luisante avoit souvent part : mais elle n'occupoit point son souvenir par ces longues & agréables rêveries où l'on aime à se perdre, quand on aime passionnément, dans ces beaux châteaux en l'air, où les souhaits sont incomparablement mieux logés que le bon sens.

La nuit approchoit, il n'en pouvoit plus de lassitude & de faim, lorsque, tournant les yeux de toutes parts, il apperçut une méchante chaumière au milieu de quelques broussailles ; il y trouva un bon petit vieillard & sa femme, du reste toutes les apparences d'un triste repas & d'un mauvais gîte : mais ayant bien autre chose dans la tête que le faste & la bonne chère, il résolut d'y passer la nuit. Il fut bien reçu ; car il leur donna plus d'argent qu'il n'en eût fallu pour acheter toute la maison. Le fils du logis arriva bientôt après ; jeune gentilhomme aussi délabré qu'on en peut voir.

Il ramenoit deux miſérables chèvres qui ſe mêlèrent à la compagnie, n'y ayant point d'autre appartement pour elles. Tarare prit de ces pauvres gens tout ce qu'ils purent lui donner de lumière pour l'entrepriſe qu'il méditoit. Dès que le jour parut, ayant changé d'habit avec le fils, il ſe mit un emplâtre ſur la moitié du viſage, acheta les chèvres, &, ſans oublier ſon ſac de ſel, ſe mit en campagne; il adreſſa ſes pas vers l'endroit d'où on lui dit, à peu près, qu'il verroit le palais de la ſorcière; mais ſes hôtes lui conſeillèrent de n'y pas aller, à moins qu'il n'y eût bien affaire.

Il n'eut pas marché longtemps, qu'il entendit une eſpèce d'harmonie qui devenoit plus mélodieuſe, à meſure qu'il en approchoit: il ſe douta de ce qui la cauſoit, & chaſſant encore quelque temps ſes chèvres devant lui, tandis qu'il obſervoit tout ce qu'il y avoit aux environs, il s'arrêta dans un petit bocage, au travers duquel couloit un agréable ruiſſeau.

Le voiſinage d'un lieu dangereux, & l'approche d'une aventure téméraire, lui cauſèrent quelques réflexions & quelqu'émotion, mais ni crainte, ni repentir.

Il ſe diſoit ſans ceſſe:

Ce n'est rien qu'entreprendre, à moins que l'on n'achève ;
Et quand je devrois succomber ;
Il est beau qu'un mortel à Luisante s'élève ;
Il est beau même d'en tomber.

Et un moment après :

Si je l'entreprends en vain,
Je ne saurois périr pour un plus beau dessein.

Tandis qu'il se fortifioit ainsi par toutes les magnanimités d'opéra qui lui venoient en tête, il vit arriver une personne qui s'empara de toute son attention. A sa fraîcheur, on l'eût prise pour l'aurore d'un jour d'été : à sa taille, pour la mieux faite des déesses : & à sa grâce, pour toutes les grâces rassemblées dans une personne.

Elle étoit simplement vêtue : mais un arrangement naturel, que soutenoit un air de propreté, la pâroit tellement, en dépit de ses habits, qu'elle lui parut une princesse déguisée.

Il la regarda trois fois depuis les pieds jusqu'à la tête, à mesure qu'elle avançoit vers le ruisseau ; & trois fois il jura tout bas qu'il n'avoit jamais vu de pieds si bien tournés, ni tant d'agrémens que dans la figure qu'ils soutenoient.

Il se détourna, faisant semblant de suivre ses chèvres. Elle remplit une cruche qu'elle avoit apportée, s'assit au bord du ruisseau, joignit les mains, & se mit à regarder tristement le courant de ses eaux.

Il se rapprocha dans le temps qu'ayant poussé quelques soupirs, elle se mit à dire : non, jamais créature ne fut si malheureuse : hélas ! poursuivit-elle, puisque je suis assurée que mes malheurs ne changeront que pour augmenter, comment puis-je me résoudre à vivre ? Elle s'arrêta quelque temps après cette réflexion, mais ce ne fut que pour pleurer ; & un moment après : heureux oiseaux, disoit-elle, qui n'avez à craindre que les élémens, les hommes & d'autres oiseaux qui vous font une guerre continuelle, du moins jouïssez-vous de la liberté, malgré toutes vos alarmes, & vous n'êtes pas condamnés à la vue éternelle de ce qu'il y a de plus affreux au monde.

Elle répandit de nouvelles larmes en achevant ; & après s'être lavé le visage & les mains, elle prit sa cruche & s'en alla.

Tarare l'avoit examinée attentivement, sans qu'elle eût pris garde à lui : il avoit trouvé sa personne toute charmante, & à son air il trouva qu'elle avoit l'esprit natu-

rel, l'humeur douce, le cœur ſincère, & cependant, l'ame aſſez fière. C'étoit trouver bien des choſes en un moment; cependant, il ne s'étoit point trompé : il n'eut pas de peine à deviner qui elle étoit.

Il paſſa la journée dans ce bocage, comme il lui plut, & la nuit étant venue, il y laiſſa ſes chèvres, & s'avança dans la plaine pour y faire quelque découverte.

Plus il alloit en avant, moins il ſavoit où il alloit : il eût erré longtemps de cette manière, ſi un éclat ſoudain de lumière ne lui eût fait découvrir une grande maiſon platte, à deux cent pas de lui : cette lumière étant diſparue, il ne laiſſa pas de parvenir, en tâtonnant, à cette maiſon : il ne douta point que ce ne fût celle de la ſorcière, & ne jugeant pas à propos de ſe préſenter à la porte, il grimpa ſur le toit le plus doucement qu'il put.

Elle n'étoit couverte que de paille, & ayant prêté l'oreille quelque temps ſans rien entendre, il écarta, le plus délicatement qu'il put, la paille de l'endroit où il étoit, & par l'ouverture qu'il venoit de faire, il vit l'horrible Dentue qui, en marmottant quelques mots barbares, jetoit des herbes & des racines dans une grande chau-

dière qui étoit ſur le feu : elle remuoit tout cela en rond, avec une dent qui lui ſortoit de la bouche, & qui avoit deux aunes de long : après qu'elle eut quelque temps tourné toutes ces drogues, elle y jeta trois crapauds & trois chauveſouris, & ſe mit à dire :

Par mon chapeau, par ma jument,
Par ma fureur, par ma malice,
Achevons cet enchantement ;
C'eſt pour déplumer mon amant,
Qu'il faut que mon pouvoir s'uniſſe.

Son amant, grands dieux! s'écria Tarare, il faut que ce ſoit quelqu'un de ces monſtres qui m'ont voulu arrêter dans les bois : cependant, la ſorcière mettoit de temps en temps dans ſa chaudière un doigt, qui avoit un ongle preſque auſſi long que ſa dent ; c'étoit pour prendre de cette belle compoſition, qu'elle goûtoit, pour voir comment alloit le ſortilège.

Au coin du feu étoit un petit monſtre ſi laid & ſi boſſu, qu'il faiſoit encore plus peur que ſa mère.

La belle que Tarare avoit vue dans le petit bois, étoit à genoux devant ce monſtre, &, avec ſes bras de neige & ſes

mains d'ivoire, elle lavoit les pieds les plus crasseux & les plus infâmes que jamais on ait lavés.

Tarare vit bien qu'elle s'en déseſpéroit, & il n'en étoit pas moins déseſpéré. Dentue s'étant apperçue que la pauvre fille pleuroit, leva ſa grande dent, & la regardant de travers : malheureuſe ! dit-elle, oſes-tu bien ſervir de ſi mauvaiſe grâce celui qui dans deux jours ſera ton mari, au lieu de remercier le ciel d'être au fils de Dentue, & de poſſéder un tel époux ?

Tarare ne put s'empêcher de treſſaillir à ces paroles : la ſorcière leva la tête à ce bruit ; & lui, deſcendant au plus vîte, de peur d'être ſurpris, regagna le petit bocage du mieux qu'il put : il y paſſa le reſte de la nuit à ſonger à ce qu'il venoit de voir, & à méditer ſon entrepriſe. Le matin ſuivant ramena la belle fille au bord du ruiſſeau.

Elle y revint avec tous ſes charmes, toute ſa douleur, & par-deſſus tout cela, avec de vilains habits craſſeux, & du linge fort ſale, qu'elle ſe mit à laver en pleurant de tout ſon cœur.

Cette ſeconde vue, au bord du même ruiſſeau, augmenta la compaſſion qu'il avoit eue pour elle, & lui fit ſentir qu'il auroit



Elle tourna les yeux avec ſurpriſe vers lui: ſa figure et ſa maniere de joüer ne s'accordoient pas

...arillier inv. — C. De Ghendt Sculp

bientôt besoin de la sienne. Elle étoit panchée vers le ruisseau en lavant ces vilaines hardes ; elle paroissoit d'un désespoir à s'y précipiter, s'il y eût eu de quoi la noyer. La posture où elle étoit laissa voir à Tarare la gorge du monde la mieux formée ; il en loua le ciel, sans oser pourtant se flatter qu'elle lui seroit jamais de rien.

Il crut qu'il étoit temps de se découvrir à elle : mais avant que de lui plaire, il voulut attirer son attention, & tirant une flûte de sa poche, il se mit à jouer un air assez touchant : il ne peignoit pas la moitié si bien qu'il jouoit de la flûte, & c'est tout dire.

Elle tourna les yeux avec surprise vers lui : sa figure & sa manière de jouer ne s'accordoient pas : quand il s'apperçut qu'elle l'écoutoit, il fit semblant de suivre ses chèvres qui s'éloignoient : non, dit-elle, quand il eut cessé de jouer, l'harmonie de Sonante n'est pas si agréable : qu'il est heureux, poursuivit-elle, ce pauvre, qui passe sa vie à garder les chèvres ! hélas ! tout malotru qu'il est, je voudrois de bon cœur être ce misérable. Mais que vient-il faire si près d'un lieu déteſtable, puisqu'il ne tient qu'à lui de mener plus loin son chétif trou-

peau? Que vient-il faire auprès de la demeure de Dentue?... Il vient vous en délivrer, belle Fleur d'Epine, dit-il, en approchant d'elle tout d'un coup.

Elle en fut si surprise, qu'elle pensa s'évanouïr; mais il ne lui en donna pas le temps. Oui, dit-il, je vous délivrerai, ou j'y perdrai la vie. Hélas! dit-elle en le regardant avec attention, pauvre garçon que tu es, tu peux mourir, mais tu ne saurois me sauver, puisqu'il faudroit pour cela me dégager de l'esclavage où je suis, & que cela est impossible. Tu me vois occupée du plus dégoutant emploi du monde: cependant, j'y passerois de bon cœur ma vie, si je n'avois à craindre quelque chose de plus effroyable; mais on veut que j'épouse le fils de Dentue.

Je sais tout cela, lui dit Tarare, & je vous en sauverai.

Elle regarda tout de nouveau un homme qui parloit avec tant de confiance, & qui paroissoit tout savoir: il n'avoit eu que le plaisir de la voir, & n'avoit pas encore senti celui d'en être regardé: il le préféra dans son ame à tous ceux qu'il eût jamais eu: il ôta son emplâtre pour paroître moins défiguré: je ne sais s'il fit bien; cependant,

ſi elle ne fut pas fort touchée de ſon viſage, elle s'accoutumoit aſſez à ſa manière de parler. Il lui dit que, n'étant pas ce qu'il lui paroiſſoit, il avoit entrepris de l'enlever, elle, le chapeau lumineux & la jument Sonante : qu'il avoit entrepris tout cela pour le ſervice d'une princeſſe, qui paſſoit pour la merveille du monde; & dont il commençoit à ne ſe plus ſouvenir. Quel moyen, diſoit-il de s'en ſouvenir, quand on vu la charmante Fleur d'Epine! c'eſt elle qui ſera déſormais l'objet de toutes mes entrepriſes.

Elle ne parut point offenſée de la déclaration, ni choquée du ſacrifice : dans le peu qu'ils eurent à reſter enſemble, Tarare fut confirmé dans tout ce qu'il avoit d'abord jugé de ſon eſprit & de ſes ſentimens : il la conjura de ſe fier à lui de tout ce qui regardoit l'exécution de ſon entrepriſe : il ne lui demanda que de conſentir à ce que propoſeroit un homme qui choiſiroit deux ou trois cent mille morts plutôt que de l'offenſer.

Il s'informa d'elle préciſément où étoit l'écurie de Sonante : il ſut qu'on ne ſe donnoit pas la peine de la fermer, n'y ayant pas d'apparence qu'on pût voler une jument

qui ne faisoit pas le moindre mouvement sans qu'on l'entendît, & dont l'harmonie devenoit bien plus éclatante, dès qu'on la sortoit de l'écurie : il n'en demanda pas davantage, elle n'osa rester plus longtemps, & lorsqu'ils se séparèrent, elle le regarda tout aussi longtemps qu'elle put.

Dès qu'il l'eut perdue de vue, il se recommanda sérieusement à une fortune qui ne l'avoit pas encore abandonné, à une industrie dont il avoit plus besoin que jamais, & à toute la fermeté de son courage. Il sentoit bien qu'il étoit inspiré par quelque chose au-dessus de l'adresse & du bon sens. Il s'imagina que c'étoit sa nouvelle passion; mais c'étoit toute autre chose. Cependant, bien résolu de suivre tous ces mouvemens inconnus, il commença par souffleter de méchans petits coquins qu'il vit venir avec de la glu, pour prendre les pauvres petits oiseaux; il leur ôta cette glu, de peur qu'ils ne s'en servissent en son absence; & à l'entrée de la nuit, il s'achemina vers l'écurie de Sonante, portant son petit sac de sel & la glu qu'il avoit prise aux petits garçons. Bel équipage pour une entreprise comme la sienne! belles armes

pour ſe garantir du pouvoir redoutable d'une ſorcière à laquelle il vouloit ravir tous ſes tréſors.

Un bruit mélodieux le conduiſit droit à la jument Sonante; il y arriva comme elle venoit de ſe coucher. C'étoit la plus belle, la plus douce & la meilleure bête du monde. Il la careſſa doucement de la main en la ſaluant : elle en fut ſi touchée, qu'elle lui auroit donné ſa vie; car elle étoit accoutumée à ne voir que le fils de la ſorcière qui lui donnoit à manger, & qui ſouvent la maltraitoit, outre qu'il étoit ſi horrible, que bien ſouvent elle eût mieux aimé jeûner que de le voir.

Quand il la vit dans cette diſpoſition, il remplit toutes ſes ſonnettes l'une après l'autre avec du fumier, & les couvrit de cette glu qu'il avoit apportée, pour les empêcher de ſe déboucher. Quand cela fut fait, la gentille Sonante ſe leva d'elle-même pour voir s'il n'y avoit plus rien autour d'elle qui pût faire du bruit.

Tarare réitéra ſes careſſes, la ſella, lui mit ſa bride, & la laiſſant à l'écurie, s'achemina vers la demeure de Dentue. Dès qu'il y fut, il ſe poſta ſur le toît avec les mêmes précautions que le jour d'aupara-

vant : il ne ſavoit pas pourquoi ce ſac de ſel étoit entre ſes mains, quelque part qu'il pût aller; mais il s'en apperçut bientôt. Il vit par la même ouverture, à peu près les mêmes objets, hors que la pauvre Fleur d'Epine lui parut encore plus malheureuſe; car la première fois elle ne faiſoit que laver les pieds de Dentillon : mais alors le petit monſtre, après lui avoir voulu faire quelques amitiés, ſur le pied du prochain mariage, ſe mit à grogner comme un cochon, de ce qu'elle avoit la hardieſſe de rebuter ſes familiarités.

La ſorcière la força de s'aſſeoir au coin du feu, tandis que Dentillon, étendu auprès d'elle, mit ſa tête ſur ſes genoux & s'endormit.

L'infortunée Fleur d'Epine n'oſa témoigner l'horreur qu'elle en avoit; mais elle ne put retenir des larmes qu'il fallut encore cacher à la ſorcière.

Tarare ſentoit toutes ſes afflictions : Dentue, toujours attentive à ſes ſortilèges, en remuoit la compoſition avec ſa grande dent juſques au fond de la chaudière. Elle y jetoit de temps en temps quelque nouveau poiſon, en répétant ce qu'elle avoit dit la nuit précédente. Tarare voulut y mettre

quelque chose du sien, & de l'ouverture de la cheminée, il y vida son sac de sel. La sorcière ne s'en apperçut que lorsqu'elle voulut en goûter, comme la première fois : elle en tressaillit, en goûta pour la seconde fois ; &, trouvant que le maléfice étoit gâté par un ingrédient qui n'y convenoit apparemment pas, elle fit un cri si affreux, qu'on eût dit que quinze mille chat-huans avoient crié à la fois.

Elle ôta promptement son chaudron de dessus le feu, & donna un soufflet à l'innocente Fleur-d'Epine; elle en pensa tomber à la renverse, en réveillant Dentillon, qui lui en donna un autre pour l'avoir éveillé.

Tarare, qui en étoit témoin, crut avoir reçu cinquante soufflets, & autant de coups de poignard dans le cœur. Sa colère prit le dessus de sa prudence : il s'alloit perdre pour la venger, si Dentue, après avoir loué son fils d'un si noble ressentiment, ne lui eût ordonné d'aller chercher de l'eau du ruisseau. Va, mon mignon, disoit-elle, cette vilaine bête prendra mon chapeau pour t'éclairer; je l'y envertois bien toute seule, si ce n'est qu'il n'a aucune vertu que quand il est sur la tête d'une fille, & qu'il ne faut pas que celle qui le porte porte autre chose:

va, mon fils, prends la cruche, ne crains point les esprits : ils n'oseroient approcher quand le chapeau luit ; & je te promets que tu épouseras cette gueuse, qui fait tant la difficile, dès que tu seras de retour.

Oui-dà, j'y consens, dit Tarare en descendant, pourvu que ce ne soit qu'à son retour : il ne s'avisa pas de dire cela tout haut. Dès qu'il fut à terre, il courut en toute diligence se poster entre la maison & le ruisseau ; à peine y fut-il, qu'il vit tous les lieux d'alentour éclairés comme en plein midi : la charmante Fleur-d'Epine fut le premier objet qui s'offrit à ses yeux ; elle lui parut si brillante, malgré l'éclat de ce chapeau, qu'il sembloit que ce fût elle qui lui prêtât sa lumière. Le petit monstre qui l'accompagnoit, se traînoit à peine sous le poids d'une cruche vide : le petit vilain ne se contentoit pas d'être bossu pour faire horreur, il étoit boiteux comme un chien, & si petit, qu'il avoit vainement essayé de prendre sa belle maîtresse sous le bras, jamais il n'avoit pu atteindre qu'à la hauteur de sa poche : il s'y étoit attaché, se traînant après elle du mieux qu'il pouvoit ; car dieu sait les enjambées qu'elle faisoit pour s'en dépêtrer : son cœur battoit si fort de crainte & d'espérance, qu'elle

qu'elle n'en pouvoit plus, lorſqu'elle vint à l'endroit où Tarare l'attendoit : ſa vue la fit treſſaillir ; elle rougit, & pâlit un moment après : je ne ſais s'il vit ces différentes agitations, ni comme il les expliqua, s'il s'en apperçut ; mais après l'avoir raſſurée, ſe ſaiſiſſant de Dentillon, il lui enveloppa toute la tête dans ſon mouchoir, & après l'avoir chargé ſous ſon bras, comme on enlèveroit un barbet, il donna la main à Fleur-d'Epine, & s'avança vers l'écurie à grands pas.

Il y trouva Sonante dans le même état qu'il l'avoit laiſſée. Il inſtruiſit Fleur-d'Epine de ſon deſſein en peu de mots ; elle étoit ſi éperdue, qu'elle approuva tout ſans rien entendre. J'ai une frayeur, diſoit-elle ; je ne crains plus pour moi ſeule, & c'eſt avoir trop à craindre : vous avez déjà tant fait, que je devrois me raſſurer ſur ce que vous me dites ; pour cela ſauvons-nous en diligence, puiſqu'il n'y a que cela qui nous puiſſe ſauver : mais que ferez-vous de ce petit monſtre ? Je l'écorcherai tout vif, dit-il, pour la peur que vous avez eue de l'épouſer, & pour le ſoufflet qu'il vous a donné, ſi ce n'eſt que ſa mère ne ſeroit pas ſi affligée de cette douce mort, qu'elle le ſera de celle que je lui prépare.

La généreuse Fleur d'Epine, qui ne pouvoit consentir à d'autres cruautés qu'à celle des beautés sévères envers les tendres amans, se préparoit à demander grâce pour le misérable; non, lui dit Tarare, ne soyez point allarmée: tout le mal que nous lui ferons, n'ira qu'à être bien à son aise, tandis que nous serons exposés à la fatigue: je vous prie même de lui laisser quelque faveur pour se souvenir de nous, puisqu'il perd l'espérance de vous avoir pour femme; permettez qu'il porte votre coëffure, en attendant l'honneur de vous revoir.

Fleur-d'Epine ne savoit ce que cela vouloit dire: mais elle trouvoit qu'il n'étoit pas trop saison de plaisanter dans une telle conjoncture; pour le petit Dentillon dès qu'il en fut coëffé, son visage parut plus détestable; il avoit entendu la menace de l'écorcherie, & quand il vit qu'elle n'aboutissoit qu'à porter la coëffe de sa maîtresse, il se crut sauvé.

Mais Tarare lui ayant lié les pieds & les mains, & fourré assez de foin dans la bouche pour l'empêcher de crier; il couvrit tout son corps de foin, de manière qu'on ne lui voyoit que le derrière de la tête assez proprement coëffée.

Cette cérémonie achevée, après avoir caressé Sonante, il monta dessus, prit Fleur-d'Epine devant lui, se mit en campagne, & tourna le dos au palais de la sorcière.

Quoique Sonante fût plus vîte que le vent, elle étoit plus douce qu'un bateau. Tarare, voulant profiter de sa vîtesse, lui mit la bride sur le cou, pendant une heure : mais jugeant qu'il avoit fait cinquante lieues, il se crut assez loin pour laisser un peu prendre haleine à la jument. Il avoit raison d'être content, après avoir mis à fin une si terrible aventure, en délivrant ce qu'il commençoit d'aimer; il respiroit sans allarmes, & ce qu'il aimoit étoit entre ses bras sans pouvoir s'en offenser : heureuse situation pour un homme, qui, ayant tenté l'entreprise pour la gloire, venoit de l'achever pour l'amour. Il n'avoit plus que la crainte de ne pas plaire à ce qu'il aimoit, & c'étoit bien assez; il étoit trop éclairé sur son mérite, pour se flatter d'aucun espoir sur l'agrément de sa figure; il ne savoit que trop que sans le secours de son esprit & de son amour, il n'y avoit rien en lui de fort engageant; chaque vue de Fleur d'Epine avoit redoublé sa passion; & ce n'étoit pas la diminuer que de la tenir entre ses bras,

quoique le plus respectueusement du monde.

Belle Fleur d'Epine, lui disoit-il, sentant qu'elle trembloit encore, vous n'avez plus rien à craindre de Dentue, & vous n'avez sans doute rien qui doive vous inquiéter auprès d'un homme dont les sentimens pour vous sont tels qu'ils doivent être. Je connois tout votre mérite; car j'ose dire que personne ne s'y connoît mieux : mais je n'ose vous dire que je le sens jusqu'au fond du cœur; il seroit pourtant bien extraordinaire que cela fût autrement. Des raisons assez particulières m'ont fait quitter mon pays : quand j'en partis, je n'avois ni projet ni dessein arrêté, je ne savois pas trop ce que j'allois chercher par le monde : mais je ne connois que trop à présent que c'étoit vous; ayez agréable que je vous amuse pendant quelques momens par ce récit.

Fleur d'Epine ne sachant que répondre à tant de choses qu'on lui disoit à la fois, se pencha doucement contre lui, comme pour se reposer; il aimoit bien cette façon de répondre, & sans en attendre d'autre, il continua de cette manière.

Je suis fils d'un petit prince, dont les états sont des plus petits : mais en récompense, les sujets y sont riches, contens & fidèles.

J'avois un frère, dieu ſait ce qu'il eſt devenu; nous n'avions pas plus de ſix ans, quand mon père nous prit tous deux en particulier, & nous parlant comme ſi nous avions eu de la raiſon : mes enfans, dit-il, comme vous êtes jumeaux, le droit d'aîneſſe ne ſauroit décider de la ſucceſſion entre vous. Cependant, comme mes états ſont trop petits pour être partagés, je prétends que l'un de vous deux céde ſes droits à l'autre; & afin que celui qui aura cédé ne s'en répente pas, j'ai deux dons à vous accorder, dont le moindre pourra faire votre fortune ailleurs: & ces dons ſont l'eſprit & la beauté : mais comme il faut que ces avantages ſoient ſéparés, que chacun choiſiſſe celui qu'il aime le mieux : nous répondîmes tous deux à la fois; je demandai l'eſprit, & mon frère la beauté.

Mon père nous ayant embraſſés, nous dit que chacun auroit avec le temps ce qu'il avoit choiſi.

Mon frère s'appeloit Phénix, & moi Pinçon; & ſi nous avions eu d'autres frères, je ne doute pas qu'on ne les eût appelés, les uns merles, les autres ſanſonnets, roſſignols ou ſerins, ſelon le nombre; car une des folies du bon petit prince étoit celle

des oiseaux ; l'autre, de vouloir que ses enfans l'appelassent Monsieur mon père, en parlant de lui ; ce qu'il ne put jamais obtenir de moi : mais Phénix lui en donnoit plus qu'il n'en demandoit ; cela fut peut-être cause qu'on lui tint mieux parole qu'à moi ; car à l'âge de dix-huit ans, c'étoit ce qu'on avoit jamais vu de plus beau dans notre sexe : mais pour moi, quoiqu'on me flattât sur les gentillesses de mon esprit, je regardois cela comme ce qu'on dit de tous les enfans du monde, quand les péres & les mères vont fatiguant tous les gens de leurs bons-mots ; & je ne me sentois qu'autant d'esprit qu'il en falloit pour connoître que je n'en avois pas assez.

Quoique nos inclinations fussent différentes, jamais il n'y eut d'union égale à celle qui étoit entre mon frère & moi. Je passois mon temps à lire tous les livres que je pouvois attraper bons ou mauvais, je distinguai bientôt les uns des autres, & me trouvant réduit à un assez petit nombre, je fus presque faché d'une délicatesse qui retranchoit beaucoup de ma lecture. Phénix ne songeoit qu'à se parer pour éblouir par la figure.

Enfin, notre père mourut, & parut aussi

content qu'on le peut être quand on meurt, de ce qu'il nous laiſſoit dans une union ſi parfaite; dès qu'il fut en terre, nous commençâmes pour la première fois à être de différens avis, & à vouloir conteſter l'un contre l'autre : mais dans une diſpute, qui fut très-opiniâtre, il ne s'agiſſoit que de vouloir céder chacun ſon droit; Phénix ſe tuoit de me dire que, comme j'étois plus capable de gouverner, je méritois mieux de ſuccéder; que pour lui, fait comme il étoit, dieu merci, en quelqu'endroit du monde qu'il allât, il n'avoit pas peur de manquer. Ce fut en vain que je lui donnai d'autres bonnes raiſons pour ſe mettre en poſſeſſion de notre petite principauté : je ne le perſuadai pas; ainſi, après un long débat, nous demeurâmes d'accord que nous partirions le même jour pour chercher fortune chacun de ſon côté, à la charge que celui qui ſeroit établi le premier, tâcheroit d'en informer l'autre, afin qu'il revînt ſe mettre en poſſeſſion de notre commun héritage. Nous laiſſâmes des miniſtres fidèles pour gouverner en notre abſence; & Phénix s'étant mis en campagne avec tous les charmes du monde, je partis avec le peu de bon ſens qui m'étoit tombé en partage.

Nous prîmes différentes routes. La première aventure qui m'arriva dans celle que j'avois prise, est assez singulière, quoique ce ne soit pas de ces événemens périlleux ou éclatans qui signalent les héros : j'avois parcouru beaucoup de provinces, sans rien trouver qui me donnât la moindre espérance de m'élever à quelque fortune considérable. Je ne laissois pas de m'instruire par-tout où je trouvois quelque chose digne de mon attention ; j'appris des secrets de toutes les natures ; je remarquai ce que chaque pays avoit de singulier : mais rien de tout cela ne contentoit ma curiosité.

Parvenu enfin au royaume de Circassie, qui est le pays des beautés, je m'étonnai de l'avoir presque traversé d'un bout à l'autre, sans en trouver une qui m'eût seulement donné de l'admiration. J'en attribuai la cause au changement de gouvernement qui étoit arrivé dans le royaume ; & je crus que les troubles avoient pu disperser ces beautés, que j'avois cru rencontrer à chaque bout de champ, de la manière qu'on m'en avoit parlé.

Je marchois un jour le long d'un fleuve qui bordoit une vaste plaine ; au de-là de ce fleuve s'élevoit un bâtiment, qui me pa-

rut aſſez ſuperbe : la curioſité de le voir me prit ; je vis les dehors d'un château qui me parut la demeure de quelque ſouverain. Le dedans m'en parut aſſez ſombre, & les habitans triſtes ; cependant, j'y vis plus de beautés que dans le reſte de la Circaſſie : mais jamais il n'y en eut de plus ſauvages. Celles qui me voyoient de loin me fuyoient ; & celles qui ne pouvoient m'éviter, au lieu de répondre aux honnêtetés que je leur diſois, en les abordant, ne tournoient pas ſeulement la tête de mon côté : voilà, dis-je en moi-même, des figures auxquelles il ne manque que la parole, tant elles repréſentent naturellement de très-belles femmes. Je traverſai je ne ſais combien de galeries, ſans rencontrer dans ce vaſte château que des objets auſſi ennuyans qu'ils paroiſſoient ennuyés, lorſque j'entendis de grands éclats de rire dans un appartement ſéparé de ces galeries : je fus bien aiſe que tout ne fût pas abîmé dans la triſteſſe que ce lieu commençoit à m'inſpirer. J'entrai dans cet appartement ; & dans la chambre où ces éclats de rire continuoient encore, je vis quatre pies aſſiſes autour d'une table, qui jouoient aux cartes ; elles ne furent point effarouchées de ma pré-

ſence; au contraire, après m'avoir fait quelques civilités, elles continuèrent un jeu où je ne comprenois rien, moi qui ſais tous les jeux du monde : il y avoit une corneille de fort bonne mine, aſſiſe auprès d'elles, qui faiſoit des nœuds en les voyant jouer.

J'avoue que je fus aſſez ſurpris d'un ſpectacle ſi nouveau; je ne pouvois comprendre ce que c'étoit que cet enchantement : elles mêloient, coupoient & donnoient, comme ſi elles n'avoient fait autre choſe de leur vie. Au fort de mon attention, une de ces pies, après avoir long-temps plié une de ſes cartes, les jeta toutes ſur la table avec tranſport, & ſe mit à crier Tarare, de toute ſa force.

Les autres y répondirent; la corneille même, qui n'étoit pas du jeu, cria Tarare; & après cela ce furent de nouveaux éclats de rire, mais ſi perçans, que je n'y pus tenir.

Je ſortis de l'appartement des pies du ſombre château, & trois jours après du royaume. Ce fut environ en ce temps-là que le bruit de cette beauté de Luiſante commençoit à ſe répandre par-tout; j'en appris des choſes ſi merveilleuſes, que je ne pus les croire; & quelque danger qu'on me dit qu'il y avoit à la regarder, je réſolus de m'éclaircir par

moi-même, ſi ce qu'on en diſoit étoit véritable.

L'heureux royaume de Cachemire m'avoit dès long-temps inſpiré la curioſité de le voir, par les récits qu'on m'en avoit faits. L'envie de quitter mon nom me vint tout-à-coup; je ne ſais ſi ce fut par l'uſage introduit parmi les aventuriers, qui ſe déguiſent toujours, ou ſi le nom de Pinçon ne me paroiſſoit pas aſſez noble pour un homme qui avoit envie de faire parler de lui chez la première beauté du monde : mais enfin je changeai mon nom, & l'aventure des pies m'étant reſtée dans la tête, je pris Tarare pour mon nom. Tarare, dit Fleur d'Epine. Juſtement pourſuivit-il; & ce qu'il y a de ſingulier à ce nom, c'eſt qu'il ſemble qu'on ne puiſſe l'entendre, que l'envie de le répéter, comme vous venez de faire, ne prenne tout auſſi-tôt.

A l'entrée du royaume de Cachemire (par la route que j'avois priſe), la ſavante Serène a établi ſa demeure enchantée. Le déſir de connoître une perſonne, que des connoiſſances ſurnaturelles, acquiſes par une longue étude, rendoient la plus illuſtre des mortelles, m'engageoit autant au voyage de Cachemire, que tout ce qu'on avoit dit

de Luisante : mais la difficulté d'y parvenir, pensa me rebuter : de mille & mille gens qui avoient eu le même dessein que moi, un très-petit nombre avoit réussi. On savoit à peu près le lieu de sa résidence ; mais c'étoit en vain qu'on le cherchoit. Il étoit impossible de le trouver, si la fortune, ou plutôt un aveu favorable de la magicienne ne vous y guidoit. Je fus assez heureux pour être admis à sa présence ; & apparemment je n'en fus digne, que par l'extrême passion que j'avois de rendre mes hommages à ce génie supérieur à tous les autres.

Je ne veux point vous ennuyer par la description particulière d'un séjour dont les beautés se peuvent à peine imaginer. Tout ce que je vous dirai, c'est que cet endroit de Cachemire est, à l'égard du reste, ce que le délicieux royaume de Cachemire est à l'égard du reste de la terre. Le peu de temps qu'il me fut permis de rester auprès d'elle me valut assurément beaucoup plus que le don d'esprit que mon père croyoit m'avoir laissé en partage ; je crus m'appercevoir que mon admiration & mes respects m'avoient attiré sa protection ; elle me la fit espérer en la quittant, & je la quittai, dans

la résolution de m'en rendre aussi digne qu'il me seroit possible.

Je ne voulus pas me faire voir, en arrivant où étoit la cour. Je connus bientôt ce que c'étoit que le génie du bon calife. Je fus informé du caractère de son premier ministre : comme il n'avoit pas la capacité qu'ont d'ordinaire, ou que doivent avoir ceux qui gouvernent sous leur maître, il n'avoit pas aussi leur présomption, & moins encore leur rudesse; c'étoit le ministre le plus affable qui fût jamais. Il avoit une femme, qui n'étoit pas si simple, mais qui étoit encore plus accueillante. Je me mis à son service en qualité d'écuyer, & je m'apperçus bientôt que je ne déplaisois pas à madame la Sénéchale. Quelle sorte de beauté étoit-ce, dit Fleur d'Epine, en l'interrompant ? De celles qui la font comme il leur plaît, répondit-il, & continuant son discours, comme le Sénéchal son époux étoit tout des plus grossiers, je n'eus pas de peine à passer pour fort habile dans son esprit; cela fit qu'on se servit de moi pour chercher un remède aux maux que faisoient chaque jour les yeux de la princesse.

Tarare alors lui conta de quelle manière il étoit venu à bout de la peindre. Vous

l'avez donc souvent regardée, dit Fleur d'Epine? Oui, dit-il, tout autant que j'ai voulu, & sans aucun danger, comme je viens de vous dire. L'avez-vous trouvée si merveilleusement belle qu'on vous avoit dit, poursuivit-elle? Plus belle mille fois, répondit-il. On n'a que faire de vous demander, ajouta-t-elle, si vous en êtes d'abord devenu passionnément amoureux : mais dites-m'en la vérité.

Tarare ne lui cacha rien de ce qui s'étoit passé entre lui & la princesse, pas même l'assurance qu'elle lui avoit donnée de l'épouser, en cas qu'il réussît dans son entreprise.

Fleur d'Epine ne l'eût pas plutôt appris, que, repoussant les mains dont il la tenoit embrassée, elle se redressa, au lieu d'être panchée contre lui comme auparavant. Tarare crut entendre ce que cela vouloit dire; & continuant son discours, sans faire semblant de rien; je ne sais, dit-il, quelle heureuse influence avoit disposé le premier penchant de la princesse en ma faveur : mais je sentis bien que je n'en étois pas digne par les agrémens de ma personne, & que je la méritois encore moins par les sentimens de mon cœur; car je ne me suis que trop

apperçu depuis, que l'amour que je croyois avoir pour elle, n'étoit tout au plus que de l'admiration. Chaque instant qui m'en éloignoit, effaçoit insensiblement son idée de mon souvenir, & dès le premier moment que je vous ai vue, je ne m'en suis plus souvenu du tout.

Il se tut, & la belle Fleur d'Epine, au lieu de parler, se laissa doucement aller vers lui comme auparavant, & appuya ses mains sur celles qu'il remit autour d'elle pour la soutenir.

Ils en étoient là; le jour commençoit à paroître, & Tarare ayant pris le chapeau lumineux, pour en soulager Fleur d'Epine, (qui ne l'avoit point quitté durant l'obscurité), ils ne furent plus éclairés que du foible éclat de l'aurore naissante: sa fraîcheur ranimoit les fleurs, & les larmes précieuses qu'elle répandoit, arrosant l'herbe des prairies, abattoient la poussière sur les grands chemins.

Mais dans le temps que la belle avant-courière du jour ouvroit les portes de l'orient aux chevaux du soleil, la jument Sonnante se mit à hennir. Fleur d'Epine en tressaillit, & tremblant dans tout son corps: ah! dit-elle, nous sommes perdus; la for-

cière nous suit. Tarare regarda derrière lui, & vit la terrible Dentue montée sur une licorne couleur de feu, qui menoit en lesse deux tigres, dont le plus petit étoit bien plus haut que Sonante.

Tarare tâcha de rassurer Fleur d'Epine, en lui disant que la jument alloit si vîte, qu'ils auroient bientôt perdu de vue la sorcière & son équipage; & là-dessus il voulut pousser à toute bride : mais Sonante demeuroit tout court. Ce fut en vain qu'il lui appuya les talons, & qu'il l'incita de toutes les manières; elle étoit immobile.

Fleur d'Epine s'évanouïssoit entre ses bras, voyant la sorcière à cinquante pas d'eux; Tarare avoit beau lui protester que tant qu'il auroit une goutte de sang dans les veines, elle ne tomberoit ni entre ses mains, ni entre les griffes de ses tigres : tout cela n'avoit garde de la remettre.

Dentue approchoit toujours, & Tarare, ne sachant plus à quel saint se vouer, s'avisa d'essayer les voies de la douceur, & caressant la jument : Quoi! ma bonne Sonante, lui dit-il, voudrois-tu livrer ta belle maîtresse à cette vilaine sorcière qui la poursuit? n'as-tu donc commencé de si bonne grâce que pour nous trahir à la fin? Mais

il avoit beau la piquer d'honneur par ces paroles, elle ne s'en ébranla pas, & la sorcière n'étoit plus qu'à vingt pas de lui, quand Sonante remua trois fois l'oreille gauche ; il mit vîte le doigt, & y ayant trouvé une petite pierre, il la jeta par-dessus son épaule gauche : dans un instant il s'éleva de terre une muraille entre la sorcière & lui. Cette muraille n'avoit que soixante pieds de haut, mais elle étoit si longue qu'on n'en voyoit ni le commencement, ni la fin.

Fleur d'Epine respira. Tarare remercia le ciel, & Sonante partit comme un éclair.

Ils avoient déjà perdu de vue la nouvelle muraille, & Tarare, croyant Fleur d'Epine en sûreté, alloit lui dire quelque chose de tendre, & peut-être de joli, lorsque Sonante s'arrêta tout court au milieu de sa course. Tarare tourna la tête & vit l'éternelle Dentue, qui les poursuivoit de nouveau. Quoi! s'écria-t-il, n'y a-t-il donc aucune muraille qui soit à l'épreuve de sa licorne, de ses tigres, de sa longue dent & de son épouvantable griffe ? Pendant ces réflexions, toutes les frayeurs de Fleur d'Epine la reprirent. La jument, plus rétive encore que la première fois, sembloit clouée à la terre. Tarare ne perdant pas courage,

ſe mit à haranguer Sonante d'une manière plus touchante qu'il n'avoit fait auparavant. Hélas ! lui diſoit-il, bonne Sonante, je vois bien que la ſorcière a jeté ſur vous quelque ſort, & que lorſqu'elle peut vous voir, vous ne ſauriez plus remuer. Si cela n'étoit, ayant le cœur auſſi bien fait que vous l'avez, je gage que vous aimeriez mieux mourir que de ne pas ſauver votre jeune maîtreſſe, la belle Fleur d'Epine : mais comme je vois par votre triſteſſe que vous n'avez plus de ſecours à nous offrir, je vous demande une grâce, qui eſt de ſauver la charmante Fleur d'Epine. Dès que j'aurai mis pied à terre, je m'en vais au devant de la ſorcière & des tigres : peut-être que la fortune ſecondera mon courage. Fuyez de toute votre force avec ma chère Fleur d'Epine, tandis que Dentue tiendra les yeux ſur moi; adieu, bonne Sonante, ſauvez Fleur d'Epine, ne l'abandonnez pas, je vous conjure, & ſi vous ne me revoyez plus, faites-la quelquefois ſouvenir de l'homme du monde qui l'aimoit le plus tendrement. Il alloit mettre pied à terre en achevant : mais Fleur d'Epine lui ſerra les mains pour le retenir.

Pour la bonne Sonante, elle fut ſi atten-

drie, qu'elle se mit à pleurer comme une folle : elle sanglottoit à fendre les rochers les plus durs, & des larmes plus grosses que le pouce couloient de ses beaux yeux jusqu'à terre : pendant qu'elle menoit un deuil inutile, la sorcière approchoit. Ce fut alors qu'elle remua six fois l'oreille droite.

Tarare n'y trouva qu'une goutte d'eau qui pendoit au bout de son doigt : il la jeta par-dessus son épaule droite : cette goutte d'eau ne fut pas plutôt à terre, que ce fut un fleuve qui devint bientôt si large, qu'on l'eût pris pour un bras de mer ; ces eaux étoient plus rapides que celles d'un torrent, & s'étendirent du côté que Dentue les avoit poursuivis : mais ce fut avec tant d'impétuosité qu'elle, sa licorne & ses tigres pensèrent s'y noyer.

Ce fut un plaisir pour Fleur d'Epine & Tarare, de voir comme l'eau la poursuivoit, à mesure qu'elle pressoit sa licorne pour la fuir.

Dès qu'on ne la vit plus, Sonante fit un saut d'allégresse qui pensa faire tomber Fleur d'Epine ; cela donna occasion à Tarare de la serrer encore plus étroitement, comme pour la soutenir ; car, quoiqu'il ne se fût pas attendu à ce transport soudain de la

jument, comme il étoit bon homme de cheval, il n'en fut que médiocrement ébranlé.

Les voilà donc une seconde fois délivrés des horreurs de la maudite Dentue. Tarare espéroit que ce seroit la dernière alarme qu'elle leur donneroit. La bonne Sonante sembloit prendre part à la tranquillité qui succédoit à toutes les inquiétudes qu'ils venoient d'avoir, & elle couroit d'une légéreté inconcevable. Tarare voyant qu'elle alloit toujours, s'avisa de l'arrêter au bout de quelque temps, pour l'informer de son dessein, ne sachant pas si la route qu'elle tenoit les conduiroit où il vouloit aller; c'est pourquoi lui ayant remis la bride sur le cou : Sonante, lui dit-il, je sais bien qu'on ne se peut égarer avec vous : nous voulons aller au pays de Cachemire; il est tout environné de montagnes & de précipices d'un côté, & c'est celui qui est auprès de la demeure de Serène; menez nous y par ce côté.

Et pourquoi au pays de Cachemire, lui dit Fleur d'Epine? n'est-ce pas celui de Luisante? C'est le royaume de son père, dit-il, & c'est à son père que j'ai promis de porter les dépouilles de la sorcière, telles que les demande Serène.

Eh ? quoi, lui dit-elle, un peu troublée, ne m'avez-vous pas dit que, quoique vous eussiez entrepris ce dangereux exploit pour Luisante, vous n'aviez songé qu'au plaisir de me délivrer en l'achevant ? Que j'étois folle, poursuivit-elle, de me flatter un moment qu'on pût oublier la plus belle personne du monde pour songer à une créature comme Fleur d'Epine ? Pourquoi me le disiez-vous, puisque vous ne le pensiez pas ? Ah ! Tarare, dit-elle, en laissant tomber quelques larmes, je vois bien que votre seul empressement est de paroître devant les beaux yeux qui vous charment encore, chargé des dépouilles que vous lui avez promises, en lui menant Fleur d'Epine en triomphe. Si vous ne m'aviez point trompée, vous ne l'iriez pas chercher, après avoir trouvé ce que vous sembliez craindre si fort de perdre : qui vous empêcheroit de me conduire en votre pays ? Pourquoi me faites-vous éprouver qu'il y a des maux plus grands que ceux dont vous m'avez délivrée ? Si vous ne m'aviez point flattée, mon cœur, toujours tranquille, ne me feroit point envisager comme le plus grand des malheurs celui d'être sacrifiée à Luisante ; elle ne vous aimera que trop, sans

ce nouveau témoignage de votre tendresse.

Tarare se desespéroit de son affliction : mais il étoit charmé de ses alarmes, & voyant qu'elle ne cessoit de pleurer : non, charmante Fleur d'Epine, lui dit-il avec transport, je ne vous ai point trompée, en vous disant que je ne m'exposois que pour vous, & que vous me verriez plutôt mourir à vos yeux, que de songer à vous sacrifier à Luisante ; votre première vue l'a chassée de mon cœur ; chaque moment vous y établit de plus en plus ; vos paroles, qui marquent si bien la délicatesse & la sincérité de vos sentimens, ont pénétré jusqu'au fond de mon ame ; je voulois mourir pour vous sauver, jugez si c'est pour une autre que je veux vivre ; ayez donc l'esprit en repos sur mon dessein, souffrez que je tienne ma parole, puisque je serois indigne de vous, si j'y manquois. Sachez que nous ne saurions être en sûreté que sur les terres de Cachemire, & comptez que s'il en est question, ce sera Luisante que je sacrifierai à l'aimable Fleur d'Epine, au péril de mille vies.

Ce qu'on aime persuade, & l'on croit facilement ce qu'on souhaite. Tarare avoit ouvert son cœur avec un empressement trop

ſincère & trop naturel, pour laiſſer aucune inquiétude à Fleur d'Epine ſur ſes intentions, & dès qu'il la vit raſſurée, il rendit la bride à Sonante, qui tourna tout d'un coup ſur la droite, & ſe mit à galoper comme ce qu'il y a de plus léger & de plus vîte ſur la terre. Ils arrivèrent en moins d'une demi-heure au pied d'une montagne qui paroiſſoit inacceſſible, ſi quelque choſe pouvoit l'être à la légéreté de Sonante.

Tarare connut que c'étoit une de ces montagnes dont l'enceinte couvre les limites du bienheureux Cachemire. Sonante y grimpa comme ſi elle eût marché en raſe campagne, & ne fatigua pas plus ceux qu'elle portoit, qu'elle n'avoit fait dans la plaine. Dès qu'ils furent au ſommet, l'air leur parut embaumé de tous les parfums d'Arabie; & de quelque côté que leur vue s'étendît, un parterre continuel ſembloit s'offrir à leurs yeux, avec tous les agrémens d'une variété délicieuſe. Fleur d'Epine fut bien aiſe de s'y arrêter un moment; & tandis qu'elle ſe perdoit dans la contemplation de tant de merveilles, le démon de la jalouſie, qui ſe fourre partout, vint troubler ſon attention.

Quoi! dit-elle, Luiſante eſt héritière de

tout ce que je vois? Luisante, plus précieuse encore que tous ces trésors, & plus brillante que toutes les beautés que la nature étale ici, les doit porter à celui qu'elle choisira pour époux; & il pourroit y avoir quelqu'un qui refusât sa main pour Fleur d'Epine. Ah! Tarare, s'il est vrai que votre constance, ou plutôt votre aveuglement pour moi soit à l'épreuve de ce que je crains, rassurez-moi, s'il est possible, avant que nous descendions dans ces lieux enchantés, ou laissez-moi chercher, au travers des précipices d'où nous venons, une destinée plus supportable que celle de vous voir à Luisante.

Un autre se seroit peut-être impatienté d'une inquiétude qui ne devoit pas sitôt la reprendre, après ce qu'il venoit de lui dire; mais Fleur d'Epine étoit encore plus charmante qu'elle n'étoit tendre & délicate, & Tarare l'aimoit passionnément. Il étoit si éloigné de s'en rebuter, que ces mouvemens d'inquiétude auroient été la joie de son cœur, s'ils n'avoient un peu trop coûté au repos de ce qu'il aimoit; & pour tâcher de l'en guérir : belle Fleur d'Epine, dit-il, je ne sais que deux moyens de vous donner l'assurance de ma sincérité que vous

souhaitez;

fouhaitez ; l'un eft de recevoir ici votre main en préfence du ciel & de la terre, & d'unir dès ce moment mon cœur au vôtre pour jamais ; je prends à témoin les puiffances invifibles qui nous écoutent, que je me croirois plus heureux de paffer ma vie avec vous au milieu des lieux affreux par où nous fommes montés, que de régner avec Luifante dans ces climats fortunés où nous allons defcendre. Je vous offre donc mon cœur & ma foi, fans aller plus loin, & vais vous conduire au petit état où mon frère eft peut-être de retour ; mais je vous ai déjà dit, que par-tout hors du royaume de Cachemire, nous ferions expofés à la fureur & à la pourfuite de la cruelle Dentue mais quand nous pourrions l'éviter, nous ne pourrions nous fauver du jufte reffentiment de Serène, à qui j'ai promis de remettre fa fille avec le chapeau & la jument.

Fleur d'Epine témoigna fa furprife par un petit treffaillement. Oui, belle Fleur d'Epine, dit-il, vous êtes fille de la magicienne Serène, que fa vertu, autant que fon art rendent plus refpectable que fi elle tenoit le rang le plus élevé : ce feroit chez elle que je ferois d'avis que nous allaffions, afin

que, mettant à ses pieds les trésors qu'elle a demandés, & que j'ai heureusement enlevés à la sorcière, je fusse en droit de lui demander le plus précieux de tous, pour récompense de ce que j'ai fait pour lui obéir.

Fleur d'Epine, un peu confuse de la jalousie qu'elle avoit témoignée, ne balança point sur cette dernière proposition. Ils descendirent donc dans ces plaines fertiles & riantes qui leur offroient de nouveaux charmes à mesure qu'ils en approchoient. Pour moi, j'avoue que je n'en suis point fâché; car je croyois qu'ils ne quitteroient jamais le sommet de cette montagne, où leurs sentimens, aussi bien que leurs incertitudes m'ont un peu ennuyé, comme ils auront fait votre majesté sérénissime.

Nos amans se trouvèrent au bas de la montagne dans le temps que le soleil étoit encore dans toute son ardeur.

Quoique l'allure de Sonante fût si aisée qu'on n'en pouvoit être fatigué, les alarmes & les frayeurs que Fleur d'Epine avoit eues pendant une nuit où elle n'avoit pas fermé l'œil, l'avoient fort abattue; Tarare, qui n'avoit plus d'attention que pour elle, s'en apperçut, & mit pied à terre au bord

d'un ruiſſeau que deux rangs d'orangers ombrageoient de chaque côté. Fleur d'Epine n'y fut pas plutôt aſſiſe, qu'elle s'endormit, quoiqu'elle eût pu faire pour s'en empêcher.

Tarare ôta la bride à Sonante, pour lui laiſſer prendre quelque rafraîchiſſement : mais comme il ne vouloit pas qu'elle s'éloignât trop, & qu'il lui vouloit pourtant laiſſer la liberté de paître où bon lui ſembleroit, il déboucha toutes les ſonettes pour l'entendre en quelqu'endroit qu'elle pût aller. Dès qu'elle ſentit que les ſonnettes n'étoient plus bouchées, au lieu de s'amuſer à paître, elle faiſoit des mouvemens ſi gracieux & ſi meſurés, que rien n'égaloit l'harmonie qu'elle faiſoit entendre autour d'elle.

Tarare, après l'avoir écoutée quelque temps, ſe mit à conſidérer ſa charmante Fleur d'Epine. C'étoit la taille la plus parfaite qu'on verra jamais; ſon viſage, dans le doux ſommeil qui fermoit ſes paupières, brilloit de tous les agrémens que la fraîcheur, la jeuneſſe & les grâces y pouvoient répandre. Le paſſionné Tarare ne ſe laſſoit point de la conſidérer, & ſe laiſſoit entraîner aux plus tendres imaginations du monde, examinant tant de beautés en détail :

mais il demeura dans un fidèle respect, quelque envie que cette contemplation pût lui inspirer d'en sortir.

Les amans de ces temps-là ne savoient ce que c'étoit que de surprendre, ou de voler des faveurs, quand on s'en fioit à leur bonne foi. Il se contenta donc de repaître ses yeux des merveilles qu'il voyoit, & de promener son imagination sur celles qu'il ne voyoit pas.

Sonante, cependant, qui s'éloignoit insensiblement, faisoit aller ses sonnettes harmonieuses d'une manière si ravissante, qu'il choisit quelques-uns des airs nouveaux qui les composoient, & y fit des couplets tendres & galans à la louange de Fleur d'Epine endormie. Non, disoit-il dans ses vers, s'il ne tenoit qu'à moi de former une beauté selon ma fantaisie, je ne pourrois rien imaginer de plus aimable ni de plus engageant que ce que je vois: & pour toucher mon cœur, il n'y auroit qu'à copier Fleur d'Epine.

Avec de telles imaginations, le seigneur Tarare n'avoit garde de s'endormir. Il loua le ciel du profond repos dont jouïssoit sa divinité : mais il crut qu'après avoir bien dormi, elle pourroit avoir besoin de man-

ger. De quelque côté qu'on tournât les yeux dans ce beau pays, on ne voyoit que trop de quoi fournir le plus beau deſſert du monde : chaque arbre & chaque buiſſon en offroit de reſte : mais il n'y avoit pas moyen de commencer par le fruit, quand on avoit bien faim. Il laiſſa ſes tablettes & les vers qu'il y venoit d'écrire, auprès de Fleur d'Epine, & s'en alla trouver Sonante, dont la muſique continuoit toujours, quoiqu'il ne la vît plus. Il ne ſavoit pas trop bien ce qu'il alloit faire; mais il ſe mit en tête qu'une créature qui leur avoit été d'un ſi grand ſecours, ne pouvoit manquer de reſſource pour tous leurs beſoins. Il la trouva, comme on peint Orphée, environnée de toutes ſortes de bêtes & d'oiſeaux, que la douceur de ſon harmonie avoit raſſemblés autour d'elle : il en coûta la vie à une gélinotte, deux perdrix rouges & un faiſan, qui ſe trouvèrent un peu trop attentifs ; il ſe mit à les accommoder pour le ſouper de Fleur d'Epine ; car quoique Pinçon fût prince, Tarare étoit cuiſinier quand il vouloit, & tout des meilleurs : il ne faut pas demander s'il fit de ſon mieux dans cette occaſion.

A ſon retour Fleur d'Epine s'éveilla, &

à ſon réveil elle fut ſervie. Elle ne parut pas inſenſible à ſes ſoins ; & ſon empreſſement dans cette rencontre ne lui fut pas indifférent. Il lui conta comment le haſard lui avoit fourni de quoi lui faire ce petit repas. Elle eut pitié des pauvres oiſeaux que l'amour de la muſique avoit trahis ; mais elle ne laiſſoit pas d'en manger, en les plaignant. Elle voulut ſavoir ce qu'il avoit fait tout le temps qu'elle avoit dormi. Ses tablettes étoient encore auprès d'elle, il ne fit que les ouvrir. Elle les prit, & quoiqu'elle rougît, elle relut deux ou trois fois ce qu'elle y trouva. Elle lui dit qu'elle n'oſoit louer, autant qu'ils le méritoient, des vers qui la louoient beaucoup trop ; lui, de proteſter qu'ils ne la louoient pas aſſez, & de prendre ſes charmes à témoin qu'il en ſentoit mille fois plus qu'il ne pourroit exprimer ni en proſe ni en vers.

Tarare, dit la modeſte Fleur d'Epine, ſi je voulois me chagriner par de juſtes réflexions, je vous dirois que votre ſincérité m'eſt un peu ſuſpecte ; je me connois, & je ſais que je n'ai qu'autant d'agrément qu'il en faut pour n'être pas abſolument laide. Mais puiſqu'une prévention ſi favorable pour moi vous aveugle, je n'ai garde

de vous ouvrir les yeux ſur mille défauts que j'ai, & que je voudrois ne pas avoir, pour être digne de ce que vous m'aſſurez que vous penſez.

Il ſe dit pluſieurs choſes fort tendres de part & d'autre ſur cette conteſtation, dont ſe paſſera fort bien le lecteur, qui d'ordinaire ſaute autant de ces converſations qu'il en trouve, pour arriver promptement à la fin du conte.

La nuit ſurvint bientôt après leur repas. Fleur d'Epine, qui n'avoit fait que dormir toute l'après-dînée, auroit bien voulu ſe remettre en chemin.

L'innocence de ſes ſentimens, le reſpect de celui qui l'accompagnoit, & la coutume, ſembloient ſuffire pour lui mettre l'eſprit en repos. Cependant, comme elle étoit délicate ſur la bienſéance, elle crut qu'il y en auroit plus à voyager tête à tête, qu'à reſter enſemble toute la nuit. Mais elle étoit embarraſſée pour Tarare qui vraiſemblablement avoit beſoin de repos : il connut ſa penſée, entra dans ſes ſentimens, & l'ayant fort aſſurée qu'il n'étoit pas aſſez lâche pour dormir auprès d'elle, ils ſe remirent en chemin, dans l'eſpérance d'arriver chez l'illuſtre Serène à la pointe du jour.

L'harmonie de Sonante ſurprit & charma tout ce qui ſe trouva ſur leur paſſage. Dans les bois qu'ils traverſoient, les oiſeaux, trompés par l'éclat du chapeau, croyoient ſaluer le jour naiſſant, lorſqu'ils répondoient au ſon agréable des ſonnettes d'or. Les coqs des villages croyoient de même chanter pour l'aube du jour, & réveilloient les pauvres laboureurs qui venoient de s'endormir, pour retourner vîtement à leur travail.

Mais Fleur d'Epine n'avoit qu'à ôter le chapeau de deſſus ſa tête, la nuit revenoit, & les bonnes gens ſe rendormoient.

Le véritable jour vint enfin, & Tarare promettoit à ſa belle maîtreſſe qu'elle ſalueroit bientôt ſon illuſtre mère : mais il ne put tenir ſa promeſſe. Comme il avoit été déjà deux fois chez la magicienne, il crut qu'il y parviendroit facilement la troiſième. Mais ce fut en vain qu'il s'obſtina deux jours entiers à la chercher : il ſavoit bien qu'il avoit cent fois paſſé tout auprès : il ne pouvoit comprendre pourquoi Serène lui devenoit plus inacceſſible cette fois que les autres, puiſqu'il lui ramenoit une fille qu'elle devoit aimer tendrement, & qu'il étoit chargé du reſte des tréſors qu'elle avoit

demandés. Il eut peur que Fleur d'Epine ne le soupçonnât de l'avoir trompée sur cet article : mais les dernières preuves qu'il lui avoit données de la sincérité de sa tendresse, l'avoient entièrement guérie de toutes ses jalousies ; elle n'avoit plus que l'inquiétude d'être dans la disgrace d'une mère qu'elle n'avoit jamais vue, & qui sembloit refuser de la voir. Ils ne se rebutèrent pas, & le troisième jour ils alloient recommencer leur recherche par-tout aux environs, sans s'aviser, comme Tarare avoit fait auparavant, de dire à Sonante de les mettre chez la magicienne ; car elle étoit douée du pouvoir d'arriver par-tout où l'on lui disoit d'aller, sans qu'aucun enchantement pût l'en empêcher. Tarare ne savoit pourtant pas cela : mais s'il avoit été inspiré, quand il lui dit de le mener à Cachemire, il ne le fut pas tandis qu'il cherchoit inutilement la demeure de Serène.

Ce fut pendant ce temps-là que certain politique de campagne, qui se mêloit d'entretenir des correspondances à la cour, y manda l'arrivée de Tarare, surquoi le calife lui ayant dépêché courier sur courier, avec ordre de se rendre incessamment à la cour, il fallut obéir malgré quelque légère

allarme qui reprit à Fleur d'Epine, & des pressentimens secrets qui menaçoient son cœur de quelque malheur ; elle fit ce qu'elle put pour les supprimer devant Tarare, & ce ne fut pas un médiocre effort, que de paroître tranquille en approchant d'une ville où Luisante n'attendoit que Tarare pour en recevoir le remède à tant de maux, & peut-être pour lui en offrir la récompense. Ils arrivèrent enfin, & furent reçus comme en triomphe : tout retentissoit d'acclamations, & ces acclamations élevoient la gloire de Tarare jusqu'aux cieux. On ne douta point qu'un homme, qui venoit d'achever si glorieusement une entreprise commencée pour le bien public & pour le service de la princesse, n'apportât le remède à tous leurs maux, & il en étoit temps. Le bon calife, depuis son départ, s'étant amusé trop long-temps un jour auprès de sa fille, avoit laissé tomber ses lunettes, & les beaux yeux qui tenoient de lui le jour, lui en avoient ôté la lumière. Le sénéchal, de tous les ministres le plus loyal, en étoit mort d'affliction ; sa femme s'en étoit consolée par sa nouvelle faveur auprès de la princesse : elle étoit si grande, qu'elle ne tuoit plus personne de ses regards, que par son con-

ſeil. Voilà bien du changement à la cour, mais ce n'étoit pas tout : il étoit arrivé par malheur une certaine môre depuis peu, qui gouvernoit la Sénéchale par les charmes inſinuans de ſon eſprit, comme la Sénéchale gouvernoit la princeſſe par les charmes d'un perroquet, qui garantiſſoit ceux qui le tenoient du danger de ſes yeux.

Le conſeil fut aſſemblé ſur l'arrivée de Tarare, & le calife, qui n'avoit jamais vu bien clair dans ſes affaires, étoit moins en état de s'en mêler que jamais. Il voulut embraſſer celui qu'il ne pouvoit voir. Les uns proposèrent de lui élever des ſtatues, d'autres opinèrent pour le grand & le petit triomphe. Le calife conſentoit à tout, pour honorer tant de mérite : mais Tarare s'en défendant avec modeſtie : ah! Sire, s'écria-t-il, quels ſoins vous occupent, auſſi bien que votre ſage conſeil! Dans une conjoncture comme celle-ci, ce que j'ai fait pour vous & pour l'état ne demande point de pareilles récompenſes; eſt-il temps d'en parler, avant que ce ſervice ait produit ſon effet? Je n'oſe vous dire qu'il y a eu quelque peu d'imprudence dans l'empreſſement dont vos couriers m'ont fait venir ici : j'allois remettre entre les mains de Serène, ce que

je n'ai enlevé que pour elle. Je vous aurois apporté le remède tant désiré, au lieu qu'il faudra que j'y retourne, & qu'on attende mon retour.

Le calife lui en demanda bien humblement pardon, & en attribua la faute à son conseil. Son conseil la rejeta sur les ordres de la princesse, qui gouvernoit depuis l'aveuglement de son père, & que la Sénéchale gouvernoit absolument.

Il fut résolu que Tarare partiroit dès le lendemain avec les trésors de la sorcière.

Le calife voulut absolument que Fleur d'Epine fût logée cette nuit chez la Sénéchale, comme dans le lieu le plus honorable après son palais. Car, dit-il à Tarare, vous voyez, par mon exemple, qu'il ne fait pas bon auprès de Luisante. Tarare l'y conduisit, & la femme môre étoit si empressée à la servir, & le faisoit avec tant d'adresse, qu'elle en fut charmée. Tarare ne voulut pas seulement aller au palais, de peur de renouveler ses allarmes. Il fallut pourtant quitter Fleur d'Epine, & mettre ordre à son départ pour le jour suivant. Son impatience lui fit bientôt dépêcher tout cela.

A son retour, il trouva Fleur d'Epine

occupée à considérer le portrait de Luisante, qu'il devoit porter avec lui le lendemain. Il s'apperçut que son admiration pour cette beauté merveilleuse étoit mêlée de quelque trouble : il lui dit ce qu'il falloit pour la rassurer, & elle compta pour beaucoup l'assurance qu'il lui donna de partir sans voir l'original de ce portrait.

La femme môre eut bientôt démêlé les sentimens qu'ils avoient l'un pour l'autre. Elle n'en cacha point sa pensée à la Sénéchale qu'elle fut chercher, & qui lui avoit fait confidence de sa bonne volonté pour Tarare.

Mais avant qu'elle pût parler, la Sénéchale s'étoit hâtée de lui apprendre que son cœur venoit d'être un peu déchiré d'un côté, par la tendresse, & de l'autre, par la gloire; que, quoiqu'elle eût éprouvé plus d'une fois que l'amour rend toutes les conditions égales, cependant, dans un poste où son élévation attiroit les yeux de tout le monde, elle avoit eu de la peine à se déterminer; mais qu'après y avoir bien songé, elle trouvoit qu'une Sénéchale pouvoit sans honte épouser son écuyer, principalement quand il revenoit couvert de gloire.

Ce fut après cette harangue, que sa con-

fidente lui dit qu'elle trouveroit un peu de mécompte dans l'honneur qu'elle lui vouloit faire ; & elle lui apprit ensuite tout le détail de ses soupçons au sujet de cette jeune personne.

Voilà d'abord la jalousie qui s'empare de la veuve : elle étoit de toutes les veuves la plus violente dans ses passions ; & de toutes les môres, sa confidente étoit la plus noire. C'étoit en leurs mains qu'on avoit mis la pauvre Fleur d'Epine; il y parut bientôt.

Tarare, qui le vint prendre le lendemain pour l'emmener, fut tout étonné du changement dont il la vit : elle sentoit des maux effroyables qu'elle s'efforçoit en vain de lui cacher; elle connut par les transports de sa douleur qu'il en sentoit toute la violence; adieu son voyage, adieu le bien de l'état: il ne songea plus qu'à secourir Fleur d'Epine; & voyant par le redoublement de ses maux, que tous ses soins étoient inutiles, il ne songea qu'à mourir avec elle.

La Sénéchale, dans le désespoir de son amant, & les tourmens de sa rivale, goûtoit à longs traits le plaisir de sa vengeance.

Le conseil du calife fut terriblement allarmé de ce que Tarare ne vouloit plus partir. La môre enfin, qui avoit fait le mal, s'avisa

de le faire cesser, afin que Tarare partît. Les douleurs de Fleur d'Epine la quittèrent tout d'un coup comme elles l'avoient prise : mais il lui en resta tant de foiblesse & d'abattement, qu'elle conjura Tarare de céder aux importunités de toute la cour, & de partir sans elle. Ce ne fut qu'à regret qu'il obéit; mais ce fut de tout son cœur qu'il lui recommanda de ne point voir Luisante avant son retour; il l'assura qu'il seroit très-prompt, & partit après des adieux fort tendres de part & d'autre.

Mais ce fut en vain que Fleur d'Epine se flatta de se remettre après son départ. Elle tomba, malgré qu'elle en eût, dans une langueur dont elle se sentoit miner à vue d'œil. Elle n'avoit pas douté que, ses douleurs l'ayant quittée, son embonpoint ne revînt : mais, au lieu de cette fraîcheur dont elle souhaitoit ardemment le retour avant celui de son amant, une défaillance presqu'insensible la changeoit de jour en jour.

Enfin, les plus belles couleurs du monde furent converties en une triste pâleur, à laquelle on vit succéder un jaune mêlé de verd qui la rendoit méconnoissable à ses propres yeux : une maigreur universelle effaçant la plus belle gorge du monde, la taille

la plus parfaite qui fut jamais fut changée en squelette.

Pendant que la pauvre Fleur d'Epine se voyoit dans un état si déplorable, la Sénéchale en triomphoit. Sa confidente lui avoit fait concevoir que le plaisir de la voir méprisée pour sa figure, seroit plus doux que de la voir pleurée au retour de son amant; & c'étoit ce supplice (qu'ils jugèrent plus grand pour elle) qui lui avoit sauvé la vie.

Cependant, au palais, on ne voyoit plus la princesse; car on ne la pouvoit regarder sans être muni de son perroquet: mais elle en étoit devenue si folle, qu'elle ne vouloit plus que personne le tînt. On disoit des merveilles de la beauté de cet oiseau, peu de chose de son esprit; car il ne parloit guères: quand cela lui arrivoit, il répondoit tout de travers, mais il avoit de la grâce dans l'action, & de la politesse dans les manières.

L'impatience de Tarare raccourcit son voyage, il revint, qu'on ne le croyoit pas encore à moitié chemin, & il rapportoit le remède aux maux que causoient les plus beaux yeux du monde.

Le peuple le suivit en foule jusqu'à l'ap-

partement de Luisante : mais personne ne le suivit lorsqu'il y entra.

Il portoit une phiole grande comme les plus grands verres ; elle étoit faite d'un seul diamant, & contenoit une liqueur si brillante, que les yeux éblouissans de la princesse en furent eux-mêmes si éblouïs, qu'elle les ferma.

Tarare prit ce temps pour lui en mouiller les tempes & les paupières. Dès que cela fut fait, elle les ouvrit, & Tarare ayant fait ouvrir toutes les portes, le peuple fut témoin du miracle, & le célébra par mille acclamations. On voyoit ses yeux aussi brillans que jamais : mais on les voyoit avec si peu de danger, qu'un enfant d'un an l'auroit lorgnée tout un jour sans en sentir que du plaisir.

Tarare baisa le bas de sa robe pour lui en faire le premier compliment, & se retira sous prétexte d'en porter la nouvelle au calife ; mais il suivoit les mouvemens de son cœur qui l'entraînoient vers sa charmante Fleur d'Epine.

La nouvelle de son retour & du miracle qu'il avoit produit, se répandant bien-tôt par-tout, il fallut céder à la nécessité de voir le calife avant sa maîtresse.

Le bon prince penſa devenir fou de joie, quand il ſut que les yeux de ſa fille n'étoient plus méchans, quoiqu'ils fuſſent auſſi beaux que jamais; mais quand Tarare, après lui avoir mouillé les yeux, lui eut rendu la vue, il ne parut pas ſi aiſe de revoir la clarté du jour, qu'il parut reconnoiſſant envers celui qui la lui rendoit. Il ſe mit à genoux devant lui, voulut lui baiſer les pieds, & après quelques autres tranſports qui convenoient moins à ſa majeſté qu'à ſa reconnoiſſance, il vouloit ſur le champ le remener à ſa fille, afin qu'elle le choisît pour époux, & que le mariage ſe fît dès ce jour, proteſtant devant ſon conſeil, qu'il ne ſeroit jamais content qu'il ne vit ſon palais tout plein de petits Tarares.

Oh! pour les petits Tarares, dit le ſultan, je m'y rends; j'avois eu toutes les peines du monde à réſiſter à l'autre: mais je n'y peux plus tenir; vous avez vaincu, Dinarzade: je vous dois la vie de votre ſœur, je vous la donne, & je lui donne toute ma tendreſſe qu'elle mérite par ſes attraits & ſon érudition; mais dont elle eſt encore plus digne par la beauté des récits dont elle m'endort depuis ſi longtemps: allez, Dinarzade, allez chercher le viſir votre père, qu'il m'ap-

porte au plus vîte mon ſceptre & le ſceau de l'empire, afin de confirmer par les ſolemnités requiſes, la promeſſe que je viens de vous en faire.

Dinarzade ne ſe le fit pas dire deux fois, elle revint avec le grand viſir, qui pleuroit à chaudes larmes, en ſcellant la grâce de ſa fille. Cela fait, il fit trois profondes révérences au pied du lit impérial, dont il leva reſpectueuſement la couverture: la ſultane ſe jeta du lit à terre, & s'étant proſternée devant ſon ſeigneur, elle lui baiſa le petit doigt du pied gauche, qu'il lui tendit le plus tendrement du monde; &, s'étant relevée, il lui mit trois fois ſon ſceptre royal ſur le bout du nez, ſelon l'uſage du pays, en ſigne de grâce.

Ces cérémonies achevées, le viſir & la ſage Dinarzade, après avoir recouché l'impératrice, tirèrent les rideaux, &, s'imaginant que leur préſence étoit déſormais inutile, ouvroient la porte pour s'en aller, lorſque le ſultan les ayant rappelés: je ne me repens point, dit-il, de la grâce que je fais à la ſultane: mais, comme je prétends que la juſtice ſoit inſéparable de la clémence dans toutes mes actions, demain, dès la pointe du jour, je ferai pendre le traître qui

révèle mes conſeils. Dinarzade n'a pu ſavoir ce qui s'y eſt paſſé au ſujet de Tarare que par ſon père, ou par ſon amant ; ainſi mon viſir & le prince de Trébizonde tireront au ſort, & le coupable, ou le malheureux, ſera juſtement ſacrifié ſelon les ordonnances de cet état. Le viſir, qui connoiſſoit le naturel inhumain de ſon maître, devint plus pâle qu'un mort à cet arrêt, & s'étant mis à deux genoux, il prenoit le ciel, la terre, le grand prophête & ſon alcoran à témoin de ſon innocence : mais la courageuſe Dinarzade, loin de s'allarmer de ces menaces, dit : vous êtes bien plus prompt, ſeigneur, à prendre des résolutions de cruauté, que vous ne l'êtes à donner des marques de tendreſſe. Je devrois être intéreſſée plus qu'un autre à ce que vous venez de dire, s'il eſt vrai que le prince de Trébizonde ou le viſir mon père ſoient coupables ; cependant, je les abandonne tous deux à votre colère, en cas que je ne vous faſſe pas convenir, avant la fin de mon récit, que c'eſt vous-même qui m'avez révélé ce beau ſecret de votre conſeil, & que, ſi c'eſt un crime capital d'en avoir parlé, votre redoutable majeſté mérite mieux d'être pendue que votre viſir, ou le prince

que vous appelez mon amant. Le visir s'évanouissoit de frayeur à ce discours téméraire de sa fille : mais l'équitable sultan, revenant comme d'un songe profond, joignit d'abord les mains, ôta son bonnet de nuit, demanda pardon à Mahomet, & ayant frotté trois fois le nez à Dinarzade de son sceptre royal, trois fois au visir, & trois fois à lui-même, il promit d'en faire le lendemain autant au beau Trébizonde; & les cérémonies de cette amnistie générale achevées, il conjura la prudente Dinarzade de ne jamais révéler ce qui s'étoit passé entr'elle & lui, au sujet de Tarare ; & comme il n'étoit encore que minuit & trois quarts, il lui ordonna d'en achever l'histoire, ce qu'elle fit de cette manière.

Le conseil du calife fut sur le point de répéter les petits Tarares, comme ils avoient fait le grand; mais ils se souvinrent qu'il l'avoit défendu dans un article de son prémier traité.

Tandis que le calife court chez sa fille, Tarare ne peut se dispenser de guérir tous ceux qu'elle avoit blessés, le nombre en étoit grand : mais comme l'effet du remède étoit prompt, il les eut bientôt expédiés; tout retentissoit d'acclamations & de cris

d'allégresse, & dans une joie si universelle, il n'y avoit que la seule Fleur d'Epine de malheureuse.

Le bruit de l'arrivée de Tarare étant parvenu chez la Sénéchale, elle se hâta d'en informer Fleur d'Epine, & cette nouvelle, qui dans un autre temps auroit mis le comble à sa joie, pensa la désespérer ; elle croyoit toujours que sa cruelle rivale & sa confidente étoient touchées de son malheur ; elle se mit à genoux devant elles, pour les conjurer que Tarare ne la vît point dans l'état où elle étoit : elles lui en donnèrent leur parole, mais elles lui dirent qu'elle ne pouvoit se défendre de recevoir la visite du calife, qui, dès qu'il avoit recouvré la vue, avoit voulu contenter sa curiosité sur une personne qu'on lui avoit peinte aussi belle que Luisante ; &, en disant cela, les maudites bêtes se mirent, malgré qu'elle en eût, à la parer le mieux qu'il leur fut possible, afin qu'elle en parût plus défigurée.

La pauvre créature n'avoit que la peau & les os ; un bleu pâle avoit pris la place du vif incarnat de son teint & de ses lèvres ; ses yeux étoient éteints, & ses joues décharnées paroissoient plus ternies sous la coëffure brillante qu'on venoit de lui mettre.

Elles l'étendirent ſur un riche canapé dans cet étalage, où à peine fut elle, qu'elles entendirent monter ſon amant. On l'aſſura que c'étoit le calife, & les cruelles ſe retirèrent.

Fleur d'Epine fit un effort pour ſe redreſſer, afin de le recevoir avec plus de reſpect; mais quand, au lieu du calife, elle vit entrer Tarare, elle fit un cri, & demeura penchée ſur le dos du canapé. S'il fut ſurpris de cette action, il le fut bien plus d'une figure ſi extraordinaire: il ne laiſſa pas d'en approcher; & dans le temps qu'elle reprenoit ſes eſprits, il lui demanda où étoit Fleur d'Epine; ce fut le coup mortel pour ſon cœur, ſes forces l'abandonnèrent, & au lieu de lui répondre, cachant ſon viſage dans un des coins du canapé, elle s'abîma dans le déſeſpoir & les larmes.

Tarare ne comprenant rien, ni à ſa douleur, ni à ſa figure, ſortit pour chercher Fleur d'Epine par toute la maiſon. La Sénéchale & la môre ſe tuoient de lui dire en riant qu'il en venoit: il fut impatienté d'une plaiſanterie ſi hors de ſaiſon; mais il fut encore plus choqué de l'air agréable & content dont elles ſembloient ſe moquer de lui; il les quitta bruſquement, &, s'étant

rendu au palais, il y trouva bien une autre ſcène.

Le beau perroquet s'étoit ſauvé pendant que Tarare acommodoit les yeux de Luiſante ; il la vit à terre qui s'arrachoit les cheveux.

Le calife & tous ſes courtiſans, montés ſur des échelles, cherchoient au-deſſus des lits & au haut des planchers, tous les endroits où il pouvoit s'être fourré.

Tarare, qui n'y comprenoit rien, demandoit à chacun des nouvelles de Fleur d'Epine ; chacun lui en demandoit du perroquet de la princeſſe ; il les crut tous fous, & penſa le devenir. Dès que le calife l'apperçut, il courut vers lui, &, ſe perſuadant que tout lui étoit poſſible, il le conjura de calmer le déſeſpoir de Luiſante, en lui rendant ſon perroquet.

Tarare, ſurpris de l'inquiétude du père & de l'entêtement de la fille, ne pouvoit comprendre qu'on eût d'autre inquiétude que la ſienne, &, au lieu de faire attention à ce que diſoit le calife, il lui dit, qu'ayant répondu de Fleur d'Epine à la magicienne Serène, il n'en avoit obtenu le remède à tant de maux qu'à cette condition, qu'il falloit, avant toutes choſes, revoir Fleur d'Epine

d'Epine, & qu'après cela il se faisoit fort de retrouver le perroquet.

Luisante entendit ces paroles de consolation, & les crut dans la bouche d'un homme qui ne se vantoit de rien dont il ne pût venir à bout. Le calme, qui revint dans son cœur, lui rendit ses attraits, que la douleur avoit troublés; elle commença de se souvenir de Tarare, de ce qu'il avoit fait pour elle, & de ce qu'elle lui avoit promis. Elle y rêva quelque temps, & le souvenir de son premier penchant, sa parole & sa reconnoissance, s'étant offerts à-la-fois pour la déterminer, elle se mit à genoux devant le calife son père, & lui demanda permission de s'acquitter de tant d'engagemens envers un homme qui avoit tout hasardé pour son service.

Quand le calife l'entendit, il fit un saut de joie qui étonna toute la cour; & au lieu de répondre à sa fille, il pensa l'étouffer à force de la baiser, lui jura qu'elle lui auroit fait moins de plaisir par un choix qui eût ajouté à ses états quinze provinces comme Cachemire; & se retournant vers son nouveau gendre pour l'embrasser, en lui présentant la main de la plus belle princesse du monde, il ne le trouva plus. Ce

fut inutilement qu'on le fit chercher par tout le palais ; il n'avoit pas plutôt imaginé la conclusion des réflexions que Luisante, après quelques regards, s'étoit mise à faire, que s'étant perdu dans la foule, il étoit retourné chez la Sénéchale ; c'étoit là qu'il avoit laissé sa chère Fleur d'Epine, en partant pour aller chez Serène ; & c'étoit là qu'il étoit résolu de la retrouver, ou de savoir ce qu'elle étoit devenue : il l'y trouva, mais dieux ! dans quel état !

Les réflexions qui avoient suspendu ses pleurs, après qu'il l'eut quittée, n'avoient garde de la remettre. Il lui avoit demandé à elle-même où étoit Fleur d'Epine : dans quel affreux changement l'a-t-il trouvée la malheureuse Fleur d'Epine, disoit-elle ! Mais hélas ! s'il m'avoit jamais aimée, son cœur m'auroit-il méconnue ? Il ne m'a que trop connue, poursuivit-elle, je lui ai fait horreur, & je ne le reverrai plus.

Un redoublement de douleur l'ayant saisie dans ce moment, elle avoit espéré que ce seroit le dernier de sa vie ; & comme elle avoit gardé sur elle les tablettes où Tarare avoit écrit des choses si tendres & si passionnées, elle y avoit voulu laisser le portrait de son cœur, en lui disant les der-

niers adieux; il n'y eut jamais rien de si touchant.

Ce qu'on dit dans cet état funeste attendrit d'ordinaire; & la pauvre Fleur d'Epine, qui suivoit les mouvemens d'un cœur sincère qui croit expirer, s'évanouit au dernier adieu qu'elle avoit écrit dans ses tablettes. Il les reconnut; mais ce ne fut qu'après avoir lu ce qu'elle venoit d'écrire, qu'il la reconnut elle-même. Tout son sang se glaça dans ses veines à cette vue : il l'examina depuis la tête jusqu'aux pieds, sans pouvoir trouver rien d'elle dans cette étrange figure; il la crut morte, & à la voir, on eût pu croire qu'il y avoit plus de quinze jours qu'elle l'étoit.

Sa tendresse prit la place de son étonnement; la compassion s'y joignit, en attendant le désespoir, & portant sa bouche avec transport sur la main froide & décharnée de sa maîtresse, il l'arrosa d'un torrent de larmes.

Cette action retint une vie prête à s'échapper, elle ouvrit foiblement les yeux, & vit à ses pieds l'homme du monde qu'elle souhaitoit le plus ardemment, & qu'elle craignoit le plus de voir, celui seul qui

pouvoit lui faire regretter la vie, ou souhaiter la mort.

Les choses qu'ils se dirent auroient attendri ce qu'il y a de plus sauvage; il protestoit de tout son cœur qu'il ne l'aimoit pas moins qu'il avoit fait dans tout l'éclat de sa première fraîcheur; que, si sa figure toute charmante avoit été le premier objet de son engagement, son esprit, sa douceur & toutes ses manières avoient fait une impression plus vive & plus durable dans son cœur, que toutes celles des attraits les plus brillans, telle enfin que la mort seule pouvoit l'effacer.

Elle pleura de tendresse & de joie, lui serra la main pour la première fois de sa vie, parce qu'elle crut que ce seroit la dernière; & si ce fut foiblement, ce fut au moins de tout son cœur; elle lui témoigna qu'après tant de marques sincères d'une constance si rare, elle mouroit contente, & crut le faire comme elle le disoit.

L'impertinente Sénéchale arriva pour interrompre une conversation si touchante; toute sa jalousie se réveilla, lorsqu'elle vit Tarare aux pieds d'une créature qu'elle avoit cru lui devoir faire peur; elle revenoit de la cour, elle y avoit été informée du des-

ſein de la princeſſe pour Tarare, & des tranſports du calife, en publiant ce mariage; elle ne manqua pas de lui en faire ſon compliment, en préſence de la mourante Fleur d'Epine.

C'étoit bien pour l'achever; cependant, ce mouvement ſoudain de jalouſie, qui devoit l'accabler, ranima ce qui lui reſtoit de force; mais ce fut pour la livrer à de nouveaux ſupplices.

La princeſſe, accompagnée du calife ſon père & de toute la cour, arriva dans ce moment; ſa ſurpriſe fut extrême à l'aſpect d'une figure comme celle auprès de laquelle Tarare étoit à genoux; mais l'étonnement de Fleur d'Epine fut encore plus grand à la vue d'une beauté qui lui parut ſurpaſſer tout ce qu'on lui en avoit dit: ce fut alors que ſa conſtance & ce qui lui reſtoit de forces l'abandonnèrent à-la-fois; elle tint quelque temps les yeux attachés ſur Luiſante, elle les tourna enſuite vers ſon amant, & un moment après elle les ferma pour jamais.

Il en fit un cri qui fit treſſaillir l'aſſemblée, & qui donna quelqu'émotion à la princeſſe.

Le calife s'en apperçut, & pour la raſ-

ſurer, ce n'eſt rien, ma fille, que ce cri de douleur ; vous verrez que cette carcaſſe qu'il regrette, étoit quelque vieille parente, & il faut bien donner quelque choſe au ſang ; puis, s'adreſſant à lui : allons, Tarare, dit-il, qu'on ſe lève, & qu'on s'eſſuie les yeux : c'eſt ſe moquer de faire ici l'enfant pour une momie, quand on vient vous offrir le royaume de Cachemire avec la main de Luiſante.

Je ne ſais quelle réponſe un autre auroit faite à une harangue comme celle-la ; mais Tarare n'y répondant d'aucune manière, l'aſſemblée le crut mort, auſſi bien que Fleur d'Epine. On en étoit-là, quand la môre arriva ; elle parut s'affliger de la mort de Fleur d'Epine, & entra dans la douleur de Tarare ; mais, voyant l'embarras du calife, elle lui conſeilla de faire enlever le corps, & de le faire inceſſamment brûler, s'il vouloit avoir quelque raiſon de Tarare. Les conſeils de cette femme avoient été ſuivis comme des oracles depuis qu'elle gouvernoit la Sénéchale ; on n'eut garde de rejeter celui-là.

Ce fut en vain que les cris & toute la réſiſtance de Tarare s'opposèrent à cette ſéparation. On l'arracha d'auprès de ce qu'il

aimoit encore plus que ſa vie; on éleva dans la cour du palais un bûcher, où l'on étendit Fleur d'Epine, tandis qu'on entraînoit de force le déſeſpéré Tarare.

Après quelques cérémonies lugubres, le calife voulant honorer une perſonne pour qui ſon gendre prétendu s'étoit intéreſſé, fit diſtribuer des flambeaux compoſés de gommes précieuſes ; premièrement à ſa fille & à ſon conſeil ; ſecondement aux officiers de ſa couronne & à ſes courtiſans : enſuite levant un moment celui qu'il tenoit, par-deſſus ſa tête :

Plût aux dieux, dit-il, que mon fils Tarare fût témoin de la manière honorable dont je vais brûler le corps de celle qu'il regrette tant, je m'aſſure que cela lui feroit plaiſir.

A ces mots, il alloit mettre le feu aux quatre coins du bucher, quand tout-à-coup on entendit retentir l'air d'un bruit harmonieux, & quelques momens après la redoutable Serène parut ſur la jument Sonante.

Sa préſence cauſa dans l'aſſemblée des mouvemens fort différens, elle ſuſpendit l'empreſſement du roi, elle frappa ſes courtiſans de reſpect pour une perſonne dont l'air avoit quelque choſe d'auguſte. Luiſante

en pouſſoit des cris de joie : car ſon perroquet étoit ſur le poing de la magicienne ; mais la Sénéchale en fut ſi troublée, qu'on lui eût vu changer de couleur, ſi celles de ſon viſage euſſent été naturelles. Pour ſa confidente, ce fut en vain qu'elle tourna les yeux de tous côtés pour ſe ſauver, elle ſentit bientôt que cette eſpérance lui étoit interdite.

La ſavante Serène, mettant pied à terre, s'avança vers le bucher : elle tenoit dans ſa main droite la baguette de vérité ; cette baguette étoit d'un or ſi brillant, qu'elle éblouïſſoit la vue.

Elle fit ſemblant d'ignorer le ſujet du ſpectacle qui s'offroit à ſes yeux, & l'ayant demandé au calife : c'eſt, dit-il, la carcaſſe d'une certaine Fleur d'Epine que nous allions brûler.

Et que vous avoit-elle fait, lui dit-elle d'un ton ſévère, que vous avoit-elle fait, cette Fleur d'Epine, pour la brûler toute vive ?

L'aſſemblée frémit d'étonnement ou de joie à ces paroles : le calife lui ayant demandé pardon d'avoir oublié que c'étoit ſa fille, ne laiſſoit pas de ſoutenir qu'elle étoit

morte, &, pour preuve de cela, qu'il avoit été ſur le point de la brûler.

Serène, ſans daigner lui répondre, ordonna qu'on deſcendît Fleur d'Epine du bucher, & l'ayant fait étendre ſur un lit de repos, qu'on apporta du palais; elle s'approcha d'elle, & ſe retournant vers le calife : vous allez voir, dit-elle, qu'elle n'eſt pas morte; il y en a qui ne le ſavent que trop.

En achevant de parler, elle toucha Fleur d'Epine au front du bout de ſa baguette, & dans un inſtant on la vit ranimée, & ſes yeux s'ouvrirent, mais on lui vit l'étonnement d'une perſonne, qui, ſortant d'un long ſommeil, ſe trouve dans des lieux inconnus.

L'auguſte Serène parut ſurpriſe de l'affreux changement de ſa figure; elle demanda Tarare; on le fit venir; car tout obéiſſoit dès qu'elle avoit parlé. Il ne fut pas plutôt arrivé, que le beau perroquet fit un grand cri & battit des aîles. Tarare le reconnut pour cet oiſeau qu'il avoit rencontré en allant chercher la ſorcière Dentue; mais dans la douleur où il étoit encore abîmé, il n'y fit pas grande attention; il ignoroit ce qui venoit de ſe paſſer. Ce fut alors que

Serène le regardant avec indignation : malheureux lui dit-elle, comment oses-tu paroître devant mes yeux, toi, qui m'avois, au péril de ta vie, répondu de celle de ma chère Fleur d'Epine ? c'étoit donc peu pour ta perfidie, de consentir au venin cruel, qui, après une langueur mortelle, l'avoit rendue effroyable ! tu l'abandonnes lâchement à d'impitoyables ennemis, & aux flammes toutes prêtes à dévorer ce qui restoit de l'innocente Fleur d'Epine, & tu ne l'abandonnes d'une manière si barbare, que pour signaler ta perfidie aux yeux pour qui tu l'as trahie !

Tarare fut aussi peu ému de cette longue tirade de reproches, que si on les eût adressés à quelqu'autre ; il n'étoit rempli que de la mort de Fleur d'Epine, & son esprit apparemment étoit allé faire un tour où il croyoit trouver son ombre : mais la magicienne, qui ne l'éprouvoit que pour le faire triompher, lui adressant encore la parole : va, dit-elle, recevoir le prix que les destinées te réservent, malgré la noirceur de ton infidélité ; c'est une récompense que ton courage & ta fermeté méritent, pour avoir mis à fin la plus difficile & la plus téméraire des entreprises ; & vous,

princesse, dit-elle à Luisante, choisissez, ou plutôt prenez maintenant votre époux. Tarare ne vous fut pas indifférent avant que d'avoir tant osé pour votre service; tout parle pour lui; je vous ordonne de la part des destinées de nommer votre époux.

Luisante regarda le beau perroquet, Tarare & Fleur d'Epine deux ou trois fois l'un après l'autre; & après quelques momens de rêverie, qu'il choisisse lui-même, dit-elle, entre Fleur d'Epine & Luisante.

Tarare tressaillit à ces paroles, & comme s'il fût sorti de quelque songe, s'adressant à elle : belle Luisante, lui dit-il, je ne suis pas digne d'une gloire où je n'aspire plus, & à laquelle je n'ai seulement pas songé depuis la première vue de l'infortunée Fleur d'Epine. Elle n'est plus, & mon cœur me reproche tous les momens que je survis à cette perte; je ne vivois que pour elle, & le seul choix qui me reste, est de la suivre...... & si elle vivoit, dit Serène? ces trois mots le firent un peu revenir à lui, quelqu'ombre d'espérance s'insinua dans son cœur; il connoissoit le pouvoir de Serène, & se jetant à ses pieds, si elle vivoit, s'écria-t-il, qu'elle vive! & s'il ne faut que ma vie pour racheter la sienne, que Tarare

meure & que la belle Fleur d'Epine revoye la lumière du jour.

Quelqu'esprit qu'on ait, il eſt cent rencontres où l'on ne ſait ce qu'on fait, quand on aime paſſionnément : mais il eſt de la bienſéance d'avoir la raiſon égarée dans un ſujet d'affliction pareil à celui qu'il croyoit avoir. Il étoit donc ſi ſot dans cette occaſion, qu'il ſeroit reſté juſqu'à la fin du monde aux pieds de Serène, attendant la réſurrection de ſa maîtreſſe, ſans deviner qu'elle n'étoit pas morte.

La tendre Fleur d'Epine, qui ne perdoit pas la moindre parole de cette converſation, étoit ſur ſon lit de repos, qui s'évanouiſſoit preſque de reconnoiſſance & de joie.

Serène crut qu'il étoit temps de donner quelque ſoulagement à la douleur d'un amant ſi tendre. Elle le releva malgré lui ; car il s'obſtinoit à demeurer à genoux comme un criminel qui demande ſa grâce, & banniſſant cette feinte ſévérité, dont elle avoit armé d'abord ſes regards ; venez, lui dit-elle, venez revoir votre Fleur d'Epine ; & ſi votre conſtance eſt à l'épreuve du changement affreux de ſa figure, vivez pour elle, comme elle vivra pour vous.

Tarare, dans les premiers tranſports de

sa joie, dit & fit mille choses en la voyant, qui auroient fait mourir de rire des gens qui ne connoissent point l'amour. Ensuite il protesta devant toute la cour, & en prit le ciel avec la terre à témoins, qu'il n'auroit jamais d'autre femme que Fleur d'Epine. Ce fut à elle à combattre cette résolution par des sentimens de générosité capables de le vaincre; elle se mit donc à protester qu'elle avoit tant de tendresse & de reconnoissance pour lui, qu'elle n'en vouloit point; qu'elle auroit conscience de lui faire perdre la plus brillante fortune & la plus belle princesse de l'univers, pour se donner à elle, quand même elle se verroit les foibles appas qu'elle avoit perdus; mais que, dans l'affreuse laideur où elle étoit, elle aimoit mille fois mieux mourir que d'y consentir.

La divine Luisante, & le calife son père, jouoient un rôle assez médiocre pendant cette généreuse contestation; il s'en apperçut, & s'adressant à Serène: voilà, dit-il, qui feroit le plus beau du monde, de part & d'autre, si ma fille n'y étoit intéressée: prétend-on, s'il vous plaît, que belle & grande comme elle est, elle soit sans époux? ou faudra-t-il qu'elle s'amuse toute sa vie de cet oiseau que vous venez de lui ren-

dre? C'eſt vraiement une belle reſſource, pour une jeune princeſſe, qu'un perroquet.

Le bon prince étoit en train d'en dire bien d'autres, lorſque l'illuſtre Serène, impoſant ſilence à toute l'aſſemblée, demanda l'attention particulière du calife, de ſon conſeil & de ſa cour. Il parut quelque choſe de ſi grand dans l'air dont elle avoit parlé, que tout reſta dans un ſilence reſpectueux; mais la femme Môre ſe mit à trembler depuis la tête juſqu'aux pieds.

Serène prit le perroquet que tenoit la princeſſe, & le mit à terre à quelque diſtance d'elle; enſuite elle lui toucha le haut de la tête du bout de ſa baguette, & traçant un cercle aſſez ſpacieux autour de lui, on vit dans un inſtant une vapeur épaiſſe qui en déroboit la vue. Elle en fit de même autour du lit de repos, & toucha Fleur d'Epine au front; ſoudain on la vit enveloppée d'un ſemblable nuage.

Tandis qu'on étoit attentif à ce ſpectacle, Sonante faiſoit le manége autour des ſpectateurs, & l'agitation de ſes ſonnettes rendoit une harmonie tellement au-deſſus de ce qu'elle avoit encore fait, qu'on en perdoit la reſpiration.

Oh! que les enchantemens ſont d'un grand

fecours pour le dénouement d'une intrigue & la fin d'un conte! Tant que Sonante galopa, les nuages qui enveloppoient Fleur d'Epine & le perroquet fubfiftèrent. La magicienne, qui tenoit cette baguette éclatante, en frappa trois fois la terre; Sonante s'arrêta, les nuages fe difipèrent, & à la place où l'on avoit pofé le perroquet, on vit l'homme du monde le plus charmant & le plus beau.

Tarare le reconnut d'abord pour le prince Phénix fon frère; il en fit un cri d'étonnement : mais, au moment que l'autre venoit fe jeter dans fes bras, s'étant retourné vers l'endroit où il avoit vu Fleur d'Epine, elle s'offrit à fes yeux mille fois plus fraîche & plus belle qu'elle ne lui avoit paru la première fois, au bord du ruiffeau, ni qu'elle lui avoit femblé, lorfqu'il l'avoit confidérée avec tant de plaifir tandis qu'elle dormoit.

Le peuple témoignoit fon étonnement par des cris redoublés & confus, les courtifans par des exagérations, & le calife par des larmes de joie.

Luifante confidéroit avec attention une métamorphofe qui fembloit ne lui pas dé-

plaire; & Phénix tenoit les yeux attachés sur les siens.

Mais le passionné Tarare, dans les transports d'une joie immodérée, en alloit donner mille marques aux pieds de Fleur d'Epine, si Serène ne l'eût arrêté dans le moment qu'il s'y jetoit; & le prenant par la main, elle le plaça auprès de son frère: ce fut alors qu'ils s'embrassèrent le plus tendrement du monde; mais il fallut interrompre toutes ses amitiés pour Luisante, que la magicienne plaça vis-à-vis d'eux; regardez bien ces frères, lui dit-elle, consultez les services de l'un, consultez les charmes de l'autre; mais sur-tout consultez votre cœur sur une décision que votre destinée rend irrévocable: lequel de ces princes que vous preniez pour époux, vous ne sauriez faire un choix indigne, ni celui que vous choisirez ne peut refuser d'être à vous. Tarare, que la présence de Phénix rassuroit un peu, ne laissa pas de trembler, de peur que le diable ne la tentât de le nommer. Mais comme il n'y avoit aucune comparaison de lui à Phénix, pour la figure, Luisante ne balança point à choisir, & donna la main au plus beau.

Serène joignit celles de Fleur d'Epine &

de Tarare ; c'étoit toute la cérémonie des mariages de ces temps-là; & depuis qu'il y a eu des mariages au monde, jamais princes ne furent si bien mariés, & jamais mariées ne parurent si contentes.

Le calife, qui ne l'étoit guères moins, ordonna qu'on tirât le canon, qu'on fît des feux de joie à chaque coin de rue, des feux d'artifice sur la rivière & dans les places publiques, qu'on fît des largesses au peuple, & que le vin coulât de toutes les fontaines au lieu d'eau ; à l'égard des magnifiques réjouissances de sa cour, il vouloit s'en charger lui-même; c'étoit le premier prince du monde pour ordonner un festin : mais avant que de remonter au palais pour ces soins importans, Serène lui dit que la scène qu'elle venoit de commencer n'étoit encore finie que par la récompense que méritoit la vertu ; qu'elle sentoit bien qu'il y avoit encore quelque chose à faire pour la baguette de vérité.

On avoit pensé oublier la Sénéchale & sa confidente, tant l'allégresse publique remplissoit tous les cœurs : mais l'équitable Serène, qui n'oublioit rien, les toucha au front, de son infaillible baguette ; toute la métamorphose qu'en souffrit la Sénéchale, fut

de quatre doigts de fard, qui lui tombèrent de chaque joue, autant du front, & deux fois autant de sa gorge ; ce ne fut plus qu'une vieille ridée, qui faisoit mourir de rire dans la coîffure printanière qu'on lui avoit laissée.

Mais la figure entière de la femme Môre étant disparue, l'on vit celle de l'horrible Dentue, qui s'étoit cachée sous ce déguisement, animée par l'amour de la vengeance ; Fleur d'Epine commençoit à ressentir les frayeurs qu'elle en avoit eues ; mais Serène finissant bientôt ses alarmes ; sire, dit-elle, s'adressant au calife, le sort de ces misérables est entre vos mains ; c'est à vous à prononcer leur sentence.

Eh bien ! dit-il, puisque cela est, je ne les ferai point languir ; qu'on fasse venir mon grand prévôt, qu'on allume ce bucher, qu'on y mette la sorcière, & la Sénéchale aux petites maisons.

La douceur de Fleur d'Epine eut beau pancher vers la pitié, Tarare qui se souvenoit des cruautés qu'elle avoit eues pour elle, & qui sentoit encore le soufflet qu'elle lui avoit injustement donné, fit confirmer la sentence de la maudite Dentue, & personne n'eut regret à celle de la Sénéchale.

Cette illustre & charmante troupe se ren-

dit au palais pendant qu'on en faisoit l'exécution.

Le calife donna d'abord tous les ordres nécessaires pour l'appareil d'une fête qui devoit être la plus magnifique qu'il eût jamais donnée, quoiqu'il en eût fait voir de merveilleuses ; &, tandis que tout étoit en mouvement pour l'exécution de ses volontés, voulant lui-même faire les honneurs de sa cour à la respectable Serène, il lui faisoit voir les beautés d'un superbe sallon achevé peu de temps après la naissance de Luisante : il ne pouvoit sans doute occuper plus dignement l'attention de la savante magicienne ; car à peine avoit-elle rien vu de si merveilleux, ou de plus éclatant dans cette demeure inaccessible qu'elle s'étoit faite. Le calife, voyant qu'elle en témoignoit de l'admiration : n'allez pas croire, lui dit-il, que ce soit moi qui aye imaginé tout cela. Vous saurez que, pendant la grossesse de la feue reine, j'eus un songe, dans lequel il me parut qu'elle accouchoit d'un méchant petit dragon, qui se mit à me manger le blanc des yeux dès qu'il fut au monde ; je consultai les savans sur un songe qui me donnoit beaucoup d'inquiétude : les uns dirent que j'aurois un fils qui me déposséderoit,

après m'avoir fait crêver les yeux; d'autres assurèrent qu'il ne feroit qu'obscurcir ma gloire par les armes, soit par la vivacité d'un esprit qui devoit effacer les lumières du mien: je ne fus en peine que de la première explication; enfin, celui qui se vantoit d'être le plus habile, m'assura que ce fils menaçoit la tranquillité de mes jours ou de mon état, à moins que je ne pusse élever ce bâtiment avant sa naissance; il m'en donna le dessein tel que vous le voyez, & il l'entreprit; mais, quelque diligence qu'il pût faire, la calife, mon épouse, accoucha de Luisante, avant qu'il pût être achevé; toutes mes alarmes cessèrent, quand, au lieu de ce maudit dragon de fils que m'annonçoient leurs prédictions, je me vis la plus jolie fille qui vînt jamais au monde: la vérité est qu'elle n'y vint que trop belle, comme nous l'avons éprouvé depuis; car si vous & Tarare n'y eussiez mis la main, à l'heure que je vous parle, on ne verroit que des quinze-vingt dans ma cour. Mais vous qui savez tout, poursuivit-il, que vouloit dire cette interprétation d'un fils au lieu d'une fille? à quelle fin ce sallon avec tous ces ornemens? & enfin, que vouloit dire mon songe? car il faut bien qu'il ait quel-

que rapport à Luisante, puisqu'il étoit question d'yeux.

Le voulez-vous savoir, dit Serène? en voici l'éclaircissement : votre songe étoit purement un songe, vos interprètes des imposteurs ou des ignorans, & celui qui vous a conseillé ce sallon un architecte qui vouloit profiter de l'avis qu'il vous donnoit : mais allons rejoindre nos amans, ce sera là que vous apprendrez quelque chose de plus particulier sur ce que les yeux de Luisante ont eu de fatal pendant un temps.

Les deux frères ne s'étoient point ennuyés pendant tout ceci; ils étoient passionnément amoureux & favorablement écoutés des deux plus charmantes personnes du monde, il est vrai que c'étoient des beautés différentes : celle de Luisante surprenoit davantage; mais celle de Fleur d'Epine étoit plus touchante; l'une éblouïssoit, & l'autre s'insinuoit jusques au fond du cœur, à mesure que l'on examinoit mille charmes qui n'ont point de nom, & qu'on sent bien mieux qu'on ne peut l'exprimer.

Le beau Phénix, après avoir renouvelé ses caresses à un frère qu'il aimoit tendrement, étoit sur le point de satisfaire au désir, qu'il avoit d'apprendre ses aventures depuis

leur séparation, quand le calife les rejoignit avec l'illustre Serène.

Tarare les ayant suppliés de trouver bon que ce récit se fît en leur présence, Phénix le commença de cette manière.

HISTOIRE

De Phénix.

En nous séparant, le prince Pinçon & moi, pour chercher les aventures..... Et qui est, s'il vous plaît, le prince Pinçon, dit le calife? moi, sire, dit Tarare; & ce fut sans savoir pourquoi, que j'ai quitté ce nom pour prendre celui que je porte, & que je suis résolu de porter toute ma vie, puisque sous ce nom je me suis fait connoître à la belle Fleur d'Epine.

Il leur apprit alors ce qu'ils ne savoient pas de ses aventures jusqu'à cette séparation dont son frère venoit de parler; & Phénix, reprenant la parole: nous étions convenus, dit-il, comme il vient de vous dire, que celui qui n'auroit pas réussi dans le projet de s'établir, reviendroit se mettre

en possession de nos états, en cas que l'autre eût fait fortune ailleurs : pour moi, j'y renonçai dès ce moment, & fier des avantages que je croyois avoir, je ne songeai qu'à promener ma figure par le monde, pour la faire admirer ; mais les cœurs, qui se rendirent d'abord, n'ayant pas de quoi m'engager, ni du côté des charmes, ni de celui de la fortune, je crus que je trouverois mieux mon compte en Circassie, pays de tout temps fameux pour les beautés.

Une reine le gouvernoit depuis la mort du roi son époux, qui lui avoit laissé quatre filles, dont l'aînée devoit régner quand elle en auroit atteint l'âge.

Ce fut sur cela que je formai le projet de mon établissement : mais la fortune, qui me réservoit un bien infiniment plus précieux, en disposa tout autrement ; car, avant que d'y arriver, j'appris le désastre de la famille royale, par une révolution toute surprenante.

Un certain petit prince s'étant prévalu de quelques prétentions mal-fondées, pour émouvoir un peuple inquiet & changeant, après avoir corrompu la fidélité des grands du royaume, avoit trouvé moyen de s'emparer de la souveraineté, si soudainement,

que la reine avoit eu à peine le temps de se sauver avec ses filles.

Je traversois ce royaume à la hâte, ne voulant point faire de séjour chez une nation si perfide, lorsqu'on m'arrêta par ordre du tyran, à qui tous les étrangers étoient suspects, comme il arrive d'ordinaire dans une usurpation mal affermie.

Lorsque je fus en sa présence, je ne lui cachai ni mon nom, ni ma qualité; j'en reçus un accueil auquel je ne m'attendois pas; je ne sais ce qui prévint en ma faveur un prince qui ne devoit pas faire profession de générosité, ni de courtoisie; mais enfin, après m'avoir retenu plus long-temps que je n'eusse voulu, dans une cour où l'on me rendoit les mêmes honneurs qu'à lui, il fit ce qu'il put pour m'arrêter par celui de son alliance, en m'offrant sa fille unique, princesse qui paroissoit avoir autant de penchant pour le mariage, que sa figure en donnoit d'éloignement. Sa personne étoit toute contrefaite, & ses petits yeux m'avoient annoncé sa bonne volonté long-temps avant la proposition de son père; mais j'eus en horreur l'alliance d'un usurpateur; &, sans me vanter, ce fut avec assez de hauteur que je rejetai son offre,

& que j'envoyai promener sa petite bossue.

Je sortois de la Circassie, lorsque le hasard me conduisit dans un vieux château, superbe à la vérité, mais que je crus d'abord inhabité, car je fus long-temps sans y rencontrer personne. Ceux qui demeuroient dans ce sombre séjour, se renfermoient chacun dans son particulier, & sembloient s'éviter avec soin lorsqu'ils en sortoient. Je fus surpris d'une coutume si sauvage; car il me parut qu'il n'auroit tenu qu'à eux de se désennuyer, en s'humanisant les uns avec les autres.

Je cherchois à qui parler pour m'en rendre raison, lorsque j'entrai dans un appartement assez propre; il n'y avoit pas une ame, cependant j'y vis une table, des cartes, des jetons, & des chaises rangées autour.

Un moment après arrivèrent quatre pies, suivies chacune d'un sansonnet, qui leur portoit la queue : une corneille assez sérieuse les accompagnoit.

Les pies, après m'avoir salué fort civilement, se mirent à jouer, & la corneille à travailler.

Fleur d'Epine & Tarare, qui n'avoient cessé de se regarder pendant ce récit, se

pouſsèrent à l'endroit des pies. Luiſante, qui n'avoit pas ôté les yeux de deſſus le beau Phénix, depuis qu'il avoit commencé ſon récit, parut douter s'il parloit ſérieuſement. Serène ſourit d'une aventure qui ne lui étoit pas inconnue ; mais le calife ſe tenoit les côtés de rire. Oh ! pour celui-là, diſoit-il, mon gendre, vous êtes un peu voyageur; pour les pies, à qui on porte la queue, & qui font la révérence, paſſe ; mais des pies qui jouent aux cartes, on n'en a guères vu.

Phénix, après avoir proteſté de la vérité de ſon récit; je fus longtemps, pourſuivit-il, à regarder un jeu où apparemment il n'y a jamais eu que des pies qui aient joué ; pour moi, je les aurois regardées juſqu'à ce moment, ſans y rien comprendre. Enfin, je vis tout-à-coup une petite pie aſſez éveillée, qui, après avoir dit un certain mot dont je ne me ſouviens plus, ſauta ſur la table ; je ne ſais comment j'ai pu oublier ce mot, car les autres pies s'égoſillèrent à force de le répéter : la ſérieuſe corneille le prononça gravement, & juſqu'aux petits ſanſonnets qui mouchoient les bougies, tout ſe mêloit de le répéter en concert : j'en fus tellement étourdi, que je les quittai bruſ-

quement, ne ſachant pas trop bien ſi je rêvois, ou ſi tout ce que je venois de voir étoit réel.

Au ſortir de ce royaume, j'entendis parler de Cachemire ; j'appris que dans le plus beau ſéjour de l'univers étoit la plus belle princeſſe du monde.

Je ne ſongeai plus qu'à m'y rendre en diligence ; on eut beau m'étaler tous les dangers où l'on s'expoſoit auprès de ſes yeux ; quel danger, diſois-je, que celui d'en être épris, & de mourir en les adorant, ſi on ne peut trouver grâce devant eux ; car je traitois de fable le poiſon mortel de ces regards éblouïſſans dont on me faiſoit une deſcription ſi merveilleuſe, & dont on contoit tant d'événemens tragiques. Ce n'eſt point à Phénix, diſois-je, flatté d'une vanité ridicule, ce n'eſt point à Phénix que l'éclat exceſſif de la beauté doit être fatal ; allons la chercher au travers de tous les périls chimériques qui l'environnent ; & ſi ſes charmes ont un poiſon ſi redoutable, qu'elle en partage au moins la fatalité en voyant Phénix. Je ne vous fais ici, belle Luiſante, l'aveu d'une vanité ſi ridicule, que pour m'en punir par la honte que j'en ai.

L'intérêt ſecret qui m'entraînoit vers vous

2
v
ſc
p
vi·
m
d'
ca
les
m(
qu
ria
de
ſes
I
feu
d'el
dor·
L
gne
ne
cor(
T
tue
rem
juſq
jeto
poiſ
nuit

[illegible] que demain
[illegible] me menaça,
[illegible] mauvaiſe route. Je
[illegible] de celle
[illegible] la ſcène
[illegible]. & comme c'étoit la
[illegible] téméraire-
[illegible]

[illegible] qu'on
[illegible] François dans
[illegible] campagnes dé-
[illegible]. &, après mille
[illegible] dans un bois,
[illegible] paſſage
[illegible]

[illegible], entre des griſ-
[illegible] au-deſſus de ma tête,
[illegible] m'en-
[illegible] l'epée à
[illegible] quelques-uns
[illegible] long com-
[illegible], & où je
[illegible] me prendre
[illegible] enle-
[illegible]. & on me def-
[illegible] beau jardin où
[illegible] arbres.
[illegible] de com-

poser quelque horrible ſortilège ; car il y falloit mêler le ſang tout chaud d'un homme nouvellement égorgé. C'eſt ce que j'ai ſu depuis pendant ma métamorphoſe ; & c'eſt pour cela que ces griffons me mirent tout en vie à ſes pieds. Sa figure me parut horrible ; mais la mienne trouva grâce dans le cœur le plus impitoyable qui fut jamais : je m'en apperçus, & je ſus bientôt à quel prix je pouvois me racheter. Elle me dit que ſi je voulois l'épouſer, elle me rendroit maître d'un tréſor ineſtimable, outre ceux de ſa perſonne, ſinon que je ne ſerois pas en vie, quand les premiers rayons du ſoleil éclaireroient la terre ; & pour me donner le temps de rêver à cè choix, elle me quitta ſans attendre de réponſe.

Je n'avois pas trop d'envie de mourir : cependant, ce parti me parut plus honnête & moins difficile à prendre que l'autre.

Si je refuſe ſa déteſtable main, diſois-je, je vais faire ici une illuſtre fin ; & ſi je l'accepte, ce ſera un glorieux établiſſement que je me ſerai fait, après être venu de ſi loin le chercher ; je me ſerai flatté du vain eſpoir de plaire à la divine Luiſante, elle dont aucun mortel n'a pu ſoutenir les regards ; j'aurai aſpiré même à la gloire d'être

à elle, pour me voir à la fin réduit au choix d'être le mari d'une sorcière effroyable, ou de mourir obscurément dans une retraite affreuse, où personne ne pourra s'imaginer que je sois venu.

Ces réflexions étoient désagréables, de quelque manière qu'on pût les tourner; cependant, l'endroit où je les faisois me parut enchanté. J'y vis les plus beaux fruits du monde, & surtout des figues qui me parurent délicieuses; c'étoit le fruit qui étoit alors le plus à mon goût: j'en choisis une parmi les plus belles; je ne l'eus pas plutôt cueillie, que j'oubliai mon inquiétude; & dès que je l'eus mangée, je m'endormis.

A mon réveil je me trouvai changé en oiseau; la sorcière, dont les cris m'avoient éveillé, étoit auprès de moi, qui se désespéroit d'une métamorphose, qui ne convenoit pas à ses desseins.

Elle soupçonna Fleur d'Epine d'y avoir contribué, sans imaginer pourtant de quelle manière, & elle jura qu'elle l'en puniroit; j'entendois toutes ses plaintes & toutes ses menaces: mais la vérité est que cette aventure me paroissoit si surprenante, que je me flattois que c'étoit un songe, & j'attendois avec impatience qu'un favorable réveil

me délivrât de ces horreurs : je l'attendis en vain.

La ſorcière me prit ſur le poing, me fit toutes les careſſes qu'on peut faire à un oiſeau, & me dit qu'il falloit avoir patience, que dans huit ou dix jours elle auroit achevé certaine compoſition qui me rendroit ma première forme ; mais que je me gardaſſe bien de manger du ſel, ſi par haſard j'en voyois ; elle me laiſſa dans ce beau jardin après ce diſcours, & après y avoir cueilli beaucoup d'herbes qui m'étoient inconnues.

Jugez du déſordre & de la conſternation où cette aventure m'avoit mis ; je voulus déplorer mon malheur : mais au lieu de m'écrier infortuné Phénix, je me mis à dire perroquet mignon, & pour toutes les plaintes & les exclamations que j'avois au bout de la langue, je dis toutes les impertinences qu'on apprend aux perroquets, & que les perroquets les plus importuns diſent tout de ſuite ; j'en fus ſi confus que je réſolus de ne plus rien dire.

Comme il m'étoit permis de voltiger par tout le jardin, je voyois ſouvent, du haut de quelque arbre, la maiſon de la ſorcière ; mais toutes les fois que je voulus voler

de ce côté-là, mes aîles refusèrent de me soutenir, & je jugeai qu'il étoit inutile de tenter ce voyage à pied.

A l'égard de tous les autres lieux aux environs, il m'etoit permis d'y voler; ce fut dans une de ces promenades que je vis un jour une femme, qui sortoit d'une méchante cabane couverte de paille; elle avoit un petit sac sous son bras, elle s'assit au bord d'un petit ruisseau, y lava quelques poissons qu'elle avoit dans un panier, & se mit à les saler; je me souvins de la défense qu'on m'avoit faite; je m'imaginai qu'on ne m'avoit défendu le sel, que de peur que sa vertu ne me rendît ma première forme.

Je me mis à terre auprès de cette femme; ma beauté la charma, & comme je lui parus fort apprivoisé, quand elle eut couru quelque temps après moi, je m'élevai soudainement en l'air, & ayant enlevé le sac de cette pauvre femme, je fus le cacher dans un buisson détourné; je regagnai promptement le jardin de la sorcière, après cet exploit, n'osant rester plus longtemps dehors pour l'épreuve que je méditois: mais, le lendemain, le soleil n'étoit pas encore levé que j'étois en campagne.

Ce fut ce jour que je vis mon cher frère; ma surprise, à cette rencontre, fut égale à ma joie: je mourois d'envie qu'il me prît; mais au lieu de cela, il s'amusa à me considérer: je me hâtai d'essayer l'effet du sel que j'avois caché: mais il eut peur qu'il ne me fît mal; je voulus l'avertir du danger où il étoit, si près de la sorcière, & je fis un éclat de rire, au lieu de parler: ce fut alors que, dans l'admiration de ma figure & de mon plumage, il prononça par hasard mon nom en voulant me flatter. Je voulus lui dire: oui, mon cher frère, je suis Phénix; mais au lieu de cela, je ne pus prononcer que Tarare, & je me sentis contraint de m'envoler, quoique j'en fusse au désespoir.

Deux jours après, au milieu des inquiétudes où j'étois pour la destinée de Pinçon, j'entendis du jardin les hurlemens effroyables de la sorcière.

C'étoit vous, pour qui je craignois tant, mon cher frère, qui causiez son désespoir: vous veniez d'enlever ses trésors, & de désarmer sa fureur; car la force de ses enchantemens consistoit dans sa jument & le chapeau dont vous étiez en possession; ce fut alors qu'il me fut permis de voler vers sa demeure, je ne pus y parvenir que dans

le temps qu'elle revenoit de vous pourſuivre : je fus témoin de ſa rage & de ſes regrets, dans un vieux chêne auprès de l'écurie, où je m'étois caché. Au moins, s'écria-t-elle, ai-je le plaiſir d'être à moitié vengée de la trahiſon de l'infâme Fleur d'Epine ; le voleur qui l'a ſéduite pour me trahir, après l'avoir abuſée, la laiſſe au lieu de Sonante, preſque étouffée ſous ce même foin où elle s'eſt abandonnée. Achevons-en la vengeance; à ces mots, elle entra dans l'écurie où elle avoit été trompée par la coëffure de Fleur d'Epine, que le miſérable Dentillon portoit, ſans pouvoir avertir ſa mère que c'étoit lui; Dentue, ſans y regarder de plus près, mit le feu au foin, & ferma la porte de l'écurie en ſortant, tant elle avoit peur que la miſérable victime n'échappât.

Elle courut enſuite chez elle pour revoir les ſeules conſolations qui lui reſtoient dans ſon malheur : mais elle n'avoit garde de les y trouver; car j'étois dans le chêne où je me tenois clos & couvert, tandis que j'entendois les hurlemens de ſon fils unique, à qui les flammes avoient rendu l'uſage de la voix, en brûlant le foin dont on lui avoit rempli la bouche.

Cependant, la sorcière qui n'avoit rien trouvé chez elle, se doutant de quelque nouveau malheur, revint à l'écurie qu'elle trouva toute en feu; elle ne laissa pas d'en ouvrir la porte, & vit au travers des flammes & de la fumée, ses chères espérances, qui finissoient leurs jours par le même genre de mort que le ciel avoit réservé pour la mère.

Le vilain crapeau fut grillé qu'il n'y manquoit rien.

Le cri qu'elle en poussa fut si terrible, que j'en frémis d'horreur, & le chêne où j'étois en fut ébranlé; il fut si violent, que cette longue dent qui lui sortoit de la bouche, sauta plus de cinquante pas loin d'elle, brisée en mille morceaux. Une autre n'auroit pas regretté cette perte: mais pour elle, sa furie en augmenta; c'en est fait, s'écria-t-elle, tous mes charmes m'abandonnent, recourons à l'artifice: ce fut en achevant ces mots qu'elle courut à sa demeure, & que je sortis de mon trou pour me sauver pendant son absence. Je volai tant que je pus: à l'entrée de la nuit je rencontrai le buisson où j'avois caché mon sac de sel; je commençai d'espèrer que la sorcière ne me trouveroit pas; grâces au ciel, disois-je, me voilà délivré de la cruelle néces-

ſité de choiſir entre la mort & cette ragoûtante épouſe : mais auſſi me voilà perroquet pour le reſte de mes jours.

Je ne vous dirai point tout ce que j'eus à ſouffrir avant que de parvenir au climat heureux qui devoit finir mes misères, je penſai mourir de faim dans des lieux déſerts où je ne trouvois point de fruits ; d'ailleurs, comme je n'étois point accoutumé à voler, je ne faiſois que de très-petites traites ; tous ceux qui me voyoient, couroient après moi pour me prendre : je n'avois de retraite que le haut des arbres, où je n'étois pas trop en sûreté contre de maudits petits garçons qui m'attaquoient à coups de pierre, ou qui grimpoient après moi.

Je me remis enfin de toutes mes fatigues, dès que je fus dans ce ſéjour enchanté ; l'infernale Dentue m'avoit ſuivi, ſans que je m'en fuſſe apperçu, je n'avois garde de la reconnoître ſous la figure qu'elle avoit priſe ; elle arriva bientôt après moi ſur les confins de Cachemire ; elle me côtoyoit par tout, ſans faire ſemblant de rien ; j'étois aſſez accoutumé à me voir admirer de tous ceux qui me voyoient ; ainſi, je ne fus point ſurpris de ſon attention : je ſavois me met-

tre hors d'atteinte, quand on m'approchoit de trop près.

Comme j'étois assez embarrassé de ce que je deviendrois, quoique je fusse dans un pays où cent millions de perroquets eussent pu vivre en rois, j'étois de temps en temps fort rêveur; elle s'en apperçut, & me regardant avec affection au haut de l'arbre où j'étois: quel dommage, dit-elle, qu'un si beau perroquet soit égaré! Sans doute il est à quelque roi, ou à quelque beauté qui se désespère, à l'heure qu'il est, de l'avoir perdu; que sais-je s'il n'est pas à la plus belle des belles? mais s'il avoit été à Luisante, jamais il n'auroit préféré sa liberté au plaisir de la voir; s'il n'étoit pas trop sauvage, continua-t-elle, voyant que je descendois de branche en branche pour l'écouter, s'il n'étoit pas trop sauvage, il se laisseroit prendre, & il seroit à la belle Luisante, le plus beau présent que puisse fournir le royaume de son père en lui donnant le plus bel oiseau du monde. Qu'il seroit heureux, continua la flatteuse sorcière, de faire les délices de ce qu'il y a de plus beau dans l'univers! & parmi les mortels, qui ne changeroit de condition avec un perroquet qui seroit chaque jour à portée de voir des

trésors, que des belles ne cachent point à des oiseaux?

Qu'elle savoit bien à qui elle parloit, l'insinuante Dentue! J'en étois si transporté, qu'elle n'eut qu'à me tendre le poing, en achevant de parler : j'y sautai le plus légérement que je pus.

Il ne s'en fallut rien que cet empressement ne me fut aussi funeste qu'il étoit grand; je vis ses regards changés dans le moment qu'elle m'eut en sa puissance; ses yeux parurent étinceler; elle me serra les pattes d'une main, & me porta deux fois l'autre au cou pour me le tordre. Je ne comprenois rien à ce transport : mais je n'ai pas eu de peine à l'entendre, quand la baguette de Serène nous a fait voir l'horrible Dentue cachée sous cette figure.

Elle résista donc, heureusement pour moi, aux premiers mouvemens que la vengeance ou la fureur lui avoit inspirés; il convenoit à ses desseins de m'épargner; cependant, elle mit bon ordre à ce que je ne pusse échapper jusqu'à notre arrivée dans cette cour. Ce jour fut le commencement de mon bonheur; mes yeux de perroquet soutinrent l'éclat fatal de ceux de l'adorable Luisante, & par un charme qui m'étoit in-

connu, des gens qui n'auroient osé la voir à cinquante pas, n'avoient qu'à me prendre pour la regarder tout à leur aise. Je ne veux point parler ici des transports de joie que je sentois aux innocentes caresses qu'elle me faisoit. Mille occasions, dont je tairai les circonstances, me tinrent ce que la sorcière m'avoit promis. Ce fut sous ma figure de perroquet, que je fus trop payé auprès de Luisante des horreurs que la tendresse de la sorcière m'avoit inspirées. Enfin, j'ai commencé sous cette figure à plaire aux plus beaux yeux du monde; trop heureux si celle que j'ai reprise lui pouvoit être aussi agréable!

Le beau Phénix cessa de parler; & quoique Luisante eût rougi plus d'une fois sur la fin de son discours, ses beaux yeux ne laissèrent pas de l'assurer qu'il ne perdoit rien à n'être plus perroquet.

Le calife trouva les aventures de son gendre assez divertissantes; il lui fut bon gré de n'avoir point voulu de la princesse bossue qu'on lui avoit offerte en Circassie. Mais, seigneur Phénix, lui dit-il, mettez la main à la conscience; si par bonheur on ne vous eût changé en perroquet, n'eussiez-vous pas plutôt épousé la sorcière, sa

mère, sa grand'-mère & toutes les Dentues du monde, que de vous laisser égorger comme un sot ? Pour moi, je suis peut-être aussi délicat qu'un autre ; mais, après tout, il n'est que de vivre. Ne parlons plus de ce que vous eussiez fait ; j'espère au moins que le royaume de Cachemire, que vous aurez quand je n'en voudrai plus, & la main de Luisante, que vous avez dès-à-présent, vous dédommageront un peu du refus que vous avez fait de l'infante de Circassie.

A l'égard de votre frère Pinçon, quoiqu'il ne soit pas si richement marié, il me paroît si content de sa femme & de sa belle-mère Serène, qu'il ne vous portera point d'envie ; car avec son savoir-faire, ses petits états, & ce que Serène lui pourra laisser un jour, il ne laissera pas d'être à son aise.

La modeste Fleur d'Epine, qui, sans ambition, eût souhaité d'être héritière de l'univers, rougit de ce que le calife venoit de dire ; elle n'eut point honte qu'une personne aussi merveilleuse que Serène lui eût donné le jour ; mais ce ne fut pas sans confusion pour elle, qu'on venoit de marquer tous les avantages dont Luisante fai-

soit le bonheur de son époux, & que Tarare avoit tout refusé pour elle.

L'équitable Serène vit son embarras, & connut sa pensée : ce fut alors que demandant un peu d'audience à son tour :

Calife de Cachemire, dit-elle, vous, qui sans doute avez quelques obligations à Tarare, sachez qu'il n'aura pas lieu d'envier l'établissement de son frère. Vous avez vu la préférence qu'il a faite de Fleur d'Epine mourante, de Fleur d'Epine effroyable, &, pour tout dire, de la mémoire de Fleur d'Epine, à la possession de Luisante dans tout l'éclat de sa gloire. Jugez si, dans l'état où vous la voyez maintenant, il ne doit pas être content de sa fortune; mais sachez que Serène n'est point sœur de l'infâme Dentue, ni Fleur d'Epine fille de Serène. Voici son histoire & la mienne.



HISTOIRE

HISTOIRE

De Serène.

ENTRE le Tigre & l'Euphrate se trouve une vaste étendue de plaines, dont rien n'égale l'heureuse fertilité si ce n'est le royaume de Cachemire. Mon père en étoit souverain; c'étoit de tous les mortels celui qui avoit le plus pénétré dans les secrets les moins pénétrables de la nature : mais comme il se livroit tout entier à la spéculation, il négligea le gouvernement de ses états, pour s'informer comment les étoiles se gouvernent là haut.

Son pays, arrosé par les deux plus grands fleuves de l'univers, étoit si riche, que ses sujets le devinrent trop : les plus puissans sentirent leur force, & connurent sa foiblesse. Chacun s'établit comme il voulut, tandis que leur prince, loin de s'en mettre en peine, parut ravi d'être débarrassé d'un pays sans montagnes; il lui en falloit pour se perfectionner dans des connoissances qui lui coûtoient tant. Il quitta donc ses états

pour en chercher ; & tandis que de montagne en montagne il s'entretenoit avec les mouvemens des cieux, on se mit paisiblement en possession de ce qu'il abandonnoit sur la terre.

Cette nouvelle ne l'émut point : l'amour seul en fut capable ; & ce ne fut pas le moindre effort de sa puissance, que de triompher d'un génie qui s'abîmoit dans les méditations abstraites de ce qu'il y a de plus relevé.

Je ne sais par quel hasard il quitta le sommet de ces montagnes pour descendre en Circassie ; mais ce fut là qu'un penchant plus vif que celui qui l'avoit entraîné jusqu'alors, lui donna du goût pour les beautés mortelles. Il devint amoureux ; & la plus belle des Circassiennes ne dédaigna pas la main d'un prince dépouillé de ses états.

Je ne sais si elle ne s'en repentit point ; car, au lieu de songer à son établissement, il se hâta de regrimper sur ces montagnes. Quelque choquée que fût son épouse, d'un empressement qui ne devoit pas se mêler aux charmes nouveaux d'un mariage d'inclination, elle voulut le suivre ; & ce fut sur cette montagne que Tarare & Fleur

d'Epine ont paſſée pour venir ici, que mon père fixa des ſpéculations errantes.

Il choiſit pour ſa retraite cette partie de la montagne que des rochers & des précipices rendent affreuſe : ce fut là qu'il ſe mit à fouiller dans les entrailles de la terre, après avoir puiſé dans les régions céleſtes tout ce que l'eſprit humain eſt capable d'en apprendre.

Bientôt il eut atteint la perfection preſqu'inacceſſible de ce travail merveilleux, où les races ſuivantes virent tant d'eſprits ſolides devenir viſionnaires, & tant de ſolides tréſors diſſipés, pour courir après un bien imaginaire.

L'accompliſſement de cet ouvrage ne lui laiſſa rien à ſouhaiter; il convertiſſoit à ſon gré tous les métaux en or, & les puiſſances inviſibles répandues dans les airs obéiſſoient à ſes commandemens. Il ſe fit, par leur miniſtère, un palais dans le milieu de cette montagne, où les choſes même du plus vil uſage éclatoient par l'or, ou brilloient par les pierreries.

Ce fut dans cette nouvelle habitation que je vins au monde; l'année d'après, ma mère y eut une ſeconde fille; j'eus l'inclination de mon père pour les ſciences, ma ſœur

eut celle de ma mère avec sa beauté : mais toute merveilleuse que fût la retraite où nous étions, ma mère, aussi bien que ma sœur, s'ennuyèrent de la solitude : l'une vouloit revoir un pays qui lui avoit donné le jour, l'autre souhaitoit de faire un tour dans ces plaines délicieuses, situées entre le Tigre & l'Euphrate, que son père avoit abandonnées pour le désert où elle séchoit d'ennui.

Il s'en apperçut, & malgré toutes les façons qu'elles firent pour ne pas le quitter, ma mère partit pour la Circassie, où ma sœur l'accompagna, beaucoup plus contente qu'elle ne le parut, en nous disant adieu.

L'argent ne coûtoit rien à un homme qui possèdoit le secret dont il étoit maître ; & l'équipage magnifique avec lequel elles arrivèrent dans le pays de ma mère, étoit digne de la première fortune de son époux.

Le roi de Circassie n'eut pas plutôt vu ma sœur, qui la trouva digne d'une préférence glorieuse sur toutes les Circassiennes : les plus belles furent au désespoir de voir qu'une étrangère venoit leur enlever un cœur qu'elles s'étoient vainement disputé ; les unes en séchèrent d'envie, les autres en crévèrent de dépit, mais ma pauvre mère en mourut de joie.

Mon père apprit ces deux nouvelles à la fois, & les reçut en vrai philoſophe ; pour moi j'avoue que la joie de l'une m'aida beaucoup à me conſoler de la douleur de l'autre : je ne ſongai plus qu'à me perfectionner dans les ſciences, où je faiſois aſſez de progrès, & dont je ſentois augmenter le goût, à meſure que je me ſentois acquérir de nouvelles lumières.

Enfin mon père, après m'avoir communiqué toutes celles dont mon eſprit étoit capable, voulut bien ſe laiſſer mourir, pour chercher dans l'autre monde ce qu'il n'avoit pu découvrir dans celui-ci : il ſe laiſſa, dis-je, mourir; car avec les ſecrets qu'il avoit, il n'auroit tenu qu'à lui de vivre tant qu'il eût voulu.

J'héritai de ſes tréſors & d'une partie de ſes connoiſſances ; mais de tous ſes dons, cette baguette que vous voyez eſt le plus infiniment précieux ; elle eſt compoſée de l'aſſemblage de toutes les vertus ſecrettes des minéraux & des taliſmans ; par elle je commande aux élémens, je découvre la vérité de tout, une partie de l'avenir m'eſt préſente, & je rappelle tout le paſſé ; mon père m'avoit défendu de monter juſqu'au haut de la montagne que nous habitions : cette curioſité,

que je n'avois jamais eue auparavant, me vint tourmenter au moment qu'il me l'eut défendue ; & dès qu'il eut les yeux fermés, je la satisfis.

Ce fut de là que, contemplant avec étonnement les plaines enchantées du bienheureux Cachemire, je fis transporter ce que je voulus des trésors immenses dont mon père avoit enrichi les cavernes de cette montagne; &, de peur que l'affluence de ceux qui viendroient me consulter, n'interrompît les heures de repos ou d'étude dont je voulois être la maîtresse, je rendis ma demeure inaccessible à tout ce que je ne voulois pas y recevoir.

J'y goûtai tout ce que la tranquilité d'esprit a de plus aimable pour les mortels; & loin d'envier l'établissement de ma sœur sur le trône de Circassie, rien ne troubla la paix dont mon cœur jouissoit, que mon inquiétude pour elle.

Comme elle avoit eu trois filles de suite, je consultai mes livres sur leur destinée & la sienne; j'appris qu'elle n'auroit plus d'enfans, & que le roi son époux la laisseroit bientôt veuve & régente de ses états. Je trouvai dans l'horoscope de l'aînée de ses filles, qu'elle étoit ménacée de quelque dé-

faſtre : mais ce fut en vain que je mis tout en uſage pour en ſavoir les particularités : je connus ſeulement qu'une puiſſance ennemie, preſqu'égale à la mienne, la devoit perſécuter. J'eus recours à ma baguette, & en ayant paſſé le bout ſur une peau de parchemin que j'ouvris ſur la table, elle y traça elle-même l'horrible figure de Dentue, elle décrivit la ſituation de ſa demeure, ſes ſortilèges & ſes inclinations. J'eus horreur d'apprendre que la plus horrible des créatures avoit encore plus de penchant à l'amour qu'à la haine ou à la cruauté, que ſon art n'étoit employé qu'à faire tomber les hommes dans ſes pièges, & que la mort étoit la ſeule reſſource de ceux qui dédaignoient de s'en garantir par une complaiſance encore plus funeſte. Cependant, je découvris avec douleur, que tant qu'elle ſeroit maîtreſſe de la jument Sonante & du Chapeau lumineux, mon pouvoir ni mes enchantemens ne pourroient rien contre les ſiens.

J'appris par ma baguette, qu'elle avoit un fils à peu près de l'âge de l'aînée des filles de ma ſœur, & je ne doutai point que ſon deſſein ne fût d'enlever l'héritière de Circaſſie pour la donner à ce fils : c'eſt pourquoi

pourquoi je voulus la prendre sous ma protection. Ma sœur me l'envoya secrettement, mais cette précaution pensa la perdre; la sorcière trouva le moyen de l'enlever presque d'entre mes bras, dans le moment qu'elle venoit de m'être remise; j'avois eu beau la faire passer pour ma fille, la cruelle Dentue ne s'y laissa pas trop tromper, & toute ma vigilance fut inutile pour défendre la pauvre petite Fleur d'Epine contre l'inhumaine sorcière. Oui, Calife de Cachemire, cette même Fleur d'Epine que vous voyez, & que vous aviez si hâte de brûler, est héritière du royaume de Circassie; elle me fut donc enlevée sans que je susse de quelle manière : mais ni mon art, ni toutes les puissances du monde, ne l'auroient pu délivrer de celle de la sorcière, si Tarare ne l'avoit entrepris; cette gloire étoit réservée par les destins à l'amant le plus ingénieux, aussi bien qu'au plus fidèle, je connus qu'il falloit ces deux qualités à celui qui enlèveroit la jument & le chapeau de la sorcière : mais je ne savois où trouver un homme de ce caractère.

Dans ce temps là Luisante vint au monde; & mes livres, que je consultois sur sa naissance, m'ayant appris ce que ce devoit être

un jour que cette beauté, je fis répandre une contagion secrette sur l'éclat naissant de ses yeux, bien assurée qu'on auroit recours à moi pour y remédier; & fort résolue de ne le faire, qu'à condition qu'on me livreroit Fleur d'Epine avec les trésors de la sorcière.

La curiosité de Tarare l'avoit heureusement conduit chez moi, avant que de se rendre à la cour, & ce que je découvris de son esprit & de ses sentimens, me fit espérer que s'il osoit tenter l'aventure, il ne seroit pas indigne d'y réussir. J'en eus encore meilleure opinion, lorsque je le vis revenir à quelque temps de là pour me consulter; je ne le vis point embarrassé des choses que je proposai pour prix du secours qu'on me demandoit, quoique j'en eusse étalé tout le danger; & lui ayant demandé s'il connoissoit quelqu'un d'assez téméraire à votre cour, pour rendre service à la belle Luisante à ce prix, il ne faut, dit-il, que beaucoup d'ambition ou beaucoup d'amour pour l'entreprendre, & l'espérance seule d'en être avoué de vous, suffit pour tout oser, sans autre motif que celui de la gloire.

Je ne vous dirai point la joie que me donna cette réponse d'un homme que je

commençois à beaucoup eſtimer; je ne doutai point que ce ne fût lui que les deſtinées avoient marqué pour le libérateur de Fleur d'Epine.

Je lui fis eſpérer que je ne lui ſerois pas contraire, s'il entreprenoit ce que je lui peignis encore plus dangereux que je n'avois fait; il n'en fut point ébranlé : je lui tins parole, & quoiqu'il ne me fût pas permis de l'aſſiſter toujours, mon génie a ſouvent inſpiré le ſien dans l'exécution; mais après tout, c'eſt à ſon eſprit, à ſa fermeté, mais plus que tout, à ſa conſtance, que la gloire en eſt due.

Tandis qu'il étoit en chemin pour aller chez la ſorcière, j'employai ma baguette pour ſatisfaire la curioſité que j'avois ſur Fleur d'Epine; elle m'en traça la figure & les ſouffrances dans les triſtes occupations de ſa vie; je trouvai ſa figure digne de récompenſer ce qu'on entreprenoit pour elle, je ne crus pas qu'il fût néceſſaire de toucher le cœur de Tarare pour elle, ſi ſon eſprit & ſes ſentimens répondoient aux charmes de ſa perſonne : mais j'avoue que j'inſpirai des mouvemens favorables pour lui à Fleur d'Epine, qu'une première vue n'au-

roit pas attirés, mais qu'il n'auroit que trop mérités sans mon secours, avec un peu de temps.

Ma joie fut extrême quand je les sus arrivés dans ce royaume, &, quoiqu'il y eût un peu de cruauté à rendre ma demeure inaccessible, lorsqu'il voulut y mener Fleur d'Epine, je le fis pour éprouver sa constance pour elle, jusqu'au bout, & pour connoître s'il en étoit digne; vous avez vu triompher cette constance par des épreuves qui méritent qu'il règne sur le trône d'une princesse qui règne si parfaitement dans son cœur.

J'avois dès long-temps prévu la révolution qui devoit arriver en Circassie : mais en la prévoyant, il ne me fut pas permis de la prévenir : tout ce que je pus faire fut de sauver la reine ma sœur & les trois filles qui lui restoient, dans l'extrémité qui les exposoit à la fureur du tyran ; & pour les dérober à sa poursuite, je leur choisis une retraite presqu'inconnue, vers les confins du royaume.

Ce fut là que, craignant toujours la recherche qu'on en pouvoit faire, je fis un enchantemen[illegible]ar lequel la reine paroissoit changée e[illegible] neilles, dès que le hasard

y conduisoit quelqu'étranger, & ses filles avec leurs compagnes paroissoient changées en pies, sans qu'elles parussent les unes aux autres avoir changé de forme.

Voilà, princes, l'illusion qui vous a causé tant de surprise, lorsque le hasard vous a conduits l'un après l'autre où elles étoient.

Tandis que Tarare me cherchoit inutilement avec Fleur d'Epine, je savois sous quel déguisement Dentue étoit arrivée ici; je savois ses desseins: mais je savois que sa puissance étoit si bornée depuis qu'elle n'avoit plus la jument & le chapeau, qu'il me seroit facile de prévenir tous ses attentats contre sa vie.

Je livrai donc Fleur d'Epine pour un temps aux cruautés qui l'attendoient à son arrivée, par le moyen de l'impertinente Sénéchale & de l'inhumaine Dentue. Fleur d'Epine ne devoit être qu'au plus fidèle des amans. Quelle plus grande épreuve de sa constance! que de l'exposer à ses yeux dans la laideur affreuse où les maléfices de la sorcière l'avoient réduite, dans le temps que la main de Luisante, avec le trône de Cachemire, lui seroient offerts.

Je ne le retins pas longtemps lorsqu'il revint avec le chapeau lumineux & la ju-

ment, je tins pourtant parole dans le remède que j'avois promis pour les beaux yeux qui causoient tant de ravages : mais quoique Tarare retournât auprès de sa chère Fleur d'Epine, je savois bien que dans l'état où il la trouveroit, elle auroit besoin d'un secours plus puissant que le sien.

J'employai tous les génies que mon art soumet à mes volontés, pour veiller à la sûreté de sa vie jusqu'à mon arrivée, résolue de le suivre de bien près ; je différai mon départ jusqu'à la dernière extrémité, & je pensai m'en repentir ; car dans le moment que je venois de monter sur Sonante, le plus agréable & le plus désiré des obstacles vint s'opposer à mon départ.

Trois couriers de Circassie arrivèrent à une heure l'un de l'autre, qui m'apportèrent les nouvelles surprenantes du rétablissement de ma sœur. Le premier m'apprit que l'usurpateur avoit péri, par un soulèvement aussi soudain que la révolution qui l'avoit placé sur le trône. L'autre confirma cette nouvelle, & ajouta que la populace émue n'avoit pas même épargné sa pauvre Bossue de fille.

Le dernier, enfin, me fit un ample détail des acclamations, de l'allégresse, & des

transports d'impatience dont la reine & ses filles étoient attendues dans la capitale de Circassie, & ce dernier courier m'étoit dépêché par elle-même, au-devant de laquelle le conseil & les grands du royaume étoient allés.

Ainsi, seigneur, Tarare n'est pas si mal marié que vous l'avez cru; car quelqu'empressement que Fleur d'Epine ait de voir régner un homme que l'amour parfait & l'inviolable fidélité en rendent digne, elle trouvera ses états paisibles à son arrivée, sa mère & ses sœurs moins tranquilles par l'impatience de recevoir une fille & une souveraine qu'elles avoient crue perdue; & tout le peuple, à son ordinaire, avide de changement, n'aura pas de peine à combler de souhaits & de bénédictions une reine faite comme Fleur d'Epine.

Le récit de Serène ne fut pas plutôt fini, que le calife s'étant embarrassé dans quelques complimens à Serène, & quelques excuses à Fleur d'Epine, on vint l'en dégager, en lui disant qu'on avoit servi.

Le festin fut le plus superbe qu'on verra jamais: mais il parut d'une ennuyeuse longueur à deux princes qui ne se repaissoient que de tendres regards.

Enfin, l'heure tant souhaitée arriva; le dieu de l'hymen alluma tous ses flambeaux pour éclairer Phénix à l'appartement de Luisante, où le calife leur donna le bon soir; & dans celui qu'on avoit préparé pour Fleur d'Epine, il ne tint qu'au plus fidèle de tous les amans d'être le plus heureux de tous les hommes.

L'aurore étoit arrivée longtemps avant la fin de ce conte; mais Dinarzade s'étoit moquée de son éclat naissant, & le sultan, moins pressé cette fois de prendre sa place au conseil, avoit trouvé bon que le soleil se levât avant lui. La sultane étoit, comme on a vu dans le commencement de ces récits, la plus belle sultane qui fut jamais: il tournoit passionnément les yeux vers elle, tandis que le premier visir s'en alloit avec son sceptre; on eût dit qu'il ne l'avoit jamais vue, tant il paroissoit éperdu en examinant tous les charmes de son visage; &, considérant qu'avec toutes ses beautés, elle avoit l'esprit orné de contes arabes, il se leva d'auprès d'elle & prit sa robe de chambre pour lui marquer sa tendresse & ses empressemens.

Trop heureux, s'écria-t-il, trop heureux les bergers de nos campagnes! qui peuvent

sans contrainte, passer les jours à soupirer auprès de leurs bergeres; quel plaisir d'employer tous les momens de la vie à regarder les beaux yeux qui m'éclairent! Dinarzade, qui ne comprenoit rien à ces exclamations, ni à cette cérémonie, prit la liberté de lui demander ce qu'il vouloit dire avec ses bergers; recouchez-vous, seigneur, dit-elle, au lieu de dire toutes ces pauvretés à une déesse à qui vous venez de faire baiser l'ongle de votre pied gauche; & à ces mots elle voulut lui ôter sa robe de chambre: mais il n'y voulut jamais consentir qu'elle ne lui eût apporté son luth, dont il joua si long temps, que la sultane n'en pouvoit plus d'ennui, & sa sœur d'impatience: après ce galant exploit, il passa dans son appartement, & de son appartement au conseil, pour ordonner le magnifique appareil de cette grande journée, en attendant la bienheureuse nuit qui devoit mettre en sa possession la plus parfaite des beautés; il attendit cette nuit avec impatience, comme on peut croire, & dès qu'elle fut venue, il se rendit à l'appartement de la sultane, suivi des officiers de la couronne: mais au lieu de leur donner le bon soir, après être déshabillé, il se tourna vers le prince de Tré-

bizonde, pour lui ordonner de conter toutes les aventures qui lui étoient arrivées depuis celle de la pyramide & du cheval d'or, jusqu'à celle où pour la première fois il avoit vu les beaux yeux de Dinarzade au fond de la mer ; l'amoureux prince auroit bien voulu se dispenser d'un récit qui devoit durer tout le reste de la nuit : mais comme il savoit que le sultan son maître n'entendoit pas raillerie, quand il étoit question de contes, il commença le sien comme on verra dans la suite de ce recueil.



LES QUATRE FACARDINS,

CONTE.

A M. L. C. D. F....

A QUOI m'engagez-vous, adorable Sylvie?
Ce vers est pris d'une chanson,
Où, sur le ton de l'élégie,
Certain élève d'Apollon
Demandoit autrefois la vie
A la Sapho de Pelisson.
Quant à moi, c'est avec raison,
Que devant vous je m'humilie,
Et que je viens en Jérémie,
Vous dire, sous un autre nom,
A quoi m'engagez-vous, adorable Sylvie?

FAUT-IL, après le renard blanc,
Après Fleur d'Epine la blonde,

Après Tarare son Amant,
Par un nouveau déchaînement,
Faire encore trotter à la ronde,
Et l'héritière d'Astracan,
Et le prince de Trébizonde?



Puisqu'il ne dépend que de vous
De me dispenser d'en écrire,
Je vous demande à deux genoux
De me sauver de la satyre,
Et de m'épargner le courroux
De gens sensés, & las de lire
Des fables qui ne font plus rire.



Les contes ont eu pour un temps
Des lecteurs & des partisans,
La cour même en devint avide;
Et les plus célèbres romans
Pour les mœurs & les sentimens,
Depuis Cyrus jusqu'à Zayde,
Ont vu languir leurs ornemens,
Et cette lecture insipide
L'emporter sur leurs agrémens.



En vain des bords fameux d'Ithaque,
Le sage & renommé Mentor

Vint nous enrichir du trésor,
Que renferme son Télémaque
Envain l'art de son précepteur
Etale avec délicatesse,
Dans ce roman de rare espèce,
Ce qu'ont d'utile, ou de trompeur,
La politique & la tendresse,
Et cette fatale douceur,
Tendre fille de la mollesse,
Dont s'enivre un héros vainqueur
Aux pieds d'une jeune maîtresse,
Ou d'une habile enchanteresse,
Telles que les peint ce docteur,
Instruit de l'humaine foiblesse,
Et curieux imitateur
Du style & des fables de Grèce.
La vogue qu'il eut, dura peu;
Et las de ne pouvoir comprendre
Les mystères qu'il met en jeu;
On courut au palais les rendre,
Et l'on s'empressa d'y reprendre
Le rameau d'or & l'oiseau bleu.



Ensuite vinrent de Syrie
Volumes de contes sans fin;
Où l'on avoit mis à dessein
L'orientale allégorie,
Les énigmes & le génie
Du thalmudiste & du rabin;

Et ce bon goût de leur patrie,
Qui, loin de se perdre en chemin,
Parut, sortant de chez Barbin,
Plus Arabe qu'en Arabie.



MAIS enfin, grâces au bon sens,
Cette inondation subite
De califes & de sultans,
Qui formoit sa nombreuse suite,
Désormais en tous lieux proscrite,
N'endort que les petits enfans.



CE fut dans cette paix profonde,
Que moi, misérable pécheur,
Je m'avisai d'être l'auteur
D'un fatras qu'on lut par le monde.
Je l'entrepris en badinant,
Et je fourai dans cet ouvrage
Ce qu'a de plus impertinent
Des contes le vain étalage;
Mais je ne fus pas assez sage
Pour m'en tenir à ce fragment,
J'y joignis un second étage.
Pour marquer les absurdités
De ces récits mal inventés,
Un essai peut être excusable:
Mais, dans ces essais répétés,

L'écrivain lui-même est la fable
Des contes, qu'il a critiqués.



Vous, qui disposez de ma vie ;
Qui la comblez d'heur ou d'ennuis ;
Souffrez, de grâce, que j'oublie
Les engagemens où je suis.
En vain je fais l'apologie
Du conte de la nymphe Alie ;
Et de la dernière des nuits,
S'il me faut faire autre folie ;
Et coudre un nouveau supplément
Au dernier tome de Gallant. (*)



Je ne connois que trop la honte
De mettre au jour conte sur conte ;
Cependant, si vous l'ordonnez,
Je vais, en dépit du scrupule,
Suivre les loix que vous donnez,
Et me livrer au ridicule
Des fatras que j'ai condamnés.

Nous avons laissé le prince de Trébizonde sur le point de conter ses aventures, par ordre du sultan son seigneur. Ce prince

(*) Auteur des mille & une Nuits.

de Trébizonde étoit fait à peindre, vaillant, adroit, grand parleur & quelque peu gascon, comme on verra par la suite d'un récit qu'il commença de cette manière :

Ce n'est point à votre majesté sublime & toujours auguste, qu'il faut conter des fables ; pour moi, qui fais profession d'une vérité scrupuleuse, je vais, à l'exemple de la sultane votre épouse, vous conter des aventures aussi véritables qu'elles paroîtroient fabuleuses, si tout autre que moi se vantoit de les avoir mises à fin.

Je ne parlerai de ma naissance que pour vous dire que ma mère, la plus superstitieuse princesse de son temps, s'étoit mis en tête que le bonheur ou le malheur de ma vie dépendoit du nom qu'on me donneroit ; & ne voulant point de ceux que mes ancêtres avoient portés, elle étoit sur le point d'envoyer à l'oracle pour en demander un à sa fantaisie, lorsqu'un certain perroquet, dont elle faisoit grand cas, s'avisa de répéter deux ou trois fois *Facardin*. Il n'en fallut pas davantage pour la déterminer & pour m'honorer de ce beau nom. Passons aux temps de ma vie qui sont marqués par les événemens dont vous me demandez le récit.

J'étois parti de votre cour quelques jours avant la révolution qui survint au sujet de la première impératrice votre épouse; j'en appris la nouvelle à deux journées de mes états; & je prendrai la liberté de vous dire, que j'y désapprouvai votre départ, comme j'ai désapprouvé la conduite de votre hautesse depuis son retour; car encore vaut-il mieux ne se point remarier, que de se précautionner contre les infidélités futures d'une épouse, en ne lui donnant pas le loisir d'être infidèle, c'est-à-dire, en lui faisant couper la tête dès le lendemain de ses nôces.

Je ne fis de séjour à Trébizonde, qu'autant qu'il en falloit pour contenir mes vassaux, vos sujets, dans leur obéissance; car tout étoit prêt à se soulever contre la cruauté d'un édit sur lequel les peuples s'imaginoient que les autres souverains alloient se régler. J'assurai fort les miens que je n'étois pas venu pour en amener la mode. M'étant fait donner la liste des tournois publiés par le monde pour la présente année, avec un état des aventures les plus impraticables qui fussent dans l'univers, je partis dans le dessein de rendre le nom bisarre qu'on m'avoit donné, aussi célèbre qu'il me paroissoit

inouï ; & certes, je puis dire, sans me flatter, que je n'y ai pas mal réussi.

Je pris des mesures toutes différentes de celles que prennent d'ordinaire les autres aventuriers : car au lieu d'un écuyer pour porter mes armes, & pour conter mes exploits, je pris un secrétaire pour les écrire, & jamais pauvre secrétaire n'eut tant à travailler.

La fortune secondoit par-tout mon audace ; les beautés cédoient à mon mérite, & leurs héros à ma valeur ; cependant, je m'ennuyois d'être toujours aimé, sans jamais pouvoir être amoureux ; & si je n'avois trouvé chaque jour quelque monstre à combattre, ou quelqu'enchantement à détruire pour m'amuser, je ne sais ce que je serois devenu. Mon secrétaire avoit naturellement du bon sens, & comme il s'étoit beaucoup formé l'esprit depuis qu'il étoit à mon service, il tâchoit de me consoler, en me faisant voir qu'il y avoit des malheurs encore plus grands dans la vie que celui dont je me plaignois. Fasse le ciel, disoit-il, que l'heureux Facardin ne les éprouve jamais, & que la fortune lui soit assez favorable pour l'éloigner du climat dangereux & des campagnes fertiles du royaume d'Astracan !

Nous étions au milieu du jour, & dans le milieu d'une forêt sombre & délicieuse; & j'étois sur le point de choisir l'arbre le plus épais pour m'asseoir sous son ombre, & pour apprendre de mon secrétaire ce que c'étoit que cet Astracan, lorsque je vis avancer vers nous deux hommes montés sur de superbes chameaux. Dès que celui qui marchoit le premier fut auprès de nous, il attira toute mon attention, par son air & par l'action que je lui vis faire. Sa taille étoit la plus noble & la plus aisée qu'on pût voir, & son visage étoit si charmant, que mon secrétaire même, accoutumé à me voir tous les jours, ne put s'empêcher de témoigner la surprise & l'admiration que lui causoit une figure aussi grâcieuse. Nous eûmes tout le temps qu'il nous fallut pour l'examiner; car, s'étant arrêté vis-à-vis de nous, sans nous voir, il prit son casque des mains de celui qui le suivoit, & au lieu de s'en couvrir, comme je crus qu'il alloit faire, il poussa quelques soupirs, regarda tendrement un oiseau tout brillant d'or & de pierreries que je pris pour un aigle, & qui, de ses aîles étendues, ombrageoit ce casque. Après avoir quelque temps contemplé cette figure, il

la baisa respectueusement, & remettant le casque à son écuyer, il passa fort près de nous, toujours enseveli dans cette profonde rêverie qui l'avoit empêché de nous voir.

Ce fut alors que je fis réflexion à ce que mon secrétaire venoit de me dire, & je compris qu'un homme bien amoureux ne seroit pas sans inquiétude s'il trouvoit en son chemin un rival fait comme cet étranger. Je ne pus vaincre la curiosité d'apprendre ce qu'il étoit ; & mon secrétaire ayant civilement arrêté son écuyer, pour s'en informer, revint tout effaré me dire qu'il s'appeloit FACARDIN.

Facardin ! grands dieux ! m'écriai-je avec étonnement. A cette exclamation le beau chevalier, qui crut que je l'appelois, tourna la tête de son chameau pour m'aborder, & me demanda ce que je souhaitois de lui. Rien, lui dis-je, si ce n'est de savoir de vous, s'il est possible que vous vous appeliez Facardin ? Il n'est que trop vrai, me répondit-il, & plût au ciel qu'on ne m'eût pas été chercher ce maudit nom si loin pour me rendre malheureux, puisque je puis attribuer une partie des disgraces qui me sont arrivées, à la fatalité secrète

qui semble attachée à ce nom. Oseroit-on, lui dis-je, vous demander quelles sont ces disgraces ?

Les voici, me dit-il le plus honnêtement du monde. Je serois le plus constant de tous les hommes, si je n'étois aussi malheureux en amour, que j'y suis sensible depuis quelque temps ; cependant, je ne puis me plaindre d'avoir été trahi dans aucun commerce, puisque je n'ai jamais été aimé. Il est vrai que la plus adorable des mortelles, & la seule qui m'ait jamais regardé sans aversion, a paru se radoucir en ma faveur ; mais hélas ! ce fut en me mettant à une épreuve dont le souvenir me transit d'horreur. N'en parlons plus, ajouta-t-il, & pour revenir à ce que je vous disois, il est impossible que mes soins, ma complaisance & mes assiduités, au défaut des autres agrémens que je n'ai pas, pussent être partout rebutés, si ce nom bisarre ne me portoit malheur.

Quoi ! dis-je, il seroit possible qu'un homme fait comme vous eût inutilement offert l'hommage de son cœur, & qu'un homme d'autant d'esprit puisse s'imaginer que le nom que vous avez reçu en soit la cause ! Il n'est que trop vrai, reprit-il,

& pour vous en convaincre, je n'aurois qu'à vous conter l'aventure qui m'est arrivée en Danemark ; mais un homme comme vous doit avoir bien autre chose à faire, que de donner son attention au récit des affronts que l'amour m'a faits. Je l'assurai fort que je n'avois rien de mieux à faire pour lors que de l'écouter ; & pour lui donner quelque petite espérance de changement dans sa fortune : seigneur, lui dis-je, mettez-vous dans la tête qu'un nom est heureux ou malheureux, selon qu'il est bien ou mal porté. Je ne sais de quelles régions du monde vous venez ; mais il faut que les beautés qui les habitent soient des chats sauvages ; aux merveilles que vous me dites de leur fierté & de leurs rigueurs.

Je m'appelle Facardin comme vous, & pour montrer que le nom n'y fait rien, j'ai trouvé cent beautés en mon chemin, & quoiqu'il y en eût des plus rares dans ce nombre, pas une de ce nombre ne m'a coûté plus d'un soupir. Mon secrétaire vous en fera voir la liste & vous en donnera l'adresse. Allez les voir, & m'en dites des nouvelles quand nous nous reverrons. Hélas ! répondit le bel inconnu, quand vous les auriez trouvées plus douces que des agneaux,

elles deviendroient de vraies tigresses pour moi ; moi, qui n'ai jamais inspiré que de l'aversion à toutes celles que j'ai vues, excepté la vieille du mont Atlas, qui auroit elle-même inspiré de l'aversion aux moins délicats & aux plus susceptibles. C'est ce que je vais vous faire voir, puisque vous voulez bien me donner quelques momens d'audience.

Nous mîmes pied à terre à ces mots ; & tandis que nos gens cueilloient des grénades & quelques azerolles pour rafraîchir nos chameaux, ayant choisi dans l'épaisseur de la forêt un endroit commode pour nous asseoir, l'étranger Facardin me tint ce discours.

Comme j'ai fait vœu de ne me point découvrir, tant que je me verrai le cœur indignement susceptible des premières impressions, & que je serai le misérable rebut des beautés les plus susceptibles, dispensez-moi de vous parler de ma naissance ; & de vous dire les lieux d'où je suis parti pour me signaler par quelque renommée dans le monde : il suffira de vous dire que le premier objet de mes projets errans fut celui, qui, selon les apparences, vous met en campagne aussi-bien que tant d'autres

aventuriers ; je veux dire le deſſein de me rendre digne d'aſpirer à la conquête de Mouſſeline la ſérieuſe, princeſſe d'Aſtracan ; mais, quoique ce ſoit, comme vous ſavez, ou comme la renommée vous l'aura du moins appris, la plus parfaite de toutes les mortelles, ce fut moins la curioſité de la voir, ou l'eſpoir de la poſſéder qui m'engagea, que les difficultés, ou, pour mieux dire, l'impoſſibilité de l'aventure. Mon cœur dans cet heureux temps ne reſpiroit que la gloire, & j'étois de la dernière indolence pour l'amour.

Mes voyages n'ont eu juſqu'ici que deux événemens qui ſoient dignes de votre attention. Le premier eſt l'aventure de l'iſle des Lions, qui fit naître celle du mont Atlas ; voici ce que c'eſt que l'une & l'autre.

A deux journées de cette montagne fameuſe, ſur le ſommet de laquelle les poëtes aſſurent que le ciel & tout l'attirail de ſes étoiles ſe repoſe, une vaſte forêt s'étend juſques au rivage de la mer. Cette forêt eſt ſi peuplée de bêtes ſauvages, que c'eſt une merveille ; on les y trouve par troupeaux, & ces troupeaux ſont ſi nombreux, qu'on a de la peine en pluſieurs endroits à ſe frayer un paſſage au travers de leur multitude.

multitude. Au sortir de cette forêt, les habitans du pied de la montagne nous apprirent que les lions venoient autrefois de tous les déserts à la ronde chasser dans cette forêt, & qu'après l'avoir dépeuplée de cerfs, de daims & de chevreuils, ils alloient dépeuplant les campagnes voisines d'hommes, de femmes & de petits enfans; que le peuple, dans cette extrême misère, ayant eu recours à l'enchanteur Caramoussal, qui habitoit le haut de la montagne, il avoit par ses enchantemens relégué tous les lions dans une isle, que je pourrois voir du rivage où la mer bat le pied du mont; que, pendant l'exil des lions, les bêtes fauves étoient revenues, & qu'elles avoient tellement multiplié, que la désolation étoit presqu'aussi grande que du temps des lions, parce que ces vastes troupeaux, que j'avois pu remarquer en passant la forêt, se répandoient partout, & ravageoient les bleds de la campagne; que, pour remédier à ce désordre, on faisoit tous les ans trois ou quatre chasses dans celle des lions, moins pour les inquiéter ou pour leur nuire, que pour en prendre le plus qu'on pourroit, & les lâcher dans la forêt pour faire diversion. Ils ajoutèrent que le temps de la première de ces

chaſſes arrivant dans deux jours, il ne tiendroit qu'à moi d'en avoir le divertiſſement.

Pour tout autre que pour un aventurier, ce n'auroit pas été propoſer une partie de plaiſir, que d'inviter à la chaſſe aux lions; mais pour moi j'y conſentis avec joie.

Le rivage oppoſé à l'isle des Lions étoit le rendez-vous des chaſſeurs. Cette isle me parut d'une aſſez grande étendue, fort ſauvage & toute couverte de bois extrêmement épais. Je fus ſurpris de l'appareil de cette chaſſe; je m'étois attendu que je trouverois force chiens, & quantité de chaſſeurs, armés de dards & de javelots, de flèches & d'épieux; mais, au lieu de tout cela, je ne trouvai ſur le rivage que vingt hommes & vingt jeunes filles aſſez bien faites; les hommes menoient chacun un cerf ou un dain en leſſe; & chaque fille portoit un coq ſur le poing; il y avoit des filets dans les chaloupes où nous nous embarquâmes. A meſure que nous approchions de l'isle, nous entendions des rugiſſemens effroyables, & des hurlemens ſi affreux, que mon écuyer, (qui du reſte eſt brave ſoldat) en parut un peu décontenancé, ſans qu'aucune de nos nymphes en fût émue.

Le rivage étoit tout bordé de ces honnêtes lions, qui nous attendoient à la descente. J'étois en peine comment cette descente se feroit en présence d'un détachement si redoutable : mais trois de nos chaloupes abordant avant les autres, lâchèrent trois cerfs, après lesquels tous les lions s'étant débandés, ils nous laissèrent l'accès libre & facile dans leurs terres. Dès que nous y fûmes, nous entrâmes dans le plus épais de la forêt, où, pendant que les chasseurs tendoient leurs filets, les jeunes filles mirent des chaperons à leurs coqs, semblables à ceux qu'on met aux faucons. A peine les filets furent-ils tendus, derrière lesquels on avoit posé les bêtes fauves, que nos lions revinrent tête baissée sur nous ; ils étoient deux douzaines, tous lions de grand appétit, à ce qu'il me sembloit ; mais comme nous n'en voulions que deux ou trois à la fois, une des nymphes ôta vîtement le chaperon de son coq, & lui tira deux ou trois fois une plume de la queue. L'endroit de cette forêt où nous étions, paroissoit si sombre, que le coq s'imagina voir la petite pointe du jour, & se mit à chanter de toute sa force pour le saluer ; les lions en furent tellement effrayés, qu'ils disparurent tous

dans un inſtant, excepté celui qui s'ètoit embarraſſé dans les filets. On l'embarqua dans nos chaloupes avec un des chaſſeurs, & avec cette même fille dont le coq venoit de chanter : quoique ce lion fût empétré dans le filet, de manière qu'il n'y avoit pas de danger qu'il fît aucun mal, on ne laiſſa pas d'embarquer un chevreuil dans la même chaloupe, pour l'amuſer pendant le trajet.

Que vous dirai-je, ſeigneur ? Cette chaſſe, qui me paroiſſoit auſſi nouvelle qu'elle étoit divertiſſante, dura juſqu'à ce que chaque chaſſeur eût ramené ſon lion, ſa demoiſelle & ſon coq. Je voulus reſter le dernier & me charger du poſte d'honneur, parce que c'étoit le plus périlleux, & je me mis à l'arrière-garde. Je fis embarquer mon écuyer dans la dernière chaloupe qui partit, excepté celle qu'on m'avoit laiſſée.

Comme j'étois étranger, on m'avoit auſſi laiſſé le coq le plus fier, & la fille la plus aſſurée, de peur d'accident. Cette fille commençoit à me donner des inſtructions ſur notre retraite ; mais moi, qui n'en pouvois plus de honte, de voir que les coqs remportoient toute la gloire de cette expédition, je la priai de ne point faire chanter ſon coq, que je ne me fuſſe éprouvé contre

quelqu'un de ces lions; que s'ils venoient plusieurs sur moi, pendant que je serois aux mains avec un de leurs compagnons, je lui dis qu'elle viendroit assez à temps à mon secours, pour me dégager d'un combat inégal. Elle ne m'y parut pas fort disposée, je le vis à son air; & à l'instant qu'elle m'alloit répondre, les lions vinrent faire leur dernière charge.

Je m'avançai l'épée à la main, & fis quelques pas pour aller à leur rencontre.

Ils avoient à leur tête le plus formidable de tous les lions; ses yeux étoient étincelans, sa crinière toute hérissée; & par hasard ce lion se trouva sourd comme un pot, car la jeune fille, effrayée de son énorme grandeur, fit d'abord crier son coq, & le cri de ce coq étoit d'un enrouement si hideux & tellement aigu, que j'en eus la tête pénétrée de part en part. Tous les lions, à la réserve de celui dont je parle, saisis de terreur panique, se culbutoient l'un pardessus l'autre en fuyant.

Ma nymphe & son coq s'égosilloient à force de chanter & de se désespérer; & le vacarme qu'ils faisoient me parut encore plus importun que la présence du lion. Le commencement de notre combat méritoit,

ſans vanité, des ſpectateurs plus tranquilles & plus illuſtres que ceux que nous avions. Je lui avois déjà tiré du ſang de pluſieurs endroits, mais en revanche il m'avoit fait, dès la ſeconde paſſade, une égratignure, qui, commençant auprès de l'oreille droite, deſcendoit en écharpe juſques à l'extrémité du talon gauche. Je n'avois point de bouclier, non plus que mon adverſaire : mais il avoit une queue, qui ſe faiſoit encore plus ſentir que ſes griffes. Comme il ſe faiſoit tard, je pris mon épée à deux mains, pour mettre fin à la diſpute avant la nuit : mon ennemi, qui, ſelon toutes les apparences, avoit le même deſſein, ſe dreſſa ſur ſes pieds de derrière, & ouvrit une gueule hors de toute meſure, de toute règle, de toute vraiſemblance. La fille en fut ſi troublée, qu'elle lâcha ſon coq; le lion me quitta pour courir après, & je quittai la fille pour courir après le lion; je l'eus bientôt atteint, mais ce ne fut pas aſſez-tôt pour ſauver le pauvre coq, qu'il avoit déjà pris & qu'il avala en notre préſence, comme on avaleroit un grain de cachou.

Cet affront m'anima d'un reſſentiment nouveau; j'en fus ſi tranſporté de colère, que ſans m'apperçevoir de l'état où le lion s'é-

toit mis, je lui coupai la patte droite, dont il se tuoit de me faire signe qu'il vouloit parlementer : la terre fut arrosée d'un ruisseau de sang qui couloit de cette plaie. J'étois toujours en garde, ne doutant pas que sa fureur ne lui fît redoubler ses efforts contre moi : mais il ne songeoit à rien moins qu'à la vengeance ; au contraire, s'appuyant contre un arbre pour se soutenir, il me regarda tristement & me dit : Ah ! Facardin.

Je commençois à m'attendrir, & j'étois sur le point de m'en approcher pour tâcher de le sécourir, lorsque les cris de la fille m'appelèrent à son secours. Elle retenoit de toute sa force le bateau qu'on nous avoit laissé ; la corde s'en étoit détachée pendant notre combat, & s'en étant apperçue, comme c'étoit notre unique ressource, elle faisoit des efforts merveilleux pour l'empêcher de nous échapper. Dès que je fus auprès d'elle, voyant que je rattachois la chaloupe au rivage, au lieu de nous embarquer, elle pensa se désespérer ; je lui dis que je mourois plutôt que d'abandonner le pauvre lion qui m'avoit parlé, dans l'état où je l'avois laissé ; que je l'allois chercher pour le passer en terre ferme, & pour lui donner tout le secours dont il pourroit avoir

besoin. Elle se désespéroit d'une proposition qui lui parut extravagante, & me conjuroit à deux genoux de ne la pas exposer avec moi, pour un vieux lion mort, à la fureur de tous les lions vivans de cette île; elle eut beau dire, je fus à l'endroit où je l'avois laissé; mais ce fut inutilement que je le cherchai par-tout à la ronde.

Je me rembarquai donc, assez honteux de ne pouvoir, comme les autres, ramener un lion : mais l'affliction de celle qui m'accompagnoit, ne se peut exprimer; elle me dit qu'elle étoit deshonorée par la perte de son coq, que c'étoit un opprobre éternel pour toute sa famille, & qu'elle ne prétendoit pas survivre à cette infamie.

Tandis que je faisois mon possible pour la consoler d'un désespoir qui me parut assez bisarre, nous abordâmes au rivage du mont Atlas.

La nuit étoit presque fermée, je perdois beaucoup de sang, & je mourois de soif. Je m'étois attendu que mon écuyer, dont j'avois pris quelque soin, en le renvoyant malgré qu'il en eût, auroit à son tour quelqu'attention pour moi, & qu'il ne manqueroit pas de se trouver au pied du mont, ou sur le rivage, pour me recevoir; mais

je n'y trouvai personne. La fille que j'avois ramenée, se désespérant de plus en plus, prit enfin le parti de grimper au haut de la montagne pour implorer le secours de Caramoussal, ou pour se précipiter, disoit-elle, du lieu le plus convenable à son désepoir, en cas que le magicien ne lui fût pas favorable. Je la suivis le plus long-temps que je pus, pour la détourner, au moins, de ce dernier projet : mais l'ayant perdue dans l'obscurité, qui m'en déroba la vue dans les sentiers détournés qu'elle suivit, après avoir long-temps erré parmi les pointes de rocher, toujours en montant, je m'assis enfin dans le lieu le plus uni que je pus trouver, résolu d'y passer la nuit. Je ne fus pas plutôt en repos, que je crus entendre de loin le bruit agréable de quelque ruisseau, qui se précipitoit en cascade le long des rochers de cette solitude. Je me sentois une soif si pressante, que, sans égard à ma foiblesse & moins encore aux dangers des précipices, je tournai mes pas vers l'endroit d'où venoit ce bruit. Je sentois bien que j'en approchois, mais il m'eût été difficile d'y parvenir, si, à force de me tourmenter & de regarder de tous côtés, je n'eusse vu au-dessus de l'endroit où j'étois, un foible

rayon de lumière; je le pris pour guide, & à mesure que j'en approchois, cette lumière sembloit augmenter, & je crus entendre comme un bruit de certains rouets dont les femmes se servent pour filer. Je ne me trompois pas, & à la lueur de deux flambeaux fort gros & fort ardens, placés à chaque côté d'une misérable chaumière, je vis deux bras secs & décharnés, avec deux mains assortisantes, qui, par deux ouvertures pratiquées dans la porte de cette chaumière, faisoient tourner la roue de cette machine, & filoient avec plus de grâce qu'il ne leur appartenoit. Après avoir considéré quelque temps cette discrette & mystérieuse façon de filer, je poussai la porte sans y frapper, dans le besoin extrême où j'étois de trouver quelque secours. La porte s'ouvrit sans efforts, & je vis la fileuse, dont toute la personne étoit bien digne du rare échantillon que j'en avois vu : son visage n'étoit qu'un vieux parchemin qui sembloit collé sur une tête de mort ; elle étoit nue jusques à la ceinture, & la plus sèche de toutes les carcasses ne l'étoit pas tant que cette misérable nudité : j'en détournai la vue pour lui demander à boire. Rien ne vous manquera dans ces lieux, me

dit-elle, pourvu que la patience ne vous manque pas, & que vous puissiez résister à votre envie & vaincre votre aversion. A ces mots, m'embrassant avant que je pusse m'en appercevoir, elle me fit asseoir auprès d'elle, & voyant mes habits tous sanglans, elle en tressaillit, & toute alarmée d'un péril où je ne croyois pas être: vous étiez mort, dit-elle, si le secours que je vais vous donner avoit été différé d'une heure. Elle me deshabilloit en me tenant ce discours, & visitant ma blessure depuis le haut jusques en bas, elle me serroit le plus affectueusement du monde entre ses vilains bras, & me baisoit de temps en temps les endroits qu'elle essuyoit. Elle s'apperçut du dégoût mortel que j'avois de ses tendresses & de ses faveurs; & malgré ces marques d'aversion, n'ayant pas laissé de me frotter d'une essence qui parfumoit toute la cabane: insensé, me disoit-elle, si tu savois le trésor que tu rebutes, & que je vois bien que tu perdras, quels seroient tes empressemens & ta reconnoissance.

Je me trouvai tellement rafraîchi, tellement remis, & tellement soulagé de ce premier appareil, que je vis bien qu'il ne seroit pas nécessaire d'en attendre un second

pour être en parfaite ſanté. Il ne manquoit plus à mon bonheur que de pouvoir étancher ma ſoif, & de m'éloigner d'une telle hôteſſe : je la conjurai donc d'avoir pitié du premier & du plus preſſant de mes beſoins, puiſque le ſecours qu'elle venoit de me donner ſeroit inutile, ſi elle me laiſſoit miſérablement mourir de ſoif. Il faut donc vous mettre à une épreuve, me dit-elle, que je vois bien que vous ſerez incapable de ſoutenir ; ſuivez-moi.

Elle eut toutes les peines du monde à ſe lever, tant elle étoit décrépite, & ſa figure me donnoit tant d'averſion, que je n'eus pas le courage de la toucher, pour lui aider à ſe ſoutenir. Elle étoit toute courbée ; & malgré le bâton qui lui ſervoit d'appui, je crus qu'elle ne pourroit jamais ſe traîner hors de cette première chambre, (la plus piètre, & la plus délabrée qui ſoit au monde); la ſeconde me parut un peu plus raiſonnable; la troiſième plus grande encore & fort ornée ; mais la dernière chambre où je la ſuivis, étoit la plus magnifique, & la mieux meublée qui ſoit dans l'univers ; c'étoit plutôt la demeure fabuleuſe de quelque fée, que l'appartement d'une mortelle. Ce n'étoit par-tout que gla-

ces, que peintures exquiſes, & meubles précieux; une toilette galante, & garnie de tous les bijoux les plus rares d'un côté, de l'autre, un lit en broderie de perles orientales & d'or de la Chine, ſembloit n'attendre que la déeſſe qui devoit ſe préſenter à l'une & à l'autre; car auprès de la toilette, je vis un déshabillé qui me parut celui d'une impératrice de dix-huit ans.

Nous avions été longtemps à nous rendre à cet appartement; car outre que la malheureuſe vieille alloit fort lentement, elle avoit fermé la porte de chaque chambre avant que de m'y laiſſer entrer, & paſſant ſes deux mains au travers de chaque porte, elle ſe mettoit à filer pendant quelques momens, comme elle avoit fait la première fois. Ce retardement n'avoit fait qu'irriter ma ſoif; cependant, j'en ſuſpendis la violence, pour donner toute mon attention aux objets qui s'offrirent dans cette dernière chambre.

La vieille interrompit cette attention, & me prenant par la main : allons, dit-elle, allons à la fontaine, ce que vous regardez eſt fait pour allumer des feux, & vous ne cherchez que de l'eau pour les éteindre; ſuivez-moi, je vais vous mettre à même.

Je ne me le fis pas dire davantage. Cette fontaine n'étoit qu'à cinquante pas du bel appartement, & c'étoit l'eau de cette fontaine dont j'avois entendu le bruit, & que j'avois cherchée inutilement.

Dès que je me vis à portée de me satisfaire, je courus, la bouche ouverte, au plus gros bouillon qui sortoit des rochers: mais l'importune vieille me retenant par le bras: écoute-moi, dit-elle, pour la dernière fois: si, sans céder au désir pressant d'étancher ta soif, tu peux te résoudre à me tenir une heure toute entière dans tes bras, sans toucher à la fontaine, je te ramènerai dans le lieu d'où nous venons, & tu seras le maître de me voir auprès de toi le reste de la nuit dans le beau lit que tu viens de voir. A cette proposition, voulant me regarder tendrement, elle tournoit sur moi de petits yeux éteints, qui ressembloient plutôt à ceux de quelque canne morte de maladie, qu'à ceux d'une créature humaine.

Pour moi, dans l'indifférence où j'étois alors, & dans l'ardeur d'une soif démésurée, j'aurois préféré trois verres d'eau claire aux trois grâces; c'est pourquoi, repoussant assez rudement la main dont elle me

retenoit, je me précipitai vers la fontaine, & je me mis à avaler avec tant de rapidité, que j'eus peur de voir tarir le rocher avant que d'avoir étanché ma soif.

La vieille, à qui je n'avois pas jugé à propos de sacrifier ce plaisir, s'en étoit retournée pendant que j'avois bu; & selon les apparences, elle s'en étoit allée de méchante humeur; ce fut de quoi je ne me mis pas beaucoup en peine. Je me trouvois dans une douce tranquillité, le sommeil s'offrit, & je l'acceptai sans aller plus loin.

Il étoit grand jour quand je m'éveillai, je fus surpris de me trouver dans le lieu le plus effrayant qui fût dans l'univers; je tournois les yeux de tous côtés, sans pouvoir comprendre comment j'avois pû parvenir à ce désert, ni comment j'en pourrois sortir; la fontaine où j'avois bu sortoit de la pointe d'un rocher qui sembloit détaché du reste de la montagne, & je me trouvois justement sur cette pointe. Je vis le haut de la chaumière, & de ce palais enchanté que j'avois tant admiré pendant la nuit; mais un précipice si profond le séparoit de l'endroit où j'étois, que les cheveux me dressoient à la tête, toutes les fois que j'y regardois. Tous les autres côtés étoient ceints

de rochers escarpés, qui, loin de m'offrir un passage, sembloient se pancher en avant pour tomber sur moi. Comme j'étois fort assuré que ce n'étoit point en me transportant au milieu des airs qu'on m'avoit mené dans ce lieu, je m'obstinai dans la recherche périlleuse de quelque issue, & j'en trouvai une, après en avoir désespéré. C'étoit l'entrée d'une caverne, qui me parut fort obscure, fort profonde, & qui paroissoit plutôt la retraite de quelques ours, que le passage heureux de cette solitude à des lieux moins épouvantables; je tentai pourtant l'aventure, & mettant l'épée à la main, je descendis longtemps dans cette caverne ténébreuse, sans espérance d'y trouver d'autre sortie que celle qui lui servoit d'entrée; mais après mille difficultés, je sentis encore que le terrein s'élevoit, j'apperçus un foible rayon de lumière, qui me conduisit à l'endroit par où le jour pénétroit dans cet abîme souterrain. Cette autre embouchure étoit toute différente de celle par où j'y étois entré; c'étoit une grotte assez spacieuse, embellie de coquillages & de quelques bustes de marbre; un arc d'acier luisant & poli pendoit d'un côté de cette grotte; de l'autre, je vis un carquois enrichi d'or

& de quelques pierreries, avec toutes ses flêches; une grande cage d'ébène, garnie d'ivoire, pendoit du plafond au milieu de cette grotte; j'étois si pressé de me tirer du mauvais pas où je m'étois engagé la veille, que je ne m'amusai point à faire des réflexions sur ce que je voyois; je sortis de cette grotte avec précipitation, & je faillis à passer par-dessus quelque chose de brillant qu'on avoit laissé tomber à deux pas de la porte: c'étoit un soulier dont la boucle étoit formée de quatre diamans, les plus parfaits & les plus brillans que j'eusse jamais vus; mais ce soulier étoit si bien fait, & sembloit si petit, que je ne songeai pas au prix inestimable de sa boucle. Comme j'avois lu dans nos poëtes que Pallas faisoit trembler la terre, & qu'elle agitoit les forêts, en marchant, & que l'immortelle Junon ne faisoit qu'une enjambée du Mont-Ida jusqu'à l'île de Samos, je me doutois bien que je n'avois pas trouvé le soulier d'une déesse; mais je résolus, s'il étoit possible, de trouver la mortelle dont le pied pouvoit être digne d'un tel soulier.

Je l'emportai sans espoir d'en être long-temps en possession, ne doutant pas qu'il n'appartînt à celle dont je venois de voir

l'équipage de chaſſe dans la grotte, ou bien à cette autre nymphe inviſible dont j'avois vu la toilette dans un des appartemens de la vieille. J'étois en doute ſi je devois m'y rendre pour la chercher, ou ſi je devois reſter auprès de cette grotte juſqu'à ce qu'on y vînt chercher ce que je venois de trouver; lorſque je fus entraîné loin de l'une & de l'autre par des gémiſſemens & des lamentations, qui ſembloient partir d'un endroit beaucoup plus élevé. Comme c'étoient des cris de femmes, j'y grimpai le plus promptement poſſible; car depuis la rencontre de ce ſoulier, je me ſentois le cœur merveilleuſement attendri pour un ſexe que je n'avois juſqu'alors regardé qu'avec indifférence. Celle qui ſe déſeſpéroit, n'étoit autre que la nymphe au coq; dès qu'elle me vit, elle ſe mit à genoux devant moi, pour me prier de lui paſſer mon épée au travers du corps. Je n'avois garde de lui accorder cette grâce; car je me ſentois déjà quelque penchant pour elle. Je la relevai reſpectueuſement, & voulant m'aſſeoir à ſes pieds pour l'écouter, après l'avoir aſſurée que j'étois prêt à haſarder ma vie pour la tirer de l'embarras où je la voyois, elle me regarda depuis les pieds juſqu'à la tête,

comme si jamais elle ne m'eût vu, & se tournant de côté : mettez-vous donc plus loin, dit-elle; car vous me paroissez si désagréable, que je ne saurois vous souffrir auprès de moi. J'obéis avec soumission, & l'impertinente, détournant la tête pour ne pas me voir pendant qu'elle me parleroit, me parla de cette manière :

Avant que de vous apprendre le sujet d'un désespoir qui vous paroît peut-être ridicule, il faut vous apprendre que les coqs que vous avez vus, ne sont confiés qu'aux filles d'entre nous, qui, comme moi, sont distinguées par la naissance ou par le mérite; il se fait dans notre province trois chasses solemnelles chaque année, semblables à cette malheureuse chasse que vous vîtes hier : & les filles qui, par le chant de leurs coqs, ont ramené douze lions en quatre années, ont pour époux l'amant qui les a servies pendant ces quatre années. Elles voient leurs amans jour & nuit pendant ce temps; mais il y va de la vie de les favoriser avant la prise des douze lions : si le coq s'échappe, c'est signe qu'il y a eu quelque petite foiblesse dans notre conduite; ce qui n'est pourtant pas capital, en cas que le coq se retrouve : mais s'il

ne se retrouve pas au bout de trois jours c'est la preuve convaincante d'un commerce criminel; & sur cette preuve, la fille est enterrée toute vive. Voilà le sujet de mon désespoir : mon coq ne reviendra plus, puisque ce maudit lion l'a dévoré devant mes yeux. Misérable que je suis! Que ne m'a-t-il aussi dévorée? Que ne suis-je morte avant que d'avoir connu le plus aimable de tous les hommes? ou pourquoi tous les hommes que j'ai connus n'étoient-ils pas aussi haïssables que vous? Un autre se seroit révolté contre les duretés qu'elle me disoit en face : mais plus j'en étois maltraité, plus je la trouvois merveilleuse, & je cherchois des termes pour lui marquer mon désespoir & ma tendresse naissante, lorsque son amant parut inopinément. Je le reconnus pour un de nos chasseurs du jour précédent; elle le reconnut aussi, car elle courut à lui les bras ouverts, ravie, lui disoit-elle, de revoir encore une fois la lumière de ses chers yeux, avant qu'elle fut privée de celle du jour. Cet amant étoit fort camard; son teint étoit couleur d'ardoise, & les chers yeux dont elle parloit, étoient de ces yeux chinois, qui ne savoient ce que c'étoit que de s'ou-

vrir. Après s'être embrassés le plus tendrement du monde, en ma présence, il lui dit que, s'étant douté de son malheur, il avoit fait provision d'une chaloupe qu'il tenoit toute prête au pied de la montagne, & qu'il l'enlèveroit sans obstacle, pourvu que je voulusse bien (moi qui l'avois réduite à cette extrémité) les garantir, pour une heure seulement, du sauvage de la vieille. Et qui est le sauvage de la vieille, lui dis-je? Vous ne le saurez que trop-tôt, me dit-il; car il cherche de tous côtés le soulier de sa dame, que je vous vois. En achevant de parler, il prit sa bien aimée sous le bras, & se mit à descendre vers la mer d'une extrême vîtesse. J'en eus d'abord quelqu'espèce de jalousie : mais dès qu'ils eurent le dos tourné, je n'y songeai plus. Il m'étoit arrivé tant de choses en si peu de temps sur cette montagne, que je croyois rêver; cependant, je n'étois pas encore au bout, car;...C'est bien vous qui rêvez, dit l'impatiente Dinarzade, en l'interrompant; on vous demande le récit de vos aventures particulieres, que vous auriez dû conter très-succinctement dans la conjoncture où nous sommes, &, au lieu de cela, vous venez nous conter celles d'un

autre, avec des circonſtances auſſi frivoles qu'elles ſont ennuyeuſes.... Et que t'importe, malheureuſe que tu es, s'écria le ſultan, quelles aventures il nous conte, pourvu qu'elles me plaiſent, & que le récit en dure autant que la nuit? Avons-nous quelque choſe de mieux à faire, que de leur donner audience? Pourſuivez, Facardin, ajouta-t-il, & n'ayez point d'égard à l'impatience de ces créatures, qui s'ennuient toujours quand elles ne parlent pas elles-mêmes.

Dinarzade hauſſa les épaules. La belle ſultane, qui s'étoit miſe entre deux draps mille nuits de ſuite pour des contes à dormir debout, leva les yeux au ciel, & Facardin de Trébizonde reprit ainſi ſon diſcours: J'ai, s'il m'en ſouvient, été interrompu dans cet endroit du récit de l'étranger, où il m'aſſura qu'il avoit crû rêver, en ſongeant à la diverſité des événemens qu'un ſi petit eſpace de temps avoit fait naître: je redeſcendis, pourſuivit-il, pour me rendre à l'entrée de la grotte d'où j'étois ſorti le matin: mais au lieu de prendre le ſentier par où j'étois monté, j'en ſuivis un autre qui me conduiſit par un pénible détour à la cabane de la vieille; la porte en étoit

ouverte, j'y vis les rouëts, mais ils ne tournoient plus : je ne me sentois plus tant d'aversion pour une vieille dont la figure m'avoit si fort dégoûté ; je résolus d'entrer chez elle pour revoir les merveilles de ce bel appartement. Je tenois ce beau soulier dans ma main, & je ne cessois de le regarder, ou de le baiser comme j'aurois fait le portrait d'une maîtresse passionnément aimée.

Comme j'étois sur le point d'entrer dans la cabane, il en sortit une espèce de géant, armé d'une puissante massue, & velu depuis les pieds jusqu'à la tête ; son abord me surprit ; car il avoit beaucoup moins d'humanité dans le geste, & moins d'affabilité dans le regard, que ce lion que j'avois combattu le jour précédent. La première chose qu'il fit en me voyant, fut de prendre sa massue à deux mains, & de grincer les dents comme un ours. La seconde, fut de louer le ciel de ce que le voleur des deux souliers de sa dame tomboit entre ses mains ; qu'il falloit bien que j'eusse volé le premier, puisque j'étois encore saisi de l'autre, & m'assura qu'il auroit déjà arrosé la terre du peu de cervelle que les dieux m'avoient donnée, si la vieille, sa souveraine, ne s'étoit réservé la punition de mes crimes par des tourmens

tout nouveaux. Je crus que c'étoit la voix de quelque taureau qui me faisoit ce compliment: & du même ton, il m'ordonna de lui livrer le soulier, & de le suivre. Je te l'ôterois, me dit-il, avec plus de facilité que je ne te le demande: mais il faut, selon les ordonnances de ma souveraine, que ce soit la frayeur que tu as de moi qui te le fasse rendre, en te mettant à deux genoux en ma présence.

Si c'est là l'ordre de ta souveraine, lui dis-je, vas-t'en l'assurer de ma part, que ni toi, ni tous les loups-garoux de ta race, ne me feroient point rendre un soulier que j'adore, & que je n'ai point volé. A ces mots je mis l'épée à la main, voyant que ce dromadaire sauvage levoit sa massue pour m'assommer.

Il étoit d'une force prodigieuse; mais comme il n'étoit pas fort adroit, & que la fureur le transportoit, j'évitois des coups dont les moindres brisoient les rochers, & renversoient les chênes qui se trouvoient auprès de moi; cependant, je lui tirois du sang à chaque fois qu'il me manquoit. Je crois que je serois sorti de ce combat sans en perdre, si ma destinée n'eût été soumise aux égratignures dans ces lieux de prodi-

ges;

ges ; je ne m'étois pas apperçu que le monſtre avoit un ongle au gros doigt du pied, qui pouvoit paſſer pour une des défenſes du ſanglier d'Erimanthe : mais je le ſentis à la fin ; car m'étant baiſſé pour éviter un coup de maſſue qu'il fit ſemblant de me porter, il prit ſon temps pour me faire une eſtafilade qui ne cédoit guère à celle du lion. Cet affront me mit dans une telle colère, que je lui coupai, d'un furieux revers, la jambe du pied dont il venoit de me faire cette belle plaie ; il tomba comme une tour, & fit trembler la terre par ſa chute. Je me jetai ſur lui, dans le deſſein de lui couper cette vilaine hure qui m'avoit tant déplu, lorſqu'une voix qui ſortoit de la cabane, me cria : vaillant chevalier, ne tuez pas mon ſauvage. J'obéis, & le laiſſant là, j'entrai dans le lieu d'où je crus que cette voix étoit ſortie, réſolu de préſenter à la vieille le ſoulier qu'on n'avoit pu m'ôter de force, & de lui faire voir que je ne l'avois pas pris comme un voleur ; je m'imaginai qu'il étoit à ſa fille, ou à quelque nièce dont j'avois vu l'appartement & les habits la nuit précédente.

Mais j'eus beau parcourir toutes les chambres de cette demeure, je n'y trouvai per-

ſonne ; & dans cette belle chambre où j'avois vu la toilette, je ne vis qu'une partie des habits que j'avois vus la première fois. Je revins ſur mes pas pour tirer quelqu'éclairciſſement du ſauvage ſur cet enchantement : mais je ne le trouvai plus. Quoique je perdiſſe beaucoup de ſang, je n'en étois preſque point affoibli ; je me ſentois ſeulement preſſé d'une faim égale à la ſoif qui m'avoit attiré ſur cette montagne ; je voulus chercher de quoi la ſatisfaire où j'avois trouvé de quoi ſatisfaire ma ſoif : mais la porte ſe ferma ſur moi, ſans que tous mes efforts puſſent l'ouvrir ; mon unique reſſource étoit la grotte, je la cherchai par mille ſentiers rudes & détournés, ſans pouvoir la découvrir, & peut-être ne l'aurois-je jamais trouvée, ſi l'odeur de quelques mets qu'on ſembloit y préparer ne m'y eût conduit. Je ne pouvois ſuivre de guide plus agréable, dans l'état où j'étois ; j'y parvins donc à la faveur de ce ſecours, & j'y parvins, pour m'y confirmer de plus en plus que j'étois au milieu d'un ſonge.

Je fus ébloui de la figure céleſte que je vis dans cette grotte ; c'étoit une nymphe en habit de chaſſe, elle étoit à moitié couchée ſur un riche canapé ; & dans cette

posture, je crus que la déesse des amours avoit emprunté les habits de Diane pour suivre quelque nouvel Adonis ; sa gorge étoit découverte d'un côté, & ce côté découvert valoit, à mon gré, tous les trésors que la terre, la mer, & toutes les beautés de l'univers peuvent cacher ; sa jupe étoit ouverte & rattachée au-dessus du genou par une agraffe de diamans, pareils à ceux qui formoient la boucle de ce beau soulier ; la jambe que cette ouverture laissoit voir n'étoit pas la jambe d'une mortelle ; elle me la présenta, cette belle jambe, & tournant les yeux sur moi : quoique mon cœur soit partagé, dit-elle, entre l'aversion que je me sens pour votre personne, & le cas que je fais de votre mérite, je veux vous offrir les moyens d'être heureux, & de contribuer à mon bonheur ; vous tenez mon soulier, poursuivit-elle, & la témérité d'avoir osé le toucher, est en quelque sorte effacée par la valeur dont vous l'avez défendu ; si vous l'aviez livré quand on vous l'a demandé, c'étoit fait de vous, de vos espérances & des miennes ; chaussez-moi, afin que vous soyez convaincu que ce soulier m'appartient. J'obéis avec un certain respect mêlé d'empressement ; & pendant ce

service que je lui rendois, j'étois si transporté, que je ne savois plus ce que je faisois. Après lui avoir mis ce soulier, avec la plus grande facilité du monde, elle m'ordonna de l'ôter, & me demanda ce que j'étois venu chercher dans cette grotte. Ce ne fut qu'alors que je m'en souvins, & je lui dis d'un air tendre & passionné, que je mourois de faim, comme si je lui eusse dit que je mourois d'amour. Eh! quoi, dit-elle, toujours des besoins ignobles! Vous entrez hier chez la vieille pour boire, & vous ne venez aujourd'hui chez moi que pour manger! Il n'importe, mais voyons, avant que de passer outre, si vous méritez le malheur que vous avez eu de boire, & si vous êtes digne de la gloire que vous aurez après avoir bien mangé? Voyons enfin si vous êtes digne de la fortune que vos destins semblent vous promettre? Prenez cet arc, & voyons de quelle manière vous vous y prendrez pour le tendre: je le pris, ne doutant pas que je n'en vinsse à bout aussi facilement que j'avois fait de la chausser: mais ce ne fut qu'après des efforts qui me firent suer à grosses gouttes, que je réussis. Dès que j'eus fait, la corde de cet arc rendit un son si harmo-

nieux, que rien ne pouvoit l'égaler que le son que fit entendre dans ce moment la belle cage en s'ouvrant; il en sortit quelque gros oiseau que je ne vis pas : mais il en sortit d'un vol si bruyant, que j'en tressaillis; la nymphe, surprise de l'aventure que j'avois mise à fin, me regarda depuis la tête jusqu'aux pieds : mais détournant aussi-tôt les yeux, comme de quelqu'objet d'horreur; prenez une des flêches de ce carquois, me dit-elle, sortez de la grotte, levez les yeux, & tâchez de percer de cette flêche ce que vous verrez en l'air; je sortis, & crus voir une mouche bien loin au-dessus de ma tête; comme après avoir bien regardé, je n'y voyois autre chose, je décochai la flêche de toute ma force; je la perdis bientôt de vue, & dans le temps que je la croyois dans la moyenne région des airs, tant elle fut longtemps à redescendre, je la vis tomber à mes pieds avec un gros coq qu'elle perçoit de part en part.

La nymphe accourut, retira sa flèche, & lâcha le coq, qui, prenant l'essor comme si de rien n'étoit, se reperdit dans les airs.

Après cet exploit, la belle chasseresse me regardant avec quelque sorte de respect, quoiqu'avec la même aversion; oui, dit-

elle, vous méritez que je vous charge du soin de ma délivrance; mais s'il faut que je vous la doive, comment pourrai-je me résoudre à passer mes jours avec un homme si peu aimable, & si digne d'être aimé ? Prenez mon soulier, gardez-le bien; parcourez toute la terre, & ne vous rendez auprès de moi que quand vous aurez trouvé un pied à qui vous puissiez le chausser, une femme qui veuille de vous, ou bien un coq qui vole aussi haut que celui que vous venez de voir. Quand vous m'aurez amené une de ces trois merveilles, il ne vous restera plus que d'avoir les bonnes grâces de la vieille pour avoir les miennes; sans cette dernière condition, & l'une ou l'autre des premières, je serai toujours malheureuse, & vous ne seriez jamais heureux. Mais avant que de vous éloigner de moi, pour chercher ces aventures, il faut tenter la première. Il vous souvient je crois, que, quelque prière qu'on vous ait pu faire la nuit passée de ne point boire, vous n'avez pas laissé de le faire. C'est pourquoi, quelque horreur que vous puissiez avoir de ce qu'on va servir devant vous, mangez-en sans que je vous l'ordonne.

Je ne demandois pas mieux, ne croyant

pas qu'avec la faim extrême qui me dévoroit, on pût rien servir chez une personne si délicate, si propre & si charmante, qui pût me dégoûter; mais je pensai m'évanouir, lorsque je vis le plat qu'on me présenta. Vous ne devineriez jamais, seigneur chevalier, le détestable ragout que c'étoit; c'est pourquoi je ferai bien de vous dire qu'on me servit la jambe du sauvage, sans oublier le pied & l'affreux ongle dont il étoit garni.

Les cheveux m'en dressèrent à la tête, le cœur me souleva, & j'allois sortir pour ne plus voir cet objet odieux; lorsque la nymphe, sans me parler, fit un grand soupir, & me jeta quelques regards de pitié, mêlés d'indignation; cela me détermina, je fermai les yeux, j'arrachai à belles mains un morceau de cette chair, que je mangeai à belles dents; je voulus me retirer après cet affront, lui protestant que je n'aurois plus besoin de manger de plus de quatre jours; elle me parut toute radoucie, ses regards s'arrêtèrent sur les miens, & j'en fus si transporté que je mangeai encore un morceau; elle s'approcha de moi, & me dit, en s'appuyant contre mon épaule, qu'elle ne me prieroit pas d'achever, mais que je n'avois rien fait sans cela. Le charme

fait son effet, disoit-elle, en me regardant tendrement. Le premier enchantement va se dissiper, je le sens par mon cœur; si vous persévérez jusqu'à la fin, vous n'aurez pas loin à aller pour trouver une personne qui vous aime : mais si vous quittez ce lieu; si votre repas est interrompu avant que d'être achevé, vous me serez plus désagréable que jamais. Toutes ces paroles m'entroient dans le cœur, & me montoient à la tête, que c'étoit une merveille : elles animoient mon courage, mais elles n'augmentoient point mon appétit; cependant, quoiqu'il y eût à manger devant moi pour dix personnes affamées, je résolus de n'y rien laisser, puisque telle étoit la condition de cette épreuve, & je me mis en devoir de tout avaler ou de créver noblement aux yeux de ma divinité. Ce fut au fort de cette magnanime résolution, que mon maudit écuyer, qui, selon les apparences, me cherchoit depuis long-temps, fit retentir les rochers d'alentour, du nom de Facardin. La nymphe en pâlit, & voyant que c'étoit moi qu'on cherchoit, elle se jeta dans le passage souterrain de la grotte, & me laissa plus confondu, plus surpris & plus désolé que je ne puis vous le dire. Je l'avois vue se ra-

doucir pour moi; la blessure que le sauvage m'avoit faite, s'étant guérie pendant que je mangeois sa jambe, la présence de la plus belle créature de l'univers, appuyée contre moi, m'avoit soutenu contre le dégoût de cette épreuve; les choses qu'elle m'avoit dites me remplissoient de force & d'espérance, & je ne comprenois pas trop comment sa bonne volonté pour moi s'étoit changée tout-à-coup pour avoir seulement entendu mon nom. Je quittai l'horrible repas que j'avois commencé, je courus à l'entrée du passage souterrain, par lequel elle venoit de se sauver; mais dès que je m'y présentai pour la suivre, un vent impétueux non seulement m'en défendit l'accès, mais m'accueillit avec tant de violence, qu'il m'enleva de terre & me porta hors de la grotte; la porte se ferma d'elle-même, dès que j'en fus dehors; cette porte avoit deux trous, comme la porte de la vieille; deux bras plus beaux que le jour, & plus blancs que la neige, passèrent par ces deux trous; un rouet d'ébène, garni d'or, se plaça vis-à-vis, & la filerie recommença de plus belle. Je ne doutai plus que la divinité que je venois de voir ne fût la fille de la vieille, & que l'amusement

de filer ne fût extrêmement du goût de cette famille enchantée. Je m'avançois pour m'aller mettre à deux genoux devant la nymphe, dont je ne voyois que les bras, pour la conjurer de m'ouvrir la porte, & de me recevoir à miséricorde, lorsque mon écuyer m'ayant enfin découvert, se remit à brailler plus fort que jamais, en m'appelant par mon nom. Les belles mains se retirèrent aussitôt, le rouet disparut; & de la grotte, dont la porte s'ouvrit avec fureur, le même vent sortit, & nous poussa tous deux en roulant jusqu'à cet endroit de la montagne d'où j'avois vu pendant la nuit la première lueur qui m'avoit conduit à la demeure de la vieille.

Ce fut là, qu'après être un peu revenus de notre étourdissement, mon écuyer me dit que je l'avois échappé belle, & me conjura de descendre au plus vîte & de me sauver, tandis que je le pouvois encore. Et comment vous êtes-vous avisé, poursuivit-il, de grimper sur cette maudite montagne, toute farcie de sorciers & d'enchantemens, pour vous dérober à la poursuite de tout le peuple? Je vous attendis sur le rivage jusques bien avant dans la nuit, & croyant que vous auriez pu dé-

barquer en quelqu'autre endroit, pendant que je vous attendois inutilement dans celui-là, je gagnai le prochain hameau pour vous y chercher. Ce fut là que j'appris de belles nouvelles ; car on me dit que vous aviez séduit ou forcé la fille qu'on vous avoit laissée, que son coq étoit perdu, qu'on vous avoit vu débarquer ensemble, & que vous aviez gagné tous deux le haut de la montagne, pour vous dérober aux poursuites de la justice ; mais que tous les habitans de la campagne se mettroient en armes le lendemain, pour vous prendre l'un & l'autre, & que vous n'échapperiez pas à leur vengeance. En effet, toute la populace des lieux circonvoisins s'est assemblée à la pointe du jour, le conseil s'est tenu, les troupes se sont mises en marche & se répandant de tous côtés, une partie de cette multitude s'est mise à investir le pied de la montagne, pour vous boucher le passage, tandis que l'autre montoit, en se dispersant par tous les sentiers pour vous prendre. Je vous ai cru perdu, mon cher maître. On m'avoit saisi, de peur que je ne vous fusse donner l'allarme, & l'on m'assuroit fort qu'on me feroit l'honneur de partager avec vous le supplice qu'on vous

destinoit. Je ne pouvois me consoler de voir qu'un homme aussi sage & aussi retenu que vous aviez toujours été sur ces sortes de foiblesses, se fût misérablement perdu pour une maudite guenon de campagne, & son coq de poulallier. Au milieu de ces douloureuses réflexions, des cris soudains qui s'élevèrent au pied de la montagne du côté de la mer, achevèrent de me désespérer. Car le bruit se répandit partout, qu'on vous avoit surpris justement comme vous alliez vous embarquer avec votre nouvelle maîtresse pour vous sauver; mais quelle fut ma joie, lorsque je vis la prisonnière! C'étoit un de nos chasseurs d'hier qu'on ramenoit avec cette fille; leur sentence fut prononcée sans autre forme de procès, & quoiqu'ils niassent le fait, l'amant, qui devoit être l'exécuteur, fit une fosse, dans laquelle il mit sa maîtresse jusqu'au cou, après s'être tendrement embrassés. Cette fosse fut comblée de terre autour d'elle; & comme on ne lui voyoit plus que la tête, (que bientôt on ne devoit plus voir,) on entendit chanter un coq au milieu des airs.

Toute la populace leva les yeux; on entendit un second cri, mais on ne vit rien; à la fin, pourtant, un des plus apparens de

cette assemblée tira de sa poche une lunette astronomique, & soutint que c'étoit un moucheron qui contrefaisoit le coq; l'amant soutint que c'étoit le coq de sa maîtresse, & jura par le grand Caramoussal, qu'il le reconnoissoit à sa voix. Pendant cette dispute, un véritable coq, qui s'étoit guindé plus haut que jamais oiseau de son espèce n'avoit fait, descendit des cieux, & vint se poster sur la tête qu'on alloit ensevelir sous la terre; les cris redoublés que poussoit toute l'assemblée ne l'effrayèrent pas: il garda son poste, tandis que tout le peuple se tuoit de dire que cette espèce de prodige étoit une preuve convaincante de l'innocence de l'accusée; mais comme on s'approcha d'elle pour la déterrer, le coq allongea le cou, battit des aîles, chanta trois fois, & s'étant élevé comme auroit fait un faucon, dans un instant on le perdit de vue. Cela fit juger aux principaux des spectateurs, qu'il y avoit eu quelque chose à redire à la bonté qu'elle avoit eue pour son amant; mais comme le coq, en battant des aîles sur sa tête, lui avoit crevé l'œil gauche, on jugea que c'étoit la punition de quelques tendres indulgences, & on la déclara pleinement justifiée du crime

capital. On l'a donc délivrée sur-le-champ, & de la fosse, & de toutes ses appréhension ; le peuple l'est allé conduire chez ses parens, & tandis qu'on met le premier appareil à son œil, je viens ici vous conjurer de vous sauver, & de vous éloigner d'un pays où les montagnes sont pleines d'enchantemens ; les isles de lions, & le continent de coqs & d'habitans qui ne valent guères mieux.

Je connus la vérité de son récit par les choses qui m'étoient arrivées au haut de la montagne ; je suivis donc son conseil, & nous sortîmes sans obstacle de ce lieu de prodiges & d'événemens incompréhensibles. Plus je repassois dans mon esprit ce que j'y avois vu, moins je pouvois me persuader que tout cela fût réel ; ce lion, qui m'avoit parlé, cette vieille, qui m'avoit témoigné tant de bonne volonté, cette fille qui m'avoit pris en aversion, la divinité qui m'avoit prescrit des choses impossibles, l'eau que j'avois bue si avidement, & le repas que j'avois commencé avec tant d'horreur, me paroissoient autant d'illusions ; cependant je me trouvois en possession du précieux soulier, & c'étoit assez pour m'assurer que tout le reste étoit vé-

ritable. A la première ville de conséquence qui s'offrit sur mon chemin, je fis faire le casque que vous voyez; & sur ce casque, le coq enrichi de pierreries, qui bat des aîles & qui paroît chanter, renferme le soulier merveilleux que je vais vous montrer.

A ces mots, le courtois étranger ayant ouvert le coq, en tira cette merveille qu'il m'avoit tant vantée, & qui renfermoit la figure d'un coq, que j'avois d'abord pris pour un aigle. Je vous avouerai, très-illustre empereur, que j'en fus saisi d'étonnement; c'est un chef-d'œuvre que ce soulier, pour sa forme, pour sa grâce & pour sa petitesse; sa vue seule me donna de l'émotion, quoique je fusse persuadé que c'étoit plutôt un ouvrage fait à plaisir, que pour l'usage de qui que ce put être. Le bel étranger eut beau protester qu'il l'avoit chaussé à la belle chasseresse, je n'en crus rien: enfin, après l'avoir tenu long-temps entre mes mains, après l'avoir tourné de tous les côtés, & après l'avoir baisé avec la permission de celui qui me le montroit; il fut remis dans le cimier du casque; & Facardin de la montagne reprenant son histoire: Je ne veux point, seigneur, dit-il, vous amuser par le récit frivole des aven-

tures qui me sont arrivées depuis : ce seroit vous faire un détail ennuyeux des mépris, des insultes & des affronts que j'ai essuyés partout où j'ai offert mes vœux. Je ne voyois point de femmes que je ne crusse dignes de ma tendresse, & pas une de ces femmes ne me voyoit sans croire ma tendresse indigne d'elle. Les beautés, qui n'étoient plus dans la première jeunesse, me préféroient leurs écuyers, & les autres me quittoient pour le mien. Cependant, pas une ne me refusa l'épreuve du soulier, & pas une n'y put mettre le bout du pied. Il ne me restoit donc aucune espérance que dans la rencontre d'un coq, qui s'élevât aussi haut que celui de la belle chasseresse, c'est-à-dire, d'un coq qui volât comme un aigle; & c'est ce qui me paroissoit aussi difficile à trouver, qu'une femme qui pût m'aimer, ou qu'un pied qui convînt au beau soulier.

J'avois déjà parcouru les provinces de l'Afrique & de l'Asie dans ces recherches inutiles, & j'étois sur le point de m'embarquer au port de Sydon, pour passer en Europe, lorsque les ambassadeurs de Fortimbras à la grand'bouche, roi de Danemarck, y débarquèrent; ils me dirent qu'ils alloient faire un tour vers la Bactriane,

pour y chercher une bouche de la taille de celle du roi leur maître; mais qu'ils croyoient leur voyage inutile, quelqu'assurance qu'on leur donnât du contraire; & pour m'en convaincre, ils ouvrirent une cassette d'or, d'où ils tirèrent la mesure de cette bouche royale, & cette mesure étoit la mesure d'un pied géométrique. Je leur dis que j'avois beaucoup voyagé, sans avoir vu dans tous mes voyages de bouche qui pût en approcher: mais je les suppliai de me dire ce que le roi leur maître prétendoit faire d'une autre bouche aussi énorme que la sienne, quand même il seroit possible d'en trouver. Ils me dirent que cette curiosité lui étoit venue, par une aventure fort bisarre qu'ils n'avoient pas le temps de me conter; & sur cela, le chef de l'ambassade, qui me parut un homme de conséquence, poussa deux ou trois grands soupirs, & se mit à pleurer. Les autres lui tinrent compagnie, & j'avois déjà les larmes aux yeux, aussi bien que mon écuyer, (sans savoir pourtant de quoi ces vénérables ambassadeurs pleuroient), lorsque le premier se mit à dire: Ah, ma chère patrie! je puis bien te dire adieu pour jamais, puisque l'espérance de te revoir nous est

interdite, à moins que nous ne puiſſions retourner vers tes heureux rivages avec deux choſes qu'on nous envoie chercher, & que toute la terre ne ſauroit nous fournir.

Comme je ne doutai point que la grande bouche ne fût une de ces deux choſes, je les priai de m'apprendre ce que c'étoit que l'autre. Ils me dirent que l'invincible Fortimbras leur maître, avoit une fille qui s'appeloit Sapinelle de Jutlande; qu'il aimoit cette fille à la folie, parce que c'étoit la plus belle princeſſe qui fût dans l'univers; qu'il y avoit deux ans qu'elle étoit devenue folle; que le roi ſon père, qui ne lui refuſoit rien, avoit, à ſa prière, fait pendre tous les cordonniers de Danemarck, parce que pas un de ces cordonniers n'avoit pu lui faire des ſouliers aſſez petits pour le plus beau de tous les pieds, dont la nature l'a pourvue; que les cordonniers des pays étrangers, informés de ſa méchante humeur, & du ſort de leurs confrères, avoient tous refuſé de travailler pour elle; qu'à la fin le roi ſon père, cédant à la tendreſſe qu'il a pour elle, avoit fait publier par tous ſes états, que quiconque chaufferoit la belle Sapinelle ſa fille, l'auroit pour ſa peine, à condition toutefois qu'il ſeroit pendu comme

les autres cordonniers, s'il l'entreprenoit ſans en venir à bout; & nous, miſérables miniſtres d'un maître abſolu, & d'une maîtreſſe viſionnaire, nous avons dans nos inſtructions, de trouver ce petit ſoulier avec cette grande bouche, ou de ne jamais remettre le pied dans les plaines fertiles de notre bienheureuſe patrie. Voilà, me dirent-ils, les deux belles commiſſions dont nous ſommes chargés; jugez ſi c'eſt avec raiſon que nous renonçons à l'eſpoir de revoir notre terre natale.

Le bon ambaſſadeur pleuroit comme un enfant, en faiſant cette réflexion; ſon récit m'en fit faire quelques-unes à mon tour; je rêvai quelque temps aux conditions de l'édit dont il venoit de parler; je lui demandai ſi par haſard on préſentoit à cette Sapinelle un ſoulier qui lui fût trop petit, ce qui en arriveroit? Car, quoique je m'imagine, lui dis-je, que c'eſt une marionnette pour la taille, on peut aiſément faire un ſoulier ſi petit, qu'une marionnette n'y mettroit pas le pied. Le chef de l'ambaſſade parut indigné de la comparaiſon, & me regardant d'un air de mépris: jeune-homme, me dit-il, quand vous aurez un peu vu le monde, vous apprendrez à ne pas profa-

ner, par le nom de marionnette, des beautés dont la réputation n'eſt ignorée que de vous & de vos pareils. Si jamais la fortune vous conduit aux pieds de la princeſſe de Danemarck, vous verrez quels pieds ſe ſont, & vous avouerez que ſa taille ne cède au monde qu'à celle de Mouſſeline la ſérieuſe; ce n'eſt donc pas tant la petiteſſe d'un pied qui paroît proportionné à cette taille avantageuſe, que le tour, la grâce & la conformation inouïe de ce beau pied, qui fait qu'il n'y a point eu juſqu'à préſent de ſoulier qui pût y convenir. Mais ſuppoſé, ſeigneur ambaſſadeur, lui dis-je, qu'ayant trouvé chauſſure à la forme, à la figure, aux grâces & à la conformation infinie de ce pied, on ne voulût pas épouſer votre infante, ſelon l'édit du roi ſon père, qu'en arriveroit-il encore? Si par un impoſſible, répondit mon danois, il ſe trouvoit quelqu'un aſſez ſtupide, aſſez bête, aſſez imbécile d'entendement, & aſſez dénué de goût, pour renoncer à la poſſeſſion légitime de Sapinelle de Jutlande, en ce cas la belle Sapinelle de Jutlande s'eſt obligée par ſerment, (ſon honneur ſauf, & toutes ſes dépendances), d'accorder à celui qui l'aura chauſſée à ſa fantaiſie ce qu'il lui demandera.

Vous jugez bien pourquoi je faisois tant de questions; cette dernière réponse me détermina; car mon esprit s'étoit rempli de difficultés d'abord; la belle chasseresse régnoit toujours dans mon cœur; cependant il ne laissoit pas d'être épris de tous les objets qui se présentoient en chemin faisant: mais je les oubliois au premier moment d'absence, pour me rendre tout entier au souvenir de ses charmes: la princesse, dont on venoit de parler, offroit sa main en récompense d'un succès dont elle désespéroit; d'un autre côté la mort étoit la récompense du téméraire qui ne réussiroit pas. J'avois cherché partout un pied digne du plus beau soulier du monde; la princesse de Danemarck soupiroit après un soulier digne du plus beau pied de l'univers qu'elle croyoit avoir: si d'un côté je craignois que la facilité de mon penchant ne me fît tout oublier auprès d'une princesse qu'on me peignoit si belle; de l'autre, l'aversion que tout le sexe sembloit avoir pour ma présence, me rassuroit contre ma propre foiblesse. J'avois erré par le monde, sans trouver une femme qui voulût de ma tendresse, & sans rencontrer que des coqs de basse-cour, qui ne savoient ce que c'étoit que de s'élever

d'un vol rapide au milieu des airs; je résolus donc, sur-le-champ, de m'embarquer dans un des vaisseaux de l'ambassade, de chausser l'infante Sapinelle, & de la mener en triomphe aux pieds de la nymphe à l'arc d'acier. Les ambassadeurs, qui étoient les meilleures gens du monde, firent ce qu'ils purent pour me détourner d'une résolution téméraire, & me mirent devant les yeux l'impossibilité de l'aventure, & tous les inconvéniens qu'il y auroit; à me voir pendre à la fleur de mon âge, comme je ne pouvois manquer de l'être, si je touchois en vain le pied de la divine Sapinelle. Je ne leur avois rien dit du soulier, & le chef de l'ambassade, qui pleuroit volontiers, avoit les larmes aux yeux en me voyant embarquer.

Je mis à la voile, & le vent me fut si favorable, que le septième mois après mon embarquement, je mis pied à terre au rivage heureux de Scandinavie. Je traversai ces provinces immenses & stériles en moins de quatre mois, & je me rendis à la cour de Fortimbras à la grande bouche; ce fut là que m'arrivèrent des aventures beaucoup plus dignes de votre attention, que celles

que je viens de vous conter, comme vous allez voir par le récit suivant.

Le bel étranger en étoit à cet endroit de son histoire, lorsque la suite en fut interrompue par un bruit soudain de trompettes, de clairons, de timbales, de fifres, de tambours, de cornemuses, & de flageolets, dont la forêt retentit inopinément; nous tournâmes les yeux de toutes parts, & nous les arrêtâmes long-temps sur l'endroit d'où ce bruit sembloit venir, mais ce fut inutilement; plus ce concert extraordinaire approchoit, plus notre surprise augmenta, ne voyant rien partout à la ronde qui pût le causer; mais mon secrétaire & l'écuyer de l'inconnu, qui, dans l'étonnement de ce prodige, étoient montés sur des arbres pour voir de plus loin, accoururent tout effarés, & nous dirent qu'un gros d'Arabes, que quelques collines nous avoient d'abord caché, sembloit s'étendre de toutes parts pour nous envelopper. En achevant de nous donner cet avis, nous montâmes sur nos chameaux, qu'ils nous présentèrent, & nous marchâmes assez fièrement vers les premiers de cette troupe que nous commencions à appercevoir; mais nous ne fûmes pas long-temps à découvrir que ce n'étoient

point des Arabes, & que ceux que nous voyions, ne ſongeoient à rien moins qu'à nous envelopper. Cependant, ce ſpectacle nous ſurprit; car autant que notre vue pût s'étendre d'où ces avant-coureurs étoient venus, nous vîmes un nombreux cortège de chevaux, d'éléphans & de chameaux chargés de litières, de palanquins & de bagage. Cet attirail étoit eſcorté de ſoldats, & d'un grand nombre d'eſclaves tous couverts de toile peinte; & les couleurs de cette toile étoient ſi vives & ſi variées, que nous crûmes voir un parterre mouvant, émaillé de toutes les fleurs du printemps le plus fleuri. Nous nous étions arrêtés pour voir paſſer ce merveilleux convoi, dans le milieu duquel un palanquin, tout brillant d'or & de peintures les plus rares, attira toute notre attention.

Ce palanquin étoit fermé de tous côtés: quatre eſclaves, d'une taille beaucoup au-deſſus de la taille ordinaire, le portoient ſur leurs épaules; & quatre Satrapes à cheval portoient chacun un paraſol pour le garantir de l'ardeur du ſoleil; ces quatre ſatrapes, les eſclaves & les paraſols étoient ornés de toile peinte, mais de toile ſi fine, ſi magnifiquement peinte & ſi richement

brodée,

brodée, que mon ſecrétaire, qui s'y connoît mieux qu'homme du monde, m'a juré plufieurs fois depuis qu'elle valoit du moins deux talens l'aune. Autour de ce palanquin étoient tous ceux qui avoient formé le concert que nous avions entendu ſi long-temps avant que de rien voir. Ce concert recommença, par malheur, dès que le palanquin fut vis-à-vis de nous, & nous connûmes, dès qu'il commença, qu'il falloit être accoutumé à l'entendre de près pour y pouvoir durer ; cette muſique ſoudaine nous fit treſſaillir l'un & l'autre ; mais elle parut ſi effroyable à nos chameaux, qu'ils nous emportèrent après toutes les extravagances qu'une terreur ſoudaine fait faire à leurs ſemblables dans ces occaſions ; tous les efforts que nous fîmes pour les retenir, ne ſervoient qu'à redoubler leur inquiétudes, & l'impétuoſité avec laquelle ils nous emportoient : le mien & celui de mon ſecrétaire, qui n'avoient pas voulu ſe quitter, tournant le dos au concert, ſe jetèrent comme des forcenés tout au travers de l'arrière-garde, qui ſuivoit en biaiſant, & paſſoient ſur le ventre à tout ce qui ſe trouvoit en leur chemin. Le déſordre & les cris de ceux qui ſe voyoient aſſaillis à

l'improviſte, augmentoient encore la fureur de ces maudits animaux, qui ne ralentirent jamais la violence de leur courſe juſqu'à la première rivière ; ils s'y arrêtèrent un moment pour reprendre haleine, mais le ſouvenir de leur allarme étant revenu dans le même inſtant, ils ſe précipitèrent au milieu de l'eau, ſans nous donner la moindre connoiſſance de leur projet, & tout ce que nous pûmes faire dans cette ſurpriſe, fut de nous tenir fermes, & de gagner le rivage oppoſé d'une rivière fort rapide & fort profonde : nous étions à plus de quinze ſtades de la forêt où nous venions de cauſer tant de déſordre : j'aurois bien voulu retourner ſur mes pas, tant pour ſatisfaire la curioſité que m'avoit donné le commencement de cette aventure, que pour ſavoir ce qu'étoit devenu le beau Facardin, qui ne paroiſſoit point, de quelque côté que nous puſſions tourner la vue pour le chercher : mais mon ſecrétaire m'ayant repréſenté le péril & la difficulté du paſſage de la rivière, l'approche de la nuit, la diſtance des lieux, & le nouveau vacarme que feroient nos chameaux encore tout éperdus, ſi l'horreur du charivari recommençoit à notre arrivée, il fallut céder ;

& me laiſſant conduire vers une habitation ruſtique, qui paroiſſoit dans l'éloignement, j'y paſſai la nuit avec impatience, & dès que le jour parut, je me mis en campagne pour ſavoir ce que c'étoit que cette apparition de triomphe, cette décoration de toile peinte, & ſur-tout pour retrouver, à quelque prix que ce fût, Facardin & ſon ſoulier, pour être inſtruit du reſte de leurs aventures; mais un orage épouvantable, qui avoit duré pendant toute la nuit, groſſiſſant tout-à-coup tous les torrens qui tomboient des montagnes voiſines, avoit tellement fait déborder la rivière que nous avions traverſée, qu'il fut inutile d'en tenter le paſſage, ou d'attendre que les eaux ſe fuſſent retirées. Les gens chez qui nous avions logé nous aſſurèrent, que toutes les plaines d'alentour ſeroient inondées plus d'un mois durant. Voilà l'aventure qui me ſépara du charmant étranger, dont je n'ai jamais pu, depuis ce jour, avoir la moindre nouvelle, quelque peine que je me ſois donnée par-tout pour en apprendre.

Dinarzade, après un ſoupir de ſoulagement, tel qu'on fait d'ordinaire au ſortir d'une grande oppreſſion ou d'un long ennui, joignit ſes deux mains par-deſſus ſa

tête : mille grâces s'écria-t-elle, aux satrapes couverts de toile peinte, au palanquin doré, aux gens qui le portoient, aux parasols qui le défendoient du soleil, & surtout aux cornemuses, aux fifres, aux timbales & aux flageolets, qui donnant l'épouvante à vos chameaux, vous séparèrent de cet autre Facardin; & que béni soit à jamais le débordement de la rivière qui vous empêcha de le rejoindre; car sans tout cela vous auriez eu de quoi nous fatiguer autant que vous avez fait par le commencement de ses aventures, en nous contant encore celles qui lui sont arrivées auprès de Sapinelle de Jutlande.

De bonne foi, Seigneur Facardin, dites, à peu près, combien il vous faudra d'années pour nous faire le recit de vos voyages, ou pour nous dire ce que contient le recueil de votre secrétaire, puisque, depuis le temps que vous abusez de la patience du sultan, vous n'avez encore parlé que des infortunes d'un autre ?

Le sultan, qui, par habitude, se faisoit frotter la plante des pieds par son grand chambellan, pendant tout le commencement de cette histoire, par bonheur n'entendit pas ce que sa belle-sœur venoit de dire, à cause d'un léger assoupissement qui

l'avoit saisi ; sans cet assoupissement, il est à croire qu'elle n'en eût pas été quitte pour une simple réprimande ; & Facardin, pour empêcher qu'il ne s'apperçut qu'on l'avoit interrompu, continua de cette maninère : comme votre majesté, toujours auguste & victorieuse, sembloit être distraite par quelques réflexions sérieuses & politiques, pendant certains endroits de mon récit, je vais répéter ce que j'ai dit pendant ces momens de rêverie, pour vous remettre au fil de l'histoire. Il n'est pas nécessaire, dit le sultan ; il ne m'en est pas échappé le moindre mot, & pour vous le faire voir, pendant que je méditois sur le repos de mes peuples & sur la prospérité de mon état, vous contiez comme les éléphans, les brancards, les parasols & toute la toile peinte, avoient pris le frein aux dents, & s'étoient précipités dans la mer, d'abord que vous, vos écuyers & vos chameaux commençâtes à jouer de la flûte & de vos cornemuses.

Justement, reprit Dinarzade, le prince de Trébizonde n'a qu'à poursuivre son histoire ; & s'il prend un jour envie à votre hautesse de la raconter dans le goût de cet échantillon, ce sera la plus curieuse histoire du monde. Taisez-vous donc, lui dit le sultan,

afin que j'y donne toute mon attention; & vous, Facardin, pourſuivez. J'avois un regret extrême, dit Facardin, de n'avoir pu prendre congé de l'étranger, tant pour l'eſtime que j'avois pour lui, que pour le deſſein que j'avois eu de le prier de changer de nom, afin que les exploits dont je prétendois rendre le mien célèbre, ne fuſſent pas confondus entre les deux ſeuls Facardins qui fuſſent dans l'univers : mais je ne fus pas longtemps à reconnoître que cette précaution m'eût été très-inutile.

Il y a des eſprits indolens & ſpéculatifs, qui paſſeroient des heures entières ſans parler, principalement quand ils ſont ſeuls : mais pour moi, qui n'ai jamais ſu ce que c'étoit que cette ridicule oiſiveté d'imagination qui fait rêver à tous les objets qui ſe préſentent en voyageant, ſans ouvrir la bouche pour en raiſonner, je me parlois à moi-même, quand je n'avois perſonne à qui parler; je répétois quelques ſcènes de comédie; je chantois, je ſifflois; enfin je mettois en uſage tout ce que l'eſprit & les avantages de la naiſſance fourniſſent pour ſe déſennuyer, plutôt que de m'amuſer à bâtir des châteaux en l'air, comme font les miſérables ſonges-creux dont je parle. Mon ſe-

crétaire n'étoit pas, à la vérité, de cette eſpèce de rêveurs, mais il s'arrêtoit à chaque bout de champ pour des baguenauderies qui ne valoient guères mieux, & tirant une grande pancarte toute griffonnée de ſes obſervations, il alloit crayonnant les fleuves, les montagnes, les rivages, les châteaux, les moulins, & juſques aux colombiers qui ſe trouvoient ſur notre route ; un jour que j'en étois plus impatienté qu'à l'ordinaire : Jaſmin, lui dis-je, eſt-il poſſible qu'avec cette barbe qui vous pend juſqu'à la ceinture, vous ſoyez éternellement à lanterner avec votre chiffon de journal, au lieu de vous tenir auprès de moi pour répondre à mes queſtions ? Serrez-moi ce fatras, pour me faire voir, dans l'état que vous avez des aventures périlleuſes, l'aventure la plus à portée de nous, afin que je l'aille chercher ; car je ſuis las d'errer au haſard, comme je fais depuis trois ſemaines. Nous étions auprès d'un pont (qu'il commençoit à deſſiner) dans le temps que je lui tenois ce diſcours : il eut de la peine à quitter ſon ouvrage pour m'obéir ; il s'y diſpoſoit pourtant, avant que de paſſer la rivière, quand nos chameaux ſe mirent à renifler & à trembler de frayeur. Un moment

après nous entendîmes accorder quelques inſtrumens, & auſſi-tôt nous vîmes paroître à l'autre bout du pont une demi-douzaine de perſonages habillés de toile peinte, qui, nous ayant vus les premiers, accordoient des inſtrumens de différente eſpèce pour nous faire honneur. Dès que nous connûmes que c'étoient des muſiciens pareils à ceux de la forêt, nous leur fîmes ſigne de ne point commencer la ſérénade dont ils vouloient nous honorer. Ils virent bien par le trépignement de nos montures, que c'étoit en leur faveur que nous faiſions cette prière; & paſſant de notre côté en chancelant à chaque pas (car ils étoient tous ivres), l'embarras de nos chameaux leur parut ſi divertiſſant, qu'ils voulurent l'augmenter par un petit prélude. Dès les premiers accords de ce prélude, le chameau de mon ſecrétaire, ſe ſouvenant de la manière dont il s'étoit ſauvé la première fois, ſe précipita dans la rivière, ſans marchander; & tandis que ſon maître lui tenoit le cou étroitement embraſſé pour gagner l'autre bord, les mémoires curieux de nos voyages, qu'il n'avoit pas eu le loiſir de ferrer, flottèrent au milieu de l'eau. Pour mon chameau, que le chef de ces muſiciens avoit

ſaiſi par la bride, & que les autres environnèrent de tous côtés, de peur qu'il ne ſuivît ſon compagnon, voyant qu'il ne pouvoit s'échapper, il ſe mit à deux genoux, tremblant comme la feuille, ferma les yeux, ne pouvant ſe boucher les oreilles, & pouſſa des cris ſi douloureux, que je ne pus m'empêcher d'en rire, principalement quand j'entendis ceux de l'autre chameau, qui, par amitié pour ſon compagnon, lui répondoit de l'autre côté de la rivière.

Je mis pied à terre, & celui qui retenoit encore mon chameau par la bride, ayant fait partir ſes compagnons, de peur de quelque nouvelle alarme, conduiſit mon chameau de l'autre côté du pont, & me fit beaucoup d'excuſes de l'inſolence de ces ivrognes. Il me dit qu'ils étoient de la bande de pluſieurs autres muſiciens que je n'avois apparemment pas rencontrés, parce que de l'humeur dont il voyoit nos chameaux, ils ſeroient morts d'angoiſſe, s'ils avoient entendu l'autre concert, ayant ordonné de jouer de tous leurs inſtrumens, dès qu'ils verroient quelqu'étranger. Il ajouta qu'il étoit reſté derrière pour ramaſſer ces coquins, qui s'étoient écartés pour boire à tous les cabarets de la route, & qu'il alloit

regagner le convoi de la princesse. Et quelle princesse, lui dis-je ? C'est Mousseline la sérieuse, me dit-il, qui s'en retourne au royaume de son père, pour rire. Comment pour rire, lui dis-je ! c'est, dit-il, qu'il y a trois mois qu'elle voyage pour rire, & c'est pour rire qu'elle retourne au royaume d'Astracan : mais je suis bien simple, poursuivit-il, de vous rendre raison d'une chose que vous savez mieux que moi. A ces mots, il partit à toutes jambes pour rejoindre ses compagnons ; j'eus beau l'appeler pour satisfaire ma curiosité, jamais il ne tourna la tête, & jamais mon secrétaire ne voulut consentir que je montasse sur mon chameau pour courir après, protestant qu'il aimoit mieux mourir que de se trouver à la merci de cette implacable musique. Nous nous en éloignâmes donc en toute diligence, lui, regrettant la perte de ses remarques, & moi celle d'un éclaircissement que je souhaitois, sur ce qu'on avoit commencé de me dire de l'infante d'Astracan. Il n'auroit tenu qu'à moi d'y rêver jusqu'à la nuit ; car mon secrétaire étoit resté bien loin derrière moi pour faire le bel esprit, ou pour repasser dans sa mémoire l'abrégé du journal qu'il avoit perdu : mais ne pouvant souffrir le silence

où sa rêverie me réduisoit, je l'attendis, & dès qu'il fut auprès de moi: Jasmin, lui dis-je, cherchez-moi parmi vos papiers la liste des lieux où l'enchantement & les périls auront de quoi m'exercer, afin que je me rende, comme je l'ai déjà dit, à ceux qui sont le plus près d'ici. Cherchez-les vous-même, me dit-il d'un air assez chagrin, puisque toutes mes listes, tous mes journaux & tous mes papiers suivent le courant de la rivière, tandis que je suis votre altesse sur un sorcier de chameau qui me fera désespérer ma vie, & sur lequel il m'est du tout impossible de faire mon salut, tant il me donne occasion de le maudire, & notre grand prophête qui l'a mis au monde. Suivez donc, seigneur, ces papiers, qui ne sont, à proprement parler, que des commentaires de nos belles actions; pour moi, je ne suis pas assez sot pour me noyer en les repêchant. Mais à quoi bon courir après les aventures, dans l'équipage où vous êtes? Ne voyez-vous pas que quelque brave que vous soyez, il ne faudroit qu'une vielle pour vous faire fuir jusques au bout du monde sur cette maudite monture? Laissez donc là, s'il vous plaît, la démangeaison de gloire qui vous tourmente, jusqu'à ce que vous

soyez en état d'en acquérir : nous sommes à trois journées du golfe persan ; c'est dans cette ville enrichie du commerce de cette mer, ue l'on trouve les plus beaux chevaux du monde, & c'est là que je conseille votre altesse de se défaire de ces désastreux chameaux, pour nous monter à la façon des héros errans, au lieu de trotter par le monde comme des marchands Arméniens, ou des pélerins de la Mecque.

Je suivis son conseil, & le troisième jour, sans avoir fait aucune mauvaise rencontre, c'est-à-dire, sans avoir trouvé de musique en chemin, nous découvrîmes le rivage de la mer Rouge ; le soleil étoit sur le point de se coucher, & je regardois avec plaisir la variété brillante dont ses rayons peignoient la surface des flots ; on eût dit que c'étoit quelque tapis de pourpre qu'on avoit étendu dessus ; car la couleur de cette mer & celle de la lumière qui s'y répandoit, faisoient un mélange éclatant. Mon secrétaire, qui ne s'éloignoit plus de moi, me demanda si je savois pourquoi ce que je regardois s'appeloit la mer Rouge ? Je lui dis que c'étoit à cause de sa couleur ; au contraire, me dit-il, c'est qu'elle n'est non plus rouge que vous. Au reste, il ne faut pas vous imagi-

ner qu'elle ſoit venue au monde faite comme elle eſt ; & puiſque nous avons encore pour une heure de chemin d'ici à la ville de Floriſpahan, capitale de l'Arabie Pétrée, je vais vous conter tout cela.

Vous ſaurez donc, s'il vous plaît, qu'à cette extrêmité de la mer Rouge qui regarde les Indes, on trouve d'un côté les confins de la Bactriane, & de l'autre le royaume d'Ophir. Les premiers rois d'Ophir avoient toujours été en guerre avec les premiers rois de la Bactriane, & cela pour un ſujet aſſez léger ; ce qui arrive d'ordinaire à des princes voiſins comme ceux-ci, qui ne ſont ſéparés que par un trajet de cinq ou ſix cent lieues de mer : or, après que ces puiſſans rois ſe furent bien déſolés depuis quinze cent ans, de père en fils, par des guerres continuelles, ceux qui règnent encore de nos jours, ſe ſont aviſés de faire la paix par l'alliance de leurs enfans.

Le roi d'Ophir n'avoit qu'un fils, & celui de Bactriane n'avoit qu'une fille. Cette fille étoit ce qu'on appelle la beauté même ; & le prince d'Ophir étoit un chef d'œuvre d'agrément & de bonne mine, mais froid comme glace à l'égard du beau ſexe. Cependant, les plénipotentiaires de part & d'autre ayant

fait leur devoir, le traité fut bientôt conclu ; celui de Baſtriane, grand politique d'ailleurs, n'avoit preſque point de nez, mais en récompenſe il avoit la plus épouvantable bouche qu'on verra jamais. Celui d'Ophir..... Non: attendez un peu que je me remette cette circonſtance : celui d'Ophir ; oui juſtement, celui d'Ophir; car celui de Baſtriane, au contraire, avoit une bouche dans laquelle un enfant d'un an eût à peine mis le bout du doigt, lors même qu'il bailloit; mais en récompenſe ſon nez étoit le plus ample, le plus fertile en bourgeons que jamais plénipotentiaire ait porté. Le miniſtre Baſtrien porta les articles de la paix, avec le portrait de l'infante ſa maîtreſſe, à la cour d'Ophir; mais ce fut inutilement ; le prince ne voulut pas ſeulement regarder le portrait, & partit ſecrettement de la cour environ à minuit & trois quarts; mais ce qui arriva dans l'autre cour vous fera dreſſer les cheveux à la tête. Or, avant que d'en venir à cette cataſtrophe, il eſt bon que vous ſachiez qu'à deux ſtades & demie de Fourchimène, capitale de toute la Baſtriane, on voit un petit bois fort obſcur ; que dans ce bois eſt un temple encore plus obſcur (écoutez bien ceci, s'il vous plaît); qu'au

haut de ce temple eſt un pinacle qui s'élève jusques aux nues, & que tout au haut de ce pinacle eſt une cage, & dans cette cage un coq qui rend des oracles; ſouvenez-vous, s'il vous plaît, de toutes ces circonſtances. Comme le miniſtre du roi d'Ophir n'étoit pas encore arrivé, & que toute la cour de Bactriane l'attendoit avec impatience, à cauſe des feux d'artifice qu'on avoit préparés pour la publication du mariage, la belle Primeroſe qui, comme une princeſſe jeune & bien élevée, aimoit fort la figure des hommes jeunes & bien faits, importuna tant la reine ſa mère, qu'elles furent toutes deux *incognitò* conſulter l'oracle du coq, pour ſavoir au juſte à quelle heure le prince d'Ophir arriveroit, ne doutant pas (comme elles avoient appris par les nouvelles à la main) qu'il n'arrivât galamment lui-même, ſous le nom de plénipotentiaire du roi ſon père, pour rendre l'ambaſſade encore plus touchante. La princeſſe donc, s'ennuyant d'être toute coïffée, toute friſée & toute parfumée, comme elle faiſoit depuis trois nuits, pour n'être pas ſurpriſe, s'étoit rendue à la petite écurie vers l'entrée de la nuit, ſans filles d'honneur & ſans dames de palais, lorſqu'on vint avertir la reine que l'ambaſſa-

deur d'Ophir étoit arrivé dans une chaise de poste. Cette particularité d'impatience amoureuse les confirma dans l'opinion que c'étoit le beau prince en personne ; ainsi le chariot qu'on avoit préparé pour aller à l'oracle, les ramena au palais. La princesse, qui par l'excès de sa beauté prétendoit remercier le prince de l'excès de son empressement, ne cessoit de se mordre les lèvres, d'aiguiser ses regards, & de tarabuster ses cheveux, en attendant qu'on le menât à l'audience ; mais elle pensa s'évanouir lorsque le véritable ambassadeur y parut. Elle avoit si fortement dans la tête que c'étoit le prince déguisé sous le caractère du ministre, que quand, au lieu de la plus charmante figure du monde, elle vit ce nez de pélican au-dessus d'une bouche qui sembloit faite par un vilebrequin, elle dit tout haut ; que le prince d'Ophir avoit beau faire la petite bouche, la princesse des Bactriens n'étoit pas pour son nez. Elle ne se contenta pas de ce transport d'indignation, elle se mit à genoux devant toute l'assemblée, & levant les yeux au ciel : Que Mahomet n'ait jamais pitié de mon ame, s'écria-t-elle, & que son alcoran me serve de poison, si jamais j'épouse le prince d'Ophir, jusqu'à

ce que je sois assez vieille & assez effroyable pour lui donner autant d'aversion que j'en ai pour sa figure ! Dès qu'elle eût achevé cette imprécation, elle baisa la terre, ce qui chez les Bactriens est la confirmation d'un serment solemnel. Le pauvre ambassadeur, qui n'avoit pas encore commencé sa harangue, fut tellement surpris de l'horreur que l'on témoignoit pour le plus beau prince du monde, qu'il remit dans sa poche le chalumeau d'or qu'il avoit pris pour mettre dans sa bouche & pour faire son compliment, & sortit de l'audience comme il y étoit entré ; mais il en sortit si transporté de colère, qu'en montant dans son palanquin, on crut que son nez ne sortiroit jamais de la ville sans y mettre le feu, tant il paroissoit enflammé. La princesse, de son côté, s'étant échappée des bras du roi son père & de la reine sa mère, donna un soufflet à tour de bras à sa gouvernante, qui lui faisoit des remontrances, monta, jambe de-çà, jambe de-là, sur le cheval d'un officier des gardes, & ne cessa de galopper, qu'elle ne se fût rendue dans le bois ; elle y mit pied à terre, mais comme elle s'alloit jeter dans le temple.....

J'écoutois avec attention le récit de mon

fecrétaire, lorfqu'il fut interrompu par quelque chofe de brillant qui parut fur la mer, affez loin de nous : le foleil fe plongeoit au fein des ondes, & fes derniers rayons fe répandant fur cet objet, nous firent croire d'abord que c'étoit un amas d'or qui flottoit vers le rivage où nous étions : mais à mefure qu'il avançoit, nous découvrions des banderolles flottantes, & nous reconnûmes enfin que c'étoit une chalouppe toute éclatante de l'or dont elle étoit couverte depuis le haut de fon mat jufques à la furface de l'eau; deux nains fort noirs & fort difformes en étoient les conducteurs. Dès qu'elle eut joint le rivage, une efpèce de nymphe plus parée que le ciel, & plus laide que l'enfer, en fortit. Tandis que je m'étonnois comment on pouvoit être fi jeune & fi déteftable, elle vint fe jeter à mes pieds, m'ayant embraffé les genoux avant que je puffe m'en défendre : invincible chevalier, me dit-elle, venez fauver la plus précieufe vie qui fut jamais; & fans vous arrêter à la difficulté de l'entreprife, jurez-moi que, quelles que puiffent être les conditions du combat, vous viendrez avec moi vous y expofer pour la délivrance de la beauté la plus parfaite qui foit dans l'univers. Elle fit

femblant de pleurer à ces mots; je la relevai pour me fauver de l'horrible grimace qu'elle commençoit à faire, & j'avois la bouche ouverte pour jurer, lorfque le prudent fecrétaire, mettant fa main deffus: attendez, feigneur, me dit-il, que je la queftionne un peu avant que de vous engager. Alors ôtant fa calotte, & fecouant fa longue barbe : ou je ne m'appelle pas Jafmin, pourfuivit-il, ou vous venez de la roche de criftal; n'eft-il pas vrai, demoifelle ma mie ? Taifez-vous, petit amour, lui dit-elle, ce n'eft pas vers vous qu'on m'envoie, c'eft vers votre maître; oui, beau chevalier, c'eft vers vous, pourfuivit-elle, en me regardant. La plus charmante des mortelles vient de fe mettre au bain, & ce fera pour la dernière fois, à moins que vous n'ayez la bonté de l'en voir fortir; jurez-moi donc que vous le ferez en dépit de votre page Jafmin, jurez-le moi, & qu'ainfi la rofée du matin vous foit toujours en aide, que celle du foir vous flatte tendrement les joues, & que les paroles de votre bien-aimée foient auffi favorables à votre cœur, que le chant du coq l'eft à l'oreille qui ne peut dormir la nuit. Je n'avois garde de refufer les prof-

pérités que me promettoient tant d'agréables souhaits : ainsi je prêtai le serment qu'on me proposoit, & je jurai, quoiqu'il en pût arriver, premièrement, de voir sortir la dame dont on parloit de son bain, & de faire mon possible ensuite pour la délivrer. Mon secrétaire n'eut pas plutôt entendu le serment que je venois de faire, qu'il s'arracha les cheveux, se chiffonna la barbe, & poussant des cris douloureux : Misérable prince ! s'écria-t-il, quelle maudite étoile vous a conduit en ces lieux, pour un engagement qui va vous perdre ou vous deshonorer pour jamais ? Sachez qu'il n'y a qu'un satyre, ou le fils de quelque cantharide, qui osât seulement regarder l'aventure que vous avez témérairement juré d'entreprendre, & que je jurerois bien que vous ne mettrez jamais à fin ; mais je sais le moyen de vous dégager du serment que vous venez de faire. A ces mots, il tira son poignard & courut à l'ambassadrice, dans le dessein de lui percer le cœur. Il ne me fut pas difficile de prévenir l'effet de son emportement, ni de trouver des paroles pour lui reprocher ce transport indigne ; tout cela ne l'en fit point repentir, & voyant que je m'embarquois sans lui (car telle éto

la loi de cette entreprise) voyant, dis-je, que je lui défendois absolument de m'accompagner : Que la mer, s'écria-t-il, puisse engloutir le bateau doré, les deux nains qui le gouvernent, la guenon Pretintaillée qui s'y met, & le malheureux Facardin qui la suit!

La nymphe n'eut pas plutôt entendu mon nom, qu'elle me regarda deux ou trois fois avec beaucoup d'étonnement, & me demanda s'il étoit bien vrai que je fusse Facardin. Pourquoi non, lui dis-je. A cette réponse, se tournant vers mon secrétaire qui pleuroit encore sur le rivage : vénérable Jasmin, lui dit-elle, ne mentez point, est-ce là véritablement Facardin? Il le jura, dans l'espérance que c'étoit pour mon bien qu'elle le demandoit. Voguons donc, s'écria-t-elle, puisque nous avons l'invincible Facardin : mais si c'est lui, qu'a-t-il fait de la moitié de sa personne?

Comme je n'entendois rien à tout cela, je n'y fis aucune réponse, & la chaloupe dorée voguant d'une vîtesse incroyable, nous perdîmes de vue le rivage où l'inconsolable Jasmin se désespéroit, & quinze minutes après nous en découvrîmes un autre.

C'étoit un rocher d'une vaste étendue,

qui s'élevoit au milieu de la mer; il me parut transparent; dès que nous y fûmes débarqués, je connus qu'il étoit tout de criſtal. Une femme plus âgée, plus magnifiquement habillée, & beaucoup plus laide que celle du bateau, vint nous recevoir; dès que notre demoiſelle la vit; réjouiſſez-vous, s'écria-t-elle, je vous amène ce que notre divine maîtreſſe cherche depuis longtemps, je vous amène le grand Facardin. Le grand diable! répondit l'autre. Il faut que tu ſois folle, ma pauvre Harpiane, pour croire que ce marmouſet ſoit l'indomptable Facardin; mais il n'importe, nous verrons de quoi ce jeune téméraire eſt capable, & puiſqu'il n'a pas l'air de ſuffire aux ſeules approches de l'aventure, nous aurons la conſolation de le voir écorcher, tandis qu'on brûlera l'infortunée Cryſtalline. A-t-il juré? Oui, lui dit la première chouette, & même de ſi bonne grâce, que j'ai quelque regret à ſa deſtinée. Qu'on le déſarme donc, dit l'autre, tandis que j'irai l'annoncer à la charmante Cryſtalline. Doucement, s'il vous plaît, meſdames les laidrons, leur dis-je; ſachez que je vous aurai plutôt fendu le grouin à toutes deux, que

vous n'aurez le temps de prononcer encore une fois le mot de désarmer.

Je mis l'épée à la main, à ces mots, & les voyant toutes éperdues d'un procédé si brusque; qu'on me conduise, leur dis-je, vers cette Crystalline que j'ai fortement juré de secourir, afin que je ne perde point de temps à la délivrer d'un péril qui paroît si pressant; il seroit vraiment fort à propos de me laisser désarmer dans le temps qu'on m'envoye chercher pour combattre.

Chevalier, mes amours, dit celle qui nous étoit venue recevoir, faites ce qu'on vous dit: aussi-bien seroit-il inutile de résister; laissez ici vos armes, & je vous jure par le grand Haly, fondateur des turbans verts, que s'il se présente un seul ennemi qui soit armé contre vous, on vous rendra vos armes. Je me laissai persuader, & ne retenant que mon épée, dont je ne voulus jamais me défaire, je suivis ces deux créatures. Nous rencontrâmes en chemin une infinité de figures qui me parurent fort étonnantes; c'étoient des hommes habillés & coëffés en demoiselles, qui, portant chacun une quenouille avec son fuseau, filoient de toute leur force en nous voyant passer. Je demandai ce que c'étoit que cette indigne mascarade de tant de visa-

ges guerriers travestis en fileuses. Elles me dirent que j'étois bien malheureux de ne pouvoir plus espérer d'en être ; que tous ces hommes étoient autant d'aventuriers qui, ayant juré comme moi de tenter la même aventure, avoient mieux aimé passer leur vie dans cet état, que de l'entreprendre, au hasard d'être écorchés tout vifs, s'ils ne la mettoient pas à fin ; mais que, comme nous étions au dernier jour de l'année qu'on avoit donnée pour cela, le dernier qui s'offriroit, après avoir juré, n'avoit plus de choix à faire que celui d'entreprendre la délivrance de leur souveraine, ou d'être écorché tout vif, en cas qu'il le refusât, ou qu'il ne pût la mettre à fin, après s'y être engagé.

Ne peut-on pas savoir, leur dis-je, de quelle nature est cette aventure périlleuse ? C'est à notre belle maîtresse à vous en informer, répondirent-elles, en vous présentant. Il eût été difficile de se soutenir, ou du moins de marcher dans une isle toute de cristal, si l'on n'avoit répandu de la poudre de diamans sur toutes les routes ; & comme la nuit étoit entièrement fermée, je n'aurois pu distinguer les objets, si l'on n'avoit, par un travail infini, creusé le

rocher

rocher en cent mille endroits, pour y mettre des caiſſes d'où ſortoient de gros orangers, aux branches deſquels pendoient de vaſtes chandeliers de cryſtal, & un million de bougies allumées qui éclairoient tout le rocher comme en plein jour.

Nous étions ſous la zône torride, à quatre doigts tout au plus de la ligne équinoxiale; le ſoleil avoit dardé ſes rayons à plomb, durant toute la journée, ſur ce prodigieux amas de criſtal; l'air en étoit échauffé, comme vous pouvez croire; les vents ſembloient s'être tous couchés avec le crépuſcule; ainſi je n'eus pas grande peine à me trouver tout en eau lorſque nous parvînmes à l'extrêmité du rocher; ſur le penchant de cette extrêmité, je vis un pavillon quarré: mes deux guides me convièrent de m'y repoſer; je le trouvai garni de toutes ſortes de rafraîchiſſemens: je pris celui du bain le premier, à la ſollicitation de ces conductrices, qui m'aidèrent à me déshabiller, mais qui ne purent me perſuader de leur confier mon épée, comme je fis mes habits. Elles ſe tuoient de me dire qu'on ne s'étoit jamais baigné l'épée à la main; tout cela ne ſervit de rien, nonſeulement je m'y mis, mais j'en ſortis dans

cette poſture. On me jeta ſur les épaules une robe de chambre magnifique ; & tandis que je mangeois ce qu'on avoit ſervi devant moi, & que je buvois du vin frais & délicieux, on emporta mes habits, & le jour parut.

On me pria tout de nouveau de me défaire de ce grand vilain cimeterre, qui ne convenoit point aux lieux où je devois m'éprouver, & ſans vouloir me rendre mes habits, on me dit qu'il étoit temps de partir. Il ne me faudroit plus, leur dis-je, qu'un battant-l'œil, une quenouille au lieu de mon épée, & un peignoir ſur les épaules, pour être dans l'équipage des miſérables que je viens de rencontrer. Enfin, voyant que je n'entendois pas raiſon ſur l'épée qu'elles avoient tant d'envie de m'ôter, elles me conduiſirent, dans l'état où j'étois, juſques au bout du pont, ſur lequel on traverſoit de la roche de criſtal à la plus délicieuſe prairie qu'on pût voir.

Ce fut là que les deux demoiſelles me quittèrent. Dès que j'eus paſſé le pont, deux petits môres, plus défigurés que ceux de la chaloupe, le fermèrent d'une barrière de bronze, & m'ayant fait la révérence, me demandèrent mon épée ; je leur dis que

j'étois tellement importuné de cette propoſition, que je les pourfendrois depuis la tête juſques au nombril, s'ils m'en parloient encore; ils furent ſi troublés de cette menace, qu'ils ſe mirent à courir comme des chèvres au travers de la prairie; je les ſuivis au petit pas, juſques auprès d'un palais qui ne pouvoit manquer d'être tranſparent, puiſqu'il étoit formé des plus fines & des plus magnifiques glaces de miroir qui ſoient dans le reſte du monde. A côté de ce palais, on avoit tendu, par le moyen d'un nombre infini de chevilles d'or & de cordons de pourpre, le plus ſuperbe des pavillons; car j'ai ſu depuis que c'étoit celui de l'infortuné Darius, dont j'ai l'honneur de deſcendre en droite ligne.

Ce pavillon, ouvert par-devant, me laiſſa voir un lit plus magnifique & plus galant, s'il eſt poſſible, que celui dans lequel repoſent à préſent les appas de la divine Scheherazade votre épouſe. Ces objets ne m'auroient pas donné la moindre idée d'une aventure périlleuſe, ſi je ne les avois pas trouvés vilainement ſitués; car à la droite du palais tranſparent ſe préſentoit un bucher, auquel il ne manquoit que d'être allumé pour y brûler quelque criminel; & l'on

voyoit à la gauche du pavillon une espèce d'autel, aux quatre coins duquel on avoit mis des anneaux pour attacher la victime, & des coûteaux pour l'égorger. Quoique je ne me sois jamais seulement figuré ce que c'étoit que la peur, j'avoue qu'une légére idée d'inquiétude me passa par la tête, comme une vapeur, lorsque je me souvins de ce que l'on m'avoit dit au rocher de cristal: cependant, comme je ne voyois personne dans le pavillon, quoique le lit y fût tout prêt à recevoir quelqu'un, je m'approchai du petit palais, & ce fut là que j'eus la première connoissance de la bisarre entreprise où je m'étois engagé. L'endroit où le hasard me conduisit d'abord, étoit justement l'appartement des bains. Je n'eus que faire d'en chercher la porte, je vis aussi distinctement ce qui s'y passoit, & quatre môresses plus noires, plus camardes & plus deshabillées qu'elles ne le sont au fin fond de la Guinée, étoient rangées autour de la cuve où, selon toutes les apparences, leur maîtresse n'attendoit que mon arrivée pour commencer l'aventure; car dès qu'on m'eut apperçu, ces quatre dames d'atour se mirent en haie du côté où j'étois, & la merveilleuse Crystalline sortit du bain presqu'aussi nüe

qu'on peut l'être, ſans l'être tout-à-fait. Elle fut quelque temps dans cet état au milieu de ces quatre vieilles taupes, avant qu'on pût lui donner de quoi ſe couvrir. Je connus l'artifice, mais quoique je fuſſe perſuadé de l'avantage que ſon éclat recevoit par l'oppoſition de ces figures affreuſes, j'avoue que je fus frappé de la blancheur dont toute ſa perſonne m'éblouit, & je ne comptai pour rien le péril de l'entrepriſe, dans l'eſpoir qu'une beauté ſi rare auroit quelque reconnoiſſance pour le ſervice que je prétendois lui rendre.

Je ne ſais de quelle manière elle & ſes ſuivantes diſparurent, pendant que je faiſois ce beau raiſonnement: mais quelques momens après, une de ces môreſſes vint dire que la céleſte Cryſtalline ſa maîtreſſe, cette divinité que j'avois eu le bonheur de voir au ſortir de ſon bain, m'attendoit dans ſon lit, où elle venoit de ſe mettre, dans l'eſpérance que je voudrois bien lui ſauver la vie par cette généreuſe complaiſance. Je ne ſavois comment me perſuader qu'on ne ſe moquoit pas de moi, par une propoſition ſi cavalière & ſi flatteuſe en même temps : finiſſe l'aventure comme elle pourra, diſois-je en moi-même, pourvu qu'elle commence comme

cette honnête meſſagère veut me le faire entendre. Je la ſuivis avec empreſſement, car elle marchoit à grands pas ; je me doutai bien qu'on me menoit au pavillon de Darius, & dès que j'y fus introduit, je le vis environné d'une troupe de gens armés qui ſe poſtèrent tout autour. Cela fait, la nymphe Cryſtalline me pria de m'aſſeoir un moment au chevet de ſon lit ; dès que j'y fus, elle prit une ſonnette d'or, & dès qu'elle eut ſonné, parut un vieillard dont la barbe étoit d'environ trois pieds plus longue que celle de mon ſecrétaire ; dans ſa gauche il tenoit une faulx, & dans ſa droite une pendule qu'il poſa ſur une table, de l'autre côté du chevet, & ſe retira. Dès qu'il fut ſorti, parurent deux autres figures encore plus extraordinaires : l'une étoit une eſpèce de grand prêtre, vénérable par ſon habillement, mais de l'aſpect le plus féroce qu'on ait jamais vu, & qui, parmi ſes vêtemens ſacerdotaux, avoit un grand couteau de boucher paſſé dans ſa ceinture, ſans compter une barbe plus longue encore que la première ; l'autre etoit un ſerrurier, autant que je le pus juger par un marteau, des cloux & une lime dont il étoit muni. Il portoit de plus, une

ſorte de clavier qui, au lieu de clefs, étoit tout farci de bagues de différentes eſpèces ; il paſſa ce clavier dans un anneau qui ſortoit du milieu d'une plaque d'or enfoncée dans la terre. La déeſſe du lit, que je n'avois pas eu le temps de regarder, à cauſe de toute cette momerie, me pria de faire la première épreuve, c'eſt-à-dire, de lui apporter une de ces bagues; que cela fait, l'aventure étoit finie, elle libre, & moi maître de ſa perſonne & de tous ſes tréſors. Ce fut à ces mots que je tournai les yeux ſur elle : mais j'en étois trop près, pour la trouver auſſi merveilleuſe que la première fois ; malgré tout l'art qui ſoutenoit quelques reſtes de beauté, ſon viſage me parut fort flétri. Je ne ſais ſi elle crut que ma ſurpriſe venoit de ce que je la croyois fardée, car elle affecta de ſe laiſſer voir la gorge & les bras, pour me prouver qu'elle ne l'étoit pas; & ce fut juſtement ce qui me perſuada qu'elle l'étoit depuis la tête juſques aux pieds, & dès ce moment je fus auſſi dégoûté de ſes charmes que j'en avois été ſurpris en la voyant ſortir du bain. Cependant, comme il étoit queſtion de tenter l'aventure, & qu'elle ne conſiſtoit qu'à lui mettre une bague au doigt, je me levois

pour aller vers le clavier, lorsque cet archiprêtre à longue barbe me voyant armé : Mon petit ami, me dit-il en langue arabesque, où avez-vous appris à paroître devant des dames couchées, l'épée à la main ? Qu'on se mette tout-à-l'heure à deux genoux, & qu'on me rende cette inutile flamberge. Il seroit impossible, magnanime empereur, de vous faire comprendre la fureur où cette insolence me mit. Cependant, comme je la voulus modérer, de peur de quelqu'indécence : Monsieur l'abbé, lui dis-je, quoique ce que vous venez de dire soit le refrain de toute la canaille dont ces lieux sont habités, je vous avertis que s'il sort du buisson qui vous couvre toute la face, une autre parole comme celle que vous venez de proférer, votre tête ne servira plus qu'à balayer les ordures de ces lieux. Après ce compliment, je lui fis siffler deux ou trois fois mon épée autour des oreilles, & je vis bien que tout ce qui me parloit dans ces isles n'ayant qu'un même langage, prenoit le même parti lorsque j'y répondois ; car mon grand prêtre s'enfuit, après avoir fait le plongeon chaque fois que mon épée lui passoit par dessus la tête, & le serrurier le suivit de fort près. . . . . !



Mon petit ami, où avez-vous appris à paroître
devant des dames couchées, lépée a la main.

Dès que je me vis seul, je voulus finir l'aventure en portant une bague à la fée Crystalline; car je croyois qu'il n'y avoit qu'à se baisser, comme on dit, pour en prendre. Mais j'eus beau m'évertuer & les tirer l'une après l'autre d'une force que les dieux n'ont accordée qu'à peu d'hommes, jamais je n'en pus ébranler une seule. Le dépit d'une résistance à laquelle je ne m'étois pas attendu, me fit redoubler mes efforts à plusieurs reprises, mais toujours inutilement.

Cette aventure me fit souvenir d'Alexandre au sujet du nœud gordien, & je sortois pour ramener le serrurier, ou pour lui prendre une de ses limes, lorsque la nymphe me pria de me remettre auprès d'elle; & dès que j'y fus, ce ne sont pas de pareils efforts, me dit-elle, d'où dépendent mon salut & le vôtre. Vous voyez que toute la puissance de l'univers ne peut dégager une de ces bagues du clavier, de la manière que vous l'avez voulu faire; cependant, il en est une qui les fera sortir l'une après l'autre avec autant de facilité que si le clavier étoit ouvert: reprenez haleine avant que je vous en instruise, & tandis que vous respirerez, remarquez bien ce que vous verrez dans ce pavillon.

Je tournai les yeux de toutes parts, & j'y vis, outre la pendule & le clavier, une armoire de cryſtal & deux rouets à filer : alors la dame du lit, voyant que je lui prêtois attention, me parla de cette manière.

Je ſuis née avec tous les ſentimens de ſageſſe & de vertu qu'on a beſoin d'inſpirer aux autres, mais avec une curioſité qu'il ne m'a jamais été poſſible de vaincre : une mère, qui vouloit me conſerver dans toute la pureté de mon innocence, ne laiſſoit point approcher d'homme des lieux où j'étois élevée ; ma curioſité naturelle n'eût plus pour objet que la préſence d'une créature dont je ne connoiſſois que le nom ; on eut beau me peindre cette créature comme un monſtre affreux, qui me dévoreroit dès la première vue, ma curioſité n'en fit qu'augmenter, & je n'eus pas plutôt atteint l'âge de douze ans, qu'elle devint ſi vive, que je réſolus de m'échapper, & de voir un homme à quelque prix que ce fût. Je ſortis du lit, lorſque je crus toute la maiſon enſevelie dans un profond ſommeil, je ſautai de la fenêtre dans le jardin, du jardin je grimpai ſur la muraille, je la franchis, au haſard de me tuer, & tout cela pour chercher une bête qui devoit me dé-

vorer. Je courois au travers des champs comme une folle, de peur qu'on ne coûrut après moi pour me ramener, & dès que je me crus assez loin, je m'assis auprès d'un buisson pour m'y reposer en attendant le jour.

Sous ce même buisson, un jeune pélerin, que la nuit avoit apparemment surpris, s'étoit aussi refugié.

Je ne m'en apperçus que quand l'aube du jour me fit distinguer les objets; il s'éveilla dans le même temps, & parut aussi surpris que je le fus d'abord, de voir quelqu'un si près de moi. J'étois alors d'une innocence si parfaite, malgré toute ma curiosité, que je crus que c'étoit une fille de mon âge, mais de quelque pays étranger, à cause qu'elle étoit coëffée tout différemment, & que ses habits étoient beaucoup plus courts les miens; du reste, quoique je fusse alors tout aussi belle que vous me voyez, son visage me parut encore plus beau que le mien. Nous fûmes quelque temps à nous regarder, sans rien dire : à la fin prenant la parole : bel étranger, me dit-il, si vous entendez la langue que je vous parle, je vous prie de m'enseigner où je pourrai trouver une femme; mon père, qui demeure dans le lieu de toute la province

le plus désert, & le plus rempli de bêtes sauvages, m'ayant élevé dès mon enfance dans l'exercice de la chasse, me permettoit de les poursuivre toutes, & de combattre les loups; les sangliers & les ours, mais il me défendoit de m'éprouver contre la plus dangereuse de toutes les bêtes, qu'on appelle la femme, qu'il m'assuroit être pleine de venin, contre laquelle il étoit impossible de se défendre. Je lui demandai comment cette bête étoit faite, afin de pouvoir l'éviter; il ne voulut pas me le dire. Je le priai d'en faire venir une toute jeune, pour tâcher de l'apprivoiser dans la maison; mais il n'en voulut rien faire; & tant de refus ayant augmenté le désir extrême que j'avois de voir un de ces dragons, il y a bien un mois que je me suis dérobé de chez mon père, & que je parcours en vain les bois les plus sombres & les déserts les plus affreux, pour trouver une de ses bêtes; ainsi comme je vois par votre habillement que vous êtes d'un autre pays, si par hasard il s'y trouve des femmes, je vous conjure encore une fois de m'en montrer quelqu'une. Et n'en êtes-vous pas une vous même, lui dis-je toute étonnée? Non, dit-il, n'ayez point de peur; & quand même il en vien-

si quelqu'une ici, vous voyez cet arc & ces flèches, je sais si bien m'en servir, que je vous en garantirois; mais si vous n'êtes pas une femme, lui dis-je, que pouvez-vous être? Je suis un homme comme vous, répondit-il. Que vous dirai-je, seigneur chevalier? Après beaucoup d'étonnement & de questions de part & d'autre, nous nous rapprochâmes, nos premières alarmes cessèrent, nous trouvâmes ce que nous cherchions, & sans qu'il me dévorât, ou que je l'empoisonnasse de mon venin, notre curiosité fut satisfaite.

Nous fûmes si contens de cette découverte, & si choqués de la supercherie de nos parens, que nous résolûmes de ne plus nous quitter pour retourner chez eux. Nous nous cachâmes pendant quelques jours dans l'épaisseur des forêts, persuadés que l'on ne manqueroit pas de me chercher partout à la ronde, car nous ne craignons rien tant que d'être séparés; & je comptai pour rien, pendant les premiers jours, de ne vivre que de la chasse de celui qui m'accompagnoit, & de n'avoir point d'autre retraite pendant la nuit, que les arbres & les rochers.

Mais comme mon penchant à la curiosité n'étoit point éteint pour avoir satisfait

la première, elle se réveilla dans cette solitude; l'ennui me prit, je m'imaginai que tous les hommes n'étoient pas renfermés dans le premier que j'avois rencontré; que, quoiqu'il fût beau comme le jour, il pourroit s'en trouver par le monde qui seroient encore plus mon fait que celui-là; & dès que je me le fus mis dans la tête, je résolus d'en avoir le cœur net; je lui proposai donc de sortir des bois, pour voir un peu ce qui se passoit ailleurs; il ne demandoit pas mieux, & nous marchâmes tant, que nous arrivâmes au bord de la mer. Il n'avoit jamais vu ce vaste élément non plus que moi; vous savez que c'est un objet qui surprend toujours la première fois qu'il s'offre, & nous étions tous deux fort attentifs à le considérer, lorsque la surface en fut troublée par une espèce de bouillonnement, qui parut aussi loin que la vue pouvoit s'étendre de l'endroit où nous étions; il en sortit une vapeur épaisse qui, s'élevant d'abord jusqu'au ciel, s'épaissit encore en redescendant, & qui formant un nuage obscur, fut poussée par un vent subit, droit à l'endroit d'où nous le regardions; j'en fus enveloppée comme d'un manteau, qui me serrant de plus en plus, m'enleva de terre

au milieu des cris de mon amant qu'on laiſſa là. Je ſentis qu'on me tranſportoit d'un mouvement rapide : mais c'étoit la moindre de mes inquiétudes; je ſuis naturellement hardie, & je n'étois en peine que du brouillard qui me cachoit (à ce que je croyois) mille choſes dignes de ma curioſité. Dans ce moment il ſe diſſipa; la mer s'entr'ouvrit, & j'en fus engloutie ſans autre mal que celui de me trouver au milieu d'une grotte ſpacieuſe, ornée de tous les différens coquillages que la mer produit, & qui paroiſſoit enrichie de tout le corail, & des plus belles perles qui ſoient dans ſon ſein. A peine eus-je le temps de me reconnoître & de revenir de ma ſurpriſe, que je vis auprès de moi la fidèle Harpiane, qui eſt cette fille qui vous eſt allée chercher dans la chaloupe d'or, & qui, des rives de Floriſpahan, vous a conduit au rocher de criſtal.

Elle étoit à-peu-près vêtue comme les ſuivantes de Thétis, c'eſt-à-dire, preſque point : cela ne lui étoit pas trop avantageux, car elle étoit encore plus laide que vous ne la voyez à préſent : elle me dit, après une grande révérence, que j'étois la bien venue, & que le ſouverain de cet empire l'avoit envoyée pour me ſervir,

pour me faire voir les merveilles de l'abîme, & pour me conduire ensuite dans les lieux où j'étois attendue. Elle me conduisit, en disant cela, par une grande galerie de cristal, dont la voûte étoit soutenue d'un rang de colonnes revêtues de nacre de perles & de branches de corail. Quand nous fûmes au bout, elle me demanda si je ne voulois pas voir le magasin des naufrages avant que de monter. Je ne savois ce que cela vouloit dire; elle s'en apperçut, & me dit que nous étions sous la mer rouge; que cette mer étant le canal par où les trésors des indes se communiquent par une navigation continuelle au reste de l'univers, il arrivoit souvent que ceux qui, par de longs travaux, s'étoient enrichis des dépouilles de la terre, en portoient le tribut au fond de la mer, où l'on recueilloit avec soin (en les rangeant avec ordre) les divers présens que les tempêtes faisoient au plus avide de tous les élémens.

Je n'eus garde de refuser cette proposition, moi qui ne pouvois rien refuser à ma curiosité. Nous entrâmes donc dans une salle, où je ne vis que monceaux d'or, d'argent & de pierreries : mais cette salle me parut d'une si vaste étendue, que je ne com-

prenois pas comment la terre avoit pu fournir les trésors immenses dont elle étoit remplie. Après avoir admiré toutes ces choses, on me conduisit dans un magasin encore plus digne de ma curiosité. C'étoit une salle moins large, mais plus longue que la première ; on y voyoit d'un côté des statues d'or, d'argent, de bronze & de marbre, avec des ameublemens de toutes façons, & des armes de toutes les espèces, toutes enrichies ou précieuses par leur ouvrage ; de l'autre côté de cette salle, on voyoit une rangée d'armoires à perte de vue ; sur chacune de ces armoires étoit le portrait d'un homme & d'une femme, avec une inscription au-dessous. Les coëffures, les habillemens, & les draperies de ces portraits étoient de différentes nations : j'examinai les premiers avec tant d'attention, que la nymphe Harpiane, me dit que l'impatience qu'on avoit de me voir ailleurs, ne me permettoit pas de faire là tant de séjour qu'il en auroit fallu pour l'examen du reste : elle ajouta que dans chaque armoire étoient les habits de ceux dont on avoit mis les portraits de l'histoire au dehors ; que c'étoient tous les personages illustres de l'un & l'autre sexe, que différens naufrages avoient fait périr ;

étoit élevé, plus il devoit être merveilleux après les premiers complimens, je consentis à la proposition qu'il me fit d'être à lui, tant j'étois simple, comme je vous ai dit, sur l'apparence des choses.

Après cette cérémonie, (l'unique de notre mariage): il me donna la main, ou plutôt la patte, car elle étoit velue jusqu'au bout des doigts: nous montâmes par un magnifique degré, & nous montâmes tant, que nous nous trouvâmes au milieu du rocher de cristal, ce même rocher que vous avez traversé pour venir ici; de ce rocher, je fus conduite à cette isle, & ce fut sous le pavillon où nous sommes, que notre mariage s'accomplit. J'en fus bientôt dégoûtée; car la nation des génies est fort bisarre, cruelle, & mal bâtie; du reste, sorcière à toute outrance: quoique le mien fût aussi volage naturellement, qu'il étoit naturellement amoureux, il devint si constant pour moi, que j'en pensai mourir de chagrin; à cette constance se joignit une jalousie démesurée, mais en même temps d'une espèce toute nouvelle. Il vouloit qu'on me regardât pour m'admirer, mais il étoit furieux lorsqu'il soupçonnoit qu'on avoit pris du goût pour moi. J'étois un trésor qu'il

vouloit garder pour lui seul ; cependant, il n'étoit pas content qu'il n'y eût que lui seul qui connût combien le trésor qu'il possédoit étoit rare. Je passai fort tristement plusieurs années avec un animal qui me contraignoit par ses visions, & qui me dégoûtoit par ses empressemens. Harpiane étoit ma seule consolation ; elle me conseilla de bien cacher une aversion dont son seigneur & le mien pourroit s'appercevoir, tout grossier qu'il étoit, & me dit qu'il falloit plutôt, par un redoublement de complaisance, lui laisser croire que j'étois folle de sa personne & de ses agrémens, pour le mieux tromper quand l'occasion s'en présenteroit. Je suivis son conseil, & je m'établis si parfaitement dans la confiance du génie mon époux, qu'il me révéloit insensiblement tous ses secrets ; entre lesquels il me dit qu'il n'y avoit que trois génies dans l'univers qui fussent aussi puissans que lui ; qu'ils étoient tous trois ses ennemis, & qu'ils avoient chacun un rouet qu'il falloit mettre entre les mains des trois plus belles princesses du monde, pour les rendre ses esclaves, & que les ayant en sa puissance, d'abord qu'elles auroient filé assez longtemps pour faire une corde qui pût atteindre du sommet de la

montagne la plus haute jusqu'à la mer, il auroit gagné son procès ; mais que jusqu'alors, il couroit risque de perdre ce qui faisoit la force de tous ses enchantemens, quoique ce mystère fût si bien caché, que personne au monde n'en avoit la moindre connoissance.. Dès qu'il m'en eut parlé, je le flattai tant, & lui fis tant de caresses, que je fus maîtresse d'un secret qu'il avoit si bien caché jusqu'alors. Il fit sortir du petit doigt d'un de ses pieds un ongle effroyable, qu'il savoit cacher quand il vouloit, comme font les lions, & me dit que, tant que cet ongle ne seroit pas séparé de son corps, il seroit invincible; & que, quand même on pourroit l'en séparer, il sauroit l'y rejoindre, à moins qu'on n'avalât la partie séparée jusqu'à cet ongle, avant qu'il pût y mettre ordre : il me dit de plus (car il étoit en train de tout dire, tant il fut charmé de mes caresses) ; il me dit donc qu'il avoit l'art de se rendre si nécessaire, que ceux chez qui il s'insinuoit ne pouvoient se passer de ses services ; que par ce moyen il s'étoit emparé de deux des rouets dont il étoit question, mais que ce n'étoit rien faire, à moins que de se mettre en possession du troisième, qui étoit le plus difficile de tous à conqué-

rir. Je lui marquai tant de reconnoiſſance après cette découverte, qu'il ne ſavoit quelle fête me faire ; mais voyant que l'air ſe troubloit, & que les vents commençoient à ſiffler, il me fit tranſporter avec lui tout au haut de la roche de criſtal, pour me donner le divertiſſement de quelque naufrage, qu'il jugea que l'orage prochain devoit cauſer. Il me dit que c'étoit de ce poſte élevé, qu'il m'avoit vue la première fois, & qu'il m'avoit fait enlever du bord de la mer ; & me mit en main une lunette d'approche, qui n'étoit guères plus longue que le doigt, & cependant, elle étoit ſi merveilleuſe, qu'on voyoit à cinquante lieues les moindres objets, comme s'ils étoient préſens. Dès que j'y mis l'œil, je vis un navire en pleine mer, dont tout l'équipage paroiſſoit effrayé de la tempête qui le menaçoit, à la réſerve d'un ſeul homme ; le viſage de cet homme étoit auſſi beau que celui de mon petit pélerin, & ſa taille preſqu'auſſi avantageuſe que celle de mon grand benêt de génie. L'orage devint tout-à-coup ſi violent, que le vaiſſeau fut englouti par les flots conjurés avec les vents, ſans qu'un ſeul homme s'en ſauvât, excepté celui que j'avois remarqué, qui, par des efforts incroyables,

disputoit sa vie contre la fureur des vagues ennemies. J'en sentis je ne sais quelle compassion, qui me mit toute hors de moi; le génie crut que c'étoit l'excès du divertissement que j'avois eu qui me transportoit, & m'en sut bon gré : il me dit que je n'avois encore rien vu, & qu'il m'alloit bien autrement réjouir ; cela dit, il me fit mettre auprès de lui dans une roulette qui parut tout-à-coup. Ce ne fut pas sans inquiétude que je vis ébranler cette machine, pour se précipiter avec nous d'un lieu que je crus le plus élevé de la terre, dans un abîme que je n'osois regarder. Je n'eus pas le temps d'y faire de longues réflexions; car dans un instant je me trouvai dans la galerie de cristal, où nous entrâmes par l'endroit qu'il m'y avoit jetée la première fois. De cette galerie, on voyoit distinctement tout ce qui se passoit jusqu'à la surface de la mer, lorsqu'elle n'étoit point agitée, mais il me fut impossible d'y rien démêler alors : quelque temps après, on vint nous dire que cette tempête n'avoit rien produit qu'un vaisseau de transport avec dix ou douze matelots, quelques vivres à fond de cale, avec un beau cheval. Le génie mon époux ayant vu ces misérables, dit que ce n'étoit pas la peine

peine de ranimer des coquins comme cela, me demanda pardon d'un ſpectacle ſi chétif, & pour m'en dédommager, me fit voir en détail, ce que je n'avois vu qu'en gros la première fois. C'étoit ce qu'il falloit à ma curioſité naturelle, & je pris un plaiſir extrême à lire les hiſtoires, après avoir examiné les portraits & les différens habits de ceux dont on avoit renfermé les dépouilles dans ces armoires. Le génie, charmé de l'attention avec laquelle j'examinois toutes ces choſes, eût voulu multiplier ſes tréſors & ſes raretés pour mon amuſement; car, quoiqu'il fût jaloux à toute outrance, il n'étoit point contraignant; au contraire, c'étoit le génie du monde le plus commode dans tout ce qui n'intéreſſoit point ſa tendreſſe.

Il m'avoit laiſſé la fidelle Harpiane pour expliquer les faits qui pourroient en avoir beſoin, & j'étois bien aiſe de prolonger la revue des armoires & de leur friperie pendant ſon abſence; c'étoit rarement qu'il me quittoit de vue, & ce n'étoit que pour me préparer quelque divertiſſement de galanterie qui me ſurprenoit quelquefois, mais qui ne me plaiſoit jamais.

Je mourois d'envie que la mer nous envoyât mort ou vif ce malheureux, qui ſeul

étoit ſauvé du naufrage pour quelques momens, & j'avois un déſir extrême de voir de près un homme qui m'avoit paru ſi charmant de loin ; car je vous ai dit à quel point je ſuis curieuſe : mais c'étoit inutilement que je levois à chaque inſtant la vue vers la ſurface des ondes ; le calme qui les avoit applanies ne m'y laiſſa rien voir, & ceux qui parcouroient par-tout à la ronde les abîmes où nous étions, n'y trouvèrent rien que les miſérables débris du vaiſſeau qui venoit de périr.

La fête que le génie me donna dans ces lieux nous y retint toute la nuit. Le lendemain, il me donna le divertiſſement d'une pêche aux dauphins, ſur les bords de l'île de criſtal : rien n'étoit plus agréable à voir que cette pêche.

On embarqua dans la chaloupe dorée le plus excellent concert de voix & d'inſtrumens qui fut peut-être dans l'univers ; dès que tout cela fut en pleine mer, ce concert harmonieux ſe fit entendre ; les dauphins, qui ſont les poiſſons du monde les plus curieux, s'aſſemblèrent de toutes parts autour de la brillante chaloupe, pour la conſidérer de près, & comme ils ont encore plus de goût pour la muſique que

pour les objets d'éclat, ils ſuivoient le concert dans un merveilleux ſilence, ſans s'appercevoir, tant ils étoient attentifs, que la chaloupe les conduiſoit inſenſiblement dans une vaſte enceinte de filets qu'on avoit tendus le long du rivage.

Cependant, l'aventure ne leur fut pas extrêmement fatale, puiſqu'il n'en coûta que la liberté aux plus beaux, que le génie faiſoit mettre dans de ſuperbes réſervoirs, dans leſquels il ſe plaiſoit à faire élever ces illuſtres poiſſons.

Au troiſième voyage que fit la chaloupe, un des pêcheurs nous vint dire qu'il croyoit qu'on avoit pris le roi des dauphins (de la peſanteur dont ils ſentoient les filets, & de l'agréable variété dont ſes écailles brilloient au travers des flots): mais, quelle fut ma ſurpriſe, quand au lieu de ce magnifique poiſſon, je vis tirer du milieu des filets ce même homme que j'avois vu dans le navire avant la tempête, & que j'avois vu nager ſi longtemps après! Les armes dont il étoit encore couvert étoient émaillées d'or, d'azur, & d'un nombre infini de pierreries de différentes couleurs.

Le génie mon époux, qui ne savoit ce que c'étoit que la générosité, commanda d'abord aux pêcheurs de le dépouiller de ses belles armes, & de le rejeter dans la mer. Je cherchai par-tout des yeux ma confidente Harpiane, pour la conjurer de détourner l'exécution de cet ordre, par le pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit du génie: mais je ne la vis point; & comme j'allois en parler moi-même, on nous avertit que cet homme avoit encore quelques restes de vie, & le génie, qui vouloit apprendre son histoire, pour la faire écrire sur l'armoire dans laquelle on mettroit son équipage, ordonna de le secourir: c'étoit me donner la vie que de lui sauver la sienne, tant la pitié m'intéressoit pour lui. Le secours qu'on lui donna fut si prompt, qu'il ouvrit les yeux, reprit ses esprits, & fut debout en moins d'une heure.

Il sembla surpris de la figure du génie: mais il n'en parut point effrayé; il comprit d'abord que tout ce qu'il voyoit dans ces lieux enchantés étoit au pouvoir de cette figure. Il tourna les yeux sur moi, mais il ne les y tint qu'un moment, jugeant bien que nous étions l'un & l'autre en la puissance de celui qui nous éclairoit

de ſi près : je ne ſais comment il ſe trouva de ce regard, mais je m'en trouvai tout-à-fait gâtée ; il fit un compliment à mon époux, ſur le ſecours qu'il en avoit reçu, qui, ſans avoir rien de bas ou de ſervile, étoit plein de reconnoiſſance & d'inſinuation. Il en parut tout radouci ; pour moi j'y trouvai tant d'eſprit, que j'en penſai tomber à la renverſe. Après cela, ſans attendre qu'on l'interrogeât, il nous dit que le déſir de s'éprouver dans une aventure fameuſe, que perſonne n'ignoroit, l'avoit obligé de s'embarquer au port de Floriſpahan, pour ſe rendre auprès de Mouſſeline-la-Sérieuſe, moins pour ſes beaux yeux, que pour la gloire que cette aventure offroit au milieu de tant de périls ; que le quatrième jour de ſa navigation, une tempête effroyable avoit fait périr ſon navire avec tous ſes gens, ſans pouvoir s'imaginer de quelle manière les flots l'avoient mis aſſez près de ces rives hoſpitalières pour y pouvoir être ſecouru ; qu'au reſte, il n'auroit aucun regret d'avoir fait naufrage, puiſque ce petit malheur l'avoit jeté dans les états du prince le plus magnifique & le mieux fait de l'univers, ſi ce n'étoit qu'il y voyoit une femme (qui étoit la choſe du monde

pour laquelle il avoit le plus d'averſion). Ce diſcours & ſes manières ne pouvoient manquer de plaire à mon génie, qui étoit l'animal du monde le plus avide de louanges, & le plus ſuſceptible de jalouſie; & dès ce moment, il prit tant de goût à ſa converſation, qu'il ne pouvoit plus ſe paſſer de lui. Il affectoit de m'éviter par-tout, & bien loin de me regarder lorſque le génie, qui ne me quittoit que rarement, le faiſoit venir où j'étois, il me tournoit toujours le dos, ſans jamais m'adreſſer la parole. Cela me mettoit au déſeſpoir; car plus je m'étois imaginée par toutes ces impoliteſſes, qu'il me haïſſoit, plus je voulois lui plaire. Le génie mouroit de rire, voyant la contrainte où ma préſence le mettoit; il lui faiſoit même la guerre de ſon averſion pour un ſexe qui faiſoit tout le bonheur des hommes, & ſe tuoit de lui dire que s'il vouloit ſeulement me regarder un moment entre deux yeux, il étoit perſuadé que ſon averſion s'apprivoiſeroit. Il n'en falloit pas davantage pour le faire ſortir des lieux où j'étois, comme ſi on lui eût propoſé quelque choſe d'horrible. A la fin, on l'importuna tant, qu'il voulut bien me regarder, à la charge qu'on

ne lui en parleroit plus. Je faisois des façons aussi de mon côté, tant pour marquer un véritable dépit à l'étranger, que pour me parer d'une feinte délicatesse en présence de mon époux; si bien qu'il fut obligé de se mettre derrière moi pour me tenir la tête à deux mains, de peur que je n'évitasse les regards de son nouveau favori. O que j'y aurois perdu, si je les avois évités! car tandis que ce baudet de génie se tourmentoit le corps & l'ame pour faire lorgner sa femme, les yeux du charmant étranger faisoient leur devoir; ils m'apprirent qu'on mouroit d'amour pour moi, & que toutes ces marques d'aversion n'étoient qu'un jeu. Cette première scène finie, celui qui l'avoit imaginée triomphoit, & demandoit à l'étranger comment il s'en trouvoit? Si mal, dit-il, que si cela m'arrivoit plus souvent, j'en deviendrois fou, & peut-être même que mes emportemens n'épargneroient pas la déesse votre épouse, dans ces premiers transports. Je crus entendre ces menaces, & dès ce moment, je me sentis un désir violent de me voir la proie des emportemens dont on m'avoit menacée, & tout cela par curiosité. Cependant, le génie fort étonné que l'insensibilité de

ſon cœur, au lieu de céder à cette épreuve, n'eût fait que ſe changer en fureur, lui dit qu'il n'en vouloit pas avoir le démenti, qu'il étoit réſolu de lui faire voir qu'une femme faite comme j'étois, n'étoit pas une créature contre laquelle il fût permis de ſe gendarmer; & que, puiſque les charmes de mon viſage n'y avoient rien fait, il falloit que ceux de ma perſonne, depuis les pieds juſqu'à la tête, en vinſſent à bout. Jugez, ſeigneur, ſi l'extravagance d'un jaloux peut aller plus loin. Notre charmant hôte fit ſemblant de changer de couleur à cette propoſition, & ne manqua pas de demander ſon congé, plutôt que de ſe voir expoſé chaque jour à des complaiſances dont il ſe connoiſſoit incapable; le ſot génie, dans le deſſein de le tromper, l'aſſura qu'on le laiſſeroit en repos, & qu'il ne feroit plus queſtion de moi ni de mes appas, puiſque ſa prétention lui donnoit tant d'horreur pour une choſe dont il n'auroit prié que lui ſeul dans l'univers. Mais tout cela, comme j'ai dit, n'étoit que pour le tromper plus finement; & voici comment il s'y prit.

Il fit faire une armoire de criſtal, ſemblable à celle que vous voyez; il la plaça dans le magaſin des naufrages, parmi les

autres, après l'avoir couverte d'un rideau de taffetas vert en broderie d'or; cela fait, il me communiqua son dessein, qui étoit de m'y renfermer toute nue, de manière pourtant qu'il n'y eût que lui seul qui pût l'ouvrir, de peur d'accident. Je mourois d'envie de communiquer ce beau projet à l'étranger, mais jamais je n'en pus venir à bout, toujours obsédée comme j'étois par mon éternel génie: mais comme l'étranger avoit plus d'esprit & de pénétration que tous les étrangers du monde, je ne doute pas qu'il n'eût déviné quelque chose de ce qu'on avoit prémédité pour le surprendre; & vous l'allez voir.

Tout étant disposé pour cette nouvelle scène, le génie s'avisa (pour l'amener plus naturellement) de demander à son illustre hôte, s'il n'avoit point fait provision d'armes, pour son expédition, selon l'usage des autres aventuriers; l'autre lui dit qu'il se souvenoit bien qu'il étoit armé le jour de son naufrage; mais qu'il ne savoit ce que ses armes étoient devenues, à la réserve de son épée, qu'on avoit eu la bonté de lui laisser. Eh bien, dit le génie, je vous ferai voir demain le seul endroit que vous n'ayez pas encore vu depuis que vous êtes

ici, peut-être aurez-vous des nouvelles de vos armes dans ce lieu, du moins y verrez-vous quelque chofe d'affez digne de votre attention; je vous y laifferai feul, de peur que ma préfence ne vous obligeât à précipiter l'examen de plufieurs raretés qu'il eft bon de vifiter à loifir; car je gage que vous n'avez jamais rien vu de plus curieux que ce que renferment les armoires de ceux dont vous verrez les portraits & les noms au-dehors. Et moi, dit l'étranger, je gage que de tous ces noms, il n'y en a pas un qui foit fi curieux que le mien; & qu'a-t-il, dit mon génie, pour être fi curieux? La grâce de la nouveauté, répondit-il, puifque je m'appelle *Facardin*, & qu'il n'y a pas un autre nom de cette efpèce dans l'univers. Oh! pour celui-là, je vous l'accorde, dit le génie, mais mon ami Facardin, puifque Facardin y a, vous tomberez d'acord du refte.

Le lendemain, mon jaloux m'enferma lui-même dans l'armoire de cryftal, dans l'état où je vous ai dit, après m'avoir bien exagéré la furprife où feroit l'étranger, & le plaifir que j'aurois de voir fon étonnement; mais je fus au défefpoir de voir que cette armoire étoit inutilement tranfparente, puif-

qu'elle ne se pouvoit ouvrir, ni par dedans, ni par dehors. Le rideau fut tiré pardessus, & le génie se pressa de faire conduire son hôte dans la salle où j'étois renfermée, après en être fidèlement sorti luimême selon sa promesse.

Le cœur me battoit d'impatience, malgré la douleur où j'étois de me voir renfermée sans ressource, principalement quand je songeois que le beau Facardin pourroit bien oublier mon armoire, en examinant les autres, ou ne pas s'aviser de tirer le rideau qui la cachoit : mais je ne fus pas trop longtemps dans cette inquiétude ; il y vint tout d'abord, & pour ne pas perdre le temps que mon animal s'imagina qu'il donnoit à la visite du reste, il tira mon rideau, & parut si charmé de la manière dont on m'exposoit à ses yeux, qu'après quelques légers efforts pour me délivrer plus paisiblement, il mit cette prison fragile en mille morceaux, de deux coups d'épée.

Comme il ne prétendoit pas m'avoir rendu ce service en vain, & que j'avois le cœur rempli d'une honnête reconnoissance, toute sa curiosité se borna à la visite des merveilles dont on avoit à toute force voulu lui donner la connoissance ; & la mienne

en fut si satisfaite, que je crus que le mérite de tous les pélerins, & de tous les génies de la terre, étoit renfermé dans le seul Facardin qui fût au monde. Nous convînmes des rôles que nous devions jouer, pour rendre raison de la ruine de mon armoire, & pour la conduite que nous devions tenir ensuite : mais cette dernière précaution fut bien inutile, comme vous allez voir. Le charmant étranger tira ses belles armes de l'endroit où je lui dis qu'elles étoient, & s'en étant couvert, je crus voir le dieu Mars qui, sortant de chez la belle Vénus, emportoit tous les charmes de son fils; il étoit presqu'aussi grand que le génie, comme je vous ai dit, mais cette taille avantageuse ne gâtoit rien dans une figure toute gracieuse. Il sortit de la salle des armoires l'épée à la main; le génie qui revenoit, fut surpris de le voir tout armé : mais il le fut encore plus, lorsque se plaignant à lui de la supercherie qu'on lui avoit faite, il lui dit qu'après avoir tiré le rideau vert, il avoit été tellement indigné de voir une statue de femme sans habits, que dans les premiers mouvemens de sa colère, il avoit mis sa niche en pièces, & qu'il croyoit même cette statue fort endommagée du coup d'épée

qu'il venoit de lui donner. Il n'en fallut pas davantage pour allarmer mon amoureux génie, qui, sans lui répondre, courut à mon secours. J'étois toute plate à terre, où je faisois semblant d'être évanouïe lorsqu'il arriva : mais voyant que je n'avois aucune blessure, ses allarmes cessèrent ; & lorsque j'eus la bonté de revenir de mon évanouïssement, il se tenoit les côtés de rire, au récit que je lui fis de la fureur où s'étoit mis l'étranger, & de l'horrible frayeur on m'avoit mis un emportement si brutal ; il ne fut pourtant pas content de ce qu'il ne s'étoit pas donné le temps d'examiner tous les charmes dont j'étois pourvue avant que de casser mon armoire ; car la grande folie de mon époux étoit que tout le monde connut le prix d'un trésor dont lui seul étoit en possession, & je connus à sa mine qu'il étoit résolu de nous remettre ensemble par quelque nouveau stratagême : mais la fortune en disposa tout autrement : le charmant Facardin ne se trouva plus depuis ce jour, ni dans l'île ou où nous sommes, ni dans le rocher de cristal, quoiqu'on les parcourût un mois durant, l'un & l'autre, pour le chercher.

J'en tombai dans un chagrin si violent,

que je n'en étois pas connoiſſable; le mérite de celui dont je regrettois l'abſence étoit bien capable de produire cet effet; cependant, la curioſité me parut y avoir le plus de part, & je ne pouvois me conſoler de n'avoir pu ſatisfaire l'envie que j'avois de ſavoir ſi cet étranger ſeroit auſſi charmant dans une ſeconde entrevue, qu'il m'avoit paru dans la première. Comme la complaiſance de mon génie ne s'épuiſoit point pour moi, l'ennui dont j'étois lui fit de la peine; il ſe mit donc en tête qu'il falloit changer d'air pour me remettre, & voyager pour me divertir : je fus charmée du projet, mais je ne fus pas contente des précautions qu'il prit pour l'exécuter; car il fit faire une armoire de criſtal ſemblable à la première, & c'eſt juſtement celle que vous voyez; il m'y renferma toute habillée, me chargea ſur ſon dos, & commença ſes voyages par le fond de la mer : nous en ſortions pour nous repoſer, & pour nous rafraîchir dans les endroits les plus délicieux de ſon rivage. Il ne manquoit pas de me tirer de mon étui dans ces occaſions & de s'endormir la tête ſur mes genoux, d'un ſommeil ſi profond, que j'avois toutes les peines du monde à le réveiller, quand

il étoit queſtion de partir. J'avois eſpéré que pendant mes voyages, la fortune pourroit me donner des nouvelles de l'excellent Facardin : mais comme rien ne l'offroit à mon impatience, & que j'étois outrée de ſervir par-tout de chevet à ce mâtin de génie, qui ne faiſoit que ronfler, ma curioſité naturelle vint à mon ſecours ; elle me demanda comment je pourrois faire pour tromper un jaloux qui me portoit ſur ſon dos bien empaquetée, quand il ne dormoit pas, & qui ne dormoit jamais que ſur moi. Je lui répondis qu'il falloit voir ; pour cet effet, je m'exerçai d'abord à me tirer de deſſous lui ſans l'éveiller, & voyant qu'il n'y avoit rien de plus facile, & que je me promenois des heures entières ſans qu'il ſongeât à remuer de l'endroit où je poſois ſa vilaine tête, je fis l'autre épreuve à la première occaſion qui s'en préſenta ; je trouvai cela ſi plaiſant, tant pour la rareté du fait que pour la vengeance, que ma curioſité toujours fertile en nouvelles idées, me perſuada de ne point ceſſer, que je n'euſſe porté ces innocentes épreuves juſqu'à la centième infidélité ; m'aſſurant que je me divertirois extrêmement aux différentes excuſes, & aux indignes frayeurs de tous ceux que la

préfence du génie épouvanteroit. J'avois fur moi ce clavier, que vous voyez fi chargé de bagues, & ce font celles des perfonnes qui m'ont affiftée dans mes infidélités, & dont aucun ne s'y eft porté que de la plus mauvaife grâce du monde ; mais fur-tout les deux derniers, qui me parurent les coquins les plus lâches & les plus effrayés qui fuffent dans l'univers.

Comment dites-vous cela, Trébizonde mon ami, dit le fultan en l'interrompant ? feigneur, pourfuivit l'autre, je difois que la vertueufe Cryftalline ayant mené fes aventures jufqu'à la quatre-vingt-dix-huitième, me conta que les deux qui fournirent les deux dernières bagues, étoient des miférables, qui mouroient de peur; elle en a menti, dit le fultan: mais pourfuivez votre hiftoire, nous en parlerons une autre fois.

Le prince de Trébizonde, pour obéir à fon fouverain, dit que la nymphe du rocher pourfuivit ainfi :

Mon clavier ayant le nombre accompli de bagues que j'avois réfolu d'y mettre, je m'ennuyai de tromper un jaloux fi ftupide, & je réfolus de donner quelqu'autre amufement à ma curiofité ; mais la fortune, qui

m'avoit favorisée jusqu'alors, me tourna le dos lorsque j'y songeois le moins.

Nous étions de retour depuis quatre mois & quelques minutes; je ne fus pas fâchée de me voir dans une prison moins étroite que celle que j'avois eue pendant mes voyages. Le rocher d'argent, le pavillon où nous sommes, & le palais des naufrages, étoient des lieux qui, dans leur variété, m'offroient par-tout des agrémens singuliers : mais de toutes ces habitations, la salle des armoires étoit celle que le souvenir du merveilleux Facardin me rendoit la plus agréable. Je m'y étois un jour renfermée avec Harpiane pour en parler : cette fille ne l'avoit jamais vu : mais comme elle étoit dans mes intérêts, elle mouroit d'impatience de le voir, aux merveilles que je lui contois, & de sa taille, & de la gentillesse de son procédé.

Nous ne savions comment faire pour en avoir des nouvelles; car quelqu'esprit qu'elle eût, & quelques expédiens que me fournit ma curiosité, nous ne pûmes jamais en venir à bout, environnées comme nous étions de la mer.

Si vous aviez une épée, me disoit-elle, je vous l'irois chercher moi-même; & pourquoi faut-il une épée? lui dis-je. C'est,

me répondit-elle, que la chaloupe dorée eſt le ſeul bâtiment qui ſoit en ces lieux, & que cette chaloupe eſt immobile ; excepté lorſque le génie la touche lui-même, ou lorſqu'on y peut entrer l'épée à la main ; comme nous n'avions ni l'un ni l'autre de ces moyens, nous n'y ſongeâmes plus.

Je ne ſais ce que j'avois prétendu faire des bagues dont j'avois fait un ſi beau recueil : mais je les avois toujours ſur moi, ſans avoir jamais ſongé à les examiner. Cette malheureuſe curioſité me prit un jour, & le génie me ſurprit au milieu de cette occupation.

J'en fus troublée ; cet embarras lui fut ſuſpect, il fut étonné de ce grand nombre de bagues, & me demanda où je les avois priſes. Comme je le vis tout changé en me faiſant cette queſtion, je vis bien que c'étoit la jalouſie en propre perſonne, qui m'interrogeoit par ſa bouche, & comme il n'y a pas au monde de bête ſi vilaine & ſi terrible en même-temps ; qu'un jaloux quand il interroge, je me jetai toute plate à ſes genoux, pour lui demander pardon d'un crime que je n'avois pas commis, afin de cacher celui dont j'étois coupable ; je lui dis donc que j'avois volé ces bagues dans les armoires des noyés. Ce fut ce qui redoubla ſes ſoupçons ; car il

avoit lui-même recueilli toutes ces bagues qu'il avoit renfermées ailleurs, & le nombre de ces bagues ne montoit pas à plus de quinze ou vingt, au lieu qu'il en trouva cent, bien comptées, au clavier qu'il m'arracha. Il les examina toutes l'une après l'autre, sans trouver celle qu'il sembloit chercher, & voyant que je ne savois plus ce que je disois pour m'excuser après ce premier mensonge, il devina si bien toutes les circonstances de mes transgressions, qu'il prononça ma sentence sur le champ; il me condamna donc à être brûlée toute vive au bout d'un an, si je ne trouvois avant ce terme, quelqu'aventurier qui pût dans une seule nuit retirer de mon clavier toutes les bagues que j'y avois mises pendant l'année de nos voyages; que tous les efforts humains ne les en pouroient faire sortir que l'une après l'autre, & que ce n'étoit que la manière dont je les avois acquises, qui pût les ébranler de l'endroit où l'on prendroit soin de les attacher avant ces épreuves.

Voilà l'arrêt du monstre; ses ministres furent chargés de l'exécution : il disparut depuis ce jour, pour je ne sais quelle expédition dont il ne me souvient plus; & depuis ce jour, la plupart de ceux que la

chaloupe dorée a conduits ici, ont lâchement refusé de tenter une aventure, où par un léger service il est question de me sauver la vie. J'avois toujours espéré que parmi ceux dont Harpiane alloit partout implorer le secours, l'invincible Facardin pourroit se trouver, persuadée qu'il mettroit à fin cette aventure: mais c'est inutilement que je m'en suis flattée, la fortune le refuse à tous mes vœux; elle ne m'a jusqu'à ce jour présenté que des malheureux, qui ont mieux aimé choisir l'habillement & l'occupation où vous les avez vus pour le reste de leur vie, que de regarder seulement l'aventure dont il est question, après m'avoir vue sortir du bain. On vous a sans doute instruit du reste des conditions, & de tout ce qui peut y avoir quelque rapport; le temps presse, vous savez en quoi consiste cette aventure; il ne reste plus qu'à voir ce que le cœur vous en dit, afin de faire mettre la pendule sur la minute que vous vous mettrez au lit; douze heures qu'on vous donne, sont autant qu'il en faut, pour me sauver la vie, à un homme fait comme vous. Tel fut le récit des aventures de la modeste Crystalline: telle fut la proposition qu'elle me fit en finissant son histoire; & voici ma ré-

ponſe mot pour mot. J'ai juré de faire mon poſſible pour vous délivrer, ou pour vous ſecourir, mais je n'ai pas juré de faire l'amour au lieu de faire la guerre; il me ſeroit auſſi facile, ſans vanité, de mettre fin à l'aventure, de la manière qu'on propoſe, que par la voie des armes : mais comme la gloire m'invite à l'une, & que votre perſonne, toute merveilleuſe que vous la croyez, ne m'invite point du tout à l'autre, je vais me frayer un paſſage, les armes à la main, au travers de votre écorcheur, de votre horloger, de votre ſerrurier, & de vos femmes môres, de votre entremetteuſe Harpiane, de ſon autre compagne, & finalement au travers de toute la canaille qui file dans ces lieux. Voyez donc le parti qu'il vous plaira de prendre : ſi c'eſt celui de me ſuivre, je vous garantirai du ſupplice qu'on vous prépare, au péril de ma vie; ſi c'eſt, au contraire, celui de reſter ici, pour me trahir, je vous déclare que vous ſerez la première à qui je couperai la tête, ſi l'on m'attaque. La dame couchée parut plus morte que vive à cette menace; elle ſauta de ſon lit à terre, m'embraſſa les genoux, & me dit qu'elle ne demandoit pas mieux que de me ſuivre

par tout le monde : mais elle me conjura d'écouter l'avis qu'elle avoit à me donner pour faciliter mon entreprise. A ces mots, elle prit une robe-de-chambre, se remit au lit, & me dit qu'elle alloit sonner trois fois, à trois différentes reprises; qu'à la première, celui qui régloit la pendule, ne manqueroit pas de venir pour la mettre sur l'heure où devoit commencer l'épreuve; que, la seconde fois qu'elle sonneroit, le serrurier viendroit voir combien on avoit ôté de bagues du clavier; qu'à la troisième, je verrois accourir le sacrificateur à la grande-barbe, pour me délivrer, si je m'en étois rendu digne par l'accomplissement des épreuves, ou pour me livrer entre les mains de ses ministres, en attendant qu'il m'écorchât, au cas que j'eusse entrepris l'aventure sans l'achever; que ces trois personages étoient les principaux, les plus dangereux, les plus cruels de tous ceux que le génie son époux avoit laissés pour la garder, & pour exécuter ses ordres; que les ayant attirés dans l'endroit où nous étions, l'un après l'autre, comme elle venoit de dire, j'en disposerois à ma volonté : cependant, poursuivit-elle, comme vous avez suffisamment éprouvé que le clavier enchanté ne se

peut ouvrir par la force, peut-être pourriez-vous douter qu'on en pût venir à bout par les voies de la douceur ; c'eſt pourquoi votre curioſité peut ſe ſatisfaire ſur ce point, avant que d'en venir à l'autre extrêmité. Sonnez, ſonnez, madame Cryſtalline, lui dis-je : je ne ſuis pas né ſi curieux que vous.

O que c'étoit bien parler ! dit le ſultan ; je crois que j'aurois fait tout comme vous ; car plus les femmes ſont curieuſes, plus il leur faut faire voir qu'on eſt exempt de cette foibleſſe : mais pourſuivez ; car ce récit me paroît ſi divertiſſant, que je paſſerois ma vie à vous écouter. Vous étiez donc en robe-de-chambre, en bonnet de nuit, en mules, & l'épée à la main, au chevet de la nymphe de cryſtal, quand vous lui dites de ſonner ; car vous voyez que je me ſouviens de tout : eh bien, après ? Après, dit le prince de Trébizonde, je me levai dans l'équipage que votre prudente alteſſe vient de dire, & m'étant poſté juſtement auprès de la porte du pavillon, de manière que ces meſſieurs ne pouvoient me voir qu'ils ne fuſſent entrés, la dame curieuſe ſonna, l'homme à la pendule ne manqua pas d'entrer : je ne manquai pas de lui couper la tête ; j'en fis

autant au ferrurier; & comme je faifois figne à la nymphe de fonner le facrificateur, elle leva la main droite, & me parlant des doigts de cette même main, elle me dit que les deux officiers que je venois d'expédier, devoient, felon les fonctions de leurs charges, entrer l'un après l'autre en peu de temps, l'un pour régler l'heute, l'autre pour compter les bagues qui fortiroient du clavier, & qu'ils avoient le privilège de refter dans le pavillon, depuis le commencement de l'épreuve jufqu'à la fin: mais que c'étoit une moquerie de fonner le troifième fitôt, puifqu'il n'y avoit point d'apparence qu'il pût croire qu'on eût mis fin à l'aventure en fi peu de temps, & encore moins, qu'on fe prefsât de le faire venir, ne l'ayant pas achevée; qu'elle me confeilloit donc d'attendre encore trois ou quatre heures, pendant lefquelles nous aurions tout le temps qu'il nous faudroit pour faire une ouverture au derrière du pavillon, par laquelle il nous feroit moins difficile de nous fauver pendant l'obfcurité de la nuit, que par la porte toujours environnée d'une infinité de gens armés. Après ce difcours, elle baiffa la main dont elle venoit de m'entretenir.

Comme

Comme je tenois mon épée de la main droite, je lui fis réponse de la gauche, (car je parle aussi facilement de l'une que de l'autre) je lui répondis donc, que Facardin de Trébizonde n'avoit pas coutume de sortir par la porte de derrière pour éviter le péril; que je n'avois que faire de son ouverture pour me tirer d'affaire; & que si elle n'avoit la bonté de sonner tout à l'heure pour faire venir son bourreau, de pontife, j'étois résolu de l'aller chercher pour l'envoyer après ses deux compagnons. Je n'eus pas plutôt cessé de parler, c'est-à-dire, de remuer les doigts, que les siens reprirent la parole, pour me dire que, puisque telle étoit ma résolution, elle me conjuroit au moins de prendre un de ces rouets, & de le mettre à mon bras gauche pour me servir de bouclier, d'autant que les satellites, qui s'opposeroient à mon passage, avoient tant de vénération pour ces machines, qu'ils perdroient plutôt la vie que de se hasarder à les briser, tant elles étoient précieuses au génie, leur souverain maître. Ce conseil ne me déplut pas tant que les deux premiers; & dès que je me fus saisi du premier rouet, la vertueuse Crystalline sauta du lit à terre, prit l'autre, & me conseilla

de sortir ; au lieu d'attendre l'ennemi, parce que nous pourrions le prendre au dépourvu, ne songeant à rien moins qu'à cette téméraire sortie.

Elle n'en fut pas dédite ; nous sortimes à l'improviste du pavillon de Darius ; l'étonnement des gens armés qui l'environnoient fut tel, que j'en tuai cinq ou six avant qu'ils eussent le temps de se reconnoître ; le reste se mit en fuite avec des hurlemens épouvantables : je les poursuivis un peu trop chaudement ; car le sacrificateur que j'avois laissé derrière tandis que je le cherchois en avant, quitta l'autel qu'il m'avoit fait préparer, & me suivit avec une douzaine de ses ministres, qui portoient chacun une grosse chaîne pour m'enchaîner. Crystalline m'en avertit par un grand cri, qui me fit retourner ; on n'osoit approcher d'elle, à cause qu'elle se couvroit du respectable rouet, & que par-dessus cette protection, elle filoit, lorsqu'elle étoit trop pressée ; ce que les plus déterminés de nos ennemis n'osoient regarder sans se prosterner le visage contre terre ; ce fut dans une de ces humiliations que je coupai la tête au maudit grand prêtre, sans respecter ni sa longue barbe, ni son caractère. Après cet

exploit, le reste fut plutôt une déroute qu'un combat; je tuai tout ce que je pus joindre, sans m'amuser à faire des prisonniers; & traversant le rocher de cristal, sans le moindre obstacle, je fis entrer l'épouse du génie dans la chaloupe dorée; je m'y mis après elle, & dès que j'y fus, la chaloupe se mit à voguer comme une folle, sans nous demander où nous voulions aller. Je ne célerai point à votre hautesse, que ma joie fut si grande d'avoir mis fin à cette aventure, que je ne me souvins de mes armes, que lorsque nous fûmes en pleine mer. Ce m'étoit une espèce de reproche de les laisser dans ce lieu par une retraite précipitée, & ne voulant pas que le génie, à son retour, les érigeât en trophée, je voulus faire retourner la chaloupe d'où nous étions partis : mais la chaloupe n'en voulut rien faire, & malgré tous mes efforts, nous abordâmes à un rivage, où nous trouvâmes bonne compagnie, comme vous verrez dans la suite de ce récit.

Je vous ai dit le désespoir où j'avois été de ne pouvoir retourner au rocher de cristal pour y reprendre mes armes : ce fut toute autre chose lorsque je vis que la chaloupe voguoit tout droit à ce rivage; il étoit bordé

d'un nombre infini de peuple ; des gens à cheval, superbement armés, s'y promenoient, & je voyois en éloignement des tentes & des pavillons tendus au milieu d'une prairie, bordée tout autour de grands arbres dont le feuillage sembloit y former une ombre délicieuse.

Ce peuple & ces chevaliers, surpris du spectacle que nous leur offrions, étoient accourus jusques au bord de la mer, d'où, nous contemplant avec des lunettes d'approche, ils marquoient leur étonnement à mesure que nous approchions du rivage ; j'étois tellement outré de me voir contraint de débarquer au milieu de cette assemblée, avec une demoiselle presqu'en chemise, moi l'épée à la main, en robe de chambre, en mules, & n'ayant pour tout équipage dans notre vaisseau que deux rouets à filer, que je fus tenté de me jeter de cette maudite chaloupe au beau milieu de la mer, pour ne pas aborder en cet état. Il fallut pourtant aborder ; j'étois dans une confusion à faire pitié ; j'avois la tête baissée, je n'osois lever les yeux, & je ne savois où me cacher : mais la dame Crystalline n'étoit pas si décontenancée ; elle ne fut pas plutôt débarquée avec son rouet, qu'elle se mit à filer,

& quoiqu'on ne portât pas le même respect à cette filerie qu'on avoit fait dans l'isle du pavillon, tout ce qui nous avoit vu débarquer ne laissa pas de s'assembler autour d'elle.

Je m'étois attendu qu'on nous recevroit avec des éclats de rire & force huées de moquerie : mais voyant tout le contraire, je pris courage, je levai les yeux, & je fus surpris de voir que tous les hommes de distinction étoient dans un équipage pour le moins aussi ridicule & tout aussi bizarre que le mien, quoique ce fût de différentes manières.

Trois de ceux que j'avois vus à cheval mirent pied à terre pour me recevoir ; & deux de ces trois firent pousser un cri d'étonnement à Crystalline, & bientôt après la jetèrent dans des éclats de rire à n'en pouvoir plus : je lui tins compagnie. Celui qui m'aborda le premier, me dit civilement que ce n'étoit rien faire que de ne pas filer moi-même : c'étoit l'homme le plus grand & le mieux fait que j'eusse jamais vu. Il portoit une marmite de cuisine sur la tête, au lieu de casque, & une grande broche lui pendoit au côté en guise d'épée ; du reste, ses armes étoient toutes brillantes d'or, d'azur

& de pierreries. Cet habillement, & le sérieux dont il me parla, auroient fait rire un criminel sur la roue. Je ne vous demande point, dit-il, d'où vous venez; la chaloupe dorée, la princesse que voilà, & votre épée, teinte encore du sang d'un ennemi redoutable, me font assez connoître qu'il faut que vous soyez un des plus vaillans hommes du monde, en guerre comme en amour; je vous en fais mon compliment: mais dans l'aventure que vous venez de tenter, ce n'est pas assez d'être héros, il faut être plaisant. Ainsi je vous conseille de prendre le rouet des mains de votre compagne, & de filer un peu vous-même devant nous. Je ne savois de quelle manière prendre cette raillerie, lorsque celle qu'il appeloit ma compagne, courut à lui les bras ouverts, en lui disant: Ah! mon cher & bien aimé Facardin! la fortune enfin vous rend à toute l'impatience de ma première curiosité. Crystalline la curieuse, dit-il, en la repoussant, d'autres temps, d'autres soins; il n'est pas à présent question de vous: quel climat du monde n'est pas instruit des conditions d'un enchantement que [illegible] doutable cheva[illegible] vient de rompre, [illegible] le curiosité d[illegible] l'univers n'en s[illegible] [illegible]aite?

La bonne Cryſtalline parut un peu mortifiée de cette réception : mais elle n'en perdit pas courage ; elle courut avec le même empreſſement vers l'autre : mais ce fut avec le même ſuccès ; il ne daigna pas ſeulement la regarder, & la repouſſant encore plus rudement que n'avoit fait le premier, il ſe tourna vers moi pour me parler ; il étoit plus beau que le jour, & voici comme il s'étoit mis.

Son front étoit ceint d'une liſière de cuir en forme de diadême ; de cette liſière s'élevoit un nombre infini de plumes flotantes ; il portoit une cuiraſſe d'acier luiſant, deſſous cette cuiraſſe un tablier de cuir aſſez craſſeux : il tenoit d'une main une alêne, de l'autre la forme d'un ſoulier, & au bout d'une eſpèce de chaîne, composée d'un petit cordon tout poiſſé, pendoit un chauſſe-pied tout des plus vulgaires. Dans le temps qu'il ouvroit la bouche pour me parler, le troiſième vint me faire la révérence. Je vis bien que ce troiſième n'étoit pas de la connoiſſance de la nymphe Cryſtalline ; car ſa curioſité n'eut rien à lui dire : cependant ...ure & ſon habillement étoient ... de la curioſité de tout autre. ...oit d'une taille très-médiocr...

V

ne pas dire très-petite; il portoit un casque qui représentoit parfaitement la tête d'un coq, dont la crête lui servoit de cimier; à chaque bras il avoit une espèce de bouclier couvert de plumes, & croisant ces deux boucliers sur son dos, on eût juré que c'étoient les aîles d'un coq; sa cuirasse, couverte aussi des mêmes plumes, formoit l'estomac de l'oiseau; une touffe épaisse de longues plumes retroussées, sembloit s'élever de son échine, & chaque jambe étoit armée d'un éperon doré, au-dessus de la cheville du pied; & pour que rien ne manquât à la ressemblance de ce qu'il vouloit représenter, il battit trois fois de ces boucliers déguisés en aîles, & trois fois imita si parfaitement le chant du coq, qu'il n'y a point de poule au monde qui ne s'y fût méprise.

Comme je ne pouvois m'imaginer ce que tout cela vouloit dire, je prévins les questions qu'ils étoient sur le point de me faire, pour les supplier de me dire en quel endroit de la terre nous étions; ce que tant de figures si différemment travesties pouvoient signifier; & pourquoi il leur avoit pris fantaisie, à eux trois particuliérement, de s'habiller en emblêmes?

Il n'est pas vraisemblable, me dit le grand

Facardin, que vous en ignoriez le sujet, puisque, de la maniere que vous voilà mis vous-même, vous ne vous rendez ici que pour le même dessein; nous étions les derniers venus avant votre arrivée, c'est à nous à vous demander si vous voulez vous engager dans l'aventure, soit que vous la sachiez, ou qu'elle vous soit inconnue : si vous y consentez, vous serez des nôtres, si non, vous aurez tout ce qui peut vous être nécessaire pour continuer votre route ailleurs. Je leur dis que je ne demandois pas mieux que de me signaler avec eux dans quelqu'entreprise que ce pût être, & je leur en donnai ma parole. Puisque cela est, dit celui qui portoit le chausse-pied en médaille, c'est à moi, comme au dernier venu des trois, à vous recevoir, à vous conduire, à vous informer de quoi il est question dans ces lieux, & à commencer à vous rendre compte le premier des aventures qui m'ont conduit ici : mais ce ne sera, s'il vous plaît, qu'après vous avoir conduit à l'un des pavillons que vous voyez sous ces arbres, pour vous rafraîchir, & vous reposer : peu de gens ignorent l'enchantement du rocher de cristal, vous avez mis à fin l'aventure du clavier, en délivrant madame que voilà; venez

vous remettre de vos fatigues, & tandis qu'elle filera auprès de vous, je lui dirai des nouvelles du génie son époux, qui ne laisseront pas de la surprendre.

Ce compliment fini, messieurs les trois chevaliers demandèrent leurs chevaux, & m'en firent présenter un richement enharnaché. Le coq monta le premier, & je pensai mourir de rire, quand je le vis à cheval sous cette figure, & qu'après avoir battu des aîles, il se remit à chanter; car son cheval, tout éperdu de ces deux actions, fit des sauts, des bonds & des trépignemens si merveilleux, que la nymphe Crystalline qu'on avoit mise en croupe derrière moi, suivant la rubrique de ces lieux, en eut des vapeurs si considérables, à force de rire, que nous eûmes toutes les peines du monde à la faire revenir. Dès qu'elle eut repris connoissance; belle dame, lui dit le coq, je vous suis infiniment obligé: mais j'ai bien peur que tout cela ne réussisse pas, quand il en sera question. Pour vous, valeureux chevalier, me dit-il, je vous conseille de prendre le rouet de ses mains, & de filer à votre ordinaire. A mon ordinaire, lui dis-je: tenez-moi pour un traître & pour un infâme, si de ma vie j'ai filé. Il n'im-

porte, dit celui qui devoit être mon maître de cérémonies, & qui portoit le tablier de cuir, il est bon de s'exercer.

Cela dit, il ordonna qu'on fît venir le reste de mon équipage, c'est-à-dire, l'autre rouet, & que l'on conduisît la chaloupe dorée par l'embouchure du fleuve prochain, jusques aux bords où l'on avoit tendu les pavillons.

Dès que nous commençâmes à marcher, nous recommençâmes à nous examiner, les étrangers & moi, depuis les pieds jusqu'à la tête. J'avois la bouche ouverte pour leur demander tout de nouveau par quel hasard ils portoient encore leur déguisement du dernier carnaval, lorsque le chevalier de l'alêne, devinant ma pensée: Je vois bien, dit-il, que ce n'est point un dessein prémédité qui vous a fait débarquer ici, dans l'équipage où vous êtes: il n'en est pas de même à notre égard; & puisque vous paroissez surpris de nos armes & de nos habillemens, vous ignorez apparemment l'aventure à laquelle vous venez de vous engager; je vais vous en informer, vous instruire de toutes ses particularités, & mettre devant vos yeux les périls & la récompense qu'elle promet.

Le roi d'Astracan, un des plus puissans princes de l'Asie, soit pour l'étendue de ses états, soit pour les mines d'or & d'argent qu'ils contiennent, soit enfin pour les manufactures de toile peinte qui le rendent fameux, se croyoit le plus malheureux de tous les hommes, au milieu de tant de grandeurs & de prospérités, parce qu'il n'avoit point d'enfans pour hériter de lui. La reine sa femme étoit belle, jeune & bien faite, d'une taille avantageuse, & d'une santé si vive, qu'on auroit juré qu'elle n'étoit point cause de l'affliction du roi : comme elle en étoit éperdûment aimée, il n'eut garde de s'en prendre à elle, ou de s'offenser de ce qu'elle rioit depuis le matin jusques au soir de son inquiétude, & de toutes les peines qu'il prenoit pour se donner un successeur; car tous les temples & tous leurs ministres n'en pouvoient plus, à force d'offrir des vœux & des sacrifices pour une bénédiction si ardemment désirée. Le roi même, qui se croyoit seul coupable de son malheur, ne cessoit de se baigner, de se purger, d'aller aux eaux, & enfin de faire tout ce qu'on prescrit aux femmes pour attirer la fécondité : la reine en mouroit de rire, comme des vœux, des offrandes & des sacrifices

que l'on prodiguoit partout inutilement : cependant, on ne trouvoit point mauvais que dans une consternation si générale elle fût la seule qui parût insulter à la douleur publique. La pauvre princesse ne le faisoit point par malice, & le seul défaut qu'elle eût étoit d'être la plus grande ricaneuse du siècle : tout la faisoit rire, & rien ne la divertissoit. Le roi son époux avoit eu plusieurs guerres avec les princes voisins sur ce sujet; car dès qu'ils envoyoient faire part de quelque nouvelle funeste, comme de la mort d'un fils unique, elle répondoit aux ambassadeurs avec leurs manteaux traînans, par des éclats de rire, dont ils étoient si scandalisés, qu'ils sortoient de l'audience pour faire de grandes dépêches à leurs maîtres, toutes remplies de plaintes & d'indignation de ce que le droit des gens de la majesté des souverains étoit violé en leurs personnes. Cette maladie ne faisant que croître & embellir, le roi résolut, par l'avis de son conseil, qu'elle iroit en pélerinage à l'oracle fameux du coq; mais qu'elle partiroit, comme on fait dans ces occasions, avec une suite très-médiocre, d'autant que le temple de cet oracle est aux portes de Fourchimène, capitale du royaume de Bactriane. Elle s'y rendit en

déguisant son nom & sa qualité, pour éviter les cérémonies & la magnificence des réceptions.

Le roi, qui la suivoit *incognito*, voulut lui-même exposer le sujet du voyage à la prêtresse du temple, & tandis qu'il la consultoit sur les nécessités de la reine, elle se tenoit les côtés de rire. La prêtresse en fut indignée : cependant, après quelques gambades & quelques contorsions, voici l'oracle qu'elle prononça de la part du coq :

Ce que le pélerin desire,
Au pélerin arrivera :
La pélerine accouchera ;
Mais rira bien, dans la saison de rire,
Celui pour qui l'enfant rira.

Le commencement de cette réponse n'étoit point obscur, mais la fin embarrassoit un peu les conjectures & les raisonnemens des spéculatifs. Cependant l'oracle tint parole, & la tint si bien, que la reine, au bout de neuf mois, mit au monde un fils & une fille plus beaux l'un que l'autre, & tous deux plus beaux que tous les enfans du monde ne le sont en naissant : mais il en coûta la vie à la pauvre reine, qui

mourut de rire en accouchant. Le roi ne s'en consola que par les enfans qu'elle lui laissoit, & par la douceur de pouvoir respirer dans son palais, sans être éternellement étourdi par des éclats de rire immodérés. Mais son destin n'étoit pas de jouir long-temps d'un bonheur tranquille ; au bout de six mois le feu prit au milieu de la nuit à l'appartement de ses chères espérances. Il y courut à la première alarme, & quoique chacun s'empressât à son exemple, & que l'on courût au travers des flammes pour sauver ses enfans, l'embrasement fut si prompt & si terrible, qu'on ne put jamais en retirer que sa fille : la plupart des officiers de sa maison, qui, pour marquer leur zèle, étoient restés jusques à l'extrémité dans les feux & la fumée, revinrent à moitié grillés, sans avoir pu sauver le petit prince.

Cette perte mit tout l'état dans une désolation extrême, & le roi refusoit absolument de s'en consoler, mais le temps, qui console de tout, effaçoit insensiblement sa douleur, en augmentant les attraits de la princesse sa fille ; c'étoit la vivante image de la reine sa mère, hors qu'elle étoit plus grande, mieux prise dans sa taille, plus

blanche, plus blonde, que ses yeux étoient mille fois plus brillans, & qu'elle est à présent, s'il en faut croire ceux qui l'ont vue, mille fois plus belle que toutes les beautés de l'univers ; mais hélas ! poursuivit-il avec un profond soupir, il s'en faut bien que ceux qui en parlent de cette manière ayent vu toutes les beautés de la terre. Après cette réflexion, il resta quelques momens enseveli dans une profonde rêverie, dont il sortit enfin pour reprendre ainsi son discours.

Le roi, plus ébloui de ses charmes que tout son peuple & toute sa cour, ne cessoit de se mirer dans son ouvrage ; & la jugeant digne de toutes les couronnes du monde, il n'eut garde de songer à de secondes nôces pour lui ôter la sienne : mais comme son étoile ne permettoit pas qu'il jouït d'un bonheur parfait dans sa famille, cette princesse si merveilleuse, dont les regards étoient armés de traits de feu, dont toute la personne & les moindres mouvemens étoient accompagnés d'une grâce toute vive & toute animée, n'avoit jamais ouvert la bouche pour rire ou pour parler ; & ce n'étoit que lorsqu'elle bailloit, (ce qui lui arrivoit assez souvent,) qu'on voyoit

les gencives les plus vermeilles & les dents les plus blanches qu'on verra jamais. Le bon roi, qui, pendant l'enfance de sa fille, n'avoit cessé de louer le ciel de ce qu'elle n'avoit pas le défaut de sa mère, eût donné la moitié de son royaume, lorsqu'elle fut devenue grande, pour la voir rire tout le jour & toute la nuit, tant il étoit ennuyé d'un sérieux qui lui paroissoit encore plus insupportable. On n'épargna rien pour lui faire rompre un silence qui désoloit tout le monde, & pour la tirer d'un sérieux qui sembloit la désespérer elle-même : car on voyoit bien par ses manières, qu'elle se divertissoit de tout, sans que rien la fît rire ; tous les philosophes, tous les chymistes, tous les siffleurs de sansonnets, tous les maîtres de langue & les précepteurs de tous les perroquets, à qui l'on enseignoit à parler, perdoient leur temps auprès d'elle ; il en étoit de même à l'égard de son sérieux, on avoit rassemblé tous les bouffons & tous les plaisans, tant bons que mauvais, du royaume : on avoit même fait venir la plus excellente troupe des comédiens de la Chine, qui sont les meilleurs de l'univers pour la farce, sans que tout cela l'eût seulement fait sourire.

Cependant, comme les malheurs qui paroiſſent ſans remède, ſont quelquefois ſuivis d'un déſaſtre encore plus funeſte, il ſurvint un accident qui rendit bientôt le roi, la cour & toute la province au moins auſſi ſérieux qu'étoit la belle princeſſe; elle aimoit toutes ſortes de divertiſſemens, & ſurtout celui de la chaſſe; une ſuperbe maiſon, ſituée dans le milieu d'une forêt délicieuſe, & diſtante d'une petite journée de la capitale, étoit le ſéjour qu'elle avoit choiſi pour cet exercice : elle étoit plus ferme à cheval qu'une amazone, plus belle en habit de chaſſe que Diane elle-même, &, ſans comparaiſon, plus adroite.

Un jour que l'ardeur de la chaſſe l'avoit emportée plus loin qu'à l'ordinaire, & qu'elle étoit fatiguée à force de tuer ou de pourſuivre les hôtes des bois, elle ſe trouva ſur le bord d'un fleuve qui paſſe au travers de la forêt, & juſtement le même par l'embouchure duquel votre chaloupe doit nous joindre au rivage où nous allons. Les eaux de ce fleuve ſont pour le moins auſſi claires que celles de la rivière où le grand Alexandre penſa perdre la vie : mais il s'en faut bien qu'elles ſoient auſſi dangereuſes. Comme on en connoiſſoit les qua-

lités, on ne s'oppoſa point à l'envie que la princeſſe eut de ſe rafraîchir : elle s'y jeta donc encore toute couverte de ſueur & de pouſſière, ſans attendre qu'on y eût tendu le magnifique pavillon de toile peinte brodée d'or & d'argent qu'on avoit coutume d'y dreſſer dans ces occaſions. Tous les hommes de ſa ſuite s'étoient retirés bien loin avant qu'elle fût déshabillée; mais deux dames & quatre filles d'honneur, qui par ordre du roi ſon père ne la quittoient jamais, parce qu'elles étoient les plus éternelles parleuſes du royaume, s'étant jetées dans le fleuve, & s'étant rangées auprès d'elle, les bords de la rivière, les bois & les rochers d'alentour furent bientôt étourdis du caquet le plus immodéré qui fut jamais. Pour moi, je ſuis perſuadé qu'au lieu d'apprendre à parler, à force de les entendre, ſelon l'intention du roi, la pauvre princeſſe, excédée de leur flux de bouche, avoit fait vœu d'être muette toute ſa vie, pour ne pas leur reſſembler ; quoiqu'il en ſoit, il fallut bientôt lui refaire un nouveau train ; car tandis que la divine princeſſe rafraîchiſſoit le plus beau corps du monde dans l'eau la plus claire & la plus délicieuſe qui fût jamais, ces babillardes

ſe mirent à la louer en parlant toutes à-la-fois : l'une diſoit qu'il falloit que le dieu de ce fleuve fût le plus ſot poiſſon du monde, de voir la beauté la plus parfaite de l'univers dans ſon lit, ſans donner le moindre ſigne de vie ; une autre s'écrioit que le bon Jupiter étoit apparemment bien vieilli, puiſqu'il ne ſe ſervoit d'aucune métamorphoſe pour rendre ſes hommages à une mortelle plus charmante que toutes les déeſſes ; lui, qui s'étoit transformé en cygne & en taureau pour des créatures qui n'auroient paru que comme des ſervantes de cuiſine auprès d'une beauté qui brilloit de cent mille appas au travers de la ſimple mouſſeline dont elle étoit couverte. On ne ſait ſi ce fut le dieu du fleuve, étourdi de leur caquet, ou ceux de l'olimpe, indignés de leur inſolence, qui voulurent les en punir : mais quoiqu'il en ſoit, elles virent que les flots ſe ſoulèvoient tout-à-coup, & comme elles tâchoient de gagner le rivage de peur de ſe noyer, elles virent derrière elles un monſtre dont l'énorme grandeur rempliſſoit tout l'eſpace qu'il y avoit entre l'une & l'autre rive ; ce fût en vain qu'elles s'efforçoient de grimper ſur les bords de la rivière, quoique l'eau commen-

çât à les égaler : elles furent entraînées par la rapidité du courant, & bientôt englouties comme des grenouilles dans la vaste gueule du crocodile qui les suivoit de près.

La princesse, qui avoit vu la fin tragique de ses dames & de ses filles d'honneur, eut moins envie de rire que jamais; d'autant que le monstre, après s'être amusé à se faire curer les dents par un certain poisson qui le suit partout pour cela, venoit tout droit à elle. Son premier dessein fut de franchir les bords du fleuve à la faveur des flots qui les avoient déjà franchis, & de prendre son arc & ses flèches pour se défendre & pour attaquer le crocodile; mais voyant que tous les hommes, qui s'étoient retirés par respect avant qu'elle se mît dans l'eau, s'étoient rassemblés aux cris des malheureuses, quand elle voulut en sortir, sa pudeur ne jugea pas à propos de s'exposer à leurs regards, couverte d'une gaze mouillée. Dans cette extrémité, s'étant défait de cette chemise, qui l'auroit empêchée de nager avec liberté, elle fit tous ses efforts pour se sauver du crocodile; mais comme il n'étoit qu'à dix pas d'elle, elle n'espéroit pas lui pouvoir échapper, lorsqu'ayant apperçu sa chemise, qui

flottoit sur l'eau, il s'en saisit, & comme s'il eût été content de cette précieuse dépouille, il cessa de poursuivre la belle princesse, & disparut aussi subitement qu'on l'avoit vu paroître.

La rivière, qui s'étoit débordée pendant qu'il l'occupoit, rentra dans son lit; cela fit juger qu'il n'y reviendroit plus, du moins pour cette fois. La princesse, qui se trouvoit nue, ne laissoit voir que sa tête au-dessus de l'eau; tout ce qui lui restoit de sa suite n'étoit composé que des hommes accourus aux cris des pauvres dames que le crocodile avoit dévorées; elle leur fit signe de dresser un de ces superbes pavillons à quelque distance du fleuve; dès que cela fut fait, elle leur fit encore signe de se retirer, pour lui laisser la liberté de sortir de l'eau. Elle eut bientôt gagné le pavillon, & s'étant couverte de tous ses habits, à la réserve de sa chemise, elle prit ses armes, &, ayant joint sa suite, qui s'étoit retirée par ses ordres, elle monta à cheval, & tandis qu'elle se rendoit au magnifique palais d'où elle étoit partie le matin, plusieurs couriers furent dépêchés à la cour, pour informer le roi de son aventure. Il n'attendit pas le lendemain pour partir, toute sa

cour le ſuivit, & dès la pointe du jour il ſe rendit auprès d'une fille qu'il aimoit plus que ſa vie, & que le danger où elle s'étoit trouvée ſembloit lui rendre plus chère que jamais. Il pleuroit de joie en l'embraſſant, enſuite il s'évanouïſſoit de frayeur au récit qu'on lui faiſoit du crocodile : il ramena la princeſſe le jour même, de peur qu'il ne s'avisât de faire une ſeconde viſite, & qu'il ne trouvât moyen de ſortir de l'eau pour faire le même ravage ſur la terre. Les réjouiſſances que l'on fit dans la ville, pour le retour de la princeſſe & pour ſa délivrance, ne furent pas univerſelles ; ceux que l'intérêt du ſang, ou celui de la tendreſſe animoit pour les beautés que le monſtre avoit dévorées, étoient inconſolables de leur perte, & ſurtout les amans, qui ne ceſſoient de demander au roi la permiſſion de parcourir les bords & les environs du fleuve juſques à ſon embouchure, pour venger la mort de leurs divinités par celle de ce maudit crocodile. Il y conſentit enfin, dès qu'il eut réſolu d'envoyer des ingénieurs à l'embouchure de la rivière, pour la fermer par quelques ouvrages aux approches du monſtre, avec ordre pourtant de ſuivre toujours les rives du fleuve en deſcendant

vers la mer, afin de ne pas l'y enfermer, au lieu de lui en défendre l'entrée. Les aventuriers, qui servoient d'escorte aux ingénieurs, s'étant séparés en deux troupes, marchèrent sur les deux bords de la rivière, depuis l'endroit où le crocodile avoit paru la première fois, & maudissoient la fortune de ce qu'ils étoient déjà parvenus à la moitié du cours de la rivière, sans avoir de nouvelles de ce qu'ils cherchoient, lorsque ceux qui suivoient la rive droite, rencontrèrent un marais qui les obligeoit à prendre un assez grand détour. Tandis qu'ils s'y disposoient, ils virent ceux qui marchoient sur le rivage opposé, se précipiter au milieu du fleuve, ils virent flotter un linge, & ne doutant pas que leurs compagnons n'eussent vu le monstre, ils se jetèrent aussitôt dans la rivière après eux, & le perfide crocodile, qui s'étoit mis en embuscade dans les roseaux du marais, se jeta sur eux, & les traita tous comme il avoit fait leurs parentes ou leurs maîtresses.

Les ingénieurs avec leurs ouvriers, de qui l'affaire n'étoit pas de se signaler par des actions de valeur ou de témérité, revinrent sur leurs pas, & sans eux on n'auroit

roit

oit jamais rien appris de la destinée des pauvres aventuriers.

Pendant qu'on déploroit leur perte, comme ils avoient fait celle de leurs défuntes maîtresses, on apprit que ce maudit crocodile ne gardoit plus aucune mesure dans les ravages qu'il faisoit: il avoit désolé l'une & l'autre rive de la rivière, en dévorant le bétail & les pasteurs, qui, n'ayant rien su de l'aventure, y conduisoient leurs troupeaux pour les y abreuver à l'ordinaire. Bientôt après on vit diminuer dans la ville cette abondance de vivres, & cette profusion des choses les plus rares & les plus singulières, qui servent au luxe & à la magnificence des capitales, & que la rivière y conduisoit de toutes les régions du monde; le monstre, caché, comme on a dit, dans l'épaisseur des roseaux où il s'étoit posté, d'un seul saut du marais dans la rivière, abîmoit tous les bâtimens qui la remontoient, avec leurs marchandises; & les misérables qui les conduisoient devenoient sa proie. On ne sait s'il avoit entendu dire que les femmes sont naturellement plus tendres que les hommes; mais il est constant qu'il avoit une toute autre avidité pour le beau sexe qu'il n'avoit pour le nôtre.

Le roi d'Astracan étoit tellement accablé de tant de malheurs, annonçés coup-sur-coup, qu'il ne savoit plus ce qu'il faisoit; cependant, il ne savoit pas encore tous ses malheurs.

La belle princesse, qui, à son retour, de trois cent soixante-quatorze douzaines de chemises que sa feue dame d'atour avoit eues en garde, n'en trouva point, ne put jamais en faire faire une seule qui lui convînt. Après avoir épuisé les magasins de la ville & des environs, de mousseline, de toute sorte de toile & de linge, elle fut réduite à se passer de chemise, ce qui étoit la chose du monde qui lui faisoit le plus de peine; toutes les chemises neuves qu'elle avoit essayées paroissoient comme ensorcelées; car celles qu'elle avoit portées le jour, lui avoient ôté toute envie de boire ou de manger, & celles qu'elle avoit mises la nuit, toute envie de dormir.

Le roi, plus touché du chagrin de sa fille que de tous ses autres malheurs, crut qu'elle n'avoit rien de mieux à faire dans cette extrémité, que d'envoyer de riches présens par les grands officiers de la couronne vers l'oracle du coq.

Ils furent bien reçus de la prêtresse du temple, & leurs présens encore mieux : mais elle leur dit qu'il y avoit déjà quelque temps que le Coq étoit allé rendre visite au grand Caramoussal ; & que c'étoit aux environs du mont Atlas qu'ils auroient satisfaction sur ce qu'ils étoient venus chercher aux environs de Fourchimène.

Quoique le roi leur maître fût affligé de ce retardement, il ne perdit pas courage, & ne donnant que le temps qu'il falloit pour les préparatifs, il dépêcha les mêmes ambassadeurs avec trois cent éléphans chargés de la plus magnifique toile peinte, & des plus beaux linges qui fussent dans tous ses états ; & pour rendre la chose encore plus touchante aux yeux de l'enchanteur Caramoussal, il y joignit sa musique de campagne, quoique cette musique (au rapport de ceux qui l'ont entendue) soit beaucoup plus propre à faire devenir fou qu'à divertir ceux qui n'y sont pas accoutumés.

Le prince de Trébizonde alloit lui dire qu'il en savoit quelque chose ; mais l'autre ne lui en donna pas le temps, & poursuivant son récit :

Les satrapes d'Astracan, s'étant, dit-il, mis en chemin avec leur toile peinte &

leurs guenons, après avoir côtoyé la Cherſonèſe Taurique, & traverſé l'une & l'au-Arménie, ſe rendirent enfin à une forêt où ils pensèrent perdre une partie des préſens dont ils étoient chargés; je vous ai dit que trois cent éléphans portoient chacun un vaſte ballot de la plus riche toile peinte qui fût dans l'univers, & qu'au haut de chacun de ce ballots on avoit mis un ſinge: je ne ſais ce que le roi leur maître prétendoit que le ſage Caramouſſal fît de trois cent ſinges: mais quoiqu'il en ſoit, il leur avoit recommandé ſur toutes choſes, de n'en pas perdre un ſeul.

La forêt qu'il falloit traverſer pour ſe rendre où ils vouloient aller, étoit ſi farcie de toutes ſortes de bêtes fauves, qu'il fallut avoir recours à leur muſique pour s'y faire un paſſage; dès qu'elle ſe fit entendre, on les vit fuir tout éperdues, & diſparoître en un moment, plus effrayées que ſi toutes les meutes & tous les piqueurs du monde euſſent été à leurs trouſſes: cependant, cet heureux ſuccès penſa leur être funeſte quelque temps après; car ils ne furent pas plutôt au milieu de ce bois, formé de pommiers, de noyers & d'amandiers, que tous leurs ſinges, qui du

haut de leurs éléphans n'avoient qu'un saut à faire pour se percher au haut des arbres, le firent dans un moment, à la réserve d'un seul.

Ce singe étoit le plus beau, le plus noble en ses manières, & le mieux fait de tous les singes, mais si triste, que les satrapes pleurèrent plus d'une fois pendant le voyage, de la douleur qui sembloit l'accabler; car bien loin de gambader, & de faire toutes les bouffonneries que faisoient ses compagnons, il passoit la plus grande partie du temps à lire; & quand il étoit interrompu par quelqu'accident, on le voyoit tantôt la tête appuyée sur une de ses mains, s'ensevelir dans une profonde rêverie, & tantôt, les bras croisés, lever les yeux au ciel, pousser de longs soupirs, & répandre des larmes en si grande abondance, qu'il étoit impossible à ceux qui l'observoient, de ne lui pas tenir compagnie.

Il s'étoit donc remis à lire sur son éléphant, tandis que les autres, déchaînés par la forêt, faisoient un tintamare & un vacarme à désespérer tous les environs : la caravane des ambassadeurs fut obligée de s'arrêter trois jours entiers dans ce bois, avant que de pouvoir les rassembler : car

ils ne quittèrent les arbres, pour rejoindre la compagnie, que lorsqu'ils furent excédés de toutes sortes de fruits : encore n'en revinrent-ils pas tous ; car à quelques jours de là il en mourut trois d'une indigestion d'amandes, & trois autres d'un dévoiement, causé par les pommes vertes dont ils s'étoient crevés. Tout ce que purent faire les envoyés du roi, fut de les écorcher, & d'en remplir les peaux de paille, pour qu'il ne manquât rien au nombre, lorsqu'ils auroient l'honneur de les présenter au célèbre Caramoussal.

Dès qu'ils furent au pied de la montagne, ils envoyèrent donner avis de leur arrivée par un courier, & savoir en même temps de l'enchanteur, si son plaisir étoit qu'ils se missent en chemin avec tout leur équipage, pour se rendre à sa demeure, ou bien s'il aimoit mieux qu'ils fissent camper leur caravane aux environs, en attendant qu'il ordonnât de quelle manière il vouloit qu'ils lui fissent voir les présens dont ils étoient chargés.

Le courier revint au bout de trois jours, & leur dit que Caramoussal n'étoit plus à l'endroit qu'il habitoit d'ordinaire ; que s'étant retiré tout au sommet du Mont-Atlas,

il n'y avoit que leurs ſinges qui puſſent grimper juſques là; qu'il avoit cru devoir les en avertir, afin qu'ils priſſent leur parti.

Celui qu'ils prirent à cette nouvelle, fut de laiſſer leurs préſens & leur ſuite, ſous ſûre garde, au pied de la montagne, & de gagner, du mieux qu'ils pourroient, l'endroit où l'on venoit d'apprendre qu'il s'étoit retiré.

Ils marchèrent quinze jours durant, toujours en montant par la route la plus pénible qui fut jamais, ſans rien trouver que des rochers & des précipices. Enfin, après avoir maudit plus d'une fois le crocodile qui leur donnoit tant de peine, & la préférence dont on les avoit honorés pour cet illuſtre emploi; les objets qui s'offrirent à leurs yeux, & la route même, leur parurent moins effroyables, quoiqu'ils montaſſent toujours; ils trouvèrent de petits vallons arroſés de ruiſſeaux agréables, dont les bords étoient embellis de fleurs champêtres; ils virent des oiſeaux d'une eſpèce toute nouvelle, à meſure qu'ils montoient, & de petits pavillons répandus par-ci par-là; ce fut à ſix cent ſtades plus haut qu'ils n'eurent plus à monter, & qu'ils ne virent que

le ciel au-dessus d'eux, qu'ils rencontrèrent le fameux Caramoussal.

Il sortit d'un pavillon plus grand que ceux qu'ils avoient vus en montant, qui, d'un côté étoit ombragé d'un nombre infini d'orangers, & de l'autre, environné de plusieurs machines qui soutenoient des astrolables, des télescopes, & tous les instrumens dont on se sert pour observer le cours des astres. Lorsqu'il sortit de ce pavillon, il étoit accompagné d'un homme qui portoit le bras en écharpe; comme ils étoient en peine lequel des deux étoit celui qu'ils cherchoient, il s'avança vers eux, & leur demanda civilement ce que les satrapes du grand roi d'Astracan souhaitoient de Caramoussal. A ces mots, ils se prosternèrent devant lui, comme ils auroient fait devant quelque divinité; car sa présence leur inspira tout un autre respect que cette vénération que sa renommée, par-tout répandue, sembloit exiger: ils s'étoient attendus à voir la figure hideuse d'un enchanteur, ou tout au moins quelque vieillard à longue barbe, tout courbé par son extrême décrépitude: mais ils furent bien étonnés de voir un grand homme, qui, quoique sur le retour de son âge, avoit l'air auguste, le port ma-

jeſtueux, & qui étoit vêtu le plus noblement du monde.

Il les releva d'abord ; ils exposèrent leur commiſſion, les circonſtances des malheurs ſur leſquels ils venoient le conſulter, & lui firent le dénombrement des préſens qu'ils lui apportoient.

Après les avoir paiſiblement écoutés, il les conduiſit, avant que de leur répondre, vers un endroit de la montagne dont on découvroit toute la mer, & dont on auroit pu découvrir toute la terre, ſi la vue des hommes en étoit capable; ils furent épouvantés de la prodigieuſe élévation où ils ſe virent : les îles, qui s'élevoient dans la mer, leur parurent comme de petites taches noires, & les plus gros vaiſſeaux comme des atômes flottans. Ce fut alors que prenant la parole, il leur tint ce diſcours : je ne ſuis rien moins que ce que croient la plupart de ceux qui ne me connoiſſent que par une réputation que je ne mérite pas; il eſt bien vrai qu'une connoiſſance acquiſe par de longues méditations, une ſpéculation continuelle, & peut-être la proximité des corps céleſtes, m'ont donné de grandes lumières dans tout ce que l'aſtrologie a de plus infaillible; je dirai même que

la plupart des oracles ont moins de certitude dans leurs réponſes, qu'il n'y en a dans mes conjectures & mes prédictions. Pour celui du coq d'où l'on vous a renvoyés vers moi, ou plutôt qu'on vous a conſeillé de chercher en ces lieux, il n'eſt plus queſtion déſormais de ſa divinité : d'autres ſoins & d'autres emplois l'occupent.

Conſidérez, pourſuivit-il, la diſtance qu'il y a de l'endroit où nous ſommes, juſqu'aux flots qui ſe briſent contre le pied de la montagne. Si le roi, votre maître, pouvoit raſſembler trois rouets qui ſont diſperſés par le monde; il ne lui feroit pas impoſſible, par le moyen de ces trois rouets, de faire une corde qui, du ſommet du Mont-Atlas où nous ſommes, pût atteindre juſqu'à la ſurface de la mer; cet ouvrage achevé, tous ſes ſouhaits feroient accomplis, le monſtre diſparoîtroit pour jamais, la princeſſe ſa fille riroit, parleroit, & les mêmes rouets lui fileroient une chemiſe plus fine que celle qu'elle a perdue, ſans qu'elle lui ôtât l'appétit pendant le jour, ni le repos pendant la nuit : mais comme il eſt impoſſible que le roi d'Aſtracan ſoit jamais en poſſeſſion de ces rouets enchantés tous trois enſemble; voici ce que je lui con-

feillerois de faire pour fauver fes états d'une entière défolation, & pour donner à la plus belle princeffe de l'univers ce qui lui manque, pour être la plus heureufe & la plus accomplie : qu'il faffe publier par toutes les régions de la terre, que quiconque fera rire la princeffe, ou vaincra le crocodile en combat fingulier, n'aura qu'à choifir pour fa récompenfe, ou l'adorable Mouffeline, avec tous les états du roi fon père, ou bien toutes les forces & toute la puiffance du même roi, pour l'affifter dans telle autre conquête qu'il pourroit méditer. Qu'il foit permis aux aventuriers de combattre le monftre, quand ils n'auroient pas réuffi dans l'autre entreprife ; car il eft indifférent qu'on commence par le monftre, ou par la princeffe : qu'elle foit acceffible à tous ceux qui demanderont à la voir, de quelque figure & de quelque condition qu'ils puiffent être, & enfin, qu'elle ne manque pas de faire un voyage de deux mois chaque année, pour expofer fes appas divins dans les différentes provinces qui joignent les états du roi fon père. Allez, illuftres fatrapes, pourfuivit-il, rendez au prince qui vous envoie, les magnifiques préfens dont il a voulu m'honorer ; Caramouffal ne

veut pour récompenſe des ſervices qu'il rend, que le plaiſir de les avoir rendus. Et ſi l'arc & les flêches, dit celui qui portoit le bras en écharpe, ſe trouvoient parmi leurs préſens, ou leur équipage ? Les ambaſſadeurs, qui ne s'étoient pas aviſés de le regarder avec attention avant ce diſcours, tournèrent les yeux ſur lui, & pensèrent tomber de leur haut, de lui voir une bouche ſi prodigieuſement grande, qu'elle n'en devoit rien à l'énormité de celle du roi Fortimbras. Caramouſſal, ſans être ſurpris de leur étonnement, prévint les proteſtations que les ambaſſadeurs alloient faire, qu'ils n'avoient ni arc ni flêches, & s'adreſſant à celui qui portoit le bras en écharpe : ce n'eſt pas, lui dit-il, ſi près de ces lieux qu'il faut eſpérer de retrouver les armes dont vous parlez. Enſuite, ayant congédié meſſieurs de l'ambaſſade, ceux-ci rejoignirent leur caravane en moins de temps, & avec beaucoup moins de peine qu'ils n'en avoient eu à ſe rendre auprès du grand Caramouſſal.

Comme ils avoient été longtemps abſens, ils firent la revue de leurs éléphans, de leurs ballots de toile peinte, & de leurs ſinges ; le compte ſe trouva juſte, à la réſerve du

singe affligé, qui, depuis huit jours, avoit disparu, sans que ceux qu'on avoit laissés à la garde de l'équipage, pussent dire de quelle manière, & sans qu'on en eût pu savoir des nouvelles, quelque recherche qu'on eût faite par-tout à la ronde.

Les satrapes, affligés de sa perte, & de n'avoir pu du moins trouver son corps pour le bourrer de paille, comme ils avoient fait, de ceux des six autres, se mirent en chemin pour se rendre auprès du roi leur maître.

A la sixième journée de chemin, après avoir fait un long détour pour éviter le bois si funeste à leurs singes, il leur arriva une aventure qui les embarrassa d'abord, quoique la fin leur donna beaucoup de joie; ils apperçurent de loin des chameaux escortés d'une troupe de gens armés; comme les chefs de cette troupe paroissoient être de quelque conséquence, & que les chameaux, si soigneusement gardés, leur parurent chargés de quelque chose de rare ou de précieux, ils ordonnèrent à leur musique de jouer aussitôt qu'ils furent en état de se faire entendre: à ce concert infernal, il n'y eut ni bête ni homme, parmi ceux qu'ils avoient prétendu honorer, qui fût capable de résister; mais surtout les cha-

meaux faisoient rage de regimber, de se cabrer & de mettre le désordre par-tout: dans la frayeur épouvàntable dont ils étoient saisis, ils jetèrent à terre les charges qu'ils portoient; & ces charges, en tombant, firent ouvrir certaines cages de fer d'où sortirent certains tigres & certains lions qui ne plurent pas aux musiciens de la sérénade, car ils vinrent droit sur eux, & il en coûta la vie à quelques-uns des moins diligens à se sauver.

Cependant, les éléphans faisoient bonne contenance, & les singes fort mauvaise; car tandis que les premiers tenoient ces bêtes carnacières en respect avec leurs trompes, les singes remplissoient l'air de cris effroyables, & gâtoient toute la magnifique toile peinte, sur laquelle ils étoient perchés; ce fut dans ce moment que la gloire de tous les singes de l'univers sortant de derrière une pointe de rocher dont il s'étoit couvert, parut au grand étonnement des satrapes: il étoit armé d'un arc & d'un carquois, garni de flèches; il en choisit une pour chaque tigre, & une pour chacun des lions, & d'une atteinte infaillible leur en perça le cœur l'un après l'autre: quand il les vit par terre, il fut de sang-

froid retirer ſes flèches de leur corps, ſalua les ſatrapes ſes conducteurs, & diſparut parmi les rochers qui bordoient la plaine, auſſi ſubitement qu'il s'étoit offert à leurs yeux.

Je ne ſais de quelle manière les ambaſſadeurs & l'eſcorte des lions & des tigres ſe ſéparèrent après cette aventure : mais on ſait que les premiers, (de retour à la cour d'Aſtracan,) ayant informé le roi leur maître de la réponſe & des conſeils du grand Caramouſſal, qu'ils avoient apportés par écrit ; le roi, de l'avis de ſon conſeil, & du conſentement de la princeſſe ſa fille, avoit envoyé publier par tout l'univers les conditions auxquelles il étoit permis à tous aventuriers d'entrer en lice, & d'aſpirer à la poſſeſſion de la plus belle princeſſe qui fût ſous le ciel, & de l'un des plus puiſſans empires de la terre.

Comme depuis cette publication la renommée avoit porté le bruit de la beauté de la princeſſe encore plus loin que n'avoit fait le péril effroyable, ou la ſingularité des deux aventures qn'on devoit éprouver ; la princeſſe n'a pas manqué de ſe promener par toutes les provinces à la ronde, pendant deux ou trois mois de cha-

que année ; tous ceux qui l'ont vue, ſoit dans ſes voyages, ſoit à la cour du roi ſon père, ont trouvé ſa beauté infiniment au-deſſus de ce qu'on en publioit, & la plupart, ſéduits par tant d'éclat, & par des eſpérances ſi brillantes, ont ſuccombé dans l'épreuve des aventures.

Voilà, ſeigneur, me dit le chevalier de l'Alêne, ce qui nous raſſemble ici, & voilà l'aventure que votre parole vous engage de tenter. En finiſſant ce récit, nous nous trouvâmes au bord du fleuve, où mes yeux furent ſurpris du plus rare & du plus magnifique ſpectacle qu'on puiſſe voir.

Mais je crois qu'il eſt bon de remettre le reſte du récit que faiſoit le prince de Trébizonde, à la ſeconde partie de ces mémoires.

Fin du vingtième Volume.

TABLE

DES CONTES,

TOME VINGTIÈME.

Fin de la Table du tome Vingtième.

AVIS

AU RELIEUR,

POUR placer les figures des Tomes XIX & XX. du CABINET DES FÉES, édition *in*-12. de GENÈVE.

